



LES HISTORIQUES

H

HARLEQUIN

*Le château
des tentations*

DEBORAH SIMMONS

HARLEQUIN

Le château des tentations

Deborah SIMMONS

SCAN de Meaura & OCR de Nefertiti

LES HISTORIQUES

*éditions*Harlequin

Cet ouvrage a été publié en langue anglaise sous le titre :
TEMPTING KATE

Traduction française de
LOUIS DE PIERREFEU

HARLEQUIN®
est une marque déposée du Groupe Harlequin
et Les Historiques est une marque déposée d'Harlequin S.A.

© 1997, Deborah Siegenthal. © 1998, Traduction française : Harlequin S.A.
83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75013 PARIS — Tél. : 01 42 1663 63
Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47
ISBN 2-280-16236-9 — ISSN 1159-5981

À cette époque... D

*D*emblée, le marquis de Wroth est fasciné par le dynamisme et l'intelligence de Kate, l'héroïne du roman. Il est vrai que sa sœur Lucy, arrogante et oisive, est certainement plus représentative des "dames" de l'époque Régence! Les femmes bien nées, en effet, après avoir été confiées aux soins d'une gouvernante qui leur donnait des rudiments d'instruction, n'avaient trop souvent d'autre fonction que d'orner les salons mondains, colporter les commérages et attendre les assiduités des messieurs. Les "créatures fragiles" se retrouvaient également chez la petite bourgeoisie en plein essor dans les faubourgs des villes, et même à la campagne. Comme l'explique avec humour un contemporain, "les épouses et filles des riches agriculteurs, au lieu de s'intéresser à l'administration d'une laiterie, apprennent à danser, à parler français et à jouer du clavecin". En outre, le seul exercice physique conseillé aux "dames" était le bal. Marcher était fort mal vu et le poète Wordsworth écrit même une ballade destinée à consoler une jeune fille qui s'était vu reprocher de faire de longues promenades à pied dans la campagne! Heureusement, la passivité ambiante n'empêcha pas certaines femmes comme Jane Austen, Maria Edgeworth ou Hannah More, de prendre part à des activités philanthropiques ou intellectuelles.

1.

— Cocher, arrêtez-moi ici !

Le marquis de Wroth donna une pièce d'argent au postillon et mit pied à terre. Il n'était pas encore arrivé à son hôtel particulier, mais il avait besoin de marcher, de se détendre. En dépit de l'heure tardive, les rues étaient encore éclairées et des voitures allaient et venaient, chargées de gens du monde qui se rendaient à des réceptions ou en revenaient. La saison venait de commencer et les bals succédaient aux bals, tous plus brillants les uns que les autres.

Etait-ce de l'ennui ? En avait-il assez de cette vie légère et facile ?

Il semblait que oui — ce soir, à tout le moins. Grayson Ashford Ryland Wescott, quatrième marquis de Wroth, venait de passer une heure en excellente compagnie et, malgré cela, jamais le temps ne lui avait paru aussi long !

Malheureusement, l'exercice ne réussit pas à chasser l'étrange insatisfaction qui le tourmentait. Trente-deux ans. A peine ou déjà ? C'était son anniversaire aujourd'hui, mais il n'avait même pas envie de faire la fête. C'était à n'y rien comprendre !

Pourtant, le destin n'avait pas été avare avec lui.

Il avait quinze ans à peine lorsqu'il avait hérité de son titre — avec tous les biens qui y étaient attachés — et, depuis lors, il avait volé de succès en succès. Pouvoir, argent, honneurs... Que pouvait-il demander de plus à la vie ?

Au début, il s'était dit que, pour mettre du sel dans son existence, il aurait besoin d'une nouvelle passion, d'un défi à relever. A la Chambre des Lords, il avait acquis une grande influence, mais en travaillant dans les coulisses, sans jamais occuper le devant de la scène. Quant à ses affaires, elles étaient très florissantes — si florissantes qu'il pouvait se reposer presque totalement sur ses régisseurs et sur ses employés. Certes, il lui restait la chasse à courre, la boxe, les courses et le jeu... Des divertissements auxquels il aimait encore s'adonner, mais qui ne provoquaient plus en lui les mêmes frissons qu'autrefois.

Le malaise persistant, il avait envisagé sérieusement de s'établir et de fonder une famille. Passé trente ans, un homme devait songer à assurer sa succession. Oui, mais, pour cela, il lui fallait trouver une épouse convenable.

S'ils l'avaient entendu, ses amis se seraient gaussés de lui, car sa richesse et son titre en faisaient l'un des partis les plus convoités de Londres. En dépit de sa réputation de fléau des cœurs, il n'y avait pas une seule mère de famille de la haute aristocratie qui ne rêvait de l'avoir pour gendre. Pourtant, il se gardait bien de les encourager. Il avait eu de nombreuses liaisons, certes, mais seulement avec des femmes mariées — son charme et sa force physique avaient un grand pouvoir d'attraction — ou avec des créatures du demi-monde qui ne se souciaient guère de leur réputation. Des dames dont, invariablement, il avait fini par se lasser, en dépit de leurs efforts pour le retenir. Il n'avait donc jamais songé à se marier... jusqu'à ces derniers temps.

Le nom de l'heureuse élue était Charlotte et elle avait apporté une bouffée d'air frais dans les salons de la capitale. Belle, pure et intelligente, avec ce charme pétillant et insolent de la jeunesse. C'était la fille d'un évêque anglican. Grayson avait été séduit par son ingénuité. Mais, hélas pour lui, il s'était très vite rendu compte que Charlotte aimait un autre homme. Le comte de Wycliffe. Un fat qui, à l'instar du Beau Brummel, n'avait pour seule ambition que de devenir *l'arbiter elegantiarum* de la bonne société londonienne.

Néanmoins, il n'avait rien fait pour entraver leur union. Au contraire. Charlotte avait épousé Wycliffe et bien que Grayson pensât que c'était un affreux gâchis, il était obligé d'admettre qu'il y avait quelque chose de spécial entre eux.

A l'évocation de leur bonheur, il eut un pincement au cœur.

Que diable, il n'était pas jaloux de Wycliffe, tout de même ! Non, c'était seulement leur complicité qu'il leur enviait.

Il ne croyait pas à l'amour et encore moins au coup de foudre, mais Wycliffe et Charlotte avaient l'un pour l'autre de l'affection et une profonde tendresse — des sentiments rares, sinon exceptionnels, dans les mariages mondains.

Wroth ralentit le pas.

C'était cela qu'il recherchait, mais où pourrait-il le trouver ?

Toutes les femmes de Londres étaient des écervelées. Elles n'avaient rien dans la tête, à part leur toilette et les frivolités de l'existence. La noblesse de

province? Il lui reprochait son étroitesse d'esprit et ses mœurs par trop casanières. Les jeunes filles qu'elle produisait avaient les joues rouges et respiraient la santé, mais elles n'avaient aucun charme et étaient aussi ennuyeuses qu'un sermon de carême. Charlotte avait été une exception, un rayon de soleil dans un ciel perpétuellement gris. Il avait manqué sa chance et, maintenant, il se demandait s'il n'était pas condamné soit à rester célibataire, soit à épouser l'une des créatures égoïstes et artificielles qui papillonnaient autour de lui.

Une alternative qui ne convenait guère à son esprit entier et intransigeant.

Il était presque arrivé à son hôtel particulier. Toutes les fenêtres étaient éteintes. Dans l'après-midi, ses serviteurs l'avaient convié à une petite fête impromptue pour célébrer son anniversaire et, en guise de remerciement, il leur avait donné quartier libre pour la soirée. Il allait donc devoir se coucher sans l'aide de son valet de chambre, mais cela ne l'inquiétait guère. Au contraire.

Il trouva même un certain plaisir au calme et à la solitude qui l'accueillirent.

Le hall et le salon étaient plongés dans l'obscurité, mais il connaissait assez bien les lieux pour pouvoir se mouvoir sans se heurter aux meubles. D'un geste machinal, il retira ses gants et les posa sur un élégant petit guéridon de bois de rose.

Le marquis de Wroth avait la réputation d'être un homme redoutable, et pas seulement en paroles.

Il s'était battu en duel et avait rossé plusieurs fois des manants qui l'importunaient. Depuis lors aucun malandrin, aucun tire-gousset n'aurait osé s'attaquer à lui.

Avec une telle réputation, bien sûr, il n'était pas du genre à baisser sa garde et, lorsqu'il entra dans son bureau, il eut conscience d'une menace diffuse. La sensation d'une présence. Il s'arrêta un bref instant sur le seuil de la porte puis, d'un pas nonchalant, se dirigea vers le cabinet de bois d'ébène dans lequel il rangeait son pistolet.

— Halte ! Pas un geste de plus !

Son sixième sens ne l'avait pas trompé. Une silhouette avait jailli de l'embrasure de la fenêtre. Le visage couvert de suie de son adversaire et son allure malingre auraient sans doute fait rire Grayson, si le pistolet qu'il braquait sur lui n'avait pas été que trop réel.

S'introduire chez le marquis de Wroth ! S'il n'était pas fou, ce jeune homme devait être follement téméraire.

Malgré lui, Grayson se sentit intrigué. Il haussa un sourcil dédaigneux et toisa l'insolent avec mépris.

— Avez-vous vraiment l'intention de me voler ma bourse, mon garçon? s'enquit-il d'une voix condescendante.

Sa question sembla déconcerter son assaillant. A peine un adolescent ! Il avait des vêtements trop grands pour lui et portait sur la tête un couvre-chef luisant de crasse.

— Je ne suis pas un criminel ! s'exclama-t-il d'un ton rageur. Je suis seulement venu vous demander des comptes pour les actes odieux que vous avez commis !

Des actes odieux ? Grayson oublia momentanément le pistolet et la main, ferme, mais étrangement menue, qui braquait l'arme dans sa direction.

— A quoi faites-vous allusion, mon jeune ami ? A la façon dont j'ai combattu le décret qui...

— Je me moque de vos activités politiques ! l'interrompit-il sèchement. C'est de votre moralité que je suis venu vous parler ou, plutôt, de votre immoralité !

Son immoralité ? Grayson allait de surprise en surprise. Il fronça les sourcils et examina de plus près son adversaire. En dépit de sa tenue débraillée, il se tenait droit et les pieds légèrement écartés. Son bras ne tremblait pas, mais il y avait quelque chose de bizarre dans son attitude.

— Savez-vous que je ne suis pas du genre à goûter les leçons et encore moins ceux qui prétendent en donner ?

Il n'avait pas élevé la voix, mais la menace voilée que contenaient ses paroles aurait suffi à décourager un coupeur de bourse chevronné.

L'adolescent resta aussi impassible qu'un bloc de glace.

— Je suis ici pour venger ma sœur que vous avez séduite et qui attend un enfant de vous.

Cette fois-ci, Grayson ne s'y trompa pas. Ce n'était ni le ton, ni l'accent d'une petite gouape des quartiers populaires de l'East-End. Qui diable était-il et qui pouvait bien être cette sœur qu'il voulait venger ?

— Croyez-vous donc que j'ai l'habitude de fréquenter les gens de votre sorte?

— Je vous interdis de me parler ainsi! s'exclama l'adolescent avec fureur. Vous l'avez trouvée assez à votre goût quand il s'est agi de ruiner sa réputation !

Grayson continua de le toiser avec dédain. Son adversaire avait le rouge au front. Était-ce de la rage ou de l'embarras? Curieux petit bonhomme, se dit-il en admirant malgré lui la façon héroïque dont il lui tenait tête. Une admiration qui ne lui faisait pas perdre de vue la gueule noire du pistolet. Elle était toujours là, braquée sur sa poitrine.

— Ecoutez, je ne suis pas un saint, mais je ne me souviens pas avoir compté parmi mes maîtresses une jeune fille innocente. Votre sœur a peut-être seulement essayé de se protéger en racontant...

— Ma sœur n'est pas une menteuse !

Dans le feu de sa réplique, l'adolescent eut le tort de faire un pas en avant.

C'était le moment que Grayson attendait. Il bondit comme un tigre et, le saisissant aux jambes, l'entraîna au sol avec lui. Le pistolet ! Il réussit à le lui arracher, mais le jeune voyou se débattait avec une telle fureur que l'arme lui échappa et roula hors de portée de sa main. Il fallait d'abord qu'il maîtrise ce sauvageon, avant de songer à la récupérer. Des coups de pied, des coups de poing, des coups de tête... Jamais il n'avait eu affaire à un pareil forcené !

Pour l'immobiliser, il lui fallut l'empoigner à bras-le-corps et l'écraser avec toute sa masse. Ce fut à cet instant que Grayson commença à entrevoir la vérité.

Surpris, il baissa les yeux et considéra le visage en dessous de lui. Les traits étaient déformés par la rage et la peur, mais, sous la couche de suie, il devina un teint satiné, des joues pleines, de longs cils noirs et des yeux d'un bleu très profond qui brillaient comme deux améthystes.

Que diable?

Sa main glissa sous la veste de l'adolescent et ses doigts rencontrèrent des rondeurs qui chassèrent ses derniers doutes.

Une femme !

Il en fut tellement stupéfait qu'il desserra brièvement son étreinte. La fille en profita aussitôt. Elle le mordit au bras, jusqu'au sang. Sous l'effet de la douleur, il jura et lâcha prise. Ensuite, les événements se déroulèrent si vite qu'il n'en garda qu'un souvenir confus. Il la vit saisir la crosse du pistolet. Il se jeta sur elle, mais trop tard. Le coup était parti.

Une brûlure fulgurante lui traversa l'épaule. Mû par son instinct de conservation, il se redressa et se dirigea en titubant vers le cabinet d'ébène pour y prendre son pistolet. Ce serait trop stupide de mourir ainsi ! Il ne fallait pas qu'il laisse à cette folle le temps de recharger son arme.

Au prix d'un effort surhumain, il réussit à ouvrir le tiroir. Mais, quand il se retourna, il se rendit compte qu'il aurait pu se dispenser d'un tel effort. La forcenée avait laissé échapper son arme et le regardait avec des yeux remplis d'effroi.

— Seigneur Dieu, vous... vous êtes blessé ! Grayson grimaça un sourire ironique.

— Vous croyez? Ce n'était pas une piqûre de moustique? murmura-t-il avant de s'effondrer à ses pieds.

Kate Courtland regarda fixement le corps inanimé du marquis de Wroth. Elle avait voulu lui faire peur, mais, en dépit de la rancœur qu'elle éprouvait à son égard, jamais elle n'avait eu l'intention de le blesser — et encore moins de le tuer.

Fuir? Non, elle n'avait pas le droit de le laisser ainsi. Les jambes tremblantes, elle s'agenouilla à côté de lui et vit, avec épouvante, la tache rouge qui s'élargissait sur sa veste. Et s'il perdait tout son sang? S'il venait à mourir? La maison était aussi silencieuse qu'une tombe et elle n'avait aucune idée de l'heure à laquelle les domestiques allaient rentrer.

Le visage du blessé était très pâle, presque translucide, et, en se penchant au-dessus de lui, elle vit qu'une mèche de cheveux noirs barrait son front aristocratique. Il avait les yeux fermés, maintenant, mais jamais elle ne pourrait oublier leur éclat. Ils dansaient dans sa mémoire, pleins de charme, de nonchalance et de hardiesse. Les traits de son visage étaient rudes et virils — la mâle beauté d'un archange tombé du ciel.

Kate se mordit la lèvre et rougit. Seigneur Jésus, à quoi pensait-elle? Admirer un homme qui était peut-être en train de mourir ! Oui, il était beau. Une beauté pleine de force et de retenue, qui exerçait sur elle un étrange attrait. Mais, n'était-ce pas justement cette beauté qui avait fait perdre la tête à Lucy et l'avait plongée dans le déshonneur?

Elle secoua la tête et soupira. Maintenant, elle comprenait mieux la faiblesse de sa sœur. Le marquis de Wroth était séduisant. Aussi séduisant que dangereux.

Dangereux? Plus pour le moment. Elle avait réussi à le terrasser. Une victoire involontaire qui ne lui apportait aucune satisfaction. Quels qu'aient été ses torts, elle ne pouvait pas le laisser ainsi. Elle essaya de le redresser. En vain. Il était si grand, si lourd ! En plus d'un homme du monde, c'était un athlète accompli. Elle ne s'en était que trop rendu compte, quand elle se débattait et essayait d'échapper à son étreinte. Des images passèrent devant ses yeux. Son corps au-dessus d'elle, les muscles de ses bras et de son torse...

Elle chassa ces pensées troublantes de son esprit et fit une nouvelle tentative pour le changer de position. Elle venait juste de réussir à l'asseoir, lorsqu'elle entendit qu'on l'appelait à voix basse. L'appel provenait de la fenêtre. Elle tourna la tête et vit apparaître la tête grisonnante de son cocher.

— J'ai cru avoir entendu un coup de feu, expliqua Tom.

Il enjamba l'appui de fenêtre et s'arrêta net, les yeux écarquillés de stupeur.

— Corbleu, Katie, qu'avez-vous fait là?

— Je lui ai logé une balle dans l'épaule, répondit-elle machinalement.

Le vieux serviteur laissa échapper un chapelet de jurons.

— C'est insensé ! Prendre le risque d'être accusée de meurtre pour une crapule de cet acabit ! Avez-vous

songé à la peine que vous encouriez ? La corde ! La corde autour de votre joli cou !

La jeune femme pâlit. Elle n'avait même pas imaginé que son plan pourrait mal tourner et avoir des conséquences aussi dramatiques. Que deviendrait Lucy, si jamais elle était surprise ici, avec le marquis de Wroth gisant inanimé à ses pieds ?

C'était un accident. Elle savait qu'elle n'avait pas appuyé sur la détente, mais accepterait-on de la croire ? Toutes les apparences étaient contre elle. Elle s'était introduite par effraction dans une maison et avait blessé son propriétaire. A la façon dont Tom la regardait, il était visible que même lui la croyait coupable.

— Jamais je n'aurais dû accepter de vous accompagner dans une aussi folle expédition, marmonna le cocher. N'était-ce pas assez de briser une fenêtre et de le menacer ? Aviez-vous besoin de le tuer ?

Kate se mordit la lèvre et lutta avec peine contre le sentiment de panique qui était en train de l'envahir.

— Il n'est pas encore mort, Tom. Aide-moi à le porter.

— Pour quoi faire ? questionna-t-il d'un ton sarcastique. Avez-vous l'intention de l'enterrer dans le jardin ?

— Non. Nous allons l'emmener avec nous.

— *Quoi ?*

— Tu m'as très bien entendue. Allons, ne fais pas ta mauvaise tête ! Aide-moi avant que nous soyons tous les deux arrêtés.

— Croyez-vous qu'un enlèvement va arranger vos affaires ?

— Parle moins fort ! murmura Kate en lui jetant un coup d'œil implorant. Je n'ai pas l'intention de l'enlever. Je veux seulement éviter qu'il meure. Dépêche-toi !

Tom soutint son regard pendant quelques instants, puis il poussa un soupir résigné.

— Bon, puisque vous pensez qu'il n'y a pas autre chose à faire...

Il se pencha et, non sans peine, souleva le corps du marquis de Wroth et le chargea sur son épaule.

— Il n'est pas en plume, cet oiseau-là ! grommela-t-il, tandis que Kate récupérait son pistolet.

Grâce à Dieu, il n'y avait pas de taches de sang sur le parquet. Après avoir refermé le cabinet en ébène et vérifié qu'elle n'avait laissé aucune trace derrière elle, elle rejoignit Tom dans la cour.

Au portail, le vieux serviteur s'arrêta un instant pour reprendre son souffle.

— C'est un solide gaillard, commenta-t-il en examinant son fardeau. Et il n'a pas l'air commode, en plus. S'il en réchappe, vous allez avoir des ennuis avec lui, Katie. Je vous le garantis.

— Contente-toi de le porter jusqu'à la voiture, répondit-elle. Je me charge du reste.

Tom installa son fardeau à l'arrière de la berline, puis monta sur son siège et saisit ses rênes. Lorsqu'elle se retrouva seule avec le blessé, la jeune femme perdit le peu de confiance en elle qui lui restait encore. Le marquis était toujours sans connaissance et, maintenant, tout le devant de sa veste était imbibé de sang. Allait-il survivre au voyage jusqu'à Hargate ? Elle se

pencha sur lui et examina sa blessure à la lueur sourde de la lanterne qui éclairait l'intérieur de la voiture.

Très doucement, elle palpa le bord de la plaie et constata avec soulagement que la balle était ressortie. Il avait eu de la chance, car, apparemment, aucun os n'avait été brisé. Néanmoins, il fallait qu'elle arrête au plus vite l'hémorragie. Avec quoi? Sa veste. Elle était en train de l'enlever, lorsqu'un cahot faillit précipiter le blessé entre les deux banquettes.

Kate marmonna un juron — l'un des jurons favoris de Tom. Elle se glissa dans le coin, à côté du marquis, et lui souleva la tête pour la poser sur ses genoux. Ainsi, il courrait moins le risque de rouler par terre. Il battit des cils et un gémissement s'échappa de ses lèvres.

— Tiens bon, Wroth, murmura-t-elle d'une voix étranglée.

Elle avait les lèvres qui tremblaient. Furieuse de sa propre réaction, elle serra les dents et jura de nouveau, tout en appliquant sa veste sur la plaie.

Maudit bâtard! C'était sa faute, aussi. S'il s'était conduit comme un gentleman, elle n'aurait pas eu besoin d'entrer par effraction dans sa maison.

Mais, étrangement, sa fureur contre lui s'était estompée. Elle ne parvenait même plus à lui en vouloir.

Il remua et tourna son visage contre elle — un mouvement qui accentua l'émoi que sa seule présence provoquait en elle.

Sa connaissance de la gent masculine se limitait à Tom et aux souvenirs de son père — un personnage gentil, mais lointain. Elle se rappelait vaguement aussi les garçons d'écurie et les serviteurs, mais elle avait

depuis longtemps oublié leurs noms et leurs visages. Jamais, de toute son existence, elle n'avait été aussi près — physiquement — d'un homme.

La sensation était troublante. Elle haletait et ses doigts tremblaient — au point qu'elle avait de la peine à maintenir le vêtement en place sur la plaie. Elle était impressionnée par la largeur des épaules du marquis et par les muscles de ses bras et de son torse. Non, il n'était pas l'un de ces dandies précieux et efféminés dont elle avait si souvent entendu parler. Il était tout le contraire, même. A cette pensée, elle eut honte et eut un geste de recul, mais il lui était impossible d'échapper à son contact et au poids de sa tête sur ses genoux.

Le rouge au front, elle s'efforça de se concentrer sur les torts qu'il avait eus envers sa sœur. Sans y parvenir. En toute honnêteté, elle avait été prise au dépourvu par la personnalité du marquis de Wroth. Jamais elle n'avait imaginé que l'amant de Lucy serait un homme aussi mûr, aussi sûr de soi. Il l'avait décontenancée par la noblesse de son allure et par le mépris dédaigneux avec lequel il avait accueilli ses menaces. Comme s'il s'était senti hors d'atteinte, invulnérable. Un tigre à l'affût. Un tigre qui, à la première opportunité, avait bondi sur elle.

Elle s'était retrouvée précipitée à terre, puis... Ses joues s'empourprèrent au souvenir de son corps au-dessus d'elle et de la réaction qu'il avait eue quand il s'était rendu compte qu'elle était une femme.

Seigneur Dieu ! Jamais elle n'oublierait ce qu'elle avait ressenti lorsque sa main s'était glissée sous sa veste et avait effleuré sa poitrine.

Un petit soupir s'exhala de sa gorge.

Elle ne comprenait que trop maintenant comment Lucy avait pu se laisser séduire. Honnêtement, elle lui devait des excuses. Elle n'avait jamais blâmé sa sœur à voix haute, mais, en son for intérieur, elle l'avait jugée avec beaucoup de sévérité. Une petite écervelée! Qui était l'écervelée, maintenant?

Lucy rirait bien si elle pouvait lire en ce moment dans ses pensées.

Car elle aussi, elle aurait succombé à la tentation. Elle en était sûre. L'éclat de ses yeux gris, son assurance, son sourire charmeur...

*

* *

Au bout d'un moment, Kate palpa de nouveau la blessure. Elle avait réussi à juguler le saignement et, si elle en jugeait au rythme régulier de la respiration du blessé, elle n'avait plus à craindre qu'il meure pendant le trajet. Une adoration de son état qui fit naître en elle une autre inquiétude. Et s'il se réveillait?

A plusieurs reprises, ses paupières s'étaient entrouvertes et elle aurait juré qu'une fois, au moins, il avait été à partie conscient. Gênée par la façon dont il la regardait, elle avait serré les doigts nerveusement sur le pansement de fortune et il avait poussé un gémissement avant de perdre de nouveau connaissance.

Kate en avait éprouvé un sentiment de culpabilité, mais elle avait été soulagée. Que lui dirait-elle, si jamais il recouvrait ses esprits?

«Je suis désolée de vous avoir blessé, monseigneur, maintenant, je n'ai plus de mauvaises intentions à «ocre

égard. Si je vous ai enlevé, c'est seulement pour vous soigner et vous guérir. »

C'était grotesque !

Plus elle étudiait le visage du marquis de Wroth et moins elle l'imaginait acceptant de se laisser enlever sans réagir violemment. Et si c'était Tom qui avait raison? N'allait-elle pas s'attirer des ennuis sans fin en emmenant cet homme chez elle? Oui, mais que pouvait-elle faire d'autre?

Lorsque la voiture franchit la grille du château d'Hargate, Kate poussa un soupir de soulagement. Enfin! Cet horrible voyage était terminé. Un soulagement qui ne dura guère, car, lorsque Tom ouvrit la portière et vit que le marquis avait la tête posée sur ses genoux, il leva les yeux au ciel et jura grossièrement.

— Ah, ces filles! marmonna-t-il. Si vous voulez un bon conseil, mademoiselle Katie, tenez-vous à l'écart de cet individu. Sinon, il vous arrivera la même mésaventure qu'à votre sœur.

La jeune femme lui jeta un regard glacial. De quel droit se mêlait-il de lui donner des conseils ?

— Arrête de dire des bêtises! J'ai réussi à arrêter l'hémorragie, mais il faut que je nettoie la plaie et que je la panse convenablement. Sinon, ce sera très vite la gangrène et la mort. Monte-le dans l'ancienne chambre de papa.

Avec un grognement désapprobateur, le vieux cocher saisit le blessé à bras-le-corps et le chargea sans ménagement sur son épaule.

— Un peu de douceur ! protesta Kate. Il va se remettre à saigner !

Pour toute réponse, Tom marmonna deux ou trois jurons supplémentaires.

Ignorant son attitude, Kate sauta à terre avec légèreté et courut vers la porte d'entrée. Si seulement ils pouvaient réussir à coucher le marquis sans que Lucy les entende ! Cela lui donnerait le temps de le soigner et de prendre un peu de repos avant d'affronter sa sœur — et sa trop prévisible crise de nerfs.

Apparemment, ce n'était pas son jour de chance. Lorsqu'elle ouvrit la porte, elle aperçut une lumière qui vacillait dans l'escalier.

— Est-ce toi, Katie?

La voix de Lucy était inquiète et Kate éprouva un peu de culpabilité à l'idée qu'elle l'avait laissée seule dans cette grande maison.

— Oui, c'est moi, ma chérie. Tu peux retourner te coucher.

— Que fais-tu debout à une heure aussi tardive? Est-ce Tom qui est avec toi ?

Kate soupira. Lucy descendait l'escalier, sa bougie à la main.

— Allons, insista-t-elle. Sois raisonnable. Remonte te coucher.

C'était peine perdue et elle le savait. Lucy avait hérité, elle aussi, de l'obstination des Courtland, surtout lorsque quelque chose piquait sa curiosité.

— Que portes-tu sur ton épaule, Tom? Oh, mon Dieu, c'est un homme! Que s'est-il passé? Qui est-ce?

Le vieux cocher avançait plié en deux, tellement son *fardeau* était lourd.

— C'est votre amoureux, mademoiselle Lucy, répondit-il en ahanant.

— Mon...?

Lucy s'arrêta net, la bouche ouverte, et porta la main à sa gorge.

Suivie par Tom, Kate monta l'escalier à la hâte.

— Il y a eu un accident, expliqua-t-elle. Je ne l'ai pas visé, je te le jure. Le coup est parti tout seul.

Elle passa à côté d'elle sans ralentir, et s'engouffra tes l'ancienne chambre de son père. Au moment où le cocher déposait le blessé sur le lit, un hurlement suraigu jaillit derrière eux.

C'était Lucy qui avait crié. Elle était debout sur le pas de la porte et s'agrippait au chambranle.

— Tu lui as tiré dessus! Katie! Comment as-tu pu faire une chose pareille ?

— Allons, calme-toi. Je t'ai dit que c'était un accident. Tom, aide-moi à lui enlever sa veste.

— Je t'interdis de le toucher!

Avant que Kate ait eu le temps de lui répondre, Lucy se précipita vers elle et la poussa de côté.

— Mon amour ! Mon pauvre chéri ! Que t'ont-ils fait? S'exclama-t-elle sur un ton dramatique.

Elle se pencha sur le lit, mais, en dépit de son émoi, elle se garda bien d'effleurer avec sa manche la veste maculée de sang. Elle avait trop peu de robes pour risquer d'en gâcher une. Les yeux fixés sur la blessure, elle battit des cils, comme si elle allait défaillir, puis son regard remonta lentement vers le visage du blessé.

Aussitôt, elle se redressa.

— Ce n'est pas Wroth! déclara-t-elle d'un ton péremptoire.

Kate fronça les sourcils.

— Si, c'est bien lui. Il me l'a dit.

— Je le connais mieux que toi, tout de même ! répliqua Lucy avec hauteur. Le marquis de Wroth est jeune et beau, alors que ton blessé est vieux et a l'air méchant. Mon Dieu, tout ce sang... Cela me remue le cœur ! Je sens que je vais être mal...

Kate ne put réprimer un mouvement d'exaspération.

— Il n'est pas vieux! protesta-t-elle. Et il n'a sûrement pas l'air méchant!

Elle s'interrompit pour contempler le visage du marquis. S'était-elle trompée sur son compte? Non, il avait les traits rudes d'un homme habitué à commander et à être obéi, mais il n'y avait rien de méchant en lui. Elle aurait pu le jurer. Quant à sa séduction...

— Pour moi, il est laid ! répliqua Lucy. Et, en tout cas, ce n'est pas Wroth.

— Qui est-ce alors ? questionna Kate.

— Je ne sais pas et je m'en moque !

— Allons, les filles...

Kate et Lucy se retournèrent d'un bloc vers le vieux cocher, la même question aux lèvres.

— Qu'y a-t-il, Tom?

— Il y a que vous feriez mieux d'arrêter de vous chamailler, répondit-il en soupirant. Si vous ne faites pas quelque chose, ce gentilhomme va perdre tout son sang et gâcher les plus beaux draps de la maison.

2.

Quand donc ce cauchemar allait-il se terminer? Chaque fois que sa tête commençait à s'éclaircir, Grayson ressentait une brusque douleur et la torture recommençait. Il se débattait, il n'avait pas envie de lâcher prise, mais une voix de femme, douce et apaisante, le berçait et il plongeait de nouveau dans un trou noir et *sans* fond.

Elle lui caressait le front. Ce n'était pas la caresse d'une maîtresse, mais une caresse tendre et maternelle. Sa mère? Non, elle était morte depuis de nombreuses années. Qui était cette femme, alors ? Parfois, elle lui parlait. De temps à autre, une bribe de phrase parvenait jusqu'à son esprit embrumé. Le mot « tentation » revenait souvent. S'était-il endormi dans une maison de débauche? Ce n'était pas son genre. Non, il avait dû être drogué ou être attaqué par des malandrins qui l'avaient proprement assommé. Mais, cette femme ?

Au prix d'un effort surhumain, il réussit à soulever ses paupières. Au début, il ne vit rien, puis, peu à peu, les contours d'un visage sortirent du brouillard qui l'entourait. Des traits délicats, un teint satiné, des yeux d'un bleu violet très profond, pailletés d'or... On aurait dit deux pierres précieuses. Des améthystes. Qui pouvait-elle bien être ? Il ouvrit la bouche pour parler, mais, soudain, des convulsions secouèrent son corps et deux mains rudes s'emparèrent de ses bras. Il continua

de se débattre un instant, puis, une fois de plus, il sombra dans le néant.

Elle le touchait de nouveau. Il sentait le bout de ses doigts qui couraient sur son épaule. Des doigts doux et efficaces. Des doigts d'ange. Ils enroulaient quelque chose autour de lui. Avait-il été blessé? Il n'arrivait pas à s'en souvenir.

— Je refuse de rester ici pendant que tu... tu tripotes le torse de cet homme à moitié nu !

Une autre voix de femme, plus aiguë, presque criarde. Une exclamation agacée lui répondit.

— Il me semble que tu n'as pas de leçons à me donner sur ce point, Lucy. Pour autant que je sache, tu as dû, toi aussi, tripoter le torse d'un inconnu pour être dans l'état dans lequel tu te trouves.

— Crebleu, Katie, pour ce genre de problème, les tripotages se situent à un autre niveau !

La remarque fut ponctuée par un éclat de rire grossier.

Cette fois, c'était un homme qui avait parlé. Une voix au timbre rocailleux. Un paysan ou un homme du peuple.

Combien étaient-ils donc autour de lui? Grayson essaya de chasser les brumes qui obscurcissaient son esprit, mais la main de son « ange » se posa sur son front et la douceur de son contact lui ôta toute envie de réfléchir. La caresse était tellement agréable, tellement apaisante...

— Il serait peut-être bon de lui administrer une dose de laudanum, suggéra l'homme. Il s'agit comme s'il allait se réveiller.

Aussitôt, Grayson arrêta de bouger.

— Ce n'est pas nécessaire, protesta l'ange. Il est toujours inconscient.

Grayson sourit intérieurement. Il avait une alliée dans la place.

L'homme marmonna entre ses dents.

— A votre place, je ne m'y fierais pas. J'ai l'impression qu'il nous entend et, quand il reviendra à lui, il vous demandera des comptes. Soyez-en sûre.

Là, il n'avait que trop raison, songea Grayson. A un moment ou à un autre, il faudrait payer.

Lorsque son esprit s'éclaircit enfin, le marquis de Wroth eut assez de bon sens pour n'en rien laisser paraître. Il avait des ennemis et, bien qu'il se fût toujours cru intouchable, l'un d'entre eux avait peut-être pris le risque — bien téméraire — de l'enlever. Pas seulement de l'enlever. Il était blessé également. Une blessure grave, s'il en jugeait à la douleur qu'il ressentait à l'épaule, chaque fois qu'il esquissait un mouvement.

La mémoire lui revint d'un seul coup. Le petit voyou grimé. Le pistolet braqué sur lui. Le coup de feu. Ensuite, il avait perdu connaissance.

Pendant combien d'heures? Combien de jours?

Il n'en avait aucune idée.

Depuis lors, il était resté allongé sur ce lit, aussi inoffensif et impuissant qu'un bébé qui vient de naître.

Enfin, bientôt, ses forces allaient revenir. Il reprendrait alors le contrôle de la situation et démasquerait le sinistre personnage qui était derrière toute cette affaire. Car, il en était sûr, il y avait quelqu'un qui tirait les ficelles. Quelqu'un qui avait armé le bras de cette fille. En tout cas, il était certain d'une chose : ce n'était pas lui qui avait déshonoré sa sœur. A l'exception, peut-être, de Charlotte Trowbridge, il n'avait jamais courtisé aucune jeune fille pure et innocente. Son père l'avait assez sermonné sur ce sujet. Il savait quelles étaient ses responsabilités et si un jour il engendrait un enfant, ce serait un enfant légitime, pas un bâtard.

Il ralentit volontairement le rythme de sa respiration et écouta. Y avait-il quelqu'un dans la chambre? Il se souvenait vaguement d'un homme et d'une femme, en plus de l'« ange » à la voix si douce qui le soignait et lui caressait le front.

Rien. Aucun mouvement, aucun bruit, à part le gazouillis des oiseaux sur le rebord de la fenêtre.

Il était seul.

Il ouvrit les yeux lentement et commença par examiner son épaule. Un pansement blanc et propre l'enveloppait et dissimulait sa blessure. Il bougea le bras et dut se mordre les lèvres pour ne pas crier. La douleur était insupportable mais, grâce à Dieu, tous ses muscles fonctionnaient. Apparemment, aucun centre nerveux n'avait été atteint. Il avait eu de la chance. Beaucoup de chance.

Son regard descendit plus bas et il se rendit compte qu'il était torse nu. Une constatation qui lui rappela les caresses — ô combien légères! — de l'ange qui le

soignait. Des caresses volées? Etait-elle...? Non. Il était stupide, se dit-il aussitôt. Cette gamine était probablement une petite voleuse des rues qui ferait n'importe quoi contre de l'argent, même tirer sur un homme désarmé.

Cependant, il n'était pas dans une geôle infâme. Bien au contraire ! Au fur et à mesure que son regard faisait le tour de la chambre où il se trouvait, il allait de surprise en surprise. La pièce était vaste et haute de plafond. Deux grandes fenêtres, des rideaux en damas... le soleil du matin entra à flot et faisait chatoyer les dorures des lambris et les peintures délicates qui ornaient le dessus des portes. Il y avait peu de meubles, mais tous étaient de style Louis XV et d'excellente facture — y compris le lit dans lequel il était couché.

Au prix d'un terrible effort, il réussit à se mettre debout. C'était trop. Un vertige le saisit et il dut se retenir au montant du lit. Il avait sans doute perdu beaucoup de sang. Dès qu'il eut recouvré un semblant d'équilibre, il mit un pied devant l'autre et avança lentement jusqu'à la fenêtre. Là, une nouvelle surprise l'attendait. Au lieu de rencontrer le ciel gris et les pavés de Londres, son regard embrassa des pelouses vertes, des parterres de fleurs et de vastes écuries qui, sans erreur possible, appartenaient à une riche demeure provinciale. Où diable pouvait-il bien être ?

N'avait-elle rien oublié? La théière, le lait, les toasts, le beurre, la confiture... Ah si, le reste de leur dernier jambon. Kate prit le plateau avec précaution et se dirigea vers l'escalier. C'était, en quelque sorte, une offre

de paix pour leur « invité ». Elle ne savait pas qui il était réellement, mais elle était responsable de sa blessure et elle lui devait à la fois excuses et réconfort.

La jeune femme espérait sincèrement qu'il se montrerait accommodant, mais rien n'était moins certain. Un solide petit déjeuner contribuerait peut-être à l'amadouer. En faisant attention à ne pas trébucher, elle commença à gravir les marches. Maudite jupe ! Jamais elle ne s'y habiterait. Par déférence pour leur visiteur, elle avait renoncé à son pantalon et avait mis l'une de ses anciennes robes. Bien qu'elle fût une taille trop petite, elle la trouvait terriblement encombrante.

Sur le palier, elle s'arrêta un instant pour reprendre son souffle, puis elle longea le couloir et poussa avec sa hanche la porte de la chambre la plus somptueuse de Hargate.

Un bref coup d'œil vers le lit la rassura. Leur « invité » était toujours couché. Certes, elle regrettait de l'avoir blessé, mais, en même temps, elle se disait qu'il serait moins facile de lui faire entendre raison quand il aurait repris toutes ses forces. Le seul souvenir de leur face-à-face dans le bureau de Wroth suffisait à la rendre prudente.

Pas assez, sans doute, car, lorsqu'elle referma la porte derrière elle, une main la bâillonna et elle se retrouva plaquée contre un torse masculin qu'elle reconnut immédiatement. Sous l'effet de la surprise, elle laissa échapper son plateau et vit, avec horreur, le contenu de la théière, la confiture et le lait se répandre sur le tapis d'Aubusson.

Aussitôt, une bouffée de colère l'envahit et elle tenta de faire tomber son agresseur en lui fauchant les jambes, mais ses pieds s'empêtrèrent dans les plis de sa robe.

Crier? Elle ne parvint à émettre qu'un gargouillement incompréhensible.

— W... Wroth ! Lâ... lâchez-moi !

A quoi bon? De toute façon, cet homme n'était pas le séducteur de Lucy. Elle le savait désormais. Mais qui était-il alors? Un cambrioleur qui était entré comme elle par effraction dans la demeure londonienne du marquis de Wroth? A cette idée, Kate frissonna, mais, au fond d'elle-même, elle était persuadée qu'il n'était pas un voleur.

Quelles étaient ses intentions? Allait-il chercher à se... Soudain, il se pencha au-dessus d'elle et en sentant le souffle tiède de sa respiration sur son oreille, ses craintes changèrent brusquement de nature. Le contact de son corps, ses lèvres tout près de son cou... Une vague de chaleur monta dans ses reins et elle devint écarlate.

— Etes-vous seule? questionna-t-il d'une voix aussi neutre que s'il était en train de bavarder avec elle dans un salon.

Apparemment, il fallait plus qu'une blessure par balle pour lui enlever sa belle assurance ! Kate hocha la tête.

— Ou... oui.

A sa grande surprise, il desserra son étreinte et la fit pivoter dans ses bras.

La vision de sa demi-nudité augmenta encore l'émoi de la jeune femme. Son torse n'était qu'à quelques

centimètres de son visage. Certes, elle l'avait déjà vu ainsi.

Elle s'était même hasardée à le caresser — en cachette et en éprouvant chaque fois un sentiment de culpabilité — mais maintenant, en plus, tous ses muscles frémissaient et vibraient sous sa peau rude et hâlée par le soleil.

— Qui est derrière ceci ? s'enquit-il sur un ton ferme pi autoritaire.

Kate détourna les yeux. Il ne semblait même pas se rendre compte de la réaction — ô combien inappropriée — que provoquait la légèreté de sa tenue.

Elle avala avec peine et essaya de reprendre une certaine contenance, mais sa proximité continuait de la troubler jusqu'au plus profond d'elle-même. La présence physique de Wroth, la chaleur de son corps... En dépit de ses efforts, elle avait les jambes qui flageolaient et elle ne parvenait pas à remettre de l'ordre dans ses idées.

Incapable de parler ou de faire un mouvement, elle le regarda fixement, comme hypnotisée par sa mâle séduction.

Etrangement, elle ne se sentait pas menacée. Ses yeux gris ne contenaient aucune froideur, aucune méchanceté. Leur éclat évoquait des difficultés surmontées, une vie de lutte acharnée et de réussite, mais également... Oui, de la solitude. Une solitude dont, intuitivement, elle sentit qu'il souffrait.

— C'est vous, murmura-t-il. La petite sauvageonne qui m'a mordu.

— Moi ? Je vous ai mordu ?

Du bout des doigts, il lui effleura la joue et le menton. La caresse était trop douce, trop délicieuse. D'elles-mêmes, ses lèvres s'entrouvrirent et un tremblement irrésistible l'envahit. Elle avait cessé de penser. Tout son être n'était plus que sensations... Puis, avec une lenteur irréelle, il se pencha vers elle. Il était tout près, maintenant, si près qu'elle voyait son propre visage se refléter dans le bleu de ses pupilles. En hésitant, sa bouche chercha la sienne. Elle était ferme et brûlante, pleine de passions inassouvies.

Elle fondait. Elle semblait irrémédiablement dans un monde intérieur dont, jusqu'à présent, elle n'avait même pas soupçonné l'existence. Un monde où tout n'était que langueur et volupté. Elle ne réfléchissait plus et sa volonté était comme annihilée. Elle se dressa sur la pointe des pieds et passa les bras autour de son cou. Ce baiser, son torse nu contre sa poitrine gonflée de désir... Son nom? Que lui importait? Il était un homme et elle était une femme. Deux êtres qui partageaient le plus merveilleux moment qu'ils aient jamais vécu.

Puis, soudain, il s'écarta d'elle en vacillant. Kate cligna des yeux et vit que son visage était aussi pâle qu'un linge. En un instant, elle reprit ses esprits. Sa blessure ! Une tache rouge s'élargissait au milieu du pansement. Leur étreinte avait rouvert la plaie.

En proie à une mortelle inquiétude, elle le soutint et l'aida à s'asseoir sur le rebord du lit. Il sembla étonné par son empressement, mais se laissa faire sans résister. Après avoir remis en place à la hâte le traversin et l'oreiller qui avaient servi à lui donner le change, Kate le

fit allonger et tira les draps. Elle était en train de rabattre le revers, lorsque la porte s'ouvrit. C'était Tom.

En la voyant à demi couchée en travers du lit, le vieux cocher fronça les sourcils.

— Que se passe-t-il encore ici ? questionna-t-il sur un ton soupçonneux.

— Il s'est remis à saigner, répondit Kate en se redressant, cramoisie.

Elle n'avait aucune envie de raconter qu'elle était en partie responsable de la réouverture de la plaie et encore moins de raconter dans quelles circonstances cela s'était produit.

Comment avait-elle pu se conduire d'une façon aussi éhontée? Depuis des mois, elle n'avait pas cessé de reprocher à Lucy sa faiblesse et elle venait de se laisser embrasser par un inconnu. Pire encore, elle lui avait rendu son baiser ! Avec une ardeur et une passion dont elle ne se serait pas crue capable. Les mains tremblantes, elle finit de border les couvertures.

— Néanmoins, vous n'auriez pas dû venir ici toute seule, Katie, la gronda Tom en examinant le blessé avec méfiance. Ce gentleman n'est peut-être pas aussi inoffensif qu'il en a l'air maintenant. Tiens, quelle est cette marque qu'il a sur le bras ?

— C'est là où je l'ai mordu, répondit Kate en s'empourprant de nouveau. L'autre soir, chez le marquis de Wroth.

L'ombre d'un sourire erra sur les lèvres de leur invité, comme s'il était amusé par son trouble.

— Hum..., marmonna Tom. Si vous avez fini de le dorloter, laissez-moi un instant avec lui. J'ai quelques questions à lui poser.

Loin de paraître concerné par un tel interrogatoire, leur « invité » se cala confortablement au milieu des oreillers et les considéra d'un air ironique. Une arrogance qui ne laissa pas d'inquiéter la jeune femme. Qui était-il pour être aussi sûr de lui? Quelle allait être sa réaction vis-à-vis des gens qui l'avaient blessé et séquestré? Allait-il les traîner en justice, les faire mettre en prison ? A cette idée, elle ne put s'empêcher de frissonner. Coups et blessures, enlèvement...

— Alors, on se sent plus confortable, maintenant? questionna Tom sur un ton sarcastique.

Visiblement, le vieux cocher ne se rendait pas compte de la menace qui pesait sur eux.

— Pour être honnête, pas vraiment, répondit l'inconnu d'une voix très calme. Je me sentirais déjà mieux si vous me disiez qui vous êtes et pour qui vous travaillez.

Tom ouvrit des yeux ronds et Kate, malgré elle, ne put s'empêcher d'admirer l'aplomb du blessé. En dépit de son état, il était parfaitement maître de soi et il y avait eu, même, une note de provocation dans sa réplique.

— C'est moi qui pose les questions ! s'exclama Tom sur un ton agressif. Qui êtes-vous et que diable faisiez-vous l'autre nuit dans le bureau du marquis de Wroth?

— Cela vous intriguera peut-être, rétorqua leur invité, mais je suis Grayson Wescott.

— Ah, vous voyez ! l'interrompit le vieux cocher en se tournant d'un air triomphant vers Kate.

Agenouillée sur le sol, la jeune femme tentait vainement de nettoyer avec un chiffon les taches de thé et de confiture qui maculaient le tapis.

— Je crois que Wescott est le nom de famille du marquis.

Tom haussa un sourcil intrigué.

— Ah... Vous seriez un parent, alors? Vous aviez été invité par Wroth? Il n'a pas dit qu'il était le marquis de Wroth, n'est-ce pas, Katie?

— Il *n'est pas* Wroth ! déclara une voix hautaine derrière eux. Je vous ai déjà dit avant-hier soir qu'il n'y avait aucune ressemblance entre cet individu et le marquis.

Kate arrêta de frotter le tapis et leva les yeux. Lucy était debout sur le pas de la porte. Elle avait mis l'une de ses plus belles robes et était coiffée et poudrée comme si elle s'apprêtait à aller au bal. Son état se devinait à peine, mais la courbe légère de ses hanches suffit pour que Kate se sente très mal à l'aise. Comment avait-elle pu se laisser embrasser aussi facilement par leur « invité » ? Était-ce ainsi que Lucy avait commencé? Elle s'était abandonnée dans les bras d'un bel homme et quand elle avait repris ses esprits, elle attendait un enfant.

— Je vous assure, mademoiselle...? Tom intervint aussitôt.

— Ne lui dites pas qui vous êtes, Lucy !

— Pourquoi ? se rebella la jeune femme en rejetant ses cheveux en arrière. Je suis fière du nom que je porte!

Je n'ai rien à cacher et je n'ai pas peur de ce... de ce malandrin! Quand il saura chez qui il se trouve, il ne fera aucune difficulté pour s'en aller et nous laisser tranquilles.

Kate jeta un coup d'œil inquiet à sa sœur. Son insistance à vouloir maintenir les apparences ne pouvait que compliquer encore la situation. Que voulait-elle? Que leur invité aille raconter partout à Londres par qui et dans quelles circonstances il avait été enlevé?

— Lucy, sois gentille, ma chérie, murmura-t-elle. Rapporte ce plateau dans la cuisine et laisse-moi m'occuper de cette affaire.

La jeune femme hésita. Visiblement, elle aurait aimé rester, ne serait-ce que pour clouer le bec à cet inconnu qui avait osé usurper l'identité de son bien-aimé, mais, finalement, elle céda.

— Comme tu voudras, acquiesça-t-elle en lançant un dernier regard noir au blessé. Je te laisse le soin de remettre à sa place ce personnage!

Sur ces mots, elle prit le plateau et sortit de la chambre avec un port de reine outragée.

Après avoir refermé la porte derrière elle, Tom se retourna vers le lit.

— Maintenant, monsieur Wescott, ou qui que vous soyez...

Grayson ignora délibérément le vieux cocher.

— C'est la sœur dont vous m'avez parlé, n'est-ce pas? questionna-t-il en s'adressant à Kate.

— Oui, répondit la jeune femme en rougissant malgré elle.

— Je vois, acquiesça Grayson, les paupières mi-closes. Apparemment, cela nous laisse une jolie petite énigme à résoudre.

Tout en parlant, il avait repoussé ses couvertures et s'était assis à demi. Il semblait très à l'aise, presque comme s'il était chez lui et, brusquement, Kate se sentit affreusement gênée par sa nudité. Si seulement ses yeux n'étaient pas attirés continuellement par...

— Quelle énigme ? demanda Tom en le regardant d'un air perplexe. De quoi parlez-vous ?

Les lèvres serrées, Kate alla jusqu'à la commode ! ouvrit un tiroir et en sortit une chemise de nuit qui avait appartenu à son père. D'un geste brusque, elle la saisit et la lança à leur « invité ».

— Tenez, enfitez ceci. Ce sera plus convenable.

— Vous n'allez tout de même pas le laisser mettre les affaires de votre papa ! protesta Tom avec indignation. Nous ne savons pas qui il est et, en plus, il n'en aura pas besoin. Dès aujourd'hui, je vais le ramener à Londres.

La jeune femme secoua la tête.

— Non, Tom. Il n'en est pas question. Il a perdu beaucoup de sang et est encore beaucoup trop faible pour supporter un pareil voyage.

Elle savait que ce n'était pas vrai — quelques minutes plus tôt, elle avait pu se rendre compte qu'il était beaucoup plus solide qu'il n'en avait l'air — mais elle préférait ne pas penser aux instants troublants où elle avait été dans ses bras.

— De toute façon, il est hors de question que je m'en aille, déclara Grayson.

Kate et Tom se retournèrent vers lui. Il avait parlé très poliment, mais sur un ton qui ne souffrait aucune discussion. Il y avait dans toute son attitude une étrange décontraction, comme s'il était né pour commander et être obéi.

— Et pourquoi donc? s'enquit Tom avec colère.

— Parce que je ne partirai pas d'ici avant d'avoir démasqué l'insolent qui a eu le front de se servir de mon nom pour séduire une jeune femme.

— Quoi? s'exclama le vieux cocher. Que diable voulez-vous dire?

Katie se mordit la lèvre. Elle commençait à entrevoir la vérité.

— N'est-ce-pas assez clair? rétorqua le blessé. Votre sœur, mademoiselle, l'a elle-même confirmé. Je ne suis pour rien dans son déshonneur. Or, jusqu'à ce que vous m'enleviez, j'étais le seul et unique marquis de Wroth.

*

* *

Grayson considéra le duo avec une impassibilité olympique. Ils le regardaient fixement, comme s'il avait sorti un lapin vivant de son chapeau. Son nom n'était pas parmi le bienvenu, mais c'était la première fois qu'il provoquait un pareil désarroi. L'expérience était pour le moins intéressante.

Le vieux serviteur, Tom, n'était pas encore totalement convaincu.

— Pourtant, Mlle Lucy affirme...

Un coup d'œil impérieux de Grayson suffit à étouffer dans l'œuf ses protestations.

— Je ne mets nullement en doute la parole de cette demoiselle, mais comme je suis le marquis de Wroth, il n'y a qu'une seule solution possible : un imposteur a usurpé mon nom pour la suborner. Je ne connais pas cet individu, mais je puis vous assurer que j'ai l'intention de le châtier comme il le mérite.

Tom ouvrit la bouche et se gratta le menton d'un air perplexe. Kate, pour sa part, se contenta de hocher la tête. Visiblement, c'était elle qui était en charge des opérations, car Lucy et le vieux serviteur lui obéissaient sans discuter. Intrigué, Grayson l'examina plus attentivement. Elle était jeune — vingt ans à peine — et pourtant elle avait déjà toute la gravité et le sérieux d'une maîtresse de maison accomplie.

Comme si elle voulait lui prouver qu'il ne s'était pas trompé dans son jugement, elle se redressa et, du haut de son mètre soixante, entreprit de s'excuser de la blessure qu'elle lui avait infligée accidentellement.

— Je suis vraiment confuse, monsieur le marquis. Le coup est parti tout seul, sans que je le veuille... Je vous promets que je ferai de mon mieux pour vous soigner et pour réparer les inconvénients qu'aura pu vous causer cette tragique méprise.

En dépit de la douleur lancinante qui lui traversait l'épaule, Grayson ne put s'empêcher d'admirer son cran. Elle était sûre d'elle et prête à assumer jusqu'au bout la responsabilité de ses actes.

Quel sort aurait-elle réservé au séducteur de sa sœur? L'aurait-elle traîné à l'autel, un pistolet dans les reins? A cette idée, il remercia le ciel que Lucy ait affirmé aussi catégoriquement qu'il n'était pour rien dans son

état. Il n'éprouvait aucun attrait pour cette péronnelle vaniteuse et imbue d'elle-même, alors que, par contre, Kate...

— Naturellement, poursuivit-elle, vous serez ici le bienvenu, aussi longtemps que vous ne serez pas complètement remis.

Le bienvenu? Elle parlait de lui comme s'il était un invité, alors qu'elle s'était introduit dans son hôtel par effraction, l'avait blessé avec un pistolet et l'avait enlevé! Vraiment, elle l'intriguait de plus en plus.

Tom grommelait dans son coin. Apparemment, il n'était pas d'accord pour lui accorder une aussi généreuse hospitalité.

— Marquis de Wroth ou pas, marmonna-t-il, nous n'avons aucune raison de le garder ici. Je vais atteler les chevaux et le ramener à Londres.

— Ce serait de la folie ! s'exclama Kate. Il a besoin de se restaurer et de reprendre des forces. D'ailleurs, nous allons, maintenant, le laisser se reposer. Tom va vous monter un autre plateau, ajouta-t-elle en se retournant vers Grayson.

Pour la première fois, son étonnante maîtrise de soi sembla la désertir. Elle baissa les yeux et, en voyant qu'elle rougissait, Grayson sentit monter en lui un étrange émoi.

Puis elle lui adressa un bref signe de tête et se retira, suivie par Tom qui continuait de marmonner entre ses dents.

Quand la porte se fut refermée, Grayson éprouva une profonde impression de manque. Décidément, cette petite Kate était une créature extraordinaire! Il avait

quelque peine à concilier toutes ses facettes : le jeune voyou au lisage grimé, la sauvageonne qui mordait et donnait des coups de pied, l'ange qui l'avait soigné avec tant de douceur, la jeune femme efficace et précise qui, sans sourciller, avait pris en main une situation pour le moins scabreuse et, enfin, la vierge qui lui avait rendu son baiser avec une passion inattendue.

Le marquis de Wroth fronça les sourcils. Il avait attendu l'un de ses geôliers, mais n'avait pas prévu que ce serait la sauvageonne déguisée en garçon qui l'avait attaquée dans son bureau. Sur le moment, il ne l'avait pas reconnue. Cependant, dès que leurs regards s'étaient croisés, il n'avait plus eu aucun doute. Jamais, de toute sa vie, il n'avait vu des yeux aussi lumineux. Des yeux adorables, pleins de candeur et de franchise.

Il avait tenté de lui poser deux ou trois questions, puis il s'était laissé emporter par une vague de sensualité qui l'avait immédiatement submergé. D'un seul coup, il n'avait plus pensé à sa blessure et à la douleur lancinante qui lui labourait l'épaule. Il avait encore le goût de ses lèvres dans sa bouche — la douceur du miel et la fraîcheur de la menthe, avec un piquant et une passion sous-jacente qui l'avaient pris complètement au dépourvu. Au souvenir de leur baiser, il ne put s'empêcher de frissonner. Elle avait mis ses sens en feu, sans le moindre effort, simplement parce que c'était elle, parce que c'était lui. Des images se pressèrent dans sa mémoire. Le contact de ses seins, de ses hanches... Il l'imagina toute nue, dans ses bras, se lovant autour de lui... Non !

Il haletait et son cœur battait à grands coups dans sa poitrine. Il fallait qu'il se calme, qu'il réfléchisse.

Ce devait être son état, se dit-il en recouvrant peu à peu son sang-froid. Jamais auparavant, il n'avait perdu à ce point sa maîtrise de soi. Jusqu'à présent, il avait su se montrer un amant ardent et expert dans les arcanes de l'amour, mais en gardant toujours la tête froide. Quel était donc ce vertige qui s'était emparé de lui au seul contact de cette fille? Pourtant, il y a peu de temps encore, il se gaussait ouvertement de ses amis qui perdaient la tête et se mettaient à dire des fadaises dès qu'ils voyaient apparaître un joli minois ou l'une de ces «croqueuses d'hommes » qui se pavanaient dans les salons à la recherche de leur prochaine victime.

Oui, mais Kate n'était pas l'une d'entre elles. Il savait qu'il avait commis une grave imprudence en oubliant la situation dans laquelle il se trouvait. Il était blessé, gravement blessé, et aux mains de gens dont il ne connaissait pas les intentions. Jamais il n'aurait dû baisser sa garde de cette façon. Il avait eu de la chance d'avoir été seulement victime d'une erreur d'identité. Il aurait pu avoir été enlevé par des gens beaucoup plus dangereux — même s'il pressentait que Kate, dans certaines circonstances, pouvait se montrer impitoyable.

Qui était-elle exactement? S'il en jugeait à ses manières et à sa façon de s'exprimer, elle appartenait, indubitablement, au même monde que le sien. Oui, mais il avait remarqué que la robe qu'elle portait était serrée aux entournures et démodée. Et, en dépit de la façon dont elle avait répondu à son baiser, il était persuadé qu'elle était aussi pure et innocente qu'au jour de sa

naissance. Elle avait dû mener une existence protégée, car, sinon, sa beauté l'aurait perdue avant même qu'elle arrive à l'âge de l'adolescence. Certes, mais comment une jeune fille aussi ingénue avait-elle pu s'habiller en homme, entrer par effraction dans un hôtel particulier et le menacer avec un pistolet? Il connaissait peu de femmes qui savaient se servir d'une arme à feu et aucune capable de s'opposer à lui physiquement. Bien sûr, le coup de feu était parti accidentellement. Mais, néanmoins...

Comment était-elle devenue le chef de cet étrange trio ?

Si sa sœur avait été réellement déshonorée, pourquoi aucun de leurs parents ne leur était-il venu en aide ? Instinctivement, Grayson sentait que Tom ne faisait pas partie de la famille. Ce n'était qu'un domestique, un personnage subalterne. Mais, alors, pourquoi était-il traité presque comme un égal ?

Mille autres questions se bouscuaient dans sa tête.

A propos de ce mystérieux séducteur, d'abord. Avait-il réellement prétendu être le marquis de Wroth ? Peut-être, mais il pouvait y avoir également une autre explication. Ce ne serait pas la première fois qu'une jeune fille, après avoir été subornée par un don Juan de village, attribuerait la paternité de son enfant à un riche aristocrate. Il était difficile d'avouer qu'on avait succombé aux charmes du premier venu... surtout quand il vous avait abandonnée.

Décidément, cette affaire était encore plus divertissante qu'une pièce de théâtre! Partout, il n'y avait que mystère : une belle demeure de province en

arrière-plan, des personnages qui ne voulaient pas dévoiler leur identité et, pour couronner le tout, la plus séduisante des héroïnes qu'il ait jamais rencontrée.

Sa mésaventure avait atteint au moins un objectif : chasser l'ennui qui, depuis des mois, l'étouffait et lui ôtait jusqu'à l'envie de vivre.

Oui, s'il n'avait pas reçu cette balle dans l'épaule, il aurait trouvé cet enlèvement fort divertissant.

3.

Tom poussa le battant d'un coup d'épaule et entra dans la chambre, un plateau à la main. En le voyant refermer la porte avec le pied et poser brutalement son fardeau sur le guéridon à côté de lui, Grayson haussa un sourcil réprobateur. Décidément, jamais il n'avait vu un serviteur aussi peu stylé ! Il avait peut-être sa place à l'écurie, mais sûrement pas dans une salle à manger ou dans un salon.

Le thé avait débordé dans la sous-tasse. Le marquis de Wroth n'était pas l'un de ces gentilshommes qui s'offusquaient de la moindre vétille, mais il n'avait guère l'habitude qu'on le traite avec un pareil manque d'égards.

Kate et ses acolytes cherchaient-ils à le dissimuler au reste de la domesticité? C'était quand même bizarre. Jusqu'à présent, il n'avait pas vu une seule femme de chambre, un seul valet digne de ce nom. Une autre énigme à résoudre. Enfin, pour le moment, il avait faim. Tout le reste pouvait attendre.

Il se cala au milieu de ses oreillers, saisit le plateau et le posa sur ses genoux. Tom avait croisé les bras sur sa poitrine et le considérait d'un air agressif.

— Vous désirez me dire quelque chose? s'enquit Grayson en voyant qu'il restait immobile.

— Oui, grommela le vieil homme. A propos de Kate. C'est une fille qui a bon cœur et je ne supporterai pas

que quiconque la fasse souffrir. Vous êtes prévenu. Je vous tiens à l'œil.

— Vraiment? s'enquit Grayson, pas le moins du monde perturbé par une telle déclaration de guerre.

Tom jura entre ses dents.

— D'autant plus que rien ne prouve que vous êtes réellement le marquis de Wroth.

— Et vous, qui êtes-vous? répliqua Grayson tout en étalant de la confiture sur un toast. Un valet de chambre totalement dépourvu de manières ou un bandit qui enlève les braves gens pour les tuer et les dépouiller?

Quand il leva les yeux, il vit que Tom avait pâli. Les sourcils froncés, le cocher marmonna encore deux ou trois jurons entre ses dents, avant de sortir de la chambre, la mine défaite et les épaules basses.

Grayson le suivit des yeux, un sourire ironique aux lèvres. Jamais il ne s'était autant amusé !

Quand il eut terminé son petit déjeuner, il posa son plateau à côté de lui et regretta fugitivement la cohorte de domestiques qu'il emmenait toujours avec lui lorsqu'il séjournait dans son château du Devonshire. Le repas qu'il venait de manger avait été convenable, mais il aurait préféré les croissants et les petits pains chauds et croustillants que lui confectionnait sa cuisinière. Une réflexion qui lui remit à la mémoire l'une des multiples énigmes qu'il avait à résoudre.

Lentement, il mit un pied par terre. Son épaule lui faisait toujours aussi mal et, en plus, il avait la tête qui tournait. Se recoucher? Non, il fallait d'abord qu'il procède à certaines investigations. Pas seulement pour satisfaire sa curiosité. C'était sa vie qui était en jeu. Pour

charmante qu'elle fût, son hôtesse continuait de l'intriguer et il n'avait encore aucune certitude quant à ses intentions. Avant de s'assoupir de nouveau, il devait s'assurer que le trio était réellement inoffensif et ne nourrissait aucun sombre dessein à son égard.

En serrant les dents, il se leva et, après avoir disposé son traversin et ses oreillers de façon à faire croire qu'il était couché dans son lit, il se glissa jusqu'à la porte et tourna sans bruit la poignée. Il n'y avait personne dans le couloir et la maison était plongée dans un profond silence. Etrange. De plus en plus étrange. Dans toutes les maisons de campagne où il avait séjourné, il y avait eu un va-et-vient continu de serviteurs et d'invités qui se rendaient à leur chambre ou en sortaient.

Ici, il n'y avait rien de tel. Tout était désert, comme abandonné. Les chambres qu'il visita n'avaient visiblement pas été habitées depuis longtemps et la couche de poussière qui recouvrait les meubles lui donna une bien piètre idée du personnel de la maisonnée. Quand il trouva enfin une pièce qui présentait des traces d'occupation récente, il fut surpris et choqué par le désordre qui y régnait. Les portes de l'armoire étaient grandes ouvertes, les tiroirs de la commode bâillaient et le lit et les dossiers de chaises étaient jonchés de vêtements divers, chapeaux, gants, et même dessous féminins !

Machinalement, il souleva le coin d'une robe de soie et un parfum de gardénia envahit ses narines. Un parfum lourd et entêtant. Pas du tout le parfum de Kate. Il laissa retomber l'étoffe et jeta un coup d'œil circulaire autour de lui. Dans un coin, un grand miroir était posé

sur une toilette en marbre dont les étagères débordaient de flacons, de pots et de vaporisateurs — tout l'attirail indispensable au maquillage d'une femme du monde. Il était sans doute dans la chambre de Lucy, se dit-il en se souvenant du visage hautain et dédaigneux de la sœur de Kate. A l'exception du désordre, il n'y avait rien d'intéressant et il continua donc son chemin.

La chambre contiguë était celle de Kate. Dès le premier regard, il en eut la certitude, car elle reflétait parfaitement la simplicité et le caractère direct de la jeune fille. Tout était net et rangé, sans aucun de ces falbalas, dentelles et autres fanfreluches qui encombraient le nid douillet de sa sœur. Pour tout mobilier, elle contenait seulement un lit, une commode, une toilette, une chaise et un secrétaire dos d'âne en marqueterie. Le miroir accroché au-dessus de la toilette était de dimensions modestes et, hormis un nécessaire de coiffure et quelques barrettes en ivoire, ses étagères étaient vides. Aucun parfum. Mystérieuse Kate... Il se souvenait d'une fragrance très légère et très subtile. De la menthe ? Ou bien était-ce seulement la fraîcheur naturelle de ses lèvres et de sa peau ?

Grayson fronça les sourcils. Il ouvrit les tiroirs de la commode et la penderie, mais ne trouva qu'une humble garde-robe et les vêtements masculins qu'elle avait portés lors de son expédition nocturne. A la vue du pantalon et de la veste, il éprouva une brusque inquiétude. Et si elle avait un amant, un mari ?

Soudain, un vertige le saisit. La chambre et les meubles tournaient autour de lui, comme dans un manège infernal. S'asseyant sur le rebord du lit, il respira

profondément et, peu à peu, les objets et les murs recouvèrent leur stabilité.

Non. Il était prêt à jurer qu'aucun homme ne l'avait jamais embrassée avant lui. Au fait, où pouvaient donc bien être les quartiers de Tom? Dans les communs?

Probablement et, de toute façon, cela n'avait guère d'importance. Pour le moment, il avait des problèmes plus urgents à résoudre. Le léger malaise qu'il venait de ressentir était un signe et il valait mieux qu'il ménage ses efforts. Lentement, il se leva pour retourner à sa chambre.

Comme elle était la plus vaste et la plus confortable de la maison, Grayson se demanda pourquoi aucune des deux filles ne l'utilisait. Etaient-elles des parentes pauvres qui gardaient le domaine en l'absence de ses occupants habituels et n'avaient la jouissance que d'une partie des appartements? De nombreuses familles ne séjournaient à la campagne que pendant les mois d'été, lorsque Londres devenait irrespirable. Il avait remarqué des taches plus claires sur les murs. Des tableaux qui auraient été enlevés pour être vendus ? Le propriétaire de cette demeure avait-il rencontré des difficultés financières?

Trop de questions restaient sans réponse. Maintenant, en plus, il avait affreusement mal à la tête. Après avoir remis en place son traversin et ses oreillers, il s'allongea et ferma les yeux. Il fallait qu'il se repose, qu'il reprenne des forces. Au plus vite.

Enfin, sa visite de l'étage n'avait rien révélé d'inquiétant. Cela confirmait sa première impression. Kate, Lucy et Tom étaient aussi inoffensifs qu'ils le

prétendaient. En outre, son bon sens lui disait que le vieux domestique ne serait pas aussi pressé de le raccompagner à Londres si le trio avait été engagé par l'un de ses ennemis pour le neutraliser.

Grayson se réveilla péniblement. Quel était ce battement lancinant qui lui vrillait la tête et la poitrine? Il semblait provenir de l'intérieur même de son corps. Il avait la gorge sèche et avait l'impression que ses tympans étaient sur le point d'exploser.

Il ouvrit les yeux et regarda fixement l'homme qui était debout à côté de son lit. L'un de ses valets de chambre? Non. Lentement, la mémoire lui revint. Sa blessure, Kate, Tom...

— Si vous croyez que vous allez pouvoir les duper en restant au lit, vous vous trompez lourdement, déclara le vieux cocher d'une voix grinçante. Je connais les manigances des beaux messieurs dans votre genre et je n'ai pas l'intention, non plus, de vous servir de larbin, que vous soyez ou non le marquis de Wroth. Tenez, voici votre chemise, ajouta-t-il en la lui lançant comme s'il s'agissait d'un chiffon sale. Elle a été lavée et réparée du mieux possible, afin que vous puissiez vous habiller pour le dîner. Nous avons l'habitude de manger tôt, alors tâchez de ne pas trop traîner. A sept heures, nous nous mettrons à table, avec vous ou sans vous.

Sur ces mots, il grimaça, tira sur son pantalon et sortit en claquant la porte.

Grayson cligna des yeux. Même ses paupières étaient douloureuses. Sacrebleu, il ne se souvenait pas avoir jamais été aussi mal ! En gémissant, il s'assit et prit sa

chemise. Une chemise taillée sur mesure qui lui avait coûté une petite fortune. Maintenant, elle avait une reprise sur le devant et dans le dos. Il frissonna en se disant de nouveau qu'il avait de la chance d'être encore en vie.

Quand il eut fini de l'enfiler et de boutonner les poignets, il haletait et il avait la tête qui tournait. Que diable lui arrivait-il? Pivotant sur le côté, il réussit, non sans mal, à mettre ses chaussures.

Où diable étaient son gilet et sa veste ?

Il regarda autour de lui et, ne les trouvant pas, songea qu'ils ne devaient pas être encore lavés et réparés. Il n'avait guère l'habitude de descendre dîner en manches de chemise, mais c'était déjà mieux que de rester clouer dans son lit. En était-il vraiment aussi sûr? Il avait tellement mal à la tête et à l'épaule qu'il ne pensait même plus à son estomac vide.

La courtoisie — ou, à défaut, la curiosité — exigeait qu'il fasse au moins une apparition dans la salle à manger. La porte... le couloir... Il marchait comme un somnambule et s'appuyait aux murs pour ne pas perdre l'équilibre. Au bout du corridor, un escalier semi-circulaire descendait vers un vaste hall. Il posa la main sur la rampe en fer forgé et s'arrêta un instant pour reprendre son souffle et pour admirer les fresques qui décoraient les murs et le plafond. Des scènes de chasse qui lui étaient étrangement familières. Les avait-il enregistrées dans son esprit lors de son arrivée, quand il était à demi inconscient?

Marche après marche, il descendit au rez-de-chaussée. Il n'ayant personne pour le guider, il fit une

halte en bas de l'escalier et écouta. Au bout de quelques instants, un bruit de voix lui parvint. Il provenait d'une longue galerie ornée de statues et de colonnes en marbre. De nouveau, il ressentit une impression de déjà-vu. Là, pourtant, il ne pouvait pas s'agir de vagues réminiscences du soir où il avait été enlevé. Cette impression, combinée à son état quasi somnambule, créait une étrange atmosphère d'irréalité.

Il avançait comme dans un rêve. Le bruit de voix se rapprochait. Encore quelques pas... Le trio disparate de ses ravisseurs l'attendait dans une vaste salle à manger où auraient pu tenir cinquante convives. Kate, aussi pure et adorable qu'un ange, Lucy, dédaigneuse et altière, et l'incontournable Tom qui était aussi à sa place dans un tel décor qu'un percheron au milieu d'un lot de pur-sang.

En le voyant, Kate se précipita vers lui.

— Mon Dieu, vous êtes aussi pâle qu'un linge! s'exclama-t-elle d'une voix pleine d'inquiétude. Vous n'auriez pas dû vous lever!

Grayson ébaucha un vague sourire. Elle était trop délicieuse avec ses longues boucles noires. Elle avait les mains tendues vers lui. Des mains qui étaient si douces, si caressantes...

— Vous êtes sûr que vous allez bien ? Il avait de nouveau la tête qui tournait.

— Non, pas vraiment, avoua-t-il. Puis, d'un seul coup, tout devint noir.

Pour la deuxième fois en trois jours, Kate vit avec horreur le marquis de Wroth s'effondrer lentement à ses

pieds. Elle s'agenouilla à côté de lui et posa la main sur son front. Ses pires craintes en furent aussitôt confirmées.

— Il est brûlant! Vite, Tom, remonte-le dans sa chambre.

— Vraiment, Kate! protesta Lucy, visiblement choquée par un tel empressement. Jamais tu n'aurais dû le ramener ici ! Regarde-le donc ! Comment as-tu pu croire un seul instant que j'avais été séduite par un homme aussi vilain?

Kate n'entendit pas la fin de sa phrase. Toute son attention était accaparée par *son* blessé. Ces yeux clos, ces traits tirés, ce teint gris, ces joues creuses... alors que, hier encore, il était tellement beau et tellement plein de vie. Allait-il mourir? A cette idée, elle avala avec peine et dut faire un effort pour ne pas défaillir.

— Je vais monter m'occuper de lui, murmura-t-elle d'une voix blanche.

— Comme tu voudras, répondit Lucy en haussant les épaules. Je vais mettre ton dîner au chaud. Mais, Tom et moi, nous pourrions aussi bien manger sa part. Il serait absurde de la laisser se perdre.

— Oui, bien sûr, acquiesça Kate machinalement. L'absence de sentiments de sa sœur ne la troublait plus depuis longtemps. Déjà, quand elle était petite, Lucy ne pensait qu'à elle-même et à la satisfaction de ses désirs. Un trait de caractère que sa maternité prochaine avait encore accentué.

— Si j'avais su, je ne lui aurais pas dit de descendre, marmonna Tom en chargeant le marquis de Wroth sur son épaule.

— Je t'avais prévenu qu'il était très affaibli, rétorqua Kate. J'aurais dû suivre mon idée et aller d'abord m'assurer qu'il était en état de se lever.

Le vieux cocher secoua la tête avec obstination.

— Je me suis peut-être trompé, mais je maintiens qu'il n'est pas convenable que vous vous occupiez ainsi d'un gentleman.

Kate haussa les épaules et le suivit dans la galerie et dans l'escalier.

Comme si cela avait de l'importance maintenant!

Etait-elle donc la seule qui avait encore un peu de bon sens dans cette maison? Le marquis de Wroth était blessé et malade — à cause d'elle — et personne ne semblait le moins du monde concerné. Il dérangeait. Il aurait fallu qu'il s'en aille, au plus vite, et ne perturbe en rien leur petit train-train quotidien.

— Certes, il manque vraiment de savoir-vivre! jeta-t-elle sur un ton sarcastique. D'abord, il se met stupidement dans la trajectoire de mon pistolet et, ensuite, il a le toupet de tomber malade. C'est tout simplement inconcevable !

Pour toute réponse, le vieux cocher grommela entre ses dents et, lorsqu'ils arrivèrent dans la chambre, il laissa tomber son fardeau sur le lit sans la moindre cérémonie.

— Je suppose qu'il va falloir encore que je lui enlève ses chaussures?

— Oui, et sa chemise également, ajouta Kate d'une voix dont le calme ne reflétait guère l'émoi dans lequel elle se trouvait.

Il fallait qu'elle ait les idées claires, si elle voulait le sauver. Le « si », en l'occurrence, était de trop. Bien qu'elle n'eût pas quitté la campagne depuis des années, elle connaissait Wroth. Au moins de réputation. Un homme riche, puissant et dangereux. Tels étaient les termes qu'on avait employés pour le lui décrire. Elle n'y avait guère prêté attention sur le moment et cela ne l'avait pas empêchée de monter son expédition pour venger sa sœur, mais maintenant ils résonnaient dans sa tête : *riche, puissant et dangereux*.

Pendant un bref instant, elle s'imagina au bout d'une corde. Autour d'elle la populace hurlait. Un flot d'invectives et d'injures grossières.

Il fallait qu'il vive.

Elle remonta ses manches avec détermination et s'assit à côté du marquis pour refaire son pansement.

— Va chercher le livre de médecine de maman! ordonna-t-elle à Tom. Et puis, essaie de trouver une bouteille d'alcool. Je crois qu'il reste des flasques d'eau-de-vie à la cave. Ensuite, tu me rapporteras une cuvette d'eau froide.

Voyant que le vieux cocher hésitait à obéir, elle lui jeta un coup d'œil interrogateur.

— Qu'attends-tu?

— Ce... ce n'est pas convenable ! protesta-t-il avec une moue renfrognée.

Kate faillit laisser échapper un éclat de rire hystérique. *Convenable ?*

— Crois-tu vraiment que notre réputation a encore une quelconque importance? murmura-t-elle d'une voix amère. Lucy attend un enfant d'un homme dont elle ne

connaît même pas le nom et si le marquis de Wroth meurt, moi, je serai une meurtrière.

— Peut-être, mais il n'empêche... Kate l'arrêta d'un regard impérieux.

— Nous sommes seules au monde, Tom, et il faut nous battre. En parant au plus pressé. Tu le sais.

Le vieux cocher baissa les yeux.

— Ce n'est pas juste.

Puis, soudain, il releva la tête et prit un air contrit.

— Je vais m'occuper de lui à votre place.

— Non, protesta-t-elle avec fermeté.

Que ce soit volontairement ou involontairement, il avait trompé sa confiance en laissant Wroth descendre tout seul à la salle à manger. Une défaillance qui l'avait renforcée dans une conviction acquise depuis longtemps: dans les moments difficiles, elle ne pouvait compter que sur elle-même.

Tom soupira et sortit de la chambre en traînant les pieds. Lorsque le bruit de ses pas se fut éloigné, elle redonna toute son attention au marquis. La fièvre enflammait ses joues et son front, mais ne parvenait pas à ternir sa virile séduction. Il l'avait embrassée, songea-t-elle, encore tout étonnée par la puissance des émotions que son baiser avait fait naître en elle.

Elle ne savait pas pourquoi il avait agi ainsi. Avait-il vu en elle une proie facile, l'une de ces soubrettes dont les faveurs sont offertes à tous ceux qui veulent les prendre? Enfin, quelle qu'ait été sa motivation, elle était secrètement émoustillée par l'intérêt qu'il lui avait porté. Dans sa lutte quotidienne et silencieuse, elle n'avait jamais eu le temps d'explorer les arcanes

voluptueuses qu'elle avait découvertes brièvement dans ses bras. Maintenant, il lui resterait au moins ce merveilleux souvenir — même si, pour le marquis de Wroth, leur étreinte n'avait eu aucune signification.

Brusquement agacée par le tour sentimental pris par ses pensées, elle se secoua et acheva de défaire le pansement. D'abord désinfecter, puis faire tomber la fièvre. Elle n'avait ni l'envie, ni le temps d'examiner les raisons pour lesquelles — hormis son propre instinct de conservation — elle était si anxieuse à l'idée qu'il pourrait mourir.

Kate se réveilla en sursaut. Une fois de plus, elle s'était assoupie. Les yeux rouges et gonflés de fatigue, elle se leva et se pencha sur Wroth qui s'agitait sur son lit. Il avait repoussé ses couvertures et, dans son délire, donnait des coups de pied et de poing à un adversaire imaginaire. Pour le calmer, elle n'avait trouvé que de l'eau fraîche. Au début, elle lui avait baigné seulement le visage, puis, voyant que son état empirait, elle s'était enhardie et avait passé également sa serviette humide sur ses bras et sur son torse. Cela lui avait donné un peu de répit, mais, maintenant, ce n'était visiblement plus suffisant pour rafraîchir son corps enfiévré.

Que pouvait-elle faire de plus? Lui donner un bain complet ?

Tom désapprouverait violemment. Quant à Lucy, elle aurait sans doute une attaque d'apoplexie.

Qu'ils aillent au diable! se dit Kate avec détermination. Elle ferait ce qui serait nécessaire pour sauver la vie de cet homme, même si pour cela, il fallait

qu'elle le voie dans la tenue d'Adam. Après tout, elle n'avait de comptes à rendre à personne. Et surtout pas à Lucy.

D'un geste décidé, elle tira les draps et les couvertures jusqu'au bout du lit. Elle savait déboutonner un pantalon, car elle portait souvent des vêtements masculins, mais, entre se déshabiller soi-même et déshabiller un malade qui s'agitait en tout sens, il y avait une différence non négligeable. Elle avait les doigts qui tremblaient, mais, finalement, elle réussit à desserrer la ceinture et à ouvrir la braguette. Puis elle saisit l'étoffe à deux mains, s'arc-bouta et tira vers le bas. Devant le spectacle qui se présenta à ses yeux, elle faillit défaillir de confusion.

Il ne portait pas de caleçon.

Un rire nerveux s'échappa de ses lèvres et elle se sentit devenir écarlate. C'était la première fois qu'elle voyait un homme nu et la virilité du marquis de Wroth aurait sans doute impressionné même une femme de petite vertu.

— Seigneur Dieu !

Avalant avec peine, elle se força à détourner les yeux. Il fallait qu'elle se reprenne. Elle était la seule dans cette maison à être encore un peu raisonnable et elle ne pouvait pas se permettre de perdre la tête.

La cuvette, la serviette.

Il était en sueur et gémissait. Machinalement, elle commença à lui bassiner le visage, puis le torse, les jambes, l'intérieur des cuisses. L'eau fraîche l'apaisait et, déjà, il se débattait beaucoup moins. Le contact de sa peau avait quelque chose d'envoûtant. Une étrange

langueur s'empara d'elle peu à peu. Ses mouvements se ralentirent et se transformèrent insensiblement en caresses. C'était si bon, si agréable... Après tout, se dit-elle, elle ne faisait aucun mal. Au contraire. Le bain qu'elle lui donnait n'était pas seulement nécessaire. Il était indispensable. Sinon, il allait mourir. Au fond d'elle-même, elle savait que ce n'était qu'une bien pauvre excuse, mais elle n'avait pas envie de lutter.

Il était tellement beau, tellement bien proportionné... Un athlète qui aurait pu servir de modèle à un sculpteur. Elle ne se lassait pas de l'admirer. Si seulement elle pouvait le garder...

Était-elle en train de devenir folle? Brusquement, elle se redressa et jeta sa serviette dans la cuvette.

Elle ne l'avait pas déshabillé pour admirer son corps, mais pour le soigner! N'était-ce pas déjà suffisant qu'il l'ait embrassée par surprise? A part ce baiser volé, rien, absolument rien ne laissait supposer que le marquis de Wroth éprouvait un quelconque sentiment à son égard. Qui était-elle pour lui? Une voleuse qui s'était introduite dans son bureau et l'avait blessé avant de l'enlever et de le séquestrer.

Alors qu'elle le regardait fixement, atterrée par sa propre faiblesse, il sortit de la léthargie dans laquelle l'avaient plongé les soins qu'elle venait de lui prodiguer. Roulant sur le dos, il se mit de nouveau à s'agiter et à gémir, comme s'il protestait contre la décision de la jeune femme d'interrompre ses caresses.

Aussitôt, Kate se précipita et tenta de le calmer.

— Là, là, arrêtez... Votre blessure va se rouvrir... Comment avait-il dit qu'il s'appelait? Ah oui, Grayson Wescott.

— Grayson, je vous en prie... Soyez raisonnable. Elle essayait de remettre son bras le long de son corps, lorsque, brusquement, il l'attira contre lui. Malgré la fièvre, il était beaucoup plus fort qu'elle et elle éprouva un moment de panique.

— Oh! Là... lâchez-moi!

Elle tenta de le repousser et de se dégager, mais elle était prise au piège. Doucement, sa chaleur l'enveloppa et les fragrances viriles de son corps l'enivrèrent. Elle avait la tête qui tournait. Son visage était tout près du sien, si près que leurs lèvres se touchaient presque... Soudain, les paupières du marquis de Wroth s'ouvrirent. Ses yeux étaient brillants de fièvre, mais étonnamment lucides. Était-il conscient? Kate retint son souffle. Elle sentit ses doigts qui remontaient le long de sa nuque et qui plongeaient avec délice dans ses longs cheveux bouclés.

— Ma petite sauvageonne..., murmura-t-il. Chercherai-tu à m'étrangler maintenant?

4.

Grayson laissa couler les boucles soyeuses entre ses doigts et se demanda s'il rêvait. Elle l'avait de nouveau caressé, mais pas seulement son front cette fois-ci, et il n'y avait rien eu de maternel dans ses caresses. Il avait senti le contact inoubliable de ses mains sur son ventre, sur ses cuisses... Pourtant, la lueur qui brillait dans ses yeux terrorisés ne pouvait pas le tromper. Elle était la pureté et l'innocence personnifiées.

Ce n'était pas un rêve, mais une torture. Une torture sensuelle et voluptueuse qui le laissait plein de frustration et rendait encore plus douloureux les battements sourds qui lui vrillaient la tête. Avec, en plus, un horrible sentiment de culpabilité.

Il jura et retomba en arrière. Aussitôt, elle se dégagea, trop heureuse de pouvoir enfin lui échapper.

Quelques instants plus tard, elle était de retour, pour lui faire boire du thé froid — alors que c'était ses lèvres dont il avait soif. D'un geste brusque, il repoussa la tasse, se retourna et enfouit la tête dans son oreiller. L'étoffe était imprégnée de son parfum frais et léger et il le huma jusqu'à s'en griser. Puis, une fois de plus, les ténèbres le cernèrent et il se perdit avec soulagement dans leurs profondeurs.

La nuit était encore préférable à cette torture.

*

* *

Machinalement, Tom tira sur son pantalon et poussa la porte de la cuisine. La pièce était froide et il n'y avait aucune des odeurs de petit déjeuner qui, chaque matin, l'accueillaient. D'habitude, Kate avait déjà mis le pain à cuire dans le four et il y avait toujours une petite gâterie pour lui. Où diable pouvait-elle bien être ?

Brusquement, la mémoire lui revint. Leur blessé, la fièvre...

Il ressortit de la cuisine et monta l'escalier aussi vite que ses vieilles jambes pouvaient le porter. Arrivé à l'étage, il alla directement à la chambre de son ancien maître et entra sans même avoir pris la peine de frapper.

Dès qu'il vit la jeune fille, ses inquiétudes s'évanouirent. Elle était assoupie dans un fauteuil à côté du lit et son visage exprimait une douceur et une sérénité angéliques. Le sourire qui s'était formé sur ses lèvres disparut lorsque son regard se posa sur le corps dénudé de leur « invité ». Il dormait, allongé sur le ventre, les draps et les couvertures remontés jusqu'à la taille.

Ces épaules de lutteur, ces muscles...

Non, il n'avait vraiment pas l'air d'un marquis.

Le vieux cocher fronça les sourcils et se dit qu'un petit voyage à Londres ne serait pas inutile. Même s'il ne pouvait pas emmener ce gentleman avec lui, cela lui donnerait l'occasion d'entendre ce qui se disait dans la rue. S'il était réellement Wroth, sa disparition devait être abondamment commentée dans tous les cabarets de la ville.

Oui, se dit-il en se grattant le menton. Après le déjeuner, il attellerait la voiture. Mais, tout d'abord, il

fallait qu'il se restaure et, comme il ne voulait pas réveiller Kate, il sortit à reculons et referma sans bruit la porte derrière lui.

Redescendre dans la cuisine ne lui prit que quelques instants. Il alluma le feu dans la cuisinière, mit de l'eau à chauffer pour le thé et coupa des tranches du pain de la veille pour le faire rôtir au four. C'était comme cela que Lucy l'aimait — à peine doré, tout chaud, avec du beurre et de la confiture. La sœur de Kate n'était jamais de très bonne humeur le matin et, pour la tranquillité de la maison, il vaudrait mieux que son petit déjeuner soit prêt au moment où elle consentirait à descendre de sa chambre.

Il venait de verser l'eau chaude dans la théière lorsqu'elle apparut, très élégante, comme à l'accoutumée, dans l'une des robes de sa mère. Tom ne s'y entendait guère en parures féminines, mais il était toujours en admiration devant la façon dont Lucy s'habillait — même si, parfois, ses manières manquaient un peu de distinction. Comme maintenant.

— Où est Kate? questionna-t-elle d'une voix pleine d'acrimonie.

— En haut, en train de s'occuper de Sa Grâce. La jeune femme fronça les sourcils.

— Vraiment, quelle idée! Comment peut-elle nous négliger ainsi pour soigner un inconnu? Serait-il plus important pour elle que sa propre famille? C'est inconcevable !

Tom sourit intérieurement. Il trouvait plutôt agréable d'être considéré comme un membre de la famille, mais il valait mieux qu'il ne montre pas trop sa satisfaction.

Connaissant Lucy, il savait qu'elle ne serait guère flattée s'il lui faisait remarquer la faveur qu'elle venait de lui accorder involontairement. Il posa avec empressement une assiette devant elle et fut remercié par un sourire lumineux.

— Oh, merci, Tom ! Tu es un amour.

Il rougit de plaisir et s'assit à table pour manger avec elle.

Les œufs étaient tout frais et ils étaient cuits à point, mais, malgré cela, ils n'avaient pas le même goût que lorsque c'était Kate qui faisait la cuisine.

— Elle avait encore son air de chien battu, marmonna-t-il entre deux bouchées.

— Qui donc ? questionna Lucy tout en se servant une tasse de thé.

— Katie, bien sûr !

Lucy lui jeta un coup d'œil surpris et releva la tête, comme une reine outragée.

— Kate n'est peut-être pas d'une très grande beauté, mais jamais je n'aurais l'idée de la comparer à un chien !

— Ce n'est pas cela que j'ai voulu dire, protesta le vieux cocher. Dieu m'en garde ! Je pensais seulement à son expression lorsqu'elle rapporte à la maison un corniaud blessé, un oiseau à l'aile brisée ou un chat malade. C'est plus fort qu'elle. Dès qu'elle rencontre une créature blessée, il faut qu'elle la soigne.

Lucy hocha la tête pensivement.

— Bah, il n'y a pas de quoi s'inquiéter. Lorsqu'il sera guéri, il s'en ira.

Avant de répondre, Tom essuya son assiette avec un morceau de pain.

— Ce ne sera peut-être pas aussi simple, mademoiselle Lucy.

— Comment cela?

— Avez-vous oublié comment elle a réagi lorsque son pigeon s'est envolé? Elle a été malheureuse pendant des semaines entières. Avec ce gaillard, ce ne sera pas la même chanson. Je me demande quelle sera sa réaction lorsqu'il partira.

— Elle s'en réjouira, tout comme moi! s'exclama Lucy sans chercher à dissimuler son aversion pour leur hôte involontaire. Je trouve que nous sommes déjà bien bons de soigner cet individu et j'espère que Kate exigera son départ dès qu'il sera suffisamment remis.

Tom secoua la tête.

— Un homme n'est pas un chien ou un oiseau. Surtout un homme comme celui-là. Que se passera-t-il si elle s'y attache ?

Lucy haussa les épaules.

— Je ne vois pas ce que tu veux dire, Tom. Et, de toute façon, je n'ai aucune envie de m'inquiéter pour Kate. Elle sait toujours mieux que quiconque ce qu'elle fait. Mieux que toi et moi, en tout cas.

Sur ces mots, elle finit sa tasse de thé, poussa son assiette de côté et se leva. Tom secoua la tête. Comme d'habitude, elle ne voyait pas plus loin que le bout de son nez. Oui, mais, lui, il sentait qu'ils marchaient sur un terrain mouvant. Un terrain terriblement dangereux. Il en avait eu la conviction dès que son regard s'était posé sur le drôle d'oiseau que Kate avait abattu et ramené à la maison.

— D'une façon ou d'une autre, nous sommes dans de jolis draps, marmonna-t-il entre ses dents.

La fièvre avait repris. Inlassablement, Kate trempait sa serviette dans l'eau fraîche de la cuvette et baignait le visage et le corps du blessé en s'efforçant de refouler les vagues de chaleur qui montaient en elle chaque fois que le bout de ses doigts effleurait sa peau. Peine perdue. Et, en dépit de ses bonnes intentions, elle ne parvenait pas non plus à surveiller l'expression de son visage — au cas où il reprendrait conscience. Toute son attention était monopolisée par les muscles de son torse et de ses bras qui, au moindre contact, frémissaient sous les paumes de ses mains.

Elle était tellement accaparée par sa tâche que, lorsque la porte s'ouvrit, elle sursauta et faillit renverser la cuvette. C'était Tom. Il entra dans la chambre et considéra la scène d'un air réprobateur.

— Vraiment, mademoiselle Kate, laissez-moi au moins lui enfiler une chemise ! Que vous vous occupiez de lui est une chose, mais, pour cela, il n'a pas besoin d'être à demi nu.

La jeune femme remercia le ciel d'avoir remonté les draps et les couvertures quelques minutes plus tôt. Dans la matinée, elle avait lavé et étendu le pantalon de Grayson, mais, visiblement, le vieux cocher ne l'avait pas vu. *Sinon, la chanson n'aurait pas été la même.*

— Ce n'est peut-être pas convenable, répliqua-t-elle d'un ton défensif, mais je ne vois vraiment pas qui pourrait me remplacer pour le soigner.

Tom jeta un coup d'œil au dos bronzé de Grayson et marmonna deux ou trois mots entre ses dents. Décidément, il ressemblait à tout, sauf à un marquis.

— Moi, suggéra-t-il sombrement. Kate haussa les épaules.

— J'imagine le tableau ! Tu serais capable de lui verser l'eau directement sur le dos pour aller plus vite. Il en mourrait et le matelas serait bon à jeter sur le fumier. Non, Tom. Je suis responsable de sa blessure et il me revient de le guérir, même si je dois passer un mois entier assise à son chevet.

Se rendant compte que ses doigts s'étaient crispés possessivement sur sa serviette, elle les ouvrit et la laissa tomber dans la cuvette.

Le vieux cocher soupira.

— Enfin, si vous pouviez vous arracher à lui pendant quelques instants, j'aimerais que nous discussions ensemble d'un sujet important.

Il avait capitulé. Kate en éprouva un certain soulagement, mais le ton bourru qu'il avait employé ne présageait rien de bon. Avait-il encore des mauvaises nouvelles à lui annoncer ? A cette idée, elle sentit son cœur défaillir. Comme si elle n'avait pas déjà assez de problèmes à résoudre !

Elle poussa un profond soupir, jeta un dernier coup d'œil au blessé et suivit Tom dans le couloir.

Lucy les attendait dans le salon. Chaque fois qu'ils tenaient l'un de leurs conciliabules, elle préparait du thé, comme s'il s'agissait d'une réunion mondaine. Kate ne

s'en plaignait pas car, pendant que Lucy faisait le service, elle n'intervenait pas trop dans les débats.

Après s'être assise, la jeune femme accepta la tasse que lui tendait sa sœur et ne put réprimer un sourire en voyant la façon dont Tom s'asseyait avec embarras sur le rebord de son fauteuil. Visiblement, il aurait été beaucoup plus à Taise dans la cuisine ou, au moins, dans un endroit moins solennel.

— Ce matin, après le déjeuner, je suis allé à Londres, déclara-t-il lentement.

Devant un tel préambule, Kate éprouva un brusque sentiment de panique. Pourquoi avait-il effectué un tel voyage sans lui en avoir parlé au préalable? Avait-il appris quelque chose ? Les limiers de Bow Street étaient-ils déjà sur ses traces? *Une meurtrière!* A cette idée, ses mains se mirent à trembler et elle dut se mordre les lèvres pour garder son calme.

— J'ai fureté dans le quartier autour de l'hôtel particulier de notre homme, poursuivit Tom d'un air maussade. Il n'y a pas de doute possible. C'est bien Wroth.

Kate le considéra avec surprise. En quoi cela pouvait-il bien le contrarier? Pour sa part, elle avait été persuadée, dès sa première rencontre avec lui, que leur hôte était bien le marquis de Wroth.

— Ce n'est pas vrai ! protesta Lucy avec indignation. Je vous l'ai déjà dit. Cet affreux individu n'est pas l'homme que j'ai aimé !

Pauvre Lucy! Elle voulait encore y croire, envers et contre tout, mais en dépit de ses airs hautains, elle était profondément meurtrie.

Kate soupira et, bien qu'elle ne fût pas d'une nature sanguinaire, elle regretta de ne pas avoir blessé — ou même tué — le vrai coupable, l'homme qui avait aussi cruellement trompé et abandonné sa sœur.

— Le blessé qui est dans le lit de votre père est Wroth, mademoiselle Lucy, déclara Tom d'une voix pleine de gentillesse. Il faut que vous l'acceptiez. Son absence commence à intriguer. Il lui est déjà arrivé de disparaître pendant plusieurs jours, mais ses serviteurs sont inquiets parce que, d'habitude, il leur laisse un mot ou s'arrange pour les faire prévenir et leur dire l'endroit où on peut le joindre en cas d'urgence. Ils s'inquiètent également parce que, la dernière fois qu'il a été vu, il s'apprêtait à rentrer chez lui après avoir passé la soirée à un bal donné par la femme d'un ministre.

— Une coïncidence, rien de plus ! insista Lucy. Cela ne prouve rien.

Tom la fît taire d'un regard et poursuivit :

— Il a renvoyé sa voiture alors qu'il était presque arrivé à son hôtel particulier et a continué à pied — pour se dégourdir les jambes. Quelques personnes pensent qu'il a pu être attaqué par des malandrins, mais la plupart des gens avec qui j'ai parlé sont persuadés qu'aucun voyou n'aurait osé s'en prendre à lui. Apparemment, il a la réputation d'un homme capable de se défendre et de rendre coup pour coup. Jusqu'ici, tous ceux qui l'ont défié ont payé très cher leur insolence.

Malgré elle, Kate rougit. Elle savait que Grayson était dangereux. Beaucoup plus dangereux que ne l'imaginait le vieux cocher.

— Continue, murmura-t-elle.

— Ensuite, il y a le problème de ses gants. Ils ont été retrouvés sur le guéridon de l'entrée et ses domestiques en ont déduit qu'il était effectivement rentré ce soir-là. Mais comme personne ne sait quelle paire il avait mise pour aller à ce bal, il n'y a aucune certitude. J'ai eu l'impression que, pour le moment, il y avait beaucoup de confusion dans l'entourage du marquis. J'ai appris également que le jour où nous l'avons enlevé était le jour de son anniversaire. C'était pour cela qu'il n'y avait personne dans son hôtel particulier. Il avait donné quartier libre à ses gens pour les remercier de la petite fête qu'ils avaient organisée en son honneur.

Son anniversaire !

— Quel âge a-t-il ? questionna Kate machinalement. Tom haussa un sourcil étonné, comme s'il ne comprenait pas en quoi un détail aussi futile pouvait l'intéresser.

— Trente-deux ans.

La jeune femme détourna les yeux et regarda fixement les gouttes de pluie qui fouettaient les vitres de la porte-fenêtre. Trente-deux ans. Il avait exactement dix ans de plus qu'elle et beaucoup plus d'expérience de la vie... et de l'amour. Néanmoins, il n'était pas vieux. Du moins, pas autant que le prétendait Lucy.

— Y a-t-il des indices qui pourraient conduire la police jusqu'à nous ?

Tom secoua la tête.

— Non. Du moins, pas pour autant que je sache.

— Je ne comprends pas ! s'exclama Lucy. Je vous ai déjà dit que cet homme n'était pas Wroth. Pourquoi vous obstinez-vous à prétendre que c'est lui ?

Tom se retourna vers elle et lui adressa un sourire à la fois tendre et embarrassé.

— J'ai vu son portrait, mademoiselle Lucy. C'est bien Wroth, ce qui veut dire que votre ami était un imposteur.

La jeune femme poussa un cri strident, presque hystérique.

— Ce n'est pas vrai ! Non...

Kate sentit sa gorge se nouer. Souvent, Lucy l'exaspérait avec ses grands airs, mais c'était sa sœur, et elle ne pouvait pas supporter de la voir malheureuse.

— Si. Il ne sert à rien de te leurrer, ma chérie. Il t'a menti, mais cela ne signifie pas qu'il doit être irrémédiablement condamné. Il avait peut-être de bonnes raisons pour usurper cette identité... Il ne faut jamais désespérer, tu sais.

— Non!

Lucy se leva, les yeux exorbités et la main sur la gorge.

— Non, il n'a pas pu me trahir ainsi! Il est riche, célèbre et puissant, comme il me l'a affirmé et je suis sûre qu'il reviendra me chercher ! Tu verras ! Vous verrez, tous les deux !

Sur cette dernière apostrophe, elle fondit en larmes et s'enfuit.

Kate la suivit des yeux, puis se retourna vers Tom qui secouait la tête tristement. Visiblement, le vieil homme pensait qu'elle allait la rejoindre et tenter de la consoler, mais elle n'avait pas le courage d'affronter ses pleurs et sa déception. En outre, elle avait une tâche plus urgente.

L'authentique Wroth était gravement malade et il fallait qu'elle remonte auprès de lui.

Grayson se tourna et se retourna dans son lit pendant encore trois jours, en proie à une fièvre que Kate ne savait plus comment apaiser. Elle négligeait ses devoirs familiaux, rabrouait Lucy et Tom et ne quittait pour ainsi dire pas le chevet du blessé. Elle le forçait à boire et lui bassinait le visage et le corps, tout en lui murmurant des paroles apaisantes, mais au soir du sixième jour elle était épuisée. Un épuisement physique, mais également émotionnel.

Emotionnel ? Des deux sœurs, c'était Lucy qui avait un tempérament impressionnable. A la moindre contrariété, elle était sujette à des vapeurs — parfois feintes, mais pas toujours — et, en quelques instants, elle passait de la surexcitation la plus extrême à l'abattement le plus complet.

Kate était l'élément stable de la famille. Celle qui résolvait les problèmes et sur qui tout le monde se reposait. Les dernières années avaient été une lutte continuelle, mais elle avait résisté, envers et contre tout. Sa folle expédition chez le marquis de Wroth? Elle avait été mûrement réfléchie et calculée. Ils avaient besoin d'argent et il lui avait semblé naturel que le père de l'enfant de Lucy les aide. En tout cas, elle n'avait pas eu l'intention de le blesser. Encore moins de le tuer. Elle avait voulu seulement l'intimider et l'obliger à remplir les devoirs qui lui incombait. De gré ou de force.

Oui, mais son plan avait échoué. Lamentablement. Elle avait tiré sur un innocent et maintenant, en voyant

qu'elle était impuissante à le guérir, elle éprouvait une détresse si profonde qu'elle en était elle-même abasourdie.

Etait-ce dans son sentiment de culpabilité qu'elle devait rechercher la raison de cette détresse ? Sans doute, mais il y avait autre chose également. En dépit de la brièveté de leurs rencontres et du peu de phrases qu'ils avaient échangées, ce qu'elle ressentait pour le marquis de Wroth allait bien au-delà d'une simple attirance... charnelle. Il était l'homme qu'elle attendait. L'homme de sa vie.

Et, à cette idée, elle était littéralement terrorisée.

Car, même s'il survivait, il n'y aurait jamais aucune place pour elle dans l'existence du riche et puissant marquis de Wroth — sauf pour la détruire.

Un long frisson la parcourut. Elle était à la limite de la crise de nerfs. *Surmenée*. Elle était simplement surmenée. C'était là qu'elle devait rechercher l'explication de ses tourments. Elle était forte, mais il y a des limites qu'un être humain ne peut pas dépasser.

Quel était ce picotement qui lui faisait cligner des yeux? se demanda-t-elle avec colère. Elle n'avait plus pleuré depuis la mort de sa mère. Depuis lors, elle ne s'était jamais, *jamais*, laissée aller. Ce n'était tout de même pas maintenant qu'elle allait commencer! Pourtant, lorsqu'elle vit le beau visage, pâle et émacié, de Grayson et sa force vitale minée par la maladie, elle baissa la tête et pleura.

Elle pleura pour toutes les fois où elle s'était retenue, pour tous les espoirs et pour tous les projets non réalisés des Courtland, mais surtout pour l'homme qui, allongé

sur le lit devant elle, luttait contre la mort. Un homme qui avait plus d'importance pour elle que le reste du monde. Elle pleura en silence. Ses larmes roulaient sur ses joues en un flot continu et sa gorge était si serrée qu'elle n'était même plus en état de parler. Elle aurait pu rester ainsi pendant des heures si, soudain, elle ne s'était pas rendu compte qu'elle avait appuyé machinalement sa joue contre son bras.

Seigneur Dieu! Avait-elle perdu la tête? Malgré la fièvre, une étrange force émanait du corps martyrisé de Grayson. Une force qui lui donnait une telle sensation de sécurité qu'elle avait envie de se laisser aller, de ne plus être constamment sur le qui-vive. Il y avait si longtemps qu'elle ne pouvait plus compter que sur elle-même ! Un sourire erra sur ses lèvres. Ce serait si bon de se sentir entourée et protégée, à l'abri de tous les dangers !

Un rêve. Ce n'était qu'un rêve. Elle ferma les yeux et, comme attirée par un aimant, frotta son front sur la fine toison satinée qui recouvrait le torse puissant et viril du marquis de Wroth. Les rudes senteurs de sa peau se mêlaient à la fraîcheur parfumée des draps pour mieux l'enivrer, pour...

— S'agit-il d'une nouvelle torture?

Kate sursauta et cligna des paupières. Grayson avait les yeux grands ouverts et il la considérait d'un air à la fois surpris et... amusé. Le visage écarlate, elle se redressa et se rassit avec précipitation sur sa chaise.

— Je... je vous auscultais, bredouilla-t-elle. Vous avez été très malade.

— Comme vous avez pu le constater, je ne suis pas encore mort, déclara-t-il gravement. Cependant, vous devriez peut-être m'ausculter de nouveau. J'ai l'impression que mon cœur bat très vite, tout d'un coup.

Kate le considéra d'un air sceptique. Était-il sérieux? Non, ses lèvres frémissaient, comme s'il faisait un effort pour ne pas rire. Avec une feinte nonchalance, elle posa la main sur son front. Il était frais. Enfin ! Dieu soit loué.

— Vous n'avez plus de fièvre.

— Vraiment? murmura-t-il d'un ton badin. Pourtant, j'ai l'impression d'être encore en feu...

Pendant un long moment, ses yeux plongèrent dans les siens et elle sentit sa chaleur l'envahir et pénétrer jusque dans les profondeurs les plus intimes de son être. Elle était comme paralysée et ne parvenait même plus à retirer sa main de son front. Non! Il fallait qu'elle s'arrache à cette fascination !

Brusquement, elle détourna la tête et son regard rencontra le plateau posé sur le guéridon.

— Je vous ai fait du thé, déclara-t-elle en se levant et en saisissant la théière. C'est un mélange fortifiant que j'ai trouvé dans le livre de médecine de ma mère.

Il haussa les sourcils, mais but docilement deux ou trois gorgées du breuvage.

Docile? Le marquis de Wroth? A cette idée, Kate faillit éclater de rire. C'était bien le dernier mot qu'elle emploierait pour le décrire. Sûr de lui, conquérant, insouciant... diabolique. Tout, sauf docile. L'espace d'un instant, elle lui envia sa force et sa confiance en soi. Elle en manquait tellement elle-même ! Surtout maintenant.

De nouveau, elle porta la tasse aux lèvres de Grayson et, malgré elle, elle se souvint de la façon possessive dont ces mêmes lèvres l'avaient embrassée. Leur tiédeur, leur exigence, la passion avec laquelle elle avait répondu à... Un vertige la saisit et ses doigts se mirent à trembler.

Elle était folle ! Que lui arrivait-il ? Et dire qu'elle avait tant reproché à Lucy sa faiblesse ! Elle avait la gorge sèche et ses jambes flageolaient.

— Merci. Cela suffira... pour le moment.

Kate reposa la tasse sur le plateau. La tête appuyée sur son oreiller, Grayson l'observait en silence derrière ses paupières mi-closes. Il souriait. Un sourire énigmatique. Y avait-il eu une menace voilée dans ses paroles ?

Elle n'aurait pu l'affirmer, mais cela suffit à faire naître toutes ses inquiétudes. Malade, elle l'avait soigné et s'était dévouée corps et âme à son chevet, mais n'allait-il pas lui poser encore plus de problèmes lorsqu'il serait guéri ? Elle ne connaissait que trop sa réputation. Un homme rude et inflexible qui broyait ses ennemis et tous ceux qui osaient s'opposer à lui.

Elle était entrée chez lui par effraction et l'avait menacé avec un pistolet. Le coup était parti accidentellement, certes, mais elle n'en était pas moins coupable. Comment pourrait-elle se défendre — et défendre les siens — lorsqu'il serait de nouveau sur pied ?

5.

Grayson ferma les yeux, épuisé par le simple effort d'avoir dû avaler ce breuvage insipide qu'elle lui avait donné à boire. Il était fatigué, à bout de forces, mais il n'avait pas l'habitude de dormir devant quelqu'un. Cela lui donnait une impression de vulnérabilité qui lui était intolérable.

Il n'avait jamais été vulnérable.

Il prit une profonde inspiration et attendit. Assurément, elle allait sortir de la chambre, le laisser seul. Sa vie n'était plus en danger et elle n'avait donc plus aucune raison de le veiller. Les minutes passèrent. Apparemment, elle avait décidé de rester à son chevet. Elle s'était assise sur la chaise à côté de son lit. Il sentait sa chaleur féminine et son parfum subtil. De la menthe ?

Il pouvait lui ordonner de s'en aller. S'il tenait à quelque chose, c'était à son indépendance. Indépendance et maîtrise de soi, tels étaient les deux préceptes sur lesquels il avait bâti son existence. Pour cela, il avait toujours bu et mangé raisonnablement et ne s'était jamais laissé aller à aucun excès. Parfois, certes — surtout dans sa jeunesse — il avait commis des folies, mais il avait toujours gardé l'esprit clair et le contrôle parfait de son corps — jusqu'à maintenant.

La perte de ses facultés mentales et physiques était une étrange sensation. Une sensation qu'il n'aimait pas du tout, même si aucune menace ne planait au-dessus de sa tête.

Aucune menace? Pourtant, c'était cette fille qui lui avait brisé l'épaule d'un coup de pistolet.

L'histoire qu'elle lui avait racontée était plausible. Mais, surtout, il croyait dans la sincérité des regrets qu'il avait lus dans son regard. Et puis, comment pouvait-il ne pas avoir confiance dans une femme qui l'avait réveillé en l'inondant avec ses larmes? Des larmes qui n'avaient pas été feintes. Il aurait pu le jurer. Son chagrin avait été profond, déchirant, même. Si déchirant qu'il aurait aimé pouvoir la consoler et l'aider à résoudre les problèmes inextricables dans lesquels elle se débattait. Oui, mais il avait à peine la force de s'asseoir.

Son impuissance faisait naître en lui une horrible frustration. Il entrouvrit les paupières et vit qu'elle avait les yeux fixés sur lui. Avait-elle peur? Non. Il était persuadé qu'il n'y avait pas grand-chose qui l'effrayait. Pourtant, il y avait une lueur étrange dans son regard. Etait-ce de l'amour?

Un mot dont la seule évocation raviva dans sa mémoire des rêves étranges, pleins d'un érotisme qu'il n'avait jamais connu auparavant. Des caresses qui l'apaisaient et le rafraîchissaient. Un désir brûlant qui enflammait ses sens. Les images se bousculaient dans sa mémoire, mais, quand il la regardait maintenant, pure et ingénue dans sa robe de mousseline, il savait qu'elles n'avaient aucun lien avec la réalité.

Et pourtant... L'émoi qu'il ressentait dans ses reins lui rappelait qu'il était complètement nu. Qui l'avait déshabillé et baigné avec de l'eau fraîche? Il savait que c'était elle, mais il fallut néanmoins qu'il lui pose la question.

— Est-ce vous qui m'avez soigné?

Elle hocha la tête, les joues rouges de confusion.

— Pourquoi?

— Parce que j'étais la seule personne qui pouvait le faire.

Les mystères qui l'enveloppaient l'intriguèrent de nouveau. Qui était-elle? Comment concilier les deux facettes, ô combien contradictoires, qu'elle lui avait montrées? D'un côté, une petite fille innocente et candide et, de l'autre, une femme passionnée dont les mains savaient si bien mettre ses sens en feu. Ses caresses n'avaient-elles été que le produit de son imagination enfiévrée? Il aurait juré, pourtant, qu'elles avaient été bien réelles. Avec son air fragile et ses allures de garçon manqué, elle ne ressemblait en rien à Charlotte, mais il y avait en elle une flamme et une pureté qui le touchaient jusqu'au plus profond de son âme.

Il ferma les yeux et lutta contre les images troublantes qui hantaient son esprit. Visiblement, il n'avait pas encore recouvré toutes ses facultés mentales. Il avait besoin de se reposer. De dormir. Tant pis si elle était là. Il n'avait ni le courage, ni l'envie de la chasser.

Un plateau à la main, Kate remontait de la cuisine, lorsque, soudain, un bruit sourd la fit sursauter. Le cœur battant, elle pressa le pas et ouvrit la porte de la chambre de son père. Grâce au ciel, Grayson n'était pas tombé par terre, comme elle l'avait craint. Il était

simplement assis sur le rebord de son lit et, apparemment, il avait l'intention de se lever.

— Mon Dieu, que faites-vous? s'exclama-t-elle en posant avec précipitation son plateau sur le guéridon.

— Je ne resterai pas un instant de plus dans ce lit! répliqua-t-il sur un ton arrogant, comme s'il la mettait au défi de lui interdire de se lever.

— C'est de la folie ! protesta-t-elle. Hier encore, vous étiez brûlant de fièvre !

— Aujourd'hui, je me sens tout à fait bien, affirma-t-il en soutenant son regard.

Kate refusa de se laisser intimider.

— Il faut d'abord que vous repreniez des forces. Regardez, je vous ai apporté votre déjeuner.

Il jeta un coup d'œil plein de dédain vers le plateau.

— Encore un infâme gruau, sans doute.

— Pas du tout ! Du pain frais, du lait et...

— *Du lait?*

— Oui, du lait, répéta-t-elle en mettant les mains sur ses hanches. Je suppose que vous préféreriez du cognac ou du Champagne ?

— Mes goûts ne regardent que moi, rétorqua-t-il sèchement. En tout cas, vous ne me ferez pas boire votre lait. J'en ai assez que l'on me traite comme un bébé au biberon !

Kate le regarda fixement. Il avait enfilé l'une des chemises de nuit de son père, mais elle était un peu courte et ne parvenait pas à dissimuler ses mollets et la finesse aristocratique de ses chevilles et de ses pieds. Des pieds et des chevilles qu'elle avait caressés avec une volupté... Gênée, elle s'arracha à sa contemplation et

leva les yeux vers son visage. Les pupilles de Grayson étincelaient, mais il n'y avait rien de sarcastique ou de moqueur dans leur éclat. Le feu qui brûlait dans leurs profondeurs était tel qu'elle sentit ses jambes vaciller.

— Vous ne pourrez pas me garder éternellement ici, vous savez.

Ses paroles lui firent l'effet d'une douche froide. Elle retint son souffle et détourna la tête. Bien sûr. Il avait envie de s'en aller. Elle ne pouvait pas lui reprocher un désir aussi naturel, mais l'impatience de son ton l'avait blessée dans sa chair. Après tout, cela faisait près d'une semaine qu'elle n'avait pas quitté son chevet ! Elle aurait attendu au moins un sourire, à défaut de remerciements.

— Il faut que je me lève pour m'occuper de moi-même !

Sa frustration n'échappa pas à Kate, mais elle ne dit rien. Il était de nouveau le marquis de Wroth, un grand aristocrate, plein de morgue. Elle regarda la tasse de lait et regretta de ne pas avoir la volonté de la lui jeter au visage.

— Sacrebleu, n'avez-vous pas compris que je désire utiliser les commodités ?

Kate se redressa et releva le menton avec défi.

— A votre avis, qui vous a aidé à accomplir vos besoins naturels pendant que vous étiez malade ?

Les traits de Grayson se durcirent et Kate recula d'un pas, brusquement consciente de sa force — une force qui avait été temporairement tenue en laisse par la maladie. Maintenant, avec sa barbe de trois jours, il ressemblait davantage à un dangereux brigand qu'à un

gentleman. Un rien suffirait pour qu'il devienne un ennemi formidable et elle déplora de ne pas pouvoir revenir sur ses paroles. Il n'était pas du genre à demander de l'aide et encore moins à apprécier d'avoir été dépendant de quelqu'un, dans quelque circonstance que ce soit.

— Je me souviens du contact de vos mains, déclara-t-il d'une voix aussi coupante qu'une lame de couteau. Voulez-vous de nouveau me faire un tel honneur... à moins que vous ne réserviez vos faveurs aux hommes inconscients ?

Le visage de Kate s'enflamma. Comment pouvait-on être aussi odieux ? Les lèvres pincées, elle pivota sur les talons et se dirigea vers la porte, aussi vite que le lui permettaient sa robe et le peu de dignité qui lui restait encore.

Sur le seuil de la chambre, elle se retourna brièvement et lui jeta un regard glacial.

— Vous êtes libre de faire ce que vous voulez, mais je vous préviens : si vous tombez, ce n'est pas moi qui viendrai vous ramasser !

La pique était bien dirigée, mais elle n'atteignit pas son but, car, au lieu de jurer ou de grommeler, Grayson se contenta de hausser un sourcil amusé. Comment diable s'y prenait-il pour avoir l'air aussi sûr de lui, alors qu'il portait pour unique vêtement une vieille chemise de nuit de son père ? Dans sa position, elle aurait été horriblement embarrassée.

Kate ne claqua pas la porte, mais elle alla directement dans sa chambre et troqua sa robe contre un pantalon, une chemise et une veste en laine. C'était

fini. Elle en avait assez de jouer la garde-malade auprès de cette brute !

Après s'être changée, elle descendit dans la cuisine et entreprit de faire du pain frais. Elle avait rarement pétri la pâte avec autant de vigueur. Si Grayson était assez bien pour se lever, il pouvait parfaitement s'en aller. Dès cet après-midi, se dit-elle en ignorant délibérément le nœud qui s'était formé dans sa gorge. Saisissant une boule de pâte, elle l'aplatit avec une telle violence sur la planche que Cyclope, le chat borgne qu'elle avait recueilli, s'enfuit du coin de la cheminée et alla se réfugier sous le vaisselier.

Elle s'arrêta net, surprise par l'intensité de sa propre colère. Elle bouillait littéralement. Elle qui, d'habitude, restait toujours calme, ne perdait jamais son sang-froid... A cette idée, sa fureur se dissipa aussitôt. C'était trop bête. Elle réagissait comme une petite idiote. A cause de la fatigue, sans doute.

Maintenant que Grayson était guéri, le plus sage était de se débarrasser de lui. Tom pourrait peut-être le ramener à Londres dès ce soir. L'obscurité l'empêcherait de reconnaître les lieux et d'associer Hargate au trio de ses ravisseurs.

Kate fronça les sourcils. En théorie, c'était bien joli, mais, en pratique, ce ne serait peut-être pas aussi facile. Le marquis de Wroth avait sans doute un certain sens de l'orientation et ce n'était sûrement pas Tom qui parviendrait à l'égarer.

Elle soupira et un sentiment de découragement l'envahit. Visiblement, Grayson n'avait qu'une seule

envie : rentrer chez lui et recouvrer sa liberté. S'ils avaient de la chance, une fois qu'il serait parti, il ne chercherait pas à les traîner devant un tribunal. S'ils avaient de la chance...

Les heures passèrent. Lorsque le soir arriva, Kate décida de monter elle-même son dîner à leur « hôte », en sachant que Lucy refuserait de s'abaisser à effectuer une tâche aussi subalterne et que Tom... Le vieux cocher était bien gentil, mais elle n'avait aucune envie que sa maladresse complique encore leur situation.

Le pain frais, le pâté en croûte, le fromage de chèvre, la tarte aux cerises... Voilà, elle n'avait rien oublié. Faire la cuisine lui avait changé les idées. Elle se sentait mieux, beaucoup mieux, et n'avait pas l'intention de laisser Grayson gâcher sa bonne humeur.

Il était couché quand elle entra dans la chambre, mais il ne dormait pas. Il tourna la tête vers elle et ses yeux gris la toisèrent avec leur habituelle intensité. Des yeux auxquels rien n'échappait, se dit-elle en avalant avec peine.

— Voici votre dîner, déclara-t-elle en posant le plateau au bout du lit. Quand vous aurez terminé, je suis sûre que Tom sera très heureux de vous ramener à Londres.

Elle l'avait dit. Maintenant, il pouvait laisser éclater sa joie et son soulagement. Il était libre et plus rien, ni personne ne le retenait.

— Il est hors de question que je m'en aille.

Kate sursauta et ouvrit la bouche, mais aucun son ne sortit de sa bouche, tant elle était abasourdie. Il était totalement impassible, comme à son habitude.

— Je vous ai déjà dit que je n'avais pas l'intention de partir avant d'avoir démasqué la canaille qui s'est servie de mon nom et l'a sali d'une façon aussi ignominieuse.

C'était vrai. Il l'avait dit, mais c'était avant qu'il ne tombe malade.

— Ce matin, pourtant, objecta-t-elle, vous avez déclaré que je... je ne pourrais pas vous garder ici éternellement.

— Je voulais dire « couché dans ce lit », poupée.

Il y avait eu une intonation presque affectueuse dans sa voix et elle se sentit fondre intérieurement. Non! Il ne fallait pas qu'elle lui montre combien elle était faible et vulnérable !

— Je vous interdis de m'appeler ainsi! s'exclama-t-elle avec hauteur.

— « Poupée » ne vous plaît pas ? s'étonna-t-il avec un sourire amusé. C'est gentil, pourtant. Vous préféreriez peut-être « mon ange » ?

— Non plus.

— Dommage. Enfin, toujours est-il que j'ai horreur d'être confiné dans un lit ou même dans une chambre. J'ai l'impression d'être en prison. Jusqu'à présent, je n'avais jamais été malade et je dois dire que c'est une expérience dont je me serais volontiers passé.

Kate sourit intérieurement. C'était presque une excuse pour sa conduite du matin et, soucieuse de dissimuler sa satisfaction, elle se retourna et jeta un coup d'œil machinal au plateau du petit déjeuner. Le verre était vide.

— Qu'avez-vous fait du lait? questionna-t-elle malgré elle.

Il haussa un sourcil ironique.

— A votre avis ?

— Vous l'avez jeté par la fenêtre? Il fit la moue et s'esclaffa.

— Je trouve que vous avez une bien piètre opinion de moi. Je l'ai bu.

— Quoi? Après ce que vous m'avez dit?

— J'ai eu soif et votre réaction m'a fait craindre que vous ne m'apportiez rien d'autre tant que je ne l'aurais pas bu.

— Apparemment, votre opinion à mon égard n'est pas très bonne non plus.

Un large sourire barra le visage de Grayson — une véritable transfiguration. Si elle le voyait maintenant, même Lucy ne pourrait pas nier qu'il était beau !

— Pourquoi vous êtes-vous habillée ainsi? questionna-t-il en inspectant sa tenue d'un air inquisiteur.

Kate rougit et baissa les yeux.

— J'avais du travail à faire, répondit-elle sur un ton défensif.

— Quel genre de travail ?

— Oh, diverses occupations...

— Ce n'est pas une réponse.

— Si, répliqua-t-elle en relevant le menton. Ces vêtements sont plus pratiques pour aller et venir dans la maison.

Il hocha la tête.

— Ils vous vont bien, en plus.

Sa voix avait pris une intonation chaude, presque caressante, et la jeune femme eut l'impression qu'il la

déshabillait du regard. Une impression qui augmenta encore son émoi.

— Néanmoins, poursuivit-il, je suis surpris que votre père vous autorise à vous habiller ainsi.

— Mon père est mort.

— Vos frères, alors.

— Je n'en ai pas.

— Vous devez bien avoir un parent qui s'occupe de vous. Un tuteur.

Kate se raidit.

— J'en ai un, mais il ne s'est jamais inquiété des vêtements que je portais.

Son oncle! Elles pourraient aller en haillons sans même qu'il s'en aperçoive! Mais elle avait déjà trop parlé. Le but de Grayson n'était que trop évident. Il cherchait à lui arracher des informations sur elle et sur sa famille.

— Vous devriez manger votre dîner, suggéra-t-elle.

— Seulement si vous m'accompagnez.

— J'ai déjà mangé.

— Restez quand même avec moi. Je m'ennuie à mourir. Auriez-vous un jeu de cartes ? Nous pourrions faire une partie ensemble.

Il y avait une telle lueur d'espoir dans son regard que Kate n'eut pas le cœur de lui dire non.

— D'accord, je vais aller vous en chercher un.

— Des livres, également? Kate hocha la tête.

— Quels sont les sujets qui vous intéressent? Des romans ? De la poésie ?

— Vous choisirez pour moi.

Bien qu'il parlât avec nonchalance, Kate sentait que rien de ce qu'il disait n'était dit au hasard. Chaque mot était pesé, calculé. Qu'espérait-il trouver dans les ouvrages qu'elle lui rapporterait de la bibliothèque de son père? Un nom, peut-être...

Kate retint son souffle. Elle avait découvert où il voulait en venir. Pour déjouer son plan, il lui suffirait de choisir des livres à l'intérieur desquels il n'y avait aucune annotation personnelle. A cette idée, elle ne put réprimer un sourire de satisfaction. Croiser le fer avec le marquis de Wroth était un jeu plutôt agréable — dans la mesure où le combat restait purement intellectuel, car, physiquement, elle n'était pas de taille à lutter contre lui.

Tandis qu'elle quittait la chambre, Grayson laissa son regard s'attarder sur les courbes fines et gracieuses de sa silhouette. Contrairement à ce qu'il avait imaginé au premier abord, elle n'avait absolument rien d'un garçon manqué. Certes, la veste qu'elle portait dissimulait certains de ses appas — quand elle était en robe, il avait pu beaucoup mieux apprécier le galbe de sa poitrine et de ses hanches — mais le pantalon mettait en valeur la finesse de ses jambes et... d'autres charmes à peine dissimulés qui firent naître dans ses reins un désir dont la violence le surprit. Un désir si violent qu'il dut faire un effort pour ne pas se lancer à la poursuite de la jeune femme et la ramener dans son lit.

Malgré lui, il ne put réprimer un juron. Que diable lui arrivait-il? C'était bien la première fois qu'il éprouvait une pulsion aussi irrationnelle, aussi... primitive. Etait-ce

l'abstinence? Cela faisait déjà un certain temps qu'aucune femme ne lui avait accordé ses faveurs, mais, néanmoins...

La tête penchée en arrière, Grayson songea à ses anciennes maîtresses. Aucune d'entre elles ne lui avait laissé un souvenir impérissable. Dans sa mémoire, leurs visages et leurs corps s'entremêlaient. Elles lui avaient donné du plaisir, certes, mais un plaisir purement physique. Jamais il n'avait éprouvé aucun sentiment, aucun intérêt intellectuel pour ses partenaires d'un jour ou d'une semaine. Alors que Kate piquait sa curiosité au point de monopoliser ses pensées.

Elle était intelligente. Courageuse et intelligente, mais dépourvue de tous les artifices des femmes qu'il avait rencontrées jusqu'ici. Et surtout, il avait envie d'elle. Une envie irrésistible, quasi animale. Était-ce seulement une conséquence de sa position allongée? Logiquement, ses sens devraient s'apaiser dès qu'il recouvrerait la station verticale. Peut-être, mais, secrètement, il espérait que ce ne serait pas le cas.

Elle revint, les bras chargés de livres, et déposa son fardeau sur la petite table à côté du lit. Alors qu'elle se penchait, Grayson plongea son regard dans ses longs cheveux bouclés. Des cheveux brun foncé, d'une nuance riche et profonde, qui chatoyaient dans la lumière du soleil couchant. Il avait les doigts qui tremblaient. La prendre par la taille? L'attirer dans ses bras? Non, il ne gagnerait rien en la brusquant. Elle était trop sérieuse, trop pondérée, pour accepter des avances aussi directes... En était-il sûr? L'autre jour, elle avait littéralement fondu dans ses bras. Il avait même été

surpris par la passion avec laquelle elle lui avait rendu son baiser.

Un tempérament de feu, plein d'ardeur et de générosité. C'était d'ailleurs cette même fougue qui l'avait poussée à venir le défier, pistolet en main, dans son propre bureau. Son mobile avait été noble et désintéressé. Il connaissait bien peu de femmes, ou même d'hommes, qui prendraient un tel risque pour venger leur sœur.

Elle leva les yeux vers lui et Grayson ne chercha pas à dissimuler le désir qui le consumait intérieurement. Elle vacilla légèrement, comme si elle avait reçu un choc, et ses joues s'enflammèrent, bien qu'il fût persuadé qu'elle n'avait qu'une idée très imprécise de ce qu'un homme et une femme pouvaient faire ensemble. Il ne connaissait ni son nom, ni son passé, mais elle était vierge. Il aurait pu le jurer. Et, en dépit de son étrange façon de s'habiller, elle avait reçu une excellente éducation. Deux qualités qui devraient suffire pour qu'il ne cherche pas à la séduire. N'avait-il pas juré de ne jamais s'attaquer à une « vraie » jeune fille ?

Néanmoins, si elle était une cousine pauvre, une sorte de gouvernante, il n'était peut-être pas nécessaire qu'il s'embarrasse d'autant de scrupules. N'avait-elle pas besoin d'argent et de sécurité pour aider sa sœur ? Après tout, la virginité n'était qu'un état passager. Sa fraîcheur et son ingénuité le changeraient de ses anciennes maîtresses et des demi-mondaines qui...

Elle dut lire ses pensées dans ses yeux, car, brusquement, elle se redressa et jeta un jeu de cartes sur le lit, à côté de sa main.

Un tempérament de feu. Il faudrait d'abord qu'il la dompte, mais ce n'était pas une tâche qui était pour lui déplaire. Les victoires n'étaient-elles pas d'autant plus douces quand elles avaient été chèrement acquises ?

— Piquet? proposa-t-il en battant les cartes avec nonchalance.

Elle cligna des yeux, comme hébétée, et Grayson sourit avec complaisance. Jamais elle n'en conviendrait, mais il n'avait pas besoin d'un aveu pour savoir qu'il ne lui était pas indifférent. Elle ne minaudait pas et ne cherchait pas à attirer son attention, contrairement à la plupart des femmes, mais ses brusques rougeurs quand il la surprenait en train de l'admirer étaient par trop révélatrices. Une réaction des plus intrigantes, se dit-il en distribuant les cartes, comme si elle avait accepté de jouer avec lui.

— Une guinée le point? suggéra-t-il en l'observant derrière ses paupières mi-closes.

— Non.

— Un penny, alors?

— Non plus, répliqua-t-elle en relevant la tête avec défi. Je ne joue jamais pour de l'argent. C'est contraire à mes principes.

Grayson resta impassible. Il avait connu d'avance ses réponses et ses questions n'avaient été qu'une entrée en matière.

— Vraiment? J'espère au moins que votre tuteur ne serait pas choqué s'il vous voyait jouer aux cartes avec moi?

Elle le regarda fixement, les lèvres pincées.

— Tom pense que vous en savez déjà trop à notre sujet.

Une fine mouche. Elle avait deviné ses intentions, en dépit des précautions qu'il avait prises.

— Tom? répéta-t-il avec dédain. Vous avez confiance dans son jugement?

Elle hésita un instant avant de lui répondre.

— Oui, dans la mesure où je partage son opinion. Cela vous réjouirait peut-être, mais je n'ai aucune envie de me balancer au bout d'une corde.

— Au bout d'une corde? répéta-t-il avec incrédulité. Vous ne parlez pas sérieusement?

Si, elle était très sérieuse. Elle soutint son regard, comme si elle cherchait à deviner ce qu'il pensait vraiment.

Grayson se sentit étrangement ébranlé — et contrarié — par une pareille méfiance.

— Je vous assure que je n'ai absolument aucune envie de mettre un terme à votre passionnante existence.

— Je vous ai blessé, pourtant, objecta-t-elle.

— Le coup est parti accidentellement. J'étais bien placé pour m'en rendre compte, non?

Elle rougit et hocha la tête, mais ne répondit rien. Brusquement, il eut envie de la secouer, de l'obliger à sortir de sa coquille. Elle n'avait pas confiance en lui ! Alors que c'était elle qui l'avait blessé et enlevé. Cela avait quelque chose de paradoxal. Et d'un peu exaspérant.

Comment pourrait-il la convaincre qu'il ne lui voulait aucun mal ? Elle gardait la tête haute, mais s'il en jugeait

au rythme auquel sa poitrine s'abaissait et se relevait, son inquiétude était réelle.

Il soupira et haussa les épaules avec une feinte indifférence.

— Très bien. Je ne peux pas vous forcer à me dire qui vous êtes. Cependant, je vous assure que vous avez tort de vous défier de moi. D'ailleurs, ce ne serait pas la première fois que vous vous tromperiez à mon égard.

Dans le monde dangereux où il évoluait, Grayson était connu pour sa ténacité. Il lui arrivait parfois de plier momentanément, mais il ne cédait jamais. Les paupières mi-closes, il épia longuement sa proie. Pauvre petite Kate. Elle ne savait vraiment pas à qui elle s'était attaquée.

Quand il en aurait terminé avec elle, elle lui appartiendrait, corps et âme.

6.

Grayson posa les pieds par terre et testa ses jambes. C'était mieux. Beaucoup mieux. Etirant ses muscles engourdis, il marcha jusqu'à la fenêtre et jeta un coup d'œil à l'extérieur. Le soleil jouait à cache-cache avec les nuages et, sous la caresse de ses rayons, une myriade d'arcs-en-ciel miniatures jaillissaient de l'herbe verte de la pelouse. Il ouvrit le battant et respira profondément l'air tiède et vivifiant de la campagne.

Où était Kate?

Elle lui manquait.

La sensation était étrange. Était-ce la conséquence de son emprisonnement forcé? Il savait qu'il n'était pas rare qu'un prisonnier éprouve de la sympathie pour son geôlier. Surtout lorsque c'était une geôlière et qu'elle ne manquait ni de charme, ni d'intelligence. Aux cartes, elle avait su lui donner la réplique avec brio et il l'avait régalée avec tous les petits potins de Londres.

Une fois, il avait même réussi à lui arracher un éclat de rire. Un éclat de rire plein de fraîcheur et de spontanéité. Pour son âge, elle était bien trop sérieuse et avait de la peine à s'arracher aux soucis qui la tourmentaient.

Grayson se gratta le menton pensivement. Il ne tarderait pas à découvrir la vérité. Après d'innombrables parties de piquet, elle l'avait quitté pour aller vaquer à ses autres occupations. Des occupations qui étaient également un mystère. Maintenant, il était seul et il

avait bien l'intention d'en profiter pour essayer de découvrir quelque chose. Cela faisait vraiment trop longtemps qu'il était confiné dans cette chambre.

En quittant la fenêtre, Grayson commença par ouvrir l'armoire. Ses vêtements s'y trouvaient, soigneusement accrochés à des cintres. Ils avaient été lavés et repassés. Il y avait donc, quelque part, des serviteurs dans cette étrange demeure.

Il prit son temps pour s'habiller. Rien ne le pressait et il devait encore se ménager. Il voulait sortir de cette maudite chambre, mais n'avait aucune envie de prendre le moindre risque. Son séjour au lit lui avait amplement suffi. Lorsqu'il eut fini de lacer ses chaussures, il se regarda dans la glace en grimaçant. Une veste rapiécée, une chemise mal repassée, des faux plis, quelques taches rebelles... Son valet de chambre en aurait une crise d'apoplexie. Le marquis de Wroth n'avait rien d'un dandy, mais c'était un homme de goût qui appréciait les belles étoffes et commandait ses costumes chez les plus grands tailleurs de la capitale. En outre, il aimait être à son avantage — surtout lorsqu'il devait dîner en galante compagnie.

Grayson grimaça un sourire. Etant donné les circonstances, sa vanité avait quelque chose de lisible. S'il en jugeait à la façon dont elle s'habillait, Kate ne songerait sûrement pas à lui reprocher les petits défauts de sa tenue. Il la soupçonnait même de le préférer lorsqu'il ne portait rien du tout. Brusquement, une vague de chaleur l'envahit et il dut faire un effort pour chasser les images érotiques que cette seule pensée

avait évoquées. Dès qu'il en aurait la possibilité, il enverrait chercher des vêtements chez lui.

Mû par cette résolution, il sortit de sa chambre et descendit l'escalier à pas de loup. La maison était plongée dans un profond silence, mais, maintenant, cela ne le troublait plus. Dans le hall, il s'arrêta pour examiner de nouveau les fresques et le plafond. Il était déjà venu ici. Il en était sûr. Oui, mais cela ne l'aidait guère, car, depuis vingt ans, il avait été invité dans presque tous les châteaux du sud-est de l'Angleterre. N'y aurait-il pas quelque chose, un détail qui l'aiderait à se souvenir? Non... Les lieux et la décoration lui étaient vaguement familiers. Sans plus.

Cela avait quelque chose d'irréel et s'il n'avait pas repris complètement ses esprits, il aurait pu se demander s'il n'était pas le jouet d'une hallucination. Il avait espéré rencontrer un domestique ou une servante pour répondre à ses questions, mais, hormis l'écho de ses pas, il n'y avait aucun signe de vie. Dans la salle à manger, il s'arrêta et regarda longuement le trophée au-dessus de la cheminée — un magnifique dix-cors. Il l'avait déjà vu. Il en était sûr. Mais où?

Dans chaque pièce ou presque, il trouvait des preuves nouvelles des revers de fortune du propriétaire des lieux. Ici, un rectangle plus clair, témoignage d'un tableau disparu, là un vaisselier qui avait perdu son surtout et ses assiettes en porcelaine, ailleurs une colonne en marbre qui avait supporté une statue. Dans ces conditions, il était normal que le personnel ait été réduit. Totalement congédié? Non. Il n'arrivait pas à y

croire. De plus en plus intrigué, il poursuivit son exploration.

Une office aux étagères quasiment vides, des pièces de service — tout aussi dégarnies... Ah ! Il avait entendu un bruit. Un bruit léger, presque imperceptible. Il continua et une agréable odeur de poulet rôti parvint jusqu'à ses narines. La porte de la cuisine était entrouverte. Il crut d'abord que l'immense pièce était déserte, car, au lieu d'un cuisinier et d'une cohorte de marmitons et de servantes, son regard ne rencontra qu'une silhouette fragile et esseulée, penchée au-dessus de la grande table de bois.

Kate. Elle lui tournait le dos, mais Grayson l'aurait reconnue entre mille. Stupéfait, il resta immobile sur les pas de la porte. Quand elle lui avait dit qu'elle allait s'occuper du dîner, il n'avait même pas imaginé qu'elle envisageait de le préparer elle-même. Il était impossible qu'il n'y ait *aucun* serviteur dans une demeure de cette importance. En ville, tout le monde avait au moins une cuisinière ou une bonne ! A la campagne, en plus, les gages étaient dérisoires. Et pourtant, c'était bien elle qui était là, une pomme de terre dans une main et un couteau dans l'autre !

Bien qu'il n'eût fait aucun bruit, elle se retourna brusquement, comme si elle avait senti sa présence, et le regarda d'un air médusé.

— Grayson !

Avait-elle honte d'avoir été surprise en train d'effectuer une tâche aussi subalterne ?

Elle rougit et se reprit en bredouillant.

— Je... pardonnez-moi, monsieur le marquis. Vous n'auriez pas dû descendre l'escalier tout seul ! Vous n'êtes pas encore suffisamment remis.

Grayson resta impassible, mais ses paroles l'avaient touché jusqu'au plus profond de son âme. Il s'était complètement trompé sur la signification de sa réaction. Elle n'avait pas pensé à elle-même, mais seulement à lui et au risque qu'il avait pris en quittant sa chambre.

Et, en plus, elle s'excusait de l'avoir appelé par son prénom !

— Vous pouvez m'appeler « Grayson », si le cœur vous en dit, répondit-il en souriant. Nous nous connaissons trop bien pour nous embarrasser de titres et de formules de politesse. Vous ne croyez pas ?

La jeune femme leva les yeux vers lui et il vit monter en elle un désir aussi violent que celui qui embrasait ses reins. Et s'il la prenait dans ses bras ? Maintenant, tout de suite. Elle ne se défendrait pas. Il en était certain. Non. Il n'avait pas le droit d'agir ainsi, même si son corps en mourait d'envie.

— Grayson..., murmura-t-elle.

Jamais encore il n'avait entendu son nom prononcé avec tant d'innocence et tant d'ardeur à la fois. Dompter ses sens, rester maître de soi. S'il ne trouvait pas un dérivatif, il allait... Son regard se posa sur le couteau qu'elle tenait à la main.

— Vous êtes une femme dangereuse, déclara-t-il d'un ton faussement badin. Auriez-vous l'intention de me découper en morceaux, alors que je commence à peine à me remettre de votre coup de pistolet ?

Kate était comme hypnotisée par sa seule présence et il lui fallut plusieurs secondes pour comprendre le sens de ses paroles.

— Vous découper en morceaux? répéta-t-elle en regardant son couteau avec surprise. Avec cet ustensile? L'autre soir, je vous aurais volontiers...

Au même instant, un cri de fureur résonna à l'autre bout de la cuisine.

— Arrière, bandit !

Grayson se retourna juste à temps pour voir Tom charger dans sa direction, les poings en avant, comme si la vertu de Kate était menacée. En dépit de son état, le marquis de Wroth avait encore assez de vivacité pour esquiver l'assaut d'un vieux bonhomme perclus de rhumatismes. Un pas en arrière, un croc-en-jambe... Emporté par son élan, Tom renversa une chaise et finit sa course contre un buffet sur lequel dormait paisiblement un gros chat roux. Surpris dans son sommeil, l'animal sauta en l'air et se jeta sur lui, toutes griffes dehors.

En une fraction de seconde, la cuisine se transforma en champ de bataille. Griffé aux bras et au visage, Tom hurlait et jurait — un chapelet de jurons tellement imagés que Grayson en resta pantois. Affolé, le chat traversa la table en miaulant, renversa l'assiette de pommes de terre et fila vers la porte, poursuivi par Kate qui brandissait son couteau et criait comme si elle avait l'intention de saigner la pauvre bête.

Lucy choisit cet instant pour faire son entrée. Devant un tel spectacle, elle porta la main à sa gorge et battit des cils, prête à défaillir.

— Katie! Je t'ai déjà dit que mes pauvres nerfs ne *pouvaient pas supporter de telles émotions! Et ce langage...* Oh, c'est trop horrible !

Grayson ne se serait pas hissé au sommet de la vie politique s'il n'avait pas été capable de jauger les personnes rapidement et avec justesse. Grâce à cette aptitude, il avait vu que Kate était inoffensive bien avant qu'elle lui ait expliqué la raison de son intrusion chez lui et maintenant il voyait que Lucy était une demoiselle gâtée et mal élevée qui était exclusivement tournée vers elle-même et ses petits problèmes.

Tandis que Kate volait au secours du pauvre Tom, Grayson s'avança au milieu de la cuisine.

— Pourquoi n'aidez-vous pas votre sœur à préparer le dîner? questionna-t-il en s'adressant à Lucy d'un ton réprobateur.

La jeune femme rougit et se troubla.

— Je... je suis trop délicate pour effectuer des tâches aussi rudes. Et puis, je... dans mon état, la seule vue de la nourriture me donne mal au cœur.

— Alors, je suppose que vous ne dînez pas non plus?

— Grayson, je vous en prie...

Encouragée par le soutien de sa sœur, Lucy rejeta ses cheveux en arrière et toisa leur hôte avec hauteur.

— Je ne vois pas pourquoi je ne mangerais pas ! Grayson resta de marbre.

— Vraiment ? ironisa-t-il. Vous ne le voyez pas ? Chacun doit faire sa part de travail, vous comme moi, et, si vous avez faim, vous seriez avisée de mettre la main à la pâte.

Lucy ouvrit la bouche pour protester, mais un seul regard du marquis de Wroth suffit à la réduire au silence.

Il avait trop l'habitude de commander et d'être obéi pour tolérer qu'une péronnelle lui tienne tête. Satisfait, il se retourna vers Tom qui regardait la scène d'un air ébahi.

— Et vous, Tom?

Oubliant ses égratignures, le vieux cocher se releva avec précipitation.

— Bien sûr! Je n'ai jamais refusé d'aider Katie.

— C'est parfait, acquiesça Grayson. Alors, je suggère que nous commençons.

Il n'avait aucune idée de ce qui l'attendait, mais il avait pour habitude de toujours tenir ses engagements.

— En quoi pourrais-je vous aider? demanda-t-il à Kate avec un sourire plein de séduction.

La jeune femme leva les yeux vers lui et, de nouveau, il lut dans son regard un désir intense qui, cette fois-ci, n'avait rien d'érotique. C'était autre chose. Une communion instinctive entre deux êtres? Avant qu'il ait pu déterminer sa signification, la lueur s'était envolée.

— Vraiment, il n'est pas nécessaire que vous...

— Dommage qu'il n'ait pas fait cette proposition plus tôt ! l'interrompit Tom. Si j'avais su, je lui aurais donné le poulet à plumer !

Plumer un poulet? Grayson dissimula son dégoût et fronça imperceptiblement les sourcils. Peu d'hommes pouvaient se targuer d'avoir soutenu son regard et le vieux cocher n'était pas de taille à résister pendant longtemps. Vaincu, il marmonna deux ou trois mots

inintelligibles et jeta un coup d'œil interrogateur en direction de Kate.

La jeune femme prit les choses en main d'une voix ferme et efficace. Visiblement, elle avait l'habitude de donner des ordres.

— Tom, va voir s'il reste des pommes dans le fruitier. Lucy, tu serais gentille si tu voulais bien mettre le couvert. Quant à vous, Grayson...

Elle hésita brièvement, puis continua sur un ton résolu.

— Vous pourriez peut-être couper les pommes de terre en rondelles ?

— Vous n'allez tout de même pas lui confier une arme ! protesta Tom.

Pour toute réponse, elle haussa les épaules. Le vieux cocher sortit de la cuisine en bougonnant, tandis que Lucy ouvrait le buffet et s'affairait avec une évidente mauvaise grâce. Dès qu'elle eut quitté la pièce, Kate tendit son couteau à Grayson.

— Tenez. A vous de jouer.

Le marquis de Wroth prit l'ustensile et, au passage, nota que les mains de la jeune femme étaient rouges et marquées par le travail. Des mains qui, pourtant, savaient être si douces, si caressantes... S'arrachant à sa contemplation, il saisit une pomme de terre et la découpa en rondelles. Il s'apprêtait à en prendre une deuxième, lorsqu'elle lui saisit le bras.

— Pas comme cela ! s'exclama-t-elle sur un ton moqueur. Il faut d'abord les éplucher ! Et pas trop épaisses, les épluchures, si possible !

Grayson sourit malgré lui.

— Je vous trouve terriblement exigeante, mademoiselle.

Elle éclata de rire. Un éclat de rire frais et cristallin qui enchantait le cœur de Grayson et lui donna du courage pour poursuivre sa tâche. Il se souvenait vaguement avoir pelé des légumes quand il était petit, mais, depuis lors, il n'avait jamais eu l'occasion de manier un couteau de cuisine. La lame était affûtée et enlever la peau d'un tubercule sans se couper était beaucoup moins facile qu'il l'avait imaginé. Il faudrait inventer un système moins dangereux, une sorte de racloir...

Quand il eut terminé, il contempla son travail avec fierté, comme s'il venait d'accomplir un exploit. Il avait posé son couteau et s'essuyait les mains sur un torchon, lorsque Kate plaça devant lui une pile de jeunes carottes et des oignons. Pour les carottes, il n'eut pas trop de peine. Il suffisait de les gratter et de les laver. Par contre, ce fut une toute autre affaire lorsqu'il lui fallut éplucher les oignons. Jamais il n'aurait cru que c'était une corvée aussi désagréable ! A son retour à Londres, il augmenterait les gages de sa cuisinière et de ses aides !

Tom était revenu du fruitier et, de temps à autre, il lui jetait un coup d'œil en biais. Le manant jubilait ! Grayson aurait préféré encore plumer un poulet. Non seulement il avait les yeux qui pleuraient, mais, en plus, le jus giclait sur ses doigts et les imprégnait de son odeur acre et piquante. Il n'avait jamais beaucoup apprécié les oignons, mais, maintenant, il les détestait cordialement.

Que diraient ses amis — et ses ennemis — s'ils voyaient le tout-puissant marquis de Wroth en train

d'accomplir une besogne aussi peu glorieuse? Ils en feraient sans doute des gorges chaudes...

Non contente de l'avoir blessé et enlevé, Kate avait réussi à le métamorphoser en garçon de cuisine !

Il lui avait lui-même proposé ses services. Un comble!

Comment pouvait-elle avoir une telle emprise sur lui, alors qu'il la connaissait à peine? Ne devrait-il pas résister? Se battre?

Non, il n'en avait pas la force. Il y avait trop de douceur en elle. Trop de merveilleuses promesses.

Lorsqu'ils passèrent dans le salon, Kate recouvra enfin une certaine contenance. Contenance qu'elle avait perdue lorsque Grayson était apparu, debout sur ses pieds, et lui avait proposé de l'aider dans ses tâches ménagères. Quel pouvait bien être le motif d'une aussi étrange conduite? En dépit de l'existence de recluse qu'elle menait, elle n'était pas stupide au point d'imaginer que les membres de la haute société londonienne faisaient fi de leur vanité pour seconder leurs serviteurs dans leurs corvées quotidiennes.

Et pourtant, le marquis de Wroth s'était mis à l'ouvrage sans rechigner. Au début, elle avait été un peu inquiète, car, visiblement, c'était la première fois de sa vie qu'il épluchait des pommes de terre, mais, très vite, il avait pris le coup de main et s'était acquitté de son travail avec une maestria qui en disait long sur sa capacité d'adaptation. Plus tard, il l'étonna encore en apportant un plateau dans la salle à manger avec une élégance qui aurait rendu jaloux le plus stylé des maîtres d'hôtel. Apparemment, il pouvait exceller dans tous les

métiers et savait tenir sa place aussi bien à la Chambre des Lords qu'en compagnie des plus humbles travailleurs.

Néanmoins, Kate éprouvait une certaine gêne à employer ainsi ses services et elle se sentit soulagée lorsqu'ils purent enfin se mettre à table. Le repas qu'elle avait préparé était simple, mais copieux, et, pour l'occasion, elle avait envoyé Tom chercher une bouteille de vin à la cave. Le marquis de Wroth était sans doute habitué à des mets beaucoup plus sophistiqués, mais, pour la jeune femme, c'était un véritable festin et elle en dégusta chaque bouchée avec délectation.

Elle avait chaud et se sentait bien. L'effet de l'alcool, peut-être?

Après le dessert — une onctueuse mousse au chocolat — ils passèrent dans le salon. Lorsqu'elle se leva, Kate éprouva une étrange sensation. Elle avait à la fois envie de rire et de pleurer tellement leur situation était bizarre. L'attitude de Lucy n'était pas la moins paradoxale. Elle avait présidé au repas avec toute la dignité d'une maîtresse de maison provinciale, mais ses belles manières n'étaient guère en harmonie avec la robe qu'elle portait — une vieille robe de leur mère qu'elle avait retailée pour dissimuler sa grossesse.

Et puis, il y avait Tom. Un cocher dont la place aurait dû être à l'écurie, ou, à la rigueur, dans la cuisine, mais qui était resté avec eux et n'avait pas cessé de fusiller leur hôte du regard.

Quant au marquis de Wroth, il avait l'air un peu négligé avec son col mal repassé et sa veste reprise.

Oui, mais lui, au moins, il avait réussi à garder une certaine noblesse.

Que dire d'elle-même? De ses vêtements d'homme? N'était-ce pas une tenue bien extraordinaire pour une paisible soirée dans une demeure aristocratique de la pudique Albion?

Mais, surtout, il y avait l'absence totale de conversation. Un silence pesant, oppressant. Ses devoirs d'hôtesse auraient exigé qu'elle fasse quelque chose pour le rompre, mais elle avait la gorge trop serrée pour être en mesure de parler — et de là à plaisanter pour détendre l'atmosphère, il y avait un monde.

A Hargate, les distractions étaient limitées au strict minimum. Lucy jouait du piano et, parfois, Kate l'accompagnait en chantant. Elle avait une jolie voix claire, bien qu'elle ne l'eût jamais réellement travaillée. Cependant, ce n'était sûrement pas avec un talent aussi insignifiant qu'elle pouvait compter impressionner Grayson. Le plus souvent, d'ailleurs, elles lisaient ou déclamaient des poèmes. La bibliothèque, grâce à Dieu, était une source quasi inépuisable. Depuis quelque temps, de toute façon, Lucy se retirait très tôt et, comme Kate se levait de bonne heure, elle ne se faisait pas prier non plus pour aller se coucher.

Grayson menait sans doute une existence bien différente. Les soirées, les bals, les maisons de jeu... Elle n'avait aucune peine à l'imaginer rentrant chez lui à l'aube, la mine pâle et les cheveux défaits, après une nuit de folie. A cette pensée, une douce léthargie l'envahit et des images troublantes se formèrent dans son esprit. Il était si beau quand il était entièrement nu...

A cette idée, ses joues s'empourprèrent et elle se redressa brusquement. Ce devait être l'effet du vin. Elle avait tellement peu l'habitude d'en boire.

— Je suis déjà venu ici.

La voix de Grayson la fit sursauter. Il avait la tête penchée en arrière et regardait avec curiosité les caissons du plafond. Ils étaient peints et chacun d'entre eux représentait une scène différente. Ici, une chasse à courre, là une allégorie antique ou religieuse.

— Impossible ! affirma Tom.

Kate partageait l'avis du vieux cocher. La maison n'avait pas reçu d'invités depuis des années. En outre, s'il était venu, elle se serait souvenue de lui. Le marquis de Wroth n'était pas un homme qu'on oubliait facilement. Elle était bien placée pour le savoir.

Il s'agissait sans doute d'une nouvelle ruse pour essayer de leur soutirer des informations. Kate lui aurait volontiers raconté leur histoire, mais elle avait appris à ne faire confiance en personne. D'ailleurs, hormis sa parole, quel gage lui avait-il donné de sa sincérité ? Aucun ! Quant à cette étrange attirance qui la portait vers lui, elle avait tout intérêt à s'en méfier. N'était-ce pas à cause d'une faiblesse de ce genre que Lucy attendait un enfant ?

— Vous n'avez jamais mis les pieds ici, marmonna Tom d'une voix menaçante. Je pourrais le jurer.

— Vraiment ? s'enquit Grayson en haussant un sourcil étonné. Qui êtes-vous donc pour être aussi affirmatif ? Au fait, j'ai l'impression qu'il y a peu de temps encore, vous occupiez une place beaucoup plus modeste dans cette maison. Je me trompe ?

Tom se raidit.

— Ce n'est pas votre affaire !

Les tempes de Kate battaient douloureusement. La sensation était étrange. Elle avait perdu toute volonté et n'avait même pas envie de s'interposer entre les deux hommes pour les empêcher de se sauter à la gorge.

Lucy mit la main devant sa bouche et bâilla. Kate soupira. Ah, si seulement elle pouvait être aussi insouciante que sa sœur! Lucy ne s'inquiétait jamais des autres.

L'argent? Il tombait du ciel, comme tout le reste : la nourriture dans son assiette, le vin dans son verre et le bois dans la cheminée. Elle n'avait éprouvé aucun scrupule à goûter les plaisirs interdits de l'amour et n'en ressentait aucune culpabilité. Au contraire. Sa grossesse lui avait donné des droits — dont elle savait fort bien user — et, au terme de celle-ci, elle recevrait le plus merveilleux des présents : un enfant à chérir et à aimer. Naturellement, elle ne se préoccuperait jamais de savoir avec quoi elle allait le nourrir et l'habiller. De telles préoccupations étaient trop terre à terre, trop vulgaires.

Kate sursauta, choquée par le cours de ses pensées. C'était le vin. Elle n'aurait jamais dû boire ce deuxième verre. Le manque d'habitude, sans doute. D'ordinaire, il n'y avait que de l'eau ou du cidre sur la table de Hargate. Elle avait la tête qui tournait. C'était à cause de Grayson. Son arrivée avait perturbé toute la maison.

Elle se leva et le considéra d'un air faussement impassible.

— A la campagne, nous avons coutume de nous coucher tôt, Votre Grâce. Et comme vous relevez d'une

fièvre maligne, il serait prudent que vous vous retiriez également. Dans votre état, le repos est encore le meilleur des remèdes.

Grayson haussa un sourcil étonné, mais il hocha la tête docilement. Une absence de réaction qui perturba la jeune femme bien plus que s'il avait protesté avec véhémence, car elle savait qu'il n'était pas d'un caractère à plier devant quiconque.

Il était toujours tellement maître de lui, tellement dominateur! Une arrogance qui, au lieu d'irriter la jeune femme, faisait courir sur sa nuque d'étranges picotements. De désir? Les joues en feu, elle lui tourna le dos et quitta la salle à manger avec précipitation.

Lucy s'était levée également, mais Grayson n'avait d'yeux que pour Kate. Délicieusement suggestif. Il n'avait pas d'autres mots pour décrire le mouvement harmonieux de ses hanches. Elle n'était pas grande, mais ses jambes étaient bien proportionnées avec sa taille. Fines et parfaitement galbées. Le seul fait de les contempler suffisait à faire monter en lui un désir irréprouvable.

— Si vous ne voulez pas avoir d'ennuis, vous avez intérêt à garder vos distances !

La voix dure et brutale de Tom rappela Grayson à la réalité.

— Pardon? Vous m'avez parlé? questionna-t-il en le toisant avec hauteur.

Le marquis de Wroth n'était pas d'humeur à se laisser traiter ainsi par un valet. Surtout, après ce qu'il venait de subir. Il avait été blessé, enlevé et, pour la première fois de sa vie, il avait été cloué au lit pendant plusieurs jours.

— Je vous tiens à l'œil, rétorqua Tom. Gare à la première incartade !

En son for intérieur, Grayson éprouvait une certaine sympathie pour le vieux cocher, mais il ne pouvait pas tolérer une pareille insolence. Il se leva lentement et s'avança vers Tom avec la démarche nonchalante d'un tigre à l'affût.

— Je crois que vous allez devoir renoncer à me *tenir à l'œil*, au moins pour un certain temps, car j'ai l'intention d'aller prendre un bain dans la cuisine.

Grayson aurait préféré le confort d'une salle de bains, mais Kate l'avait informé que la maison n'était pas équipée de ce genre de commodité. Cependant, il avait besoin de se laver et il fallait donc qu'il se contente des installations existantes.

Tom se leva également, les poings serrés et la mine renfrognée.

— En tout cas, ne comptez pas sur moi pour vous aider à tirer la baignoire et à la remplir ! Porter quelques seaux d'eau vous endurcira un peu, ajouta-t-il sur un ton provocateur.

Avant qu'il ait eu le temps de comprendre ses intentions, le marquis de Wroth le saisit par les revers de sa veste et le plaqua avec violence contre le mur.

— Es-tu certain que j'aie besoin de m'endurcir? Terrorisé, le vieil homme cligna des yeux et secoua la tête.

— N... non, Votre Grâce.

— Dorénavant, poursuivit Grayson sans le lâcher et en martelant chacun de ses mots, tu vas adopter à mon égard une attitude de respect. Non pas parce que cela te

plaît, mais parce que j'y ai droit. Pour bizarres qu'elles soient, je n'ai aucune envie de rompre les habitudes de cette maison et encore moins de chagriner Kate, mais si tu persistes dans ton impudence, je serai forcé de t'assommer. Tu m'as bien compris?

Tom battit des cils et se passa la langue sur les lèvres.

— Ou... oui, Votre Grâce.

— Cela veut dire que nous sommes d'accord? Le cocher lui jeta un coup d'œil par en dessous.

— Bien sûr, Votre Grâce — aussi longtemps que vous ne ferez pas de mal aux demoiselles.

— Je t'assure que je n'ai aucune mauvaise intention à leur égard, affirma Grayson en relâchant son étreinte.

Aussitôt, Tom recula prudemment vers la porte.

— Je m'occuperai de la vaisselle demain matin, Votre Grâce. Ainsi, vous pourrez prendre votre bain tranquillement.

— Voilà qui est mieux, acquiesça Grayson. Je préfère ce ton-là.

Quand le vieil homme fut sorti, le marquis de Wroth s'appuya contre le mur et inspira profondément. L'effort qu'il venait de fournir l'avait épuisé. Cependant, il ne le regrettait pas, car il lui avait permis d'établir son autorité. Il n'avait rien d'un tyran, mais il n'était pas du genre à se laisser malmené par un manant. Pas plus que par quiconque, d'ailleurs.

Peu à peu, il reprit son souffle et, un chandelier à la main, il sortit du salon et se rendit dans la cuisine. La grande pièce était plongée dans le noir. Il commença par allumer trois ou quatre bougies supplémentaires, puis il entreprit de raviver le feu du fourneau. Ensuite, avisant

un grand chaudron, il le posa sur le foyer et le remplit d'eau avec un seau. Heureusement, il y avait une cuve, — alimentée sans doute par l'eau de pluie collectée sur la toiture — et il n'eut pas besoin d'aller chercher le précieux liquide à la rivière ou au puits.

Tandis que l'eau chauffait, il se mit en quête d'une baignoire. Il en trouva une dans une buanderie contiguë à la cuisine et la tira en ahanant jusque devant le fourneau. Elle était en cuivre et pesait aussi lourd qu'un âne mort.

L'eau maintenant. Il saisit la poignée du chaudron. Elle était brûlante et il retira sa main en jurant. Il allait devoir transvaser avec le seau. Pendant un bref instant, il eut envie d'abandonner et d'attendre au lendemain, quand il aurait fait venir ses domestiques, mais il ne put renoncer au plaisir d'un bon bain, bien chaud. Il n'était pas un maniaque de la propreté, mais ses cheveux étaient d'une saleté repoussante et, contrairement à certains de ses pairs, il tenait à garder une certaine apparence.

Au prix de nouveaux efforts, il réussit à remplir la baignoire et, après s'être rapidement déshabillé, il se plongea avec délice dans l'eau, un pain de savon à la main. S'il en jugeait à sa consistance, il s'agissait d'une fabrication domestique et il ne put réprimer un frisson en imaginant Kate en train de remuer laborieusement des blocs de suif dans une cuve remplie de soude caustique. Il huma le pain de savon et une senteur fraîche et subtile envahit ses narines. De la menthe.

Le parfum de Kate. Un parfum d'une merveilleuse délicatesse. Il se demanda s'il existait un savon français qui avait la même fragrance. Quand il serait de retour à Londres, il enverrait son secrétaire... Que diable lui arrivait-il? Jamais encore il ne s'était préoccupé de détails aussi futiles !

Après s'être lavé les cheveux, Grayson se laissa aller en arrière et poussa un long soupir. Il n'aurait pas dû rester debout aussi longtemps. Son corps n'avait recouvré qu'une partie infime de ses forces et son épaule lui faisait de nouveau mal. Les yeux fermés, il s'enfonça dans l'eau, mais, aussitôt, des images incongrues surgirent dans sa mémoire.

Kate. C'était elle qui lui avait donné son dernier bain. La fraîcheur apaisante de l'eau, la douceur de ses gestes, les caresses de ses mains... Des caresses ? Etait-il sûr de ne pas avoir rêvé ? Il avait été aux trois quarts inconscient et ses souvenirs étaient vagues, comme noyés dans une épaisse brume.

Non, ce n'était pas une infirmière qui l'avait soigné, mais une amante. Aucune de ses anciennes maîtresses n'avait su éveiller en lui des désirs aussi puissants, aussi dévastateurs. Des désirs dont la seule évocation suffisait à mettre son corps en émoi.

Peut-être, mais, pour le moment, il fallait qu'il reste sur sa faim. Au moins tant qu'il n'aurait pas découvert l'identité de sa trop délicieuse geôlière.

Un gémissement de frustration s'échappa de ses lèvres. Sa rencontre avec Kate avait bouleversé sa vie. Un bouleversement dont il commençait à peine à entrevoir la profondeur...

7.

Kate roula sur le dos et regarda fixement le plafond. Elle était montée se coucher à la même heure que d'habitude, mais, en dépit de sa fatigue, elle se tournait et se retournait dans son lit, sans parvenir à trouver le sommeil. Chaque fois qu'elle fermait les yeux, elle était poursuivie par des visions d'un réalisme troublant.

Des visions où Grayson tenait le rôle principal.

Allongé dans le lit de son père, nu et tremblant de fièvre, debout dans la cuisine, assis à table avec eux... La splendeur virile de son corps, son arrogance naturelle de grand seigneur et sa maîtrise de soi. D'emblée, il avait affirmé son autorité, mais, en donnant l'exemple, il avait coupé court à toutes les protestations. Il avait même réussi à obliger Lucy à faire sa part de travail ! Un résultat auquel elle, Kate, n'était jamais parvenue. Pourtant, ce n'était pas faute d'avoir essayé.

La jeune femme laissa échapper un grognement d'exaspération et posa les pieds hors du lit. Elle était attirée par le marquis de Wroth? La belle affaire ! C'était le premier homme qui entrait dans sa vie depuis qu'elle n'était plus en âge de jouer à la poupée. Il était riche, puissant et beau, mais, en plus, il irradiait une telle chaleur qu'elle avait l'impression de fondre quand elle se trouvait en sa présence. Sa volonté était annihilée et elle agissait alors impulsivement, sans réfléchir. Elle lui rendait ses baisers avec une passion dont elle ne se

serait pas crue capable et passait des heures à contempler son corps nu.

A cette évocation, le visage de Kate s'empourpra. Et puis, il y avait l'autorité naturelle de Grayson, sa façon de prendre les choses en main. Se laisser aller? C'était à la fois trop facile et un peu effrayant. Elle avait très envie de renoncer à certains de ses fardeaux — ou, au moins, de les partager —, mais, en même temps, elle savait que le jeu était dangereux.

Il y avait la complexité de sa situation, mais, surtout, elle ne devait pas oublier que la présence de Grayson était provisoire. Très provisoire. Quelques jours, tout au plus. Le temps de démasquer l'homme qui avait usurpé son nom pour séduire Lucy. Ensuite, il rentrerait à Londres et reprendrait sa place dans le Grand Monde. Un monde qui, pour elle, était aussi inaccessible que la lune.

Kate sentit un froid terrible l'envahir et elle frissonna de la tête aux pieds. Rester couchée? Cela ne servait à rien. Elle ne parviendrait pas à trouver le repos.

Et si elle descendait boire une tasse de thé ? Après la mort de son père, elle avait souffert d'insomnies pendant plusieurs mois et le thé lui avait été d'un grand secours. A cette époque, Mme Gooding était encore de ce monde et elle avait passé des nuits entières avec elle, assise dans la cuisine. Des nuits pendant lesquelles elle avait parlé, parlé... jusqu'à ce qu'elle trouve la force d'affronter la dure réalité quotidienne.

Mme Gooding n'était plus là pour la soutenir, mais une tasse de thé bien chaude lui ferait du bien. Comme la nuit était douce, elle ne prit pas la peine d'enfiler une

robe de chambre et des chaussons. Le couloir, l'escalier, le hall... Elle connaissait chaque marche, l'emplacement de chaque meuble et, malgré l'obscurité, elle parvint sans encombre dans la salle à manger. Tiens, la table n'avait pas été débarrassée. D'habitude, pourtant, Tom ne se couchait jamais sans avoir au moins enlevé le couvert.

Sur le seuil de la cuisine, une nouvelle surprise l'attendait. Le fourneau était encore allumé ! Pourquoi, diable, le vieux cocher l'avait-il rechargé ? Et ces bougies... Intriguée, elle cligna des yeux et fit un pas en avant. Aussitôt, une étrange chaleur l'envahit. Une chaleur humide à laquelle se mêlait une odeur typiquement masculine.

Grayson. Il avait tiré la vieille baignoire en cuivre devant la cuisinière et était allongé paresseusement dans l'eau, la tête en arrière et les bras posés sur le rebord. Un bain au milieu de la nuit !

Elle resta immobile, comme paralysée. Il avait les yeux fermés et ses cheveux mouillés étincelaient dans la lueur des bougies. A part le feu qui crépitait, il n'y avait aucun bruit. Le cœur de Kate battait à se rompre. Au bout de quelques instants, elle réussit à s'arracher à sa torpeur, mais il était déjà trop tard pour qu'elle songe à s'enfuir. Grayson avait senti sa présence. Lentement, il tourna la tête et ouvrit les yeux.

— Kate...

Il avait mis tellement de douceur, tellement de volupté dans le timbre de sa voix ! La jeune femme retint son souffle et dut faire un effort pour dissimuler son émoi.

— Prenez garde à ne pas mouiller vos vêtements, lui conseilla-t-elle en ébauchant un pas en arrière.

Un sourire amusé erra sur les lèvres de son tourmenteur.

— Viens, murmura-t-il. J'aime tellement le contact de tes mains quand tu me laves.

La jeune femme secoua la tête et ses joues s'empourprèrent devant une demande aussi outrageante. S'il avait été quelqu'un d'autre, elle se serait excusée et aurait battu en retraite avec précipitation, mais, avec lui, elle était sans réaction et ses jambes refusaient de bouger. Elle ne parvenait même pas à détacher son regard de ses bras et des muscles frémissants de son torse. Des muscles que ses doigts avaient caressés avec tant de délice, tant de...

Apparemment, lui aussi se souvenait des jours et des nuits qu'elle avait passés à le soigner et à bassiner son corps, car une lueur de désir s'était allumée dans ses prunelles. Une lueur qui semblait répondre à celle qui brillait dans les yeux de la jeune femme.

— J'étais en train de rêver de toi, Kate. Je rêvais que tu étais penchée au-dessus de moi et que tes doigts glissaient sur mon dos et sur mes jambes. Ils me chatouillaient. Jamais supplice n'avait été plus exquis !

Kate frissonna. Sa voix grave et suave l'envahissait et l'ensorcelait, menaçant à chaque instant de submerger ses ultimes défenses. Elle chercha une réplique. Une réplique cinglante. Mais elle avait la gorge si sèche qu'aucun son ne réussit à sortir de sa bouche. Machinalement, elle se passa la langue sur les lèvres, tout en suivant des yeux une goutte d'eau qui, après

avoir roulé sur le menton de Grayson, traçait un sillon sur son torse.

— Viens dans l'eau avec moi, Kate, et je te rendrai tes caresses. Toutes tes caresses...

Comme dans un rêve, elle imagina qu'elle enlevait sa chemise. Elle s'avavançait vers lui, entièrement nue, et enjambait le rebord de la baignoire. La tiédeur de l'eau, les mains de Grayson sur... Non! Ses genoux se déroberent sous elle et elle dut poser la main sur le dossier d'une chaise pour ne pas perdre l'équilibre.

Elle ferma les yeux pour échapper au leurre de ces images diaboliques. Était-ce ainsi que Lucy avait perdu son innocence? S'était-elle laissée séduire par la mâle beauté d'un homme et par le charme de sa voix? Ses tendres promesses avaient-elles annihilé sa capacité de discernement?

C'était si tentant ! Jeter au loin ses vêtements, se libérer de toutes ses inhibitions, de toutes ses responsabilités.

Lucy, peut-être. Mais elle, elle n'avait pas le droit de céder à un tel mirage.

Elle secoua la tête — avec plus de fermeté, cette fois-ci —, mais n'osa pas lui répondre, de peur de se trahir. Elle avait été si près de céder aux sirènes de la tentation! Puis, les lèvres serrées, elle pivota sur les talons et s'enfuit en courant pour ne s'arrêter que dans sa chambre. Elle avait résisté !

Lentement, le marquis de Wroth s'arracha au sommeil, tandis que, une à une, les dernières images de son rêve se dissipaient dans le néant. Les sourcils froncés,

il chercha dans sa mémoire quelle pouvait bien être la cause d'une nuit aussi agitée. Son bain ! Et Kate, virginale et érotique dans une chemise de nuit blanche — presque transparente — qui lui avait révélé la divine perfection de son corps. Avec ses grands yeux écarquillés et ses cheveux ébouriffés, elle évoquait une sirène endormie. L'espace d'un instant, il avait réellement cru qu'elle allait enlever sa chemise et le rejoindre dans son bain.

A sa place, un gentleman se serait confondu en excuses et Kate, en jeune fille bien élevée, aurait dû se retirer immédiatement en rougissant de confusion. Oui, mais ils n'avaient pas réagi ainsi. Pas plus elle que lui. Était-ce un signe ? Une preuve de l'étrange attraction qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre ?

Quelque chose s'était passé entre eux, quelque chose qui allait bien au-delà du simple désir.

Grayson jura et s'assit brusquement sur le rebord du lit. Les rideaux n'étaient pas tirés et les rayons du soleil entraient à flot dans la chambre. Il avait projeté de se lever tôt, mais il n'avait pas prévu un réveil aussi laborieux. Comme nombre de ses pairs, il se couchait souvent fort tard et n'avait donc guère l'habitude de quitter les bras de Morphée avant midi.

Peut-être, mais trop de questions étaient sans réponse et, aiguillonné par ce qui s'était passé la nuit précédente, il se mit debout en grimaçant. Il avait mal à l'épaule et tous ses muscles étaient engourdis. Ses habits étaient posés sur une chaise. Toujours les mêmes, puisqu'il n'en avait pas d'autres. Il ne se considérait pas comme étant particulièrement pointilleux sur sa tenue, à

l'inverse de cet imbécile de Wycliffe, et n'était pas non plus un dandy comme Raleigh, mais il n'appréciait guère devoir porter toujours les mêmes vêtements — surtout lorsqu'ils étaient froissés et rapiécés.

Une petite contrariété supplémentaire qui l'incita encore plus à percer l'étrange mystère de cette demeure. Dès cet après-midi, il enverrait un mot à ses gens et se ferait apporter des habits plus conformes à sa situation dans le monde. Et puis, deux ou trois serviteurs ne seraient pas inutiles non plus. L'aventure l'avait amusé, mais sa patience commençait à s'épuiser et il n'avait aucune envie d'apprendre à plumer un poulet ou à manier un balai.

Sans bruit, il se glissa hors de sa chambre et descendit l'escalier. Le silence et le calme qu'il rencontra lui étaient assez familiers maintenant pour qu'il n'y prête même plus attention. Une fois dans le hall, il ouvrit la lourde porte d'entrée — elle n'était pas fermée à clé — et sortit dans le parc.

Un ciel sans nuages avait succédé à la pluie et, hormis le vert vif et éclatant de la végétation, il n'y avait aucun signe des intempéries des jours précédents. Lentement, il descendit les marches du perron de pierre et suivit l'allée gravillonnée qui conduisait aux écuries et aux communs. Les pelouses avaient besoin d'être tondues et il y avait des herbes folles dans les parterres de fleurs, mais néanmoins, le parc avait encore belle allure et il regretta qu'il ne soit pas mieux entretenu. Certes, ce n'étaient pas un vieux cocher et deux jeunes femmes qui pouvaient assurer, à eux seuls, l'entretien d'une propriété aussi grandiose. Au bout de l'allée, il se

retourna et son regard embrassa l'ensemble de la façade. Aussitôt, comme il l'avait prévu, la lumière jaillit.

Hargate.

Il ne se souvenait pas à combien d'années remontait sa dernière visite, mais il aurait reconnu entre mille cette façade de brique et de pierre blanche. Immobile, il laissa ses pensées revenir au temps où il avait dix ou onze ans. Ses parents étaient encore en vie et, l'été, il les accompagnait d'un château à l'autre. Réceptions, déjeuners champêtres, longues promenades à cheval ou en voiture dans la campagne... Sa mémoire était pleine de rires et de souvenirs joyeux.

Ils étaient venus à Hargate pour célébrer la naissance du premier né du comte de Chester. Un séjour au cours duquel il ne s'était guère amusé, car il n'y avait eu aucun garçonnet de son âge. Il s'était d'autant moins diverti qu'il se prenait alors pour un jeune homme et singeait les adultes, sans se rendre compte que le destin allait bientôt mettre un terme définitif à la bienheureuse période de son enfance.

Le comte de Chester. Un homme affable et cultivé, avec une auréole de cheveux blancs. Derrière son dos, ses invités parlaient à voix basse — surtout les dames d'un certain âge, ou, plutôt, d'un âge certain. La comtesse était bien jeune... Une fille sans dot... Le démon de midi... Malgré tous ces chuchotements, Grayson avait bien aimé la comtesse et ses grands yeux verts, pétillants d'intelligence et de vivacité. Une fois, il l'avait rencontrée dans le parc et elle avait bien voulu le laisser prendre sa fillette dans ses bras. Il avait été très

impressionné par les menottes du bébé. Une poupée vivante, avec un sourire angélique.

Kate.

Grayson retint son souffle. Le seul bébé qu'il ait jamais serré contre son cœur ! Devait-il voir là un signe du destin ?

Agacé par le cours incongru de ses pensées, il grimaça et s'efforça de se concentrer sur l'histoire de Kate. Le comte et sa femme lui avaient semblé appartenir au même monde que ses parents — des aristocrates auxquels la fortune avait toujours souri. Visiblement, ils avaient eu un autre enfant. Lucy. Mais que s'était-il passé ensuite ?

A l'époque, il était trop jeune pour s'intéresser aux rumeurs mondaines et, en outre, la disparition de ses parents l'avait amené à se replier sur lui-même. Il y avait eu tellement de problèmes à régler, tellement de démarches à effectuer ! Surtout pour un adolescent qui ne connaissait rien à la vie et aux affaires. Il savait seulement que le comte était mort et que son titre était tombé en désuétude.

Qu'étaient devenues alors sa femme et ses filles ? Kate avait parlé d'un tuteur. Où *était-il* ? Quel qu'il fût, il mériterait d'être fouetté en place publique pour avoir abandonné deux aussi charmantes jeunes filles à la campagne, sans même un chaperon et des serviteurs pour veiller sur elles et les aider dans leur vie quotidienne.

Impensable ! Lorsqu'il écrivait à ses gens, il mettrait une note pour son secrétaire afin qu'il mène une enquête discrète à ce sujet. Le comte de Wroth serra les

mâchoires. A cet instant, il aurait volontiers étranglé l'ignoble personnage qui avait réduit à une véritable servitude Kate et sa sœur.

Naturellement, la découverte de leur lignage excluait toute idée que l'une ou l'autre puisse avoir une liaison avec un homme hors des liens du mariage. Dans le monde où il vivait, on ne prenait pas pour maîtresse la fille d'un comte. Maintenant, il fallait donc non seulement qu'il retrouve le séducteur de Lucy, mais également qu'il l'oblige à l'épouser. Quant à Kate...

Un sourire erra sur ses lèvres. Pour elle, il avait d'autres projets.

D'un pas décidé, il rentra dans la maison et se mit en quête de la bibliothèque. Si ses souvenirs étaient exacts, elle était située dans l'aile droite, après le grand salon et la salle de musique. Sa mémoire ne l'avait pas trompé. De l'encre, une plume, du papier... Ses directives à son secrétaire furent brèves et précises. Comme il s'était souvent absenté sans prévenir, il n'était peut-être pas trop tard pour éviter que les autorités soient alertées et se lancent à sa recherche.

La main en l'air, Grayson s'arrêta d'écrire. Quelqu'un serait-il ému s'il venait à disparaître? A part ses gens et quelques amis proches, personne, sans doute, ne s'en soucierait. A la Chambre des Lords, il laisserait, certes, un vide politique et ses collègues affecteraient d'être touchés, mais aucun d'entre eux ne le regretterait vraiment. Il fit la moue et haussa les épaules. De telles pensées ne lui ressemblaient guère. N'avait-il pas pour habitude de ne jamais se préoccuper de l'opinion d'autrui?

L'important n'était pas ce qu'on pensait de lui mais les résultats auxquels il était parvenu. Il avait toujours pris ses responsabilités au sérieux et n'avait jamais transigé avec ses principes. Son titre? Il y avait fait honneur et avait su s'illustrer comme tribun, mais également comme homme d'Etat. La fortune dont il avait hérité? Grâce à lui, elle avait fructifié et servi à créer des entreprises et à donner du travail à ceux qui en avaient besoin. Contrairement à certains de ses pairs, il n'avait donc rien à se reprocher. En outre, il avait su également profiter de la vie. Avec modération, mais sans jamais se priver de quoi que ce soit. Que pouvait-il demander de plus ?

Rien, se dit-il avec fermeté. Et pourtant, il avait le sentiment qu'il lui manquait quelque chose, qu'il était passé à côté d'un élément essentiel, un élément que cet idiot de Wycliffe, lui, avait trouvé.

Absurde !

Il prit une profonde inspiration et se remit à écrire — de cette écriture élégante et aristocratique qui était alors la marque des anciens élèves d'Eton et de Cambridge.

Ensuite, il rédigea également une note à l'intention de son majordome. Il aurait aimé que tous ses gens le rejoignent à Hargate, mais une telle invasion était encore un peu prématurée et, après réflexion, il décida qu'un valet de chambre et un cuisinier devraient lui suffire. Pour le moment.

Une fois cette tâche terminée, Grayson plia ensemble les deux feuillets et les scella avec sa chevalière — il

avait trouvé, non sans peine, un bout de cire à cacheter au fond de l'un des tiroirs du secrétaire.

Visiblement, Kate et Lucy ne correspondaient guère avec le monde extérieur, se dit-il en sentant une nouvelle bouffée de fureur monter en lui. Il était vraiment incroyable qu'elles aient vécu ainsi cloîtrées dans cette maison, à la merci de tous les aventuriers et de tous les beaux parleurs du comté.

Grayson était persuadé que Kate n'aurait jamais succombé à l'un de ces don Juan de village, mais il connaissait beaucoup d'hommes peu scrupuleux qui n'hésiteraient pas à abuser d'une femme seule, même contre sa volonté. Les dangers qu'elle avait courus, pendant des années peut-être, le mettaient hors de lui et, en baissant les yeux, il vit avec surprise que ses poings étaient si serrés que leurs articulations en étaient blanchies.

L'espace d'un instant, il les considéra comme s'ils appartenaient à quelqu'un d'autre. Ses amis auraient été étonnés de le surprendre dans un état pareil — lui qui jamais n'élevait la voix, qui jamais ne perdait son calme, même dans les situations les plus périlleuses. Oui, mais quand il imaginait ce qui aurait pu arriver à une créature aussi pure, aussi...

Il jura entre ses dents et abattit avec violence son poing sur la table.

Il avait failli renverser l'encrier! Il fallait qu'il reprenne ses esprits. Avec une lenteur délibérée, il ouvrit les mains et fit jouer ses doigts pour les décrisper. Comment avait-il pu s'emporter de cette façon ? se demanda-t-il en frissonnant. Avec un haussement d'épaules, il mit sa

faiblesse sur le compte de sa blessure et de la mauvaise fièvre qui l'avait ensuite terrassé. Tout au fond de lui-même, une petite voix moqueuse murmurait qu'il y avait peut-être une autre raison à son émoi, mais il refusa de l'écouter.

Quand il eut suffisamment repris son contrôle, il sortit de la bibliothèque et partit à la recherche de Kate. Il n'eut pas besoin d'aller bien loin. Une bonne odeur de pain chaud flottait dans le hall et dans la salle à manger. Il la suivit et trouva la jeune femme dans la cuisine, occupée à préparer le petit déjeuner. En la voyant penchée devant le four, vêtue d'un vieux pantalon rapiécé, il reçut un tel choc qu'il eut de la peine à dissimuler son indignation.

— Je veux que, dès aujourd'hui, vous engagiez quelqu'un pour vous aider ! s'exclama-t-il. Le village le plus proche d'ici est Chesterton, n'est-ce pas ?

Tom faillit s'étouffer et la jeune femme en resta bouche bée.

— Alors, vous... vous savez, bredouilla-t-elle.

Elle avait les joues rouges, mais Grayson ne put déterminer si c'était à cause du feu, de sa surprise ou de leur rencontre de la veille.

— Oui, je sais ! Je sais que cette maison est Hargate et que la fille du comte de Chester a été réduite au rang de fille de cuisine. Mais ce que j'ignore et que j'aimerais connaître, c'est le nom de l'ignoble individu qui est responsable d'un pareil état de fait.

Tom et Kate le regardèrent fixement en silence et Grayson maudit son manque de tact. Il aurait dû être moins direct, moins brutal. Il s'était laissé emporter par

son indignation. Mais ce n'était pas juste ! Nul n'avait le droit de contraindre une jeune fille bien née, même ruinée, à accomplir des tâches aussi dégradantes.

— Un état de fait dont nous nous sommes accommodés, répliqua Kate en lui tournant le dos avec raideur.

Elle avait de la fierté et il l'avait blessée. Il aurait voulu s'excuser, la prendre dans ses bras et lui faire comprendre qu'il était un ami... beaucoup plus qu'un ami. Mais surtout, il avait envie qu'elle lui dise la vérité. Toute la vérité sur sa situation et sur ce tuteur qui avait négligé ses devoirs d'une façon aussi abjecte.

Cependant, il fallait qu'il maîtrise son émoi. Un émoi qui ne laissait pas de l'inquiéter. Ses réactions étaient tellement irrationnelles, tellement excessives...

Il se mordit la lèvre et se dit qu'il devait avancer pas à pas, en prenant soin de ne pas la brusquer.

— Je dois dire que vous vous en accommodez fort bien, concéda-t-il en s'asseyant en face de Tom. Ce pain sent délicieusement bon...

Elle sourit et se détendit légèrement.

— Vous avez faim ?

— Oui, admit-il, tandis qu'elle posait une assiette devant lui. Une faim de loup. Néanmoins, je maintiens qu'un peu d'aide ne vous serait pas inutile. Ne vous inquiétez pas, je prendrai la dépense à ma charge.

Avant qu'elle ait eu le temps de protester, il se retourna vers Tom qui s'était arrêté de manger et le regardait d'un air médusé.

— J'ai écrit deux missives à mes gens. En allant au village, tu t'arrangeras pour qu'un messenger les porte à mon hôtel particulier.

Le vieil homme grimaça.

— Et comment saurai-je si vous n'avez pas l'intention de vous plaindre à la maréchaussée pour la petite égratignure que Kate vous a faite ?

Grayson prit sa fourchette et attaqua avec entrain ses œufs au bacon.

— Une égratignure qui était un fort joli trou dans l'épaule, répliqua-t-il entre deux bouchées. Cependant, votre maîtresse et moi savons tous les deux qu'il s'est agi d'un accident. Et, à moins que vous n'envisagiez de m'assassiner et d'enterrer mon corps dans le parc, vous serez bien obligé de me laisser un jour ou l'autre reprendre contact avec mes gens. Dans le passé, il m'est déjà arrivé de disparaître pendant une semaine ou deux — quand on est jeune, on fait des folies —, mais, tôt ou tard, quelqu'un va finir par s'inquiéter. Les gazettes s'empareront de l'affaire et plus le temps passera, plus il vous sera difficile d'expliquer les raisons pour lesquelles vous m'avez séquestré dans cette maison. Surtout si je me montre moins conciliant que je ne le suis aujourd'hui.

La menace voilée contenue dans sa dernière phrase fit taire les dernières protestations de Tom.

— Comment avez-vous appris qui nous étions ? questionna Kate en prenant place au bout de la table.

Elle était très calme et Grayson ne put s'empêcher d'admirer une nouvelle fois son aplomb. En dépit de sa

fragilité extérieure, elle était forte. Une force qui n'amoindrissait en rien sa beauté.

— Comme je vous l'ai dit auparavant, je suis déjà venu ici. Lorsque je suis sorti dans le parc ce matin, j'ai immédiatement reconnu la façade.

Tom émit un grognement incrédule. Apparemment, il avait oublié leur petite mise au point de la veille.

— Tu as dit quelque chose? s'enquit le marquis de Wroth d'un ton glacial.

Le vieil homme se renfrogna, mais n'osa pas risquer un nouvel affrontement.

— Non, Votre Grâce.

Grayson se retourna avec nonchalance vers Kate.

— Mes parents et moi, poursuivit-il, nous sommes venus ici à l'occasion de votre naissance.

Il aurait voulu lui en dire plus, lui parler du bébé qu'elle avait été et de la joie qu'il avait eue à la prendre dans ses bras, mais ce n'était pas possible en présence de Tom.

Pour sa part, la jeune femme ne parut ni surprise, ni même intéressée par une telle information. Elle hocha simplement la tête, comme si la nouvelle était un autre fardeau à ajouter à ceux qui pesaient déjà sur ses fragiles épaules. Sa méfiance à son égard et l'expression fermée de son visage décurent Grayson. Avait-elle donc une si mauvaise opinion de lui ?

Il serra les mâchoires et aurait sans doute prononcé encore une phrase malheureuse si Lucy n'avait pas choisi cet instant pour faire son entrée dans la cuisine. Visiblement, elle venait de sortir de son lit et trouvait

naturel de venir prendre son petit déjeuner sans avoir participé à sa préparation.

Un coup d'œil suffit à Grayson pour qu'il se rende compte qu'en dépit des revers de fortune des Courtland, la jeune femme n'avait pas renoncé à son rôle et aux prérogatives attachées à sa naissance. Malheureusement, pour y parvenir, elle avait transformé sa sœur en domestique et cette idée suffit à couper l'appétit du marquis de Wroth.

Irrité au-delà du raisonnable par ses poses alanguies, il faillit se lever et la secouer pour la faire revenir à la réalité. Néanmoins, il réussit à se contenir et se contenta de planter rageusement sa fourchette dans sa tranche de bacon.

Que diable lui arrivait-il ? Quand il était au gouvernement, il avait passé des heures à discuter avec des sots sans jamais perdre la tête et voilà que, d'un seul coup, il s'emportait à la moindre contrariété !

— Ainsi, vous allez nous quitter? murmura Kate d'une voix égale, presque impersonnelle.

Sa question piqua un peu plus Grayson. Avait-elle donc tellement hâte d'être débarrassée de lui? Il n'avait jamais eu beaucoup d'estime pour les femmes faciles, mais, cependant, jamais encore il n'avait essuyé une rebuffade, même dans sa jeunesse. La sensation était donc nouvelle et il ne pouvait pas dire qu'elle lui plaisait.

— Non, rétorqua-t-il avec une véhémence qui le surprit lui-même. Je ne partirai pas d'ici avant d'avoir démasqué l'infâme individu qui a usurpé mon nom et mon titre.

En fait, il n'avait nullement besoin de se charger lui-même de cette tâche. Il lui suffisait de mettre sur cette affaire les limiers de Bow Street qui, s'il leur offrait une récompense suffisante, ne mettraient pas longtemps à retrouver le coupable et à le lui amener pieds et poings liés. C'était la solution la plus simple, mais, après réflexion, il la rejeta. Par souci de discrétion. Il avait une place à tenir dans le monde et ne tenait pas à être la risée de ses adversaires politiques. Il imaginait déjà les bons mots, les sous-entendus et les dessins humoristiques : « L'art d'être papa par procuration », « un suppléant très particulier... Le comte de Wroth aurait-il besoin...? »

Cependant, il n'était pas obligé de rester à Hargate. D'autant moins qu'il possédait un pavillon de chasse dans les environs. Si ses souvenirs étaient bons, il était relativement confortable et quelques jours suffiraient pour y faire venir ses gens et ses malles. L'idée était séduisante, mais il la rejeta également car il ne voulait pas éveiller les soupçons de Kate. Non, le mieux était qu'il reste incognito à Hargate. Une décision, se dit-il, qui était dictée par le bon sens et n'avait rien à voir avec sa répugnance à laisser Kate toute seule, avec pour unique compagnie un vieux cocher neurasthénique et une enfant gâtée.

Perdu dans ses méditations, Grayson se rendit compte brusquement que Lucy pleurait dans son assiette.

— Que diable vous arrive-t-il? questionna-t-il sans chercher à cacher son agacement.

Il n'avait guère l'habitude que l'on pleurniche à sa table, mais il se serait sans doute montré plus aimable si Lucy n'avait pas été l'une de ces créatures vaines et geignardes qui l'horripilaient.

La jeune femme lui jeta un regard noir.

— Vous ne pouvez pas rester ici ! Jamais je ne le tolérerai !

Grayson la considéra d'un air étonné.

— Vraiment ? N'avez-vous donc pas envie que je vous aide à découvrir la véritable identité du père de votre enfant ?

Lucy se leva, les yeux exorbités, et un cri de détresse s'échappa de ses lèvres.

— Oh, vous êtes odieux ! Qu'arrivera-t-il lorsque vous l'aurez retrouvé ? Vous le ferez jeter en prison ? Comme... comme un criminel ?

Sur ces mots, elle éclata en sanglots et s'enfuit dans le jardin en laissant la porte ouverte derrière elle.

Un silence presque palpable succéda à son départ. Kate et Tom se regardèrent, puis ils se tournèrent vers Grayson. Le rictus du vieux cocher était franchement hostile, alors que le visage de Kate exprimait un mélange d'exaspération et de réprobation. Le marquis de Wroth jura entre ses dents et se leva. Il n'avait pas le choix.

Avec un dernier coup d'œil empreint de regret à son assiette, il sortit rejoindre Lucy.

8.

Naturellement, ce n'était pas la première fois que Grayson assistait à un drame de ce genre. Londres était plein de jeunes demoiselles capricieuses et de dames sentimentales qui, à la moindre contrariété, avaient des vapeurs ou se laissaient aller à des crises de nerfs incontrôlables. Il lui était arrivé d'intervenir pour leur donner des sels ou pour tenter de les raisonner, mais jamais encore il ne leur avait prêté une oreille compatissante. Il n'avait pas l'âme d'un confident et encore moins celle d'un confesseur. Les femmes le sentaient instinctivement et, en général, elles s'abstenaient de s'épancher en sa présence.

Luttant contre son irritation grandissante, il se dirigea vers le banc de pierre, à l'ombre d'un orme centenaire, sur lequel Lucy s'était réfugiée, recroquevillée sur elle-même, la tête enfouie dans ses bras.

En son for intérieur, il se dit que c'était l'occasion de commencer son enquête. La jeune fille était bouleversée et, avec un peu d'adresse, il pourrait profiter de son état pour lui soutirer les informations dont il avait besoin. S'il avait quitté la cuisine, c'était par calcul et non à cause du regard de Kate ou de son désir de la décharger de l'un des nombreux fardeaux qui l'accablaient.

Il s'approcha lentement du banc et, voyant que la jeune fille restait silencieuse et prostrée, il s'assit à côté d'elle.

— Je vous assure que je n'ai nullement l'intention de faire du mal à votre bien-aimé, déclara-t-il d'une voix très calme.

— C'est ce que vous dites !

— Pourquoi vous mentirais-je ? Je ne vois pas ce que j'aurais à y gagner. Au lieu de vous braquer ainsi, vous devriez plutôt me raconter ce qui s'est passé.

Elle lui tournait le dos et, de temps à autre, un sanglot secouait son corps menu et fragile.

— Que lui voulez-vous, alors ? Il sourit cyniquement.

— En premier lieu, je veux m'assurer que, dorénavant, il n'usurpera plus ni mon nom, ni mon titre, répondit-il sans préciser la manière dont il comptait s'y prendre pour parvenir à un tel résultat.

Le tuer ? Il n'irait pas jusque-là, mais une bonne correction serait sans doute nécessaire.

— Ensuite, poursuivit-il, je ferai de mon mieux pour le convaincre de vous épouser — *à condition qu'il n'ait pas déjà une femme et cinq enfants*, ajouta-t-il intérieurement. Un homme, quel qu'il soit, doit assumer les conséquences de ses actes. De tous ses actes.

Lucy se redressa brusquement et lui fit face.

— Il n'aura pas besoin d'être convaincu ! Nous serions déjà mariés si un événement imprévu ne l'avait pas empêché de revenir auprès de moi. J'en suis sûre ! Quelque chose lui est arrivé !

— Alors, laissez-moi vous aider, suggéra Grayson d'une voix persuasive.

Elle hésita un instant, puis hocha la tête à contrecœur et se tamponna les yeux avec son mouchoir.

Ils étaient remarquablement clairs et Grayson se demanda jusqu'à quel point son chagrin avait été sincère. N'y avait-il pas eu une part de comédie? Un désir, plus ou moins conscient, d'attirer l'attention sur elle?

Elle baissa la tête et soupira tragiquement.

— Vous ne pouvez pas savoir quelle a été ma vie depuis la mort de papa !

— Parlez. Je vous écoute.

Lucy battit des cils. Elle connaissait tous les artifices de son sexe, mais le marquis de Wroth était imperméable à ce genre de minauderies.

— Oh, cela a été positivement affreux ! Enfermée ici sans jamais voir personne, sans même une robe convenable. Il y a eu des moments où j'ai eu envie de mourir.

— Vous aviez votre sœur, pourtant, objecta Grayson.

— Kate? Elle ne trouve aucun plaisir à s'habiller et les bals l'ennuient. Cela ne la gêne même pas de s'abîmer les mains en faisant la cuisine et le ménage ! Comme une vulgaire fille de cuisine.

Grayson l'aurait volontiers contredite sur ce point, mais il préféra s'en abstenir — au moins pour le moment. Lucy s'était mise à parler et il ne voulait surtout pas interrompre sa confession en lui rappelant que Kate, étant l'aînée, avait été obligée d'assumer ses responsabilités. Ce qu'elle avait fait sans se plaindre et, apparemment, sans recevoir, en échange, la moindre reconnaissance.

Lucy fit la moue.

— Rien ou presque ne réussit à la toucher, poursuivait-elle sur un ton agressif, comme si elle avait senti qu'il ne l'approuvait pas. Elle est insensible, mais moi, j'ai un tempérament plus délicat, plus... fragile. Je ne pouvais pas supporter une existence aussi rude. Et puis, j'avais besoin de compagnie, de gens à qui parler. Tom est gentil, mais il ne sera toujours qu'un rustre dépourvu de toute conversation. C'est ainsi que j'ai commencé à faire de longues promenades — au village ou en ville — pour échapper à ma prison. Puis, un jour, en rentrant à Hargate par la forêt, je l'ai rencontré.

Grayson resta silencieux, espérant que le récit de Lucy allait lui apporter des indices quant à l'identité de son mystérieux séducteur.

— Il m'a dit qu'il possédait un pavillon de chasse non loin d'ici et... que j'étais la plus jolie nymphe qu'il ait jamais rencontrée. Il était beau et savait si bien parler ! Il m'a donné rendez-vous pour le lendemain et, ensuite, nous nous sommes revus presque chaque jour.

— Dans la forêt ?

Elle le regarda en fronçant les sourcils, comme si elle trouvait sa question stupide.

— Bien sûr !

— Vous n'êtes donc jamais entrée dans son pavillon de chasse ?

— Oh non ! s'exclama-t-elle comme si elle était choquée par une pareille suggestion. Il ne voulait pas que les domestiques soient au courant de... de notre liaison. Nous nous rencontrions dans une maison forestière abandonnée.

Grayson hocha la tête. Son pavillon de chasse n'avait donc pas servi à abriter des amours illicites. C'était déjà quelque chose. Mais cet ignoble individu avait eu le front d'emmener la fille d'un comte dans une vieille mesure en ruine, comme si elle avait été une vulgaire ribaude! A cette idée, son sang ne fit qu'un tour. Il ne se souciait guère de Lucy, mais elle était la sœur de Kate et, s'il l'avait tenu entre ses mains, il aurait volontiers étranglé le forban qui avait osé la déshonorer d'une façon aussi vile.

Il était furieux, mais il resta impassible afin de ne pas effaroucher la jeune femme.

— Et ensuite?

Lucy eut assez de pudeur pour rougir et détourner les yeux.

— Je... *Au bout d'un certain temps, j'ai commencé à avoir des inquiétudes. Lorsque je lui en ai fait part, il a été aussi ennuyé que moi, mais il s'est montré encore plus gentil que d'habitude. Il... il m'a dit de ne pas me faire de souci. Que tout finirait par s'arranger. Je suppose qu'il avait très peur de la réaction de mon tuteur.*

— De votre tuteur? répéta Grayson.

— Oui. Oncle Jasper !

— Le frère de votre mère, je suppose. Où est-il actuellement ?

Lucy haussa les épaules.

— Comment le saurais-je? A Vienne, à Rome, à Paris... Il voyage sans cesse. Il n'est pas venu une seule fois ici. Kate lui a écrit, mais il n'a jamais répondu à ses lettres.

— Et le notaire qui s'occupe de vos affaires? La jeune femme soupira.

— Kate est allée le voir après la mort de papa, mais il lui a dit qu'il ne pouvait rien faire pour nous. Oncle Jasper restera notre tuteur tant que nous ne serons pas mariées.

Elle grimaça et sa voix se remplit d'amertume.

— Mon bien-aimé n'aurait jamais eu l'autorisation de m'épouser. Je lui ai demandé de m'enlever, mais il n'a pas voulu prendre un tel risque. Il ne voulait pas ruiner ma réputation, ajouta-t-elle en regardant Grayson comme si elle le mettait au défi de la contredire. Il devait aller demander ma main à oncle Jasper. Et maintenant, je... j'ai peur qu'il ne lui soit arrivé quelque chose.

Grayson hocha la tête.

Il comprenait ses inquiétudes. Ce Jasper avait déjà montré ce dont il était capable. Selon toute vraisemblance, il avait dilapidé l'héritage de ses nièces et ne leur avait laissé qu'une grande maison vide et très coûteuse à entretenir. Une maison qui devait être grevée par un majorât, car, sinon, il l'aurait sans doute déjà vendue.

Ses mornes réflexions furent interrompues par une nouvelle crise de larmes de la jeune femme. Elle appuya sa tête contre lui et, distraitement, il passa un bras apaisant autour de ses épaules.

— Allons, allons... calmez-vous. Je vous promets que je retrouverai ce Jasper et que je saurai lui faire rendre gorge. Maintenant, parlez-moi de votre bien-aimé. A quoi ressemble-t-il? Lucy renifla.

— Il est grand, jeune et beau, avec des yeux bleus et des cheveux bruns, légèrement bouclés. Mais, surtout, il est gentil. Il n'est pas cruel comme certains hommes que je préfère ne pas nommer.

— Qu'entendez-vous par là? s'enquit Grayson d'une voix légèrement agacée.

— Il n'a pas votre insupportable arrogance et il ne me parle pas comme si j'étais une enfant ou une bécasse, répliqua-t-elle en lui jetant un regard hostile. Lui, au moins, il sait me comprendre.

Au fur et à mesure qu'elle parlait, un soupçon avait commencé à se former dans l'esprit de Wroth et un sourire involontaire erra sur ses lèvres.

— Et, en plus, vous vous moquez de moi ! s'exclama Lucy. Oh, je vous hais !

Loin d'être insulté, Grayson la contempla d'un air amusé.

— Vraiment?

— Oui, je vous hais ! Il m'avait dit qu'il était le marquis de Wroth et je l'avais cru. Votre arrivée a tout gâché. A cause de vous, j'ai perdu les dernières illusions qui me restaient encore.

Grayson la regarda avec stupéfaction. Jamais il n'aurait imaginé qu'elle était capable d'analyser avec une pareille clairvoyance l'aversion instinctive qu'elle éprouvait à son égard. Si elle le détestait autant, c'était parce qu'il avait détruit son rêve. Une telle attitude était absurde, mais elle l'assumait avec courage.

Il la considéra avec des yeux nouveaux et se demanda si, derrière ses mines de petite fille capricieuse, elle

n'était pas plus proche de Kate qu'il ne l'avait pensé. Peut-être...

Enfin, quelle que soit sa disposition à son égard, il avait pris l'engagement de l'aider. Il retrouverait donc l'amant volage. Pour Lucy, bien sûr, mais aussi pour lui-même, afin de le dissuader d'usurper encore son nom.

Il fronça les sourcils et se mordit la lèvre.

Si ses soupçons se concrétisaient, Lucy aurait sans doute de nouvelles raisons de le haïr.

Pendant un long moment, Kate regarda fixement la porte du jardin. Le marquis de Wroth était sorti consoler Lucy! Jamais elle ne l'aurait cru capable d'une telle compassion. N'aurait-elle pas dû le retenir, y aller à sa place ? Sans doute, mais elle se sentait comme paralysée et, secrètement, tout au fond d'elle-même, elle était soulagée de pouvoir échapper à cette nouvelle corvée.

Tom marmonna deux ou trois jurons entre ses dents.

— Quelle arrogance ! Si on le laissait faire, il régenterait tout dans cette maison !

Kate hocha la tête et un sourire erra sur ses lèvres. Elle aimait l'autorité naturelle de Grayson, son regard hautain et impérial. *Viens dans l'eau avec moi, Kate...* Au souvenir de ses paroles et de son regard plein de lascivité, elle rougit. Il n'avait pas élevé la voix, mais sa requête ressemblait à un ordre et elle avait failli lui obéir. A cette idée, elle ne put s'empêcher de frissonner.

— Vous n'allez tout de même pas le laisser seul avec elle? questionna Tom en lui jetant un regard plein de reproche.

Kate tressaillit. Elle était lasse. Terriblement lasse. Les responsabilités, travailler du matin au soir, sans jamais recevoir le moindre remerciement... Quel mal y avait-il à laisser Grayson s'occuper de Lucy? Ce serait si facile de se reposer sur lui! Oui, mais jusqu'au irait-il? Leur liberté ne serait-elle pas à jamais compromise?

— Il va lui faire plus de mal que de bien, insista le vieux cocher.

Tom avait raison. Grayson n'était pas du tout l'homme de la situation. Lucy était bouleversée et, avec ses manières autoritaires, il n'arriverait à rien, si ce n'est à l'effaroucher un peu plus.

C'était sa sœur. Elle n'avait pas le droit de l'abandonner.

Elle se raidit et se leva lentement. Elle n'avait aucune envie de passer une heure entière à consoler Lucy, mais elle n'avait pas le choix. C'était son devoir. Un devoir sacré.

Le parc était dans un bien triste état. Elle l'avait beaucoup négligé depuis quelque temps et, mentalement, elle nota tous les travaux qui l'attendaient. Bêcher les parterres, couper les fleurs fanées, tondre la pelouse... Jamais elle ne réussirait à les terminer avant l'automne! Une pensée qui ne fit rien pour rendre son humeur moins morose. Elle tenta de la chasser en se disant qu'elle devrait plutôt se réjouir du beau temps et de la fin, tant espérée, des intempéries.

Clignant des yeux dans la lumière du soleil, elle aperçut Grayson et Lucy, assis côte à côte sous le grand orme et elle se dirigea vers eux à pas mesurés. Des pas qui se ralentirent encore, lorsqu'elle vit sa sœur appuyer

sa tête contre le torse de son compagnon. Il mit son bras autour de ses épaules et, cette fois-ci, Kate s'arrêta net. Pendant un long moment, elle regarda la scène fixement, trop médusée pour pouvoir en comprendre la signification.

Il n'y avait pourtant qu'une seule raison pour qu'un homme serre une femme dans ses bras et, si elle en jugeait à son expérience personnelle, elle savait que les appétits charnels de Grayson n'avaient été nullement atténués par sa blessure ou par sa fièvre. Au contraire. N'avait-il pas essayé, à plusieurs reprises, de la séduire? Pas plus tard que la veille, il avait... Les joues de Kate s'enflammèrent — non plus d'embarras, mais d'indignation. Avait-il éprouvé pour elle autre chose qu'un désir bestial? N'avait-elle pas été simplement une proie commode et facile? Un corps comme un autre, juste bon à satisfaire ses pulsions ?

Un vertige la saisit et elle dut s'appuyer contre un arbre pour ne pas perdre l'équilibre. Pouvait-elle refuser de croire ce que voyaient ses yeux ? Non. Elle avait été trop naïve. Elle aurait dû se méfier, rester sur ses gardes. Une bonne fortune ! Voilà ce qu'elle aurait été pour le marquis de Wroth.

Pourquoi ne tenterait-il pas sa chance avec Lucy ?

Lucy était délicate. Une poupée à la peau douce, toujours fraîche et pomponnée, comme une vraie demoiselle. Et puis, il y avait ses mains. Des mains qui n'étaient pas rouges et calleuses comme les siennes. Sans parler de ses manières. Elle, au moins, ne jurait pas et ne s'habillait pas en garçon !

Elle laissait sa tête reposer contre la poitrine de Grayson. Il sentait son parfum, s'en enivrait, peut-être... Ses lèvres bougeaient... Lui murmurait-il des mots tendres et suaves ?

En voyant sa main nue qui glissait sur les épaules de sa sœur, Kate retint son souffle. Elle avait mal. Une douleur au fond de la poitrine qui l'empêchait de respirer. Elle lutta, puis, brusquement, détourna les yeux et décréta que la scène à laquelle elle venait d'assister n'avait aucune importance.

Tom avait eu raison. Tout lord qu'il était, le marquis de Wroth n'était qu'un homme comme les autres. Un homme gâté par l'argent et le pouvoir. Ses belles paroles avaient réussi à la tromper, mais, maintenant, elle savait à quoi s'en tenir. La leçon resterait à jamais gravée dans sa mémoire.

Oui, mais il y avait encore Lucy. Elle avait le devoir de la protéger.

*

* *

Tom n'eut aucune peine à trouver l'entrée de service et frappa bruyamment, furieux de devoir jouer les garçons de course pour le haut et puissant marquis de Wroth. Grayson, comme l'appelait Katie, se dit-il avec une moue belliqueuse. L'homme s'était insinué dans les bonnes grâces de la jeune femme avec une habileté machiavélique et si elle n'y prenait pas garde, il ne tarderait pas à s'insinuer également sous ses jupes ou, plutôt, dans son pantalon.

Il ne croyait pas un mot de ses belles paroles. Tous ces grands seigneurs étaient des fourbes, corrompus par

l'argent et par le pouvoir. Il avait des yeux pour voir et il avait vu comment le marquis regardait Kate — comme un loup à l'affût au coin d'un bois.

Le vieux cocher marmonna un juron et tambourina de plus belle. Étaient-ils donc sourds dans cette maison?

Le poing levé, il s'apprêtait à frapper de nouveau, lorsque, soudain, le battant pivota devant une femme au visage avenant et au tour de taille impressionnant. La cuisinière, sans doute.

— Vous désirez? questionna-t-elle en s'essuyant les mains sur son tablier.

Tom laissa retomber son bras lentement et grimaça un sourire.

— J'ai un message de Sa Grâce. Pour son majordome, M. Badcock.

— Vous dites que vous avez une lettre de monsieur le marquis? s'exclama-t-elle d'une voix tout excitée.

Il hocha la tête et, avant qu'il ait eu le temps de réagir, elle lui prit le bras et l'entraîna dans une vaste cuisine où une douzaine de serviteurs étaient assis autour d'une grande table de ferme.

— Nous avons des nouvelles ! cria-t-elle joyeusement à la cantonade.

Aussitôt, tout le monde se leva et se mit à parler en même temps.

— Joan, va chercher Badcock !

— J'y vais tout de suite, Meg ! répondit une petite soubrette.

Elle sortit en courant, tandis que Meg faisait asseoir Tom et insistait pour qu'il mange avec eux. Le vieux

cocher regarda avec stupéfaction les victuailles posées sur la table et jeta un coup d'œil incertain à la cuisinière.

— Tous ces mets... Profiteriez-vous de l'absence de votre maître pour vider le garde-manger?

Meg s'esclaffa comme si c'était la meilleure plaisanterie de l'année et lui donna une claque amicale sur l'épaule — avec une telle vigueur qu'il faillit s'affaler la tête la première dans l'assiette de charcuterie qu'on avait posée devant lui. Comme il y avait longtemps qu'il n'avait pas mangé à sa faim, il ne se fit pas prier pour faire honneur à une aussi appétissante provende.

Lorsque M. Badcock arriva, Tom avait la bouche pleine. Il extirpa la lettre de Wroth de sa poche et la lui tendit sans un mot.

Le visage impassible, le majordome décacheta la missive et la parcourut rapidement des yeux. Malgré lui, Tom ne put s'empêcher d'être impressionné par l'élégance de sa livrée. Il avait plus l'air d'un lord que Wroth lui-même !

Quand il eut terminé sa lecture, il appela un valet de pied et lui tendit la deuxième lettre.

— John! Va porter ce message au secrétaire de Sa Grâce ! Quant à toi, attends-moi ici, ordonna-t-il à Tom.

Son ton impérieux fit sursauter le vieux cocher. Si le pâté en croûte de Meg n'avait pas été aussi succulent, il lui aurait répondu vertement, mais il n'avait pas envie de s'en aller avant d'avoir profité pleinement d'une pareille aubaine. Aussi, il se contenta de hocher la tête et continua de manger lentement, en savourant chaque bouchée.

— Meg, vous venez?

Une fois Badcock et la cuisinière sortis, les autres domestiques bombardèrent Tom de questions, mais il resta obstinément silencieux. Il n'allait pas mettre Lucy et Kate en danger en racontant à cette bande de bavards les mésaventures de leur maître !

— Il va bien, au moins? insista un garçon d'écurie. Son ton avait été si farouche que le vieux cocher se sentit obligé de répondre.

— Oui, marmonna-t-il laconiquement. Aussi bien que possible.

Le garçon remercia le ciel avec des transports d'allégresse et Tom écouta d'un air intrigué ses compagnons se perdre en conjectures sur les raisons qui avaient motivé l'absence de leur maître. Le jeu ? Ses tournées des tripots de la ville avaient laissé des souvenirs mémorables et, souvent, il était revenu les poches pleines d'or. Un or qu'il avait distribué sans compter à ses serviteurs. Un coup politique ? Il était coutumier de ce genre de disparitions — un stratagème pour démasquer ses adversaires et les confondre. A moins que l'aiguillon de l'amour...

L'intérêt qu'ils portaient au marquis de Wroth avait l'air sincère et Tom ne laissa pas d'en être surpris. L'aimaient-ils vraiment?

A cette pensée, il perdit une bonne partie de son entrain. Il continua à manger, mais en y prenant un plaisir mitigé. Il jura intérieurement. Même quand il n'était pas là, ce diable de Wroth était capable de vous couper l'appétit!

D'un geste machinal, il repoussa son assiette. Il n'avait plus faim. Au même instant, Meg réapparut et

donna des ordres précis et circonstanciés à trois ou quatre femmes de chambre qui, aussitôt, se levèrent de table et se hâtèrent d'aller effectuer les tâches qui leur avaient été dévolues. Visiblement, la cuisinière avait autre chose en tête qu'un vieux cocher qui, somme toute, avait seulement servi de garçon de course. Les sourcils froncés, Tom se leva et se dirigea vers le hall. En y arrivant, il faillit entrer en collision avec le majordome qui descendait l'escalier suivi par quatre valets de pied qui portaient deux grosses malles de cuir.

— Chargez ces bagages dans le... le véhicule de Monsieur, déclara Badcock en ouvrant la porte et en jetant un coup d'œil hautain à la vieille calèche garée devant la porte.

Tom s'empourpra et tenta de les arrêter.

— Eh, attendez! Qu'est-ce que cela signifie?

— Sa Grâce désire qu'on lui apporte ses effets personnels, répondit le majordome en le toisant avec dédain.

Deux malles pleines ! Le vieux cocher grommela, mais les laissa attacher les bagages à l'arrière de la voiture. Il venait de monter sur son siège lorsque Meg apparut avec d'autres boîtes et paquets.

— Votre fille est toujours à la recherche d'une place de couturière, n'est-ce pas? lui demanda le majordome.

— Oui, monsieur Badcock, acquiesça Meg avec un large sourire.

— Alors, nous allons l'emmener avec nous. Si rien ne la retient à Londres, naturellement.

— Oh, merci, monsieur Badcock ! Dieu vous bénisse et bénisse Sa Grâce ! s'exclama-t-elle en rentrant dans l'hôtel particulier.

Tom faillit tomber de son siège.

— Qu'est-ce que cela signifie encore ? cria-t-il d'une voix furieuse.

Le majordome le considéra d'un air ennuyé et vaguement agacé.

— Nous allons nous rendre d'abord chez Mme Leeds, à Little Man Row. Elle est couturière et pourra nous conseiller dans nos achats.

— Quels achats ?

— Mais... les pièces d'étoffe que monsieur le marquis a demandées !

Tom en resta bouche bée.

— N'a-t-il pas déjà assez de vêtements dans ces malles ? Voulez-vous dire que cette dame va lui en confectionner d'autres ?

— Certainement pas ! s'exclama Badcock en prenant un air choqué. Sa Grâce s'habille exclusivement chez les plus grands tailleurs de Londres.

Les doigts de Tom se crispèrent. Il l'aurait volontiers étranglé.

— Alors, que diable allons-nous acheter ?

— Les tissus, rubans et dentelles dont nous devons faire l'acquisition sont destinés à deux jeunes demoiselles que je n'ai pas encore eu le plaisir de rencontrer. Mme Leeds sera chargée de...

— Eh, attendez une minute, Noddycock !

— Badcock.

— Peu importe votre nom ! On ne m'a pas chargé de ramener une femme avec moi.

— Si, affirma Badcock en prenant la lettre de son maître dans sa poche et en la lui mettant sous le nez. Sa Grâce me demande, expressément, d'emmener une couturière avec moi.

— Avec *vous* ? Et où donc croyez-vous aller comme cela?

— Là où est M. le marquis, mon brave, répondit le majordome avec hauteur. Mon travail est de le servir, partout où il se trouve.

Avant que Tom ait eu le temps de protester, Meg surgit, un chapeau sur la tête et un sac à la main.

D'abord, Tom crut qu'elle avait seulement apporté des bagages supplémentaires, mais, en voyant que Badcock l'aidait à monter dans la calèche, il dut se rendre à l'évidence. Elle venait également !

— Fouette, cocher! cria le majordome en s'installant également à l'intérieur de la voiture.

Tom serra les dents. Il n'avait pas d'ordre à recevoir de Wroth et encore moins de ce majordome empesé et cérémonieux. Il était un homme libre et, jusqu'à présent, Katie, Lucy et lui s'étaient fort bien passés de ce joli marquis. S'il s'écoutait, il descendrait de son siège et sortirait sans ménagement ces deux intrus de sa voiture! Plus il réfléchissait et plus l'idée lui plaisait. La seule chose qui le retenait était l'image de Kate dans son pantalon rapiécé et de Lucy occupée à retailer les vieilles robes de sa mère.

Et puis, il y avait Meg. Tom avait eu un avant-goût de sa cuisine. Même provisoire, sa présence à Hargate

apporterait un agréable changement. Quant à Badcock, il le déchargerait de travaux fastidieux. Ainsi, il aurait davantage de temps pour surveiller Wroth.

Mortifié de ses propres faiblesses, Tom grommela et rassembla ses rênes. Au fond de lui-même, il avait l'impression qu'ils n'avaient pas fini de regretter leur expédition chez le marquis de Wroth.

En entendant la voiture rentrer, Grayson sortit sur le perron de Hargate. Badcock fut le premier à descendre de voiture. Lorsqu'il vit la tenue de son maître, il s'arrêta net et ouvrit la bouche, comme s'il manquait d'air. Mais Meg était déjà à terre. Avec son exubérance habituelle, elle se précipita vers le marquis de Wroth, en riant aux larmes et en poussant des cris de joie.

— Dieu soit loué ! Dieu soit loué ! Vous êtes vivant et en bonne santé !

Ils étaient tous les deux à son service depuis de nombreuses années et Grayson savait qu'il pouvait compter sur leur entière loyauté. Dès que Badcock se fut remis de sa stupeur, il présenta une jeune femme à son maître. Mme Leeds, la fille de Meg.

— Oh, Votre Grâce, appelez-moi Ellen, je vous en prie ! déclara-t-elle en ébauchant une révérence. Je suis tellement heureuse que vous ayez bien voulu m'offrir ce travail ! Depuis la mort de mon Jimmy, la vie a été bien dure. Et puis, j'ai tellement entendu ma mère chanter vos louanges que je suis tout excitée à l'idée de vous servir. Attendez seulement d'avoir vu les tissus adorables que nous avons apportés !

Se retournant vers la calèche, elle sortit un rouleau d'étoffe — une soie violette, très fine, qui s'accorderait à la perfection avec les yeux de Kate. Grayson la palpa longuement et hocha la tête. Oui. Elle irait à la perfection. Il imagina la jeune femme drapée dans ce tissu délicat et son cœur se mit à battre plus vite.

— C'est bien, murmura-t-il. Très bien, même. Tom va vous montrer vos quartiers.

Ignorant le regard noir du cocher, il adressa un signe de tête à ses serviteurs et, le rouleau d'étoffe sous le bras, rentra dans la maison pour partir à la recherche de Kate. Il ne l'avait pas vue depuis le matin et sa compagnie lui manquait. Il ne s'était jamais beaucoup intéressé aux vêtements féminins, mais, maintenant, il avait hâte de la voir dans ses nouveaux atours : un corsage de soie, avec un profond décolleté, un chemisier en dentelle, des bas, des sous-vêtements affriolants, des jarretières... S'habillant et se déshabillant pour lui. Rien que pour lui.

Lorsqu'il arriva dans la cuisine, il avait un sourire aux lèvres. Un sourire plein d'anticipation. Il s'arrêta sur le seuil de la porte et fut surpris par la violence de sa réaction quand il la vit. Jamais son désir pour elle n'avait été aussi exacerbé ! Son regard glissa sur ses cheveux bouclés, sur sa nuque, sur son dos et atteignit enfin ses reins de ballerine. Il avait l'impression qu'un fleuve de lave coulait dans ses veines. Ses collègues qui avaient toujours loué sa maîtrise de soi auraient été surpris de le voir dans un pareil état d'excitation. Attendre ! Toujours attendre. La torture était horrible.

Comme si elle avait senti sa présence, Kate se retourna, mais ne lui jeta qu'un rapide regard.

— Tom est revenu, déclara Grayson en s'efforçant de calmer les battements de son cœur.

— C'est bien.

La voix de Kate était froide, impersonnelle.

— Mon majordome est arrivé avec lui, ainsi que ma cuisinière et une jeune veuve qui...

Elle releva brusquement la tête et il eut l'impression qu'une lueur de colère avait brillé dans son regard.

— Nous n'avons pas les moyens de nourrir trois bouches de plus !

Le marquis de Wroth haussa les sourcils, surpris par la violence de sa réaction.

— J'enverrai Tom acheter des provisions au village. Naturellement, comme il s'agit de mes gens, c'est à moi qu'il revient de subvenir à leur entretien.

— Vraiment, vous vous en chargez? s'enquit-elle sur un ton belliqueux.

— Bien sûr!

— Vous ne pouvez donc pas vivre sans votre valet de chambre ? questionna-t-elle avec mépris.

Grayson haussa les épaules.

— Je crois avoir prouvé que j'en étais capable, mais je ne vois pas pourquoi je me passerais de ses services.

— Et cette jeune veuve dont vous m'avez parlé? Quels services est-elle supposée vous rendre ?

Le marquis de Wroth fronça les sourcils.

— Je l'ai engagée pour vous confectionner une nouvelle garde-robe, à vous et à votre sœur.

Il posa le rouleau au bout de la table et l'étoffe se déroula en chatoyant, telle une rivière de saphir, dans le flamboiement du soleil couchant.

Kate lui accorda à peine un coup d'œil.

— Je n'ai pas besoin de vos robes et de vos fanfreluches !

— Que diable vous arrive-t-il ? Elle haussa les épaules.

— Les vêtements que j'ai me suffisent. Voilà tout, répliqua-t-elle en relevant le menton avec défi.

L'avait-il de nouveau froissée dans sa fierté ? Elle ne préférait tout de même pas ses haillons aux robes neuves qu'il voulait lui offrir !

— Quel genre de paiement escomptez-vous en échange de ces présents ? poursuivit-elle sur un ton agressif. Oh, vous n'avez pas besoin de me le dire ! J'ai deviné votre jeu. Vous vous imaginez sans doute que Lucy est une proie facile. Après tout, elle ne risque plus grand-chose maintenant... Mais je vous préviens : je ne vous laisserai pas jouer avec ses sentiments !

Pendant quelques instants, Grayson fut tellement stupéfait qu'il ne trouva rien à lui répondre. Puis, brusquement, il rejeta la tête en arrière et éclata de rire. Mais il y avait une telle détermination dans le regard de la jeune femme qu'il retrouva presque aussitôt son sérieux. Elle était prête à se battre jusqu'à la mort pour l'honneur de sa sœur !

— Je vous assure que je n'ai aucune visée sur Lucy, affirma-t-il gravement.

Elle le considéra d'un air soupçonneux et il se demanda comment il pourrait réussir à gagner sa confiance.

— Je vous ai vus tous les deux ce matin dans le parc. Grayson haussa un sourcil étonné.

— Ce matin ? Dans le parc ? Si je suis allé la rejoindre, c'est à cause des regards accusateurs que vous me lanciez, vous et votre cocher ! Je me suis seulement efforcé de la consoler, mais, si cela vous a déplu, je vous promets que, dorénavant, je ne resterai plus jamais seul en sa compagnie.

Il s'interrompit et un sourire narquois naquit sur ses lèvres.

— Même si vous êtes encore plus délicieuse quand vous êtes jalouse.

Kate secoua la tête et fit un pas en arrière, mais son trouble n'échappa pas à Grayson. Il avait deviné juste.

En trois rapides enjambées, il la rejoignit et l'obligea à lever les yeux vers lui.

— Vos inquiétudes à propos de Lucy sont absurdes, murmura-t-il d'une voix rauque. Vous le savez aussi bien que moi. Il n'y a qu'une seule femme dont j'ai envie dans cette maison... Vous.

Les yeux de Kate s'élargirent. Très doucement, il la prit dans ses bras et leurs bouches se joignirent. Il lui caressait les joues, la nuque, le dos... Un long frisson le parcourut et il sentit monter en lui un désir irrésistible.

Il avait eu seulement l'intention d'effacer ses soupçons par un baiser, mais la douce tiédeur de son corps était un piège trop insidieux pour qu'il réussisse à garder la tête froide.

Elle frémissait, ses seins se tendaient contre son torse. Soudain, elle jeta les bras autour de son cou.

C'était comme si un vent de folie avait soufflé sur eux et tout emporté sur son passage. Elle gémissait et ondulait contre lui. Oh... Jamais il n'avait eu autant envie d'une femme!

Maintenant. Tout de suite.

Juste au moment où il allait l'allonger sur la table, une petite toux embarrassée lui fit relever la tête.

— Euh... hum!

Badcock était debout à l'autre bout de la pièce, le visage parfaitement impassible.

— Vous vous apprêtiez à dîner, Votre Grâce ? s'enquit le majordome d'une voix compassée.

Lentement, à contrecœur, Grayson se dégagait de l'étreinte de Kate.

— Non, Badcock, répondit-il avec un calme irréal. Nous étions seulement en train d'examiner cette pièce d'étoffe. Elle est vraiment magnifique. Tu pourras féliciter Mme Leeds.

Le majordome hocha la tête.

— Oui, acquiesça-t-il. Elle fera une très belle robe pour mademoiselle.

Tandis que Kate s'enfuyait, les joues en feu, Grayson éprouva un horrible remords. Il avait été sur le point de déflorer Kate sur la table de la cuisine, au risque d'être interrompu par Lucy ou, pire encore, par Meg ou par Tom ! Heureusement, Badcock était arrivé à temps.

Les yeux pleins de frustration, il regarda le majordome en se demandant s'il devait l'étrangler ou le remercier de son intervention.

9.

Sa tasse de thé à peine terminée, Kate marmonna une brève excuse et quitta la table du petit déjeuner. Grayson la suivit des yeux, ennuyé par la façon dont elle avait affecté de l'ignorer depuis la veille. Ne devrait-il pas la rejoindre, tenter de parlementer avec elle? Non, il était trop tôt. Il valait mieux qu'il laisse passer un peu de temps. Elle devait être encore mortifiée, honteuse d'avoir été surprise dans une posture pour le moins... scabreuse. Visiblement, elle n'était pas du genre à se laisser aller à de tels débordements en public.

Lui non plus d'ailleurs.

Il ne savait pas quel démon s'était emparé de lui, mais il louait le ciel que Badcock l'ait interrompu avant qu'il ait commis l'irréparable. Il avait eu de la chance. Beaucoup de chance. Si, au lieu de son majordome, c'était le vieux cocher irascible qui était entré dans la cuisine, il se serait sans doute retrouvé avec un couteau planté entre les épaules !

Mourir dans les bras de Kate.

Il imagina la scène : les yeux horrifiés de la jeune femme, le sang...

Tom était assis en face de lui, mais, pour le moment, il n'avait aucune intention meurtrière à son égard. Au contraire. Il repoussa son assiette et un soupir d'aise s'échappa de ses lèvres.

— Je dois dire, Votre Grâce, que vous avez eu la main heureuse lorsque vous avez engagé votre cuisinière.

— Meg est un véritable trésor, acquiesça Grayson, mais je ne puis m'attribuer le mérite de l'avoir engagée. C'est à ma mère qu'il revient. Elle était pétrie de bon sens et avait assez d'intuition pour reconnaître au premier coup d'œil les aptitudes des gens qui se présentaient chez elle.

Tom, à l'évidence, aimait les plaisirs de la table, mais n'appréciait guère devoir plumer un poulet et encore moins se mettre lui-même devant le fourneau.

— Maintenant que nos estomacs sont rassasiés, il serait temps que nous songions à débusquer mon imposteur, déclara Grayson, les yeux mi-clos. Connais-tu l'endroit où Lucy et son amant se donnaient rendez-vous?

Tom ouvrit la bouche et son visage devint écarlate.

— De quoi parlez-vous ?

— Lucy m'a dit qu'elle le rencontrait dans une mesure abandonnée, non loin de mon pavillon de chasse. Peux-tu m'emmener là-bas ?

— Pour quoi faire? questionna le vieux cocher d'un ton soupçonneux.

— J'aimerais y jeter un coup d'œil. Avec un peu de chance, j'y trouverai des indices qui m'aideront à identifier ce coureur de jupons.

Tom grommela un juron entre ses dents.

— C'est une ancienne maison forestière. Après que Lucy nous eut raconté son malheur, j'y ai attendu ce bâtard pendant des nuits entières, mais il s'est bien gardé de revenir. Il est parti et bien parti. De ce côté-là, vous n'avez pas d'illusions à vous faire, et il n'y a rien là-bas qui vous aidera à vous mettre sur sa piste.

Grayson haussa un sourcil agacé.

— Tu m'excuseras, mais j'ai envie de voir les lieux moi-même.

Tom haussa les épaules.

— Comme vous voudrez, Votre Grâce. Meg m'a demandé de l'emmener faire des courses au village, mais j'ai le temps de vous y conduire auparavant.

Grayson hocha la tête. Il n'avait aucune confiance dans la sagacité du vieux cocher et n'était donc nullement découragé par son pessimisme. Si l'amant de Lucy avait laissé des traces, il les découvrirait.

Ensuite, ce ne serait qu'une question de temps et de patience.

Une heure plus tard, cependant, il fut forcé d'admettre que Tom avait eu raison. La petite maison qui avait abrité les ébats des deux jeunes gens était meublée d'une façon rudimentaire : un lit étroit, une table, des chaises et quelques ustensiles de cuisine. Grayson en fit le tour et retourna machinalement les couvertures.

Le vieux cocher le regarda faire avec un sourire mi-ironique, mi-suffisant.

— Elles viennent de Hargate, déclara-t-il. C'est Lucy qui les a apportées.

Grayson hocha la tête et s'agenouilla pour jeter un coup d'œil sous le lit. De la poussière et des moutons. Visiblement, la jeune femme ne s'était pas plus souciée du ménage dans son nid d'amour qu'à Hargate.

Abandonnant ce coin de la pièce, il examina la table et la vaisselle en étain, à la recherche d'une marque distinctive, mais n'en trouva aucune.

Ensuite, il remua la cendre de la cheminée avec un bâton, mais, là non plus, ses investigations ne donnèrent aucun résultat.

— Rien, murmura-t-il en s'asseyant sur les talons.

— Je vous l'avais dit, Votre Grâce, commenta Tom d'une voix triomphante. C'est sans espoir.

Grayson releva brusquement la tête.

— Rien n'est jamais sans espoir! affirma-t-il avec conviction. Puisque cette maison ne nous fournit pas de réponse, nous allons poursuivre notre enquête ailleurs. Dans les environs, pour commencer.

Avec le bout de son bâton, il dessina une croix sur la terre battue.

— Voici Hargate...

Avec une lenteur méthodique, il traça un cercle autour de la croix.

— Tu vas réfléchir et m'énumérer les gens qui habitent dans un rayon de dix miles aux alentours.

Tom regarda fixement le croquis.

— Pourquoi habiterait-il près d'ici? questionna-t-il sur un ton agressif. La plupart de vos nobles amis résident à Londres.

Grayson secoua la tête lentement.

— L'homme qui a usurpé mon nom n'est pas un lord.

— Je vous trouve bien affirmatif, répliqua Tom avec un grognement méprisant. A cause de ce qu'il a fait?

— Non. A cause de ce qu'il n'a pas fait. S'il avait été riche, il aurait cherché à impressionner Lucy en lui offrant des cadeaux. En outre, il ne portait sur lui aucun objet de valeur — bagues, chevalière ou gourmette. Même pas une montre.

Tom l'avait écouté bouche bée et il poursuivit en pesant chacun de ses mots.

— Hier, j'ai longuement questionné Mlle Courtland et j'ai découvert qu'il changeait de costume fort rarement — une autre preuve de son impécuniosité. Certes, je te concède qu'il pouvait s'agir d'un aristocrate ruiné, de passage dans la région. Mais, si tel était le cas, où habitait-il et de quoi vivait-il ?

Tom ne trouvant rien à lui répondre, le marquis de Wroth continua :

— Non. Je suis prêt à parier que notre imposteur n'est pas un gentilhomme. Néanmoins, il n'est pas, non plus, un homme du peuple. Un paysan ou un colporteur n'aurait pas été capable de tromper Lucy et de se faire passer pour un lord. Je l'imagine volontiers appartenant à la bourgeoisie aisée du comté. Si mes déductions sont exactes, nos recherches devraient en être facilitées.

— Que je sois damné, marmonna Tom en le regardant fixement. Vous êtes un homme perspicace.

Un sourire incurva les lèvres du marquis de Wroth.

— Voilà un compliment qui, dans ta bouche, est plutôt inhabituel. Maintenant, voyons un peu nos suspects.

Tom s'accroupit à côté de lui et étudia le dessin attentivement.

— Disons que le nord est ici. Dans cette direction, il n'y a rien à part les terres du défunt comte — paix à son âme. A l'ouest, il y a votre pavillon de chasse et au sud le village, mais il n'est guère peuplé que de paysans et d'artisans.

Il se gratta le menton et fronça les sourcils.

— A l'est, il y a le domaine de Southwold...

— A qui appartient-il ?

— Au châtelain du village. Il cultive et gère lui-même ses terres.

— A-t-il un fils?

— Oui, mais il a, tout au plus, une douzaine d'années.

— D'autres jeunes gens habitent-ils dans les environs?

Le vieux cocher soupira.

— Vous savez, Votre Grâce, depuis la mort de monsieur le comte, nous ne quittons guère Hargate et je ne suis même plus au courant de ce qui se passe au village. Je pense qu'un neveu ou un cousin travaille également à Southwold, mais il faudra que je vérifie.

Il s'interrompit un instant, puis poursuivit d'une voix hésitante :

— Il y a le pasteur également... Il a cinq garçons, dont trois en âge de courir le guilledou. Lui aussi, il habite à l'est du village. Sa sœur a une maison dans les environs et, juste à côté de chez elle, il y a un petit manoir, mais je ne sais rien de leurs propriétaires.

Grayson examina les rectangles que Tom avait rajoutés sur sa carte rudimentaire.

— Apparemment, c'est dans cette zone que nous devons concentrer nos recherches. Le propriétaire de Southwold ou le pasteur peuvent également avoir eu des invités — des parents ou des amis. Sans parler des résidents du manoir.

Il resta un instant silencieux, puis regarda fixement Tom.

— Pour le moment, je préférerais ne pas trop me montrer au village. Tu vas donc y aller et enquêter discrètement à ma place. Je peux avoir confiance en toi, n'est-ce pas?

A sa grande surprise, le vieux cocher hocha la tête et bomba le torse, comme s'il venait de se voir confier une mission de la plus extrême importance.

— Je commencerai dès aujourd'hui, pendant que Meg fera ses courses.

— Excellent, acquiesça Grayson. Elle pourra t'aider. Elle a l'oreille fine et c'est une commère invétérée. Tu la présenteras comme étant la nouvelle cuisinière de Hargate et tu laisseras entendre qu'il y a eu un changement important dans la situation financière des demoiselles Courtland. Je ne serais pas étonné si l'odeur de l'argent suffisait à faire réapparaître notre imposteur.

Intérieurement, Grayson se demanda s'il avait eu raison de confier une telle enquête au vieux cocher. L'homme manquait de finesse et n'avait guère de sympathie à son égard. Il avait bien envisagé d'envoyer Badcock à sa place, mais son majordome n'était pas du pays et il aurait sans doute beaucoup de peine à faire parler les villageois.

Comme s'il avait deviné ses hésitations, Tom se gratta le menton et sourit d'un air matois.

— Vous êtes un malin, monsieur le marquis. Je crois même que vous allez réussir à débusquer ce gaillard !

— J'en suis persuadé, affirma Grayson avec conviction. Jusqu'à présent, je n'ai jamais échoué dans aucune des affaires que j'ai entreprises et certaines

d'entre elles étaient beaucoup plus hasardeuses que celle-ci. Je peux te l'assurer!

Après le départ de Tom et de Meg pour le village, Grayson explora la maison, à la recherche de Kate. Il la trouva dans la lingerie, en compagnie de sa sœur et de Mme Leeds. La jeune couturière avait déjà bâti une robe et elle procédait aux premiers essayages. S'il n'y avait pas eu Lucy, il aurait sans doute fait fi des convenances et serait resté pour assister à la séance. Cependant, il n'eut pas trop de regrets, car la vision de Kate, à demi nue, drapée dans la soie et la dentelle, aurait fait naître en lui des désirs qu'il aurait eu bien du mal à réprimer.

Il referma donc la porte sans bruit et, accompagné de Badcock, entreprit de visiter la maison et de dresser un état des lieux et du mobilier. Visiblement, son entretien avait été fort négligé depuis de nombreuses années et, en outre, certains aménagements, telle une salle de bains, faisaient cruellement défaut. De nouveau, le marquis de Wroth avisa les taches plus claires sur les murs et cela lui rappela qu'il devait demander à Kate ce qu'étaient devenues les toiles manquantes. Sans doute avaient-elles été vendues pour subvenir à leurs besoins quotidiens. Leur tuteur ne leur envoyait-il donc jamais aucun argent?

Ils terminèrent leur tournée d'inspection par la bibliothèque où, la veille, il avait emprunté de l'encre et du papier pour écrire à ses gens. Cette fois-ci, Grayson examina la pièce avec plus d'attention. Bien qu'il n'éprouvât aucune vergogne à ouvrir les tiroirs et à fouiller dans les placards, il ne réussit à découvrir aucune

lettre de l'infâme Jasper. Par contre, il mit la main sur le livre de comptes de la maison.

Non sans surprise, il constata que la dernière dépense concernait l'achat d'un porc, déjà découpé et salé. Normalement, dans un domaine de l'importance de Hargate, il y avait abondance d'animaux domestiques — vaches, moutons, cochons et volailles — et le propriétaire des lieux n'avait aucunement besoin de procéder à un tel achat. Il s'arrangeait avec ses fermiers et obtenait tout ce dont il avait besoin sous la forme d'une redevance en nature. Poursuivant sa lecture, Grayson nota d'autres petits frais qui, pour la plupart, concernaient également de la nourriture. Enfin, il arriva à une entrée dans l'autre colonne. Il s'arrêta net et jura entre ses dents.

Elle concernait la vente d'un vase en basalte noir, portant l'estampille de Josiah Wedgwood, pour une somme dérisoire. Jetant un rapide coup d'œil aux pages précédentes, il découvrit d'autres aliénations, dans des conditions tout aussi désavantageuses : des statues anciennes, l'une d'entre elles par Bernini et un portrait signé par Lely. Le nom de l'acheteur était toujours le même.

James Wortley.

Il jura, haut et fort, cette fois-ci.

— Avez-vous trouvé quelque chose, Votre Grâce? s'enquit Badcock.

— Oui, acquiesça-t-il. C'est pire que ce que j'avais imaginé.

— Oh?

— Des œuvres d'art ont été vendues à un prix ridicule au châtelain du village !

— Il n'y avait peut-être pas d'autre client susceptible de les acheter aux alentours, suggéra le majordome.

Grayson hocha la tête. Kate et Lucy ne connaissaient personne à Londres et, tout naturellement, elles s'étaient adressées à leur seul voisin qui avait les moyens d'acquérir des objets aussi coûteux. Néanmoins, cela n'excusait pas la façon honteuse dont il les avait grugées. Il y avait une différence entre faire une bonne affaire et dépouiller ouvertement deux jeunes femmes innocentes et sans défense. En tant que représentant de l'autorité royale, Wortley aurait dû protéger et conseiller Kate et Lucy au lieu de... Brusquement, il se demanda si cette crapule n'avait pas usé de son autorité pour contraindre, plus ou moins directement, les filles du comte de Chester à lui céder leurs tableaux et leurs vases précieux.

— Votre Grâce ?

Grayson leva la tête et regarda son majordome d'un air inquisiteur.

— Vous... vous êtes en train de déchirer une page, Votre Grâce.

Baissant les yeux, Grayson se rendit compte avec surprise que ses doigts s'étaient crispés nerveusement sur la feuille qu'il venait de parcourir. Aussitôt, il se reprit et défroissa le papier du mieux qu'il put. Il fallait vraiment qu'il se maîtrise. Dès qu'il était question de Kate, il réagissait avec une violence aux antipodes d'une conduite civilisée. Un tel manque de mesure commençait à avoir quelque chose d'inquiétant.

Il se força à respirer profondément et continua de feuilleter le registre, mais n'y trouva aucune trace d'autres revenus. Apparemment, les filles du comte de Chester ne recevaient ni rente, ni allocation, de quelque nature que ce soit. Et elles ne touchaient pas non plus les loyers des nombreuses fermes du domaine !

Grayson sentit une nouvelle bouffée de colère monter en lui et il dut faire un effort pour garder son calme. A l'idée que Kate avait dû non seulement assumer la cuisine, le ménage et les corvées de la maison, mais en plus se battre pour arracher quelques malheureux shillings, il bouillait intérieurement. Mentalement, il ajouta Wortley aux problèmes qu'il devait résoudre, juste après l'homme qui avait usurpé son nom et l'oncle Jasper.

S'il en jugeait à ce qu'il avait appris, les Courtland allaient l'occuper pendant un certain temps, se dit-il avec une grimace involontaire. Certes, mais il comptait bien que ses efforts seraient récompensés. D'autres images se pressèrent dans sa mémoire. Kate... Avec elle, il ne s'agissait ni d'argent, ni de parents, ni de voisins. Tous les deux uniquement. Seuls, dans la douce tiédeur d'un lit.

Ses premières pensées agréables de la journée furent interrompues par des coups frappés à la porte. Meg et Tom étaient de retour. La cuisinière rayonnait. Sa mission secrète avait été couronnée de succès et, pour une fois, le vieux cocher lui-même était d'excellente humeur. Grayson les convia à s'asseoir et, en les regardant, il eut de la peine à réprimer un sourire. Jamais, auparavant, il n'avait engagé une cuisinière, un

cocher et un majordome pour mener une enquête ! Oui, mais, à l'exception de Tom, il savait qu'il pouvait leur faire confiance. Totalement.

Pour le moment, le vieux cocher semblait avoir choisi son camp.

— Nous avons de bonnes et de mauvaises nouvelles, Votre Grâce, déclara-t-il gravement. Au printemps, il y a eu beaucoup d'allées et venues, aussi bien au manoir que chez le châtelain ou au presbytère. Les visites n'ont pas arrêté de se succéder, comme si tous les gens de la ville s'étaient donné le mot.

Grayson n'en fut guère surpris. Après les frimas de l'hiver, beaucoup de citadins avaient envie de profiter des charmes de la campagne et du renouveau de la nature.

— J'admets que cela sera peut-être fastidieux, mais si nous découvrons l'identité de chacun des invités et la durée de leurs séjours, nous devrions pouvoir réduire considérablement la liste des suspects.

Le cocher eut l'air sceptique, mais, néanmoins, il hocha la tête.

— Quant aux fils du pasteur, l'un est trop gros et l'autre trop blond. Il nous reste Ezra, l'aîné, et, à part lui, il n'y a qu'un seul jeune homme qui ressemble un tant soit peu à la description de Mlle Lucy. Archibold Rutledge, le neveu du châtelain.

Grayson se passa machinalement un doigt sur les lèvres.

— C'est bien. Tu as fait du bon travail. Naturellement, poursuivit-il, je n'ai pas besoin de te préciser que nos activités doivent rester strictement confidentielles. Je ne

voudrais pas donner de faux espoirs à Mlle Courtland. Nous sommes d'accord, Tom?

A sa grande surprise, le vieux cocher hocha la tête sans discuter.

— Tu peux disposer, maintenant.

Meg et Tom se retirèrent et, lorsque la porte se fut refermée sur eux, Badcock se leva également.

— Aussi bien, le coupable est déjà loin, Votre Grâce, déclara-t-il avec son habituelle componction.

— Peut-être, concéda Grayson pensivement. Mais, avant d'aller plus loin, il nous faut d'abord étudier toutes les pistes locales.

— Comment envisagez-vous de procéder?

— Nous allons tendre un piège.

Tout heureuse de la liberté que lui donnait son pantalon, Kate, un seau dans chaque main, avait quitté Hargate pour aller cueillir des mûres le long des haies et en lisière de la forêt. Après les longues heures étouffantes passées dans la lingerie en compagnie de Mme Leeds, elle avait l'impression de revivre et de pouvoir enfin respirer.

Se tourner, se retourner, écarter les bras, tandis que la couturière prenait ses mesures, la bouche pleine d'épingles... La séance d'essayage lui avait rappelé douloureusement le temps où sa mère était encore là pour veiller sur elle. Elle avait retrouvé avec un certain plaisir la douceur de la soie et la finesse des dentelles, mais à quoi allaient lui servir ces nouvelles robes dans le monde où elle vivait désormais ? La jeune femme soupira.

Jamais elle n'aurait l'occasion de porter des toilettes aussi luxueuses. Aucun bal, aucune réception mondaine n'était inscrit dans son agenda. Elle avait, pour seule et unique perspective, le travail de la maison, la cuisine et le jardin.

Contrairement à Lucy, qui n'avait jamais admis leur nouvelle condition, elle n'avait pas eu le cœur de s'extasier devant les merveilleuses étoffes que Mme Leeds avait choisies avec autant de goût que de passion pour son métier. Aussi, ne voulant pas jouer les rabat-joie, elle avait préféré laisser sa sœur continuer seule ses essayages. La fille de Meg avait eu la gentillesse de les traiter comme si elles étaient encore de riches héritières, mais Kate connaissait trop bien leur situation pour entretenir la moindre chimère. Ce n'était pas une nouvelle robe qui y changerait quoi que ce soit. Les caisses de Hargate étaient vides et elle aurait préféré que Grayson garnisse le garde-manger, plutôt que de leur offrir du tissu et des fanfreluches.

Oui, mais il était inutile de discuter avec l'arrogant marquis de Wroth. Il avait décidé qu'elles n'étaient pas assez bien habillées et avait pris, de son seul chef, l'initiative de ces achats. Quant aux services de Mme Leeds, il n'avait pas mentionné leur coût et Kate était bien décidée à ne pas lui donner un shilling. Comme il lui avait affirmé qu'il n'avait aucune visée sur Lucy, elle n'éprouvait plus aucune inquiétude pour sa sœur. Il était un homme de parole — en dépit de tous ses défauts.

Des défauts dont Kate n'était que trop consciente. A son intolérable orgueil, il fallait ajouter une impulsivité qui, parfois, frôlait l'inconscience. Elle n'avait pas besoin

de chercher ailleurs la raison pour laquelle il l'avait embrassée. A l'origine de son geste, il y avait eu, sans doute, l'envie de lui prouver qu'il n'avait aucune attirance pour Lucy, mais Kate n'avait guère apprécié la leçon. D'autant moins qu'elle ne se faisait aucune illusion sur la nature réelle des sentiments qu'il éprouvait à son égard. Elle n'était pas assez naïve pour imaginer qu'un homme aussi beau, élégant et riche pouvait être attiré par une petite souillon qui s'obstinait à s'habiller en garçon et ne cherchait même pas à mettre en valeur ses charmes féminins.

A l'évidence, le marquis de Wroth s'amusait à la provoquer, mais hier, il était allé trop loin. Beaucoup trop loin. Au souvenir de l'inconvenance de sa conduite et de l'impudeur de sa propre réaction, elle sentit ses joues s'enflammer.

C'était sa faute, aussi ! Un gentleman ne l'aurait jamais mise dans un tel embarras. L'autre soir, quand elle l'avait surprise dans son bain, la situation avait été toute différente. D'abord, c'était le hasard qui avait présidé à leur rencontre. Et puis, l'impertinence de ses invitations n'avait été accompagnée d'aucun mouvement dans sa direction. Il n'était pas sorti de l'eau. Heureusement! Hier, par contre, c'était lui qui était venu vers elle. Il avait délibérément tenté de la séduire et, pour sa part, elle n'avait rien à se reprocher. Il avait joué d'une façon indigne avec sa sensibilité. Sa faiblesse? Elle était une femme, que diable, pas une statue de bois !

Il aurait dû au moins s'excuser, exprimer des regrets. Au lieu de cela, il avait conversé avec Badcock, comme si

rien ne s'était passé entre eux. A cette idée, Kate sentit une boule se former au fond de sa gorge. Ce baiser qui l'avait marquée si profondément n'avait été pour lui qu'une simple bagatelle. Une étreinte vite donnée, vite oubliée.

Les mains tremblantes, elle poursuivit sa cueillette. Grâce à la pluie qui était tombée récemment, les fruits étaient énormes et très juteux. Elle en avait le bout des doigts tout violet.

Brièvement, elle ferma les yeux et se remémora la façon dont elle avait littéralement fondu dans les bras du marquis. Elle s'était offerte à lui, sans aucune retenue. Si Badcock n'était pas arrivé, elle l'aurait laissé la prendre sur la table, comme une vulgaire ribaude !

C'était humiliant. Une humiliation qu'elle n'avait pas cessé de ressentir depuis leur première rencontre, dans son bureau. Il était toujours tellement maître de lui, tellement sûr de sa force ! Quand elle était avec lui, elle perdait toute volonté. Désespérée. Il n'y avait pas d'autre mot pour exprimer son état. Sa vie n'était-elle donc pas assez difficile comme cela? se demanda-t-elle avec des larmes dans les yeux.

Elle en était là de ses pensées, lorsque, soudain, elle entendit un bruit derrière elle. Elle se retourna et, aussitôt, toute sa rancœur resurgit. Grayson! Il venait vers elle, impeccable, depuis la pointe de ses bottes lustrées, jusqu'aux revers en velours de sa veste de chasse. En dépit de la chaleur, il avait l'air parfaitement à l'aise et l'exercice n'avait même pas fait couler une goutte de sueur sur son front aristocratique.

L'espace d'un instant, Kate eut envie de lui jeter son seau au visage — juste pour le plaisir de le voir rouler dans la boue et dans le jus de mûres avec sa belle chemise et son beau costume. La scène serait cocasse.

Les lèvres pincées, elle lui tourna le dos et continua sa cueillette, comme si elle ne l'avait pas vu.

— Kate!

Elle frissonna, mais réussit à résister à la tentation.

— Il faut que je vous parle. A propos de Lucy.

Il y avait eu une intonation amusée dans sa voix et la jeune femme grinça des dents. N'avait-il donc pas l'intention de lui demander pardon? Il n'avait tout de même pas déjà oublié de quelle façon...

Sa main se crispa. Elle baissa les yeux et regarda avec surprise le fruit que ses doigts avaient écrasé.

— Vous devriez faire plus attention, lui conseilla-t-il. Ces ronces sont pleines d'épines. Vous auriez dû mettre des gants.

Elle lui jeta un bref coup d'œil par-dessus son épaule. Il avait deviné son émoi et se moquait d'elle de nouveau.

— J'ai commencé mes recherches pour retrouver mon imposteur. Meg et Tom ont déjà glané quelques informations au village et nous avons une ou deux pistes intéressantes, mais, pour le moment, il vaudrait mieux que Lucy reste à l'écart de nos investigations.

Kate garda les yeux obstinément fixés sur sa cueillette.

— Vous craignez qu'une intervention de sa part mette en péril votre enquête?

— Oui, acquiesça-t-il. Elle est aveuglée par l'amour et, en outre, elle a souvent des réactions irraisonnées, purement émotionnelles.

« Tout le contraire de moi », se dit Kate sombrement. N'était-elle pas la tête de la famille, celle sur qui tout le monde se reposait? En ce moment, pourtant, ce n'était guère la raison qui la guidait. Certes, elle appréciait les efforts de Grayson pour retrouver le père de l'enfant de Lucy, mais, en même temps, elle éprouvait une colère totalement illogique à son égard. S'il se démenait autant, n'était-ce pas pour en avoir plus vite terminé avec elle et avec Hargate? Il s'était fixé un but et dès qu'il l'aurait atteint, il rentrerait à Londres et reprendrait, la conscience tranquille, son existence de grand seigneur.

— Très bien. Je ne lui en parlerai pas, répondit-elle d'une voix aussi calme que possible.

Au fond d'elle-même, elle aurait voulu crier, hurler ou faire quelque chose — n'importe quoi — pour qu'il perde, ne serait-ce qu'un instant, son exaspérante assurance.

— Merci. Je pense que cela vaut mieux. Au moins tant que je n'aurai pas découvert quelle sorte d'homme il est.

Il fit un pas vers elle et déboutonna sa veste.

— Permettez-moi de vous aider... Affolée, Kate s'arrêta de cueillir.

— Non ! Ce n'est pas nécessaire, protesta-t-elle.

« Oh, mon Dieu, je vous en prie ! Je vous en prie ! » murmura une petite voix au fond d'elle-même.

Il était déjà trop tard. D'un geste plein d'élégance, il enleva sa veste et la posa soigneusement à plat sur un

rocher, puis il entreprit de rouler les manches de sa chemise.

La bouche ouverte, la jeune femme était littéralement hypnotisée. Elle l'avait déjà contemplé dans une tenue beaucoup plus légère, mais la vue de ses avant-bras musclés et bronzés suffit à réveiller tous les démons qui sommeillaient en elle. D'un seul coup, ses jambes flageolèrent et un fleuve de lave se mit à couler dans ses veines.

Ignorant son émoi, Grayson prit le deuxième seau et s'approcha des ronces qui tombaient en cascade des branches des arbres. Il avait des mains si longues, si aristocratiques... En les voyant détacher les fruits délicatement, l'un après l'autre, la jeune femme retint son souffle et détourna les yeux.

— Vous allez tacher vos doigts et votre chemise, murmura-t-elle quand elle réussit enfin à recouvrer la parole.

— Peu importe.

Elle aurait dû le savoir. En dépit de son élégance et de ses manières de grand seigneur, Grayson était toujours parfaitement à l'aise. Elle pouvait l'imaginer facilement en preux chevalier normand ou en guerrier Viking, debout torse nu, l'épée à la main, à la proue de son drakkar... Non! Elle chassa l'image de son esprit et se concentra sur sa cueillette, essayant de remplir son seau aussi vite que possible.

Pendant quelques minutes, il n'y eut plus aucun bruit, à part le froissement des branches et le gazouillis des oiseaux dans les hautes frondaisons des arbres. Puis, la voix grave de Grayson résonna de nouveau.

— Je regrette profondément l'embarras que j'ai pu vous causer hier.

Kate sursauta et laissa échapper une baie. L'embarras?

— Vous aurez peut-être de la peine à le croire, mais, d'habitude, je ne suis pas aussi impulsif.

— Vraiment? ironisa-t-elle.

— Oui, acquiesça-t-il gravement. Quand je suis avec vous, je perds le sens des réalités. Je ne me contrôle plus.

Kate n'avait pas besoin de cela pour se souvenir de l'impudeur de ses propres réactions.

Elle se retourna vers lui et lui décocha un regard glacial.

— Je veux bien accepter vos excuses, déclara-t-elle avec hauteur. Cependant, pour en revenir à ces étoffes et à ces dentelles que vous avez cru bon de nous offrir, je dois vous prévenir que nous n'avons pas l'intention de vous donner quoi que ce soit en échange. Ni argent, ni... autre chose.

Grayson se redressa, comme si elle l'avait giflé.

— Vous me faites injure, Kate ! Vous n'imaginez tout de même pas que je tenterais de vous acheter d'une façon aussi vile? D'ailleurs, si cela peut vous rassurer, je n'ai jamais payé pour obtenir les faveurs auxquelles vous pensez et ce n'est pas aujourd'hui que je vais commencer.

Les joues de la jeune femme s'enflammèrent et, pour dissimuler sa confusion, elle se retourna et reprit fébrilement sa cueillette.

— J'adore vous voir rougir! murmura-t-il d'un ton amusé. Vous aurais-je choquée ? Pourtant, je vous croyais une fervente adepte du franc-parler.

— C'est vrai, mais, moi aussi, j'ai mes limites.

Il se pencha vers elle et elle sentit sa respiration tiède et douce dans ses cheveux.

— En êtes-vous sûre, mon ange?

Sa voix suave, sa chaleur, sa proximité... Elle avait envie de fondre, de se laisser aller. Au dernier moment, elle se reprit et, dans un brusque mouvement de rébellion, se retourna et posa ses mains sur son torse, avec l'intention de le repousser. Les baies qu'elle tenait entre ses doigts s'écrasèrent et leur jus gicla sur le gilet du marquis de Wroth.

Aussitôt, elle retira ses mains et retint son souffle. Deux taches rouges s'élargissaient lentement sur la soie immaculée. Toute tremblante, elle leva les yeux vers lui et s'apprêta à affronter son ire. Aucun homme, même un lord, ne pouvait accepter aisément la perte d'un vêtement qui avait dû coûter une petite fortune.

Mais, apparemment, Grayson était fait d'un autre bois. Le premier instant de surprise passé, ses yeux étincelèrent et un sourire malicieux se forma sur ses lèvres. Un sourire plus dangereux qu'une tempête de noroît.

— J'ai l'impression, ma douce et raisonnable Katie, que, pour une fois, vous avez oublié de réfléchir avant d'agir.

Puis, avec une lenteur délibérée, il choisit une grosse mûre et l'expédia dans sa direction d'une adroite

pichenette. La baie atterrit sur le cou de la jeune femme et glissa lentement vers le creux de son corsage.

Kate eut un haut-le-corps, mais il y avait tant d'innocence moqueuse dans le regard de Grayson que sa protestation outragée ne réussit pas à franchir le seuil de ses lèvres.

— Attendez, je vais l'enlever avant qu'elle ne tache votre corsage...

— Arrêtez ! Que faites-vous ?

Un gentleman aurait obéi à une telle injonction, mais, comme il l'avait prouvé auparavant, Grayson était différent des autres lords. Il était plus inattendu. Plus imprévisible.

Avec adresse, il récupéra la baie écrasée au bout de son doigt et la porta aux lèvres de la jeune femme. S'il n'y avait pas eu les ronces derrière elle, elle aurait reculé, essayé de lui échapper, mais elle était prisonnière.

Très doucement, il dessina le contour de sa bouche, tandis qu'elle le regardait fixement, rendue muette par la vague de chaleur que ce simple contact faisait monter dans ses reins. De l'autre main, il lui prit le menton et ses doigts glissèrent le long de son cou et derrière son oreille. Nerveusement, Kate sortit le bout de sa langue pour lécher le jus qui lui coulait sur les lèvres.

— Il en reste encore un peu.

Sa voix était grave, pleine de sensuelles intonations, et Kate sentit ses jambes se dérober.

Avec une lenteur délibérée, il se pencha et ses lèvres effleurèrent les siennes. Que voulait-il ? Achever d'enflammer ses sens ? Ils n'étaient déjà plus qu'un

brasier incandescent! Oh, c'était trop délicieux... Elle avait la tête qui tournait. Impulsivement, elle passa les bras autour de sa taille et se laissa aller, les yeux fermés.

Aussitôt, sa bouche se fit plus insistante, mais sans brutalité, comme si elle prenait simplement possession du terrain conquis. Avec un soupir, elle entrouvrit les lèvres et sa langue lutta un instant avec la sienne, non pas pour résister, mais pour mieux goûter sa saveur. Le marquis sentait si bon. Un parfum un peu acre, très masculin. Un mélange d'ambre gris et de musc.

Jamais baiser n'avait été plus intense, plus passionné!

Elle avait les genoux qui tremblaient. Insensiblement, elle glissa à terre et la fraîcheur de l'herbe sur son dos apaisa un peu le feu qui brûlait en elle. Avant qu'elle ait eu le temps de réaliser où il voulait en venir, Grayson tira les pans de sa chemise et glissa la main sous l'étoffe fine et légère.

— Oh!

Kate haletait. Elle manquait d'air. Les doigts de Grayson remontaient lentement. Un à un, les boutons cédèrent. Puis, soudain, elle sentit que ses mains s'insinuaient dans son corsage. Le bout de ses seins se tendit, presque douloureusement, et un gémissement s'échappa de ses lèvres.

— Non, je t'en prie...

Il la bâillonna et, instantanément, elle perdit toute envie de résister. Malgré elle, son corps se cambrait et s'offrait à ses caresses.

Brièvement, il s'écarta et, les yeux embrumés de désir, elle le vit plonger la main dans le seau de mûres.

— Goûte-moi, Kate, murmura-t-il d'une voix rauque en approchant de sa bouche un doigt noir de jus.

Il était penché sur elle et son visage rayonnait d'une ardeur si intense qu'elle battit des cils. En hésitant, elle mordilla le bout du doigt et le laissa s'enfoncer entre ses lèvres, tandis que sa langue le léchait comme un sucre d'orge.

Grayson retint son souffle et poussa un juron assourdi. Mais était-ce un juron ? Kate était trop troublée pour en comprendre la signification. Elle était dans un autre monde. Un monde brûlant de plaisir et de volupté. L'agrafe de son corsage s'ouvrit et l'air frais rafraîchit sa poitrine. La main de Grayson était de nouveau dans le seau. Qu'allait-il encore...?

Avec une lenteur irréaliste, il dessina un cercle de jus autour d'un sein et suivit la trace avec sa langue.

— Ooooh!

Un long frisson parcourut Kate et, impulsivement, elle plongea ses mains dans les cheveux de Grayson.

Puis le marquis se fit plus lourd. Renversée, offerte, la jeune femme écarta les jambes et l'accueillit. A travers l'étoffe rugueuse de son pantalon, elle devinait la violence de son désir. Il avait envie d'elle. Elle avait envie de lui et, d'un seul coup, une joie merveilleuse l'envahit. N'était-ce pas l'accomplissement du vœu qu'elle avait tant de fois formé dans son cœur? L'union de leurs âmes, de leurs corps...

A cet instant, le visage de Lucy passa devant ses yeux. Elle était encore plus dévergondée que sa sœur ! Pouvait-elle se donner à un homme qui ne lui avait fait aucune promesse, aucun serment? Grayson jouait avec

elle. Elle n'était qu'une marionnette entre ses mains et, dès qu'il aurait eu ce qu'il désirait, il partirait. Sans un regard derrière lui.

Brusquement, elle se redressa et le repoussa.

— Non ! Je ne veux pas !

Pendant une fraction de seconde, elle se demanda s'il allait obéir, mais, finalement, la lueur de ses yeux s'éteignit et il roula sur le côté.

— Pardonnez-moi, s'excusa-t-il d'une voix étrangement calme. Décidément, j'ai un véritable chic pour choisir les endroits les plus inappropriés.

Avait-elle rêvé ? Comment pouvait-il être aussi maître de lui après ce qui venait de se passer entre eux ?

10.

— Badcock ! Où diable es-tu encore passé, maraud ? Grayson avait crié si fort que Meg sursauta. Tom se retourna et lança un regard noir au marquis de Wroth.

— Vous n'avez pas besoin de hurler, marmonna-t-il. Personne n'est sourd dans cette maison.

— Je hurle si cela me chante ! rétorqua Grayson avec hauteur. Je n'ai pas de leçon à recevoir d'un manant !

A propos de leçon, celle que venait de lui donner Kate lui suffisait amplement. Une fois de plus, il avait perdu sa proverbiale maîtrise de soi et, maintenant encore, il avait de la peine à réprimer sa frustration.

— Vous désirez, Votre Grâce ? s'enquit Badcock en apparaissant à l'autre porte de la cuisine.

— Va prendre la baignoire dans le cellier et monte-la dans la chambre de Kate, ordonna Grayson. Ensuite, tu feras chauffer de l'eau. Suffisamment pour qu'elle puisse prendre un bain. Fais-toi aider par Tom, puisque, apparemment, il n'a rien à faire.

— Hé, là, pas si vite ! protesta Tom en fronçant les sourcils. Je ne suis pas à vos ordres et, en plus, je ne vois pas pourquoi Kate aurait besoin d'un bain au milieu de l'après-midi.

Grayson le fusilla du regard.

— Elle est allée ramasser des mûres, déclara-t-il en posant sur la table le seau qu'il avait fini de remplir. N'est-ce pas une raison suffisante ?

Il avait parlé sur un ton tellement impérieux que le vieux cocher se recroquevilla sur sa chaise et se le tint pour dit. Visiblement, ce n'était pas le moment de contrarier le marquis de Wroth !

La tête haute, Grayson pivota sur les talons et sortit de la cuisine, trop content de pouvoir se réfugier dans sa propre chambre. Il avait besoin de mettre de l'ordre dans ses idées et, en outre, il n'avait aucune envie de devoir répondre aux questions de Meg ou de quiconque.

Chez lui, à Londres ou dans ses autres domaines, la présence des domestiques ne l'avait jamais embarrassé, car, depuis qu'il était tout petit, il avait l'habitude de les avoir autour de lui. Ils savaient où se rencontraient les amants, quel enfant avait été conçu par qui et n'ignoraient rien des petits travers — et des vices — des maîtres qu'ils servaient. Leur curiosité était naturelle et personne n'y trouvait rien à redire. Après tout, l'amour faisait partie de la vie. Pour sa part, il ne s'était jamais caché et ses liaisons avaient été abondamment commentées dans la cuisine — sans que personne n'y prenne ombrage.

Mais ici, à Hargate, les choses étaient différentes. D'abord, il y avait Tom. Le vieux cocher était très sourcilleux sur l'honneur de ses jeunes maîtresses. Sur ce point, Grayson ne pouvait guère lui en vouloir. Kate n'était pas l'une des dames, de vertu pour le moins douteuse, avec lesquelles il avait entretenu des liens passagers. C'était une vraie demoiselle, pure et innocente, et il n'avait aucune envie que toute la maisonnée sache qu'il s'était roulé dans l'herbe avec

elle. Même si elle avait eu la force de mettre, juste à temps, un terme à leurs ébats.

En jurant, il retira sa veste et la posa sur le dossier d'une chaise, puis il considéra d'un œil critique son gilet. Il était bon à jeter, mais sa perte n'était qu'un détail sans importance. Il était allé rejoindre Kate pour lui parler de son enquête. Jamais il n'avait envisagé de l'embrasser et encore moins ce qui s'était passé ensuite. Des images passèrent fugitivement devant ses yeux et, l'espace d'un instant, son cœur s'arrêta de battre. Kate... allongée sur l'herbe, la poitrine dénudée et maculée de jus de mûre. La douceur satinée de sa peau sous sa langue, son parfum, ses lèvres, ses grands yeux embrumés de désir... Non! Son front était en sueur et il avait les mains qui tremblaient.

En trois rapides enjambées, il alla jusqu'à la table, se versa un verre d'eau et le but d'un seul trait.

Il était en train de perdre la tête. Depuis qu'il était en âge de réfléchir, il avait toujours été maître de ses émotions et de ses actes. Alors pourquoi, d'un seul coup, ne parvenait-il plus à se contrôler? Cela venait-il de lui? Était-ce une séquelle de sa blessure ?

Kate l'attirait. Le nier serait absurde. Il appréciait son courage tranquille, sa force et son intelligence. Les circonstances, en outre, avaient conspiré pour lui donner une fraîcheur et une franchise qui manquaient à la plupart des filles de son âge et de son rang. Mais il y avait autre chose en elle. Une flamme, une passion... Du charme? Oui. A certains égards, elle ressemblait à Charlotte, mais, avec, en plus, un sens de la provocation

et un esprit d'indépendance qu'il n'avait rencontrés chez aucune autre femme.

Grayson jura de nouveau. Objectivement, il n'était pas certain d'aimer ce qu'il ressentait quand elle était dans ses bras. Lorsqu'il songeait à la façon dont il l'avait barbouillée de jus de mûre, il se demandait s'il n'était pas sur le point de devenir fou. Jamais auparavant il ne s'était conduit d'une façon aussi extravagante ! Et puis, il y avait cette obsession lancinante qui le poursuivait jour et nuit. Comme si elle l'avait envoûté.

Une petite amourette. Une bonne fortune à saisir et à oublier aussitôt.

A cette pensée, un rire de dérision s'échappa de ses lèvres. Il croyait prendre et c'était lui qui avait été pris.

Il se resservit un verre d'eau et le but, plus lentement, cette fois-ci. Revoir tous ses plans au sujet de Kate. Il n'y avait pas d'autre issue, s'il ne voulait pas mourir de frustration.

Trois jours plus tard, Grayson attendait, tapi derrière la porte de la maison forestière. Les rumeurs de la nouvelle richesse des demoiselles Courtland n'ayant attiré personne à Hargate, il avait échafaudé un piège pour démasquer l'amant de Lucy. Un piège simple et machiavélique tout à la fois. Il avait écrit un billet à chacun des suspects et le lui avait fait porter par un garçon du village — moyennant rétribution, bien entendu.

« *Mon amour,*

» Venez me rejoindre cet après-midi dans la forêt à l'endroit habituel. J'ai des grandes nouvelles à vous annoncer.

» Votre bien-aimée qui se désespère quand vous n'êtes pas là.

L. »

Une telle missive n'aurait aucune signification pour un innocent, mais le coupable ne devrait pas tarder à accourir — ne serait-ce que par curiosité et pour savoir comment son identité avait été découverte.

Un sourire sardonique erra sur les lèvres de Grayson. L'ignoble bâtard ! Il n'avait aucune peine à l'imaginer, car, à Londres, ses pareils étaient légions. Des êtres sans morale qui avaient institué le vice en religion. Naturellement, il ne croyait pas un mot de la description idyllique que Lucy lui avait faite. Sa gentillesse, l'amour qu'il lui avait juré ? Une comédie de plus ! Malheureusement pour lui, il avait eu le tort d'usurper le nom et le titre du marquis de Wroth. Une erreur fatale qu'il allait regretter pendant le restant de sa vie.

La main de Grayson se crispa sur la crosse de son pistolet. Il aurait préféré se servir de ses poings, mais son épaule n'était pas encore assez remise pour un exercice de ce genre et, en outre, un homme acculé pouvait facilement devenir dangereux. Il avait donc préféré se préparer à toutes les éventualités et avait même posté Badcock derrière un arbre, au cas où le gremlin réussirait à lui filer entre les doigts. Tom était resté dans la cuisine, auprès de Meg. Connaissant l'esprit

frondeur du vieux cocher, il avait préféré ne pas le mettre au courant de son expédition.

Il y eut un bruit à l'extérieur et, aussitôt, Grayson se plaqua contre le mur. Quelqu'un approchait et, s'il en jugeait à sa façon de marcher, l'homme n'était pas sur ses gardes. Et si c'était Lucy? Pouvait-elle avoir eu vent de leur projet? La porte s'ouvrit et, aussitôt, ses craintes se dissipèrent. La silhouette de l'intrus était distinctement masculine.

Les cheveux châains, taille et corpulence moyennes. Jusque-là, il correspondait parfaitement à la description de Lucy. D'un mouvement rapide, Grayson se glissa derrière lui et referma la porte. Le jeune homme — il était plus jeune que Grayson ne l'avait imaginé — se retourna brusquement, la bouche ouverte et les yeux effarés. Il était vêtu assez correctement, mais sans cette touche de luxe qui était la marque des dandies de la ville.

Son imposteur. Il le tenait.

— Alors? Tu n'as rien à dire pour ta défense? questionna Grayson d'un ton sec.

L'amant de Lucy battit des cils. Etait-il stupide ou simplement trop terrorisé pour pouvoir parler ?

— Sais-tu que je serais en droit de te tuer?

La menace réussit enfin à le sortir de sa torpeur.

— Je... je sais, bredouilla-t-il en gémissant. Je mérite même bien pire que la mort.

Grayson le regarda fixement. Comment un tel freluquet avait-il pu oser usurper son nom ?

— Sais-tu qui je suis?

— No... non. Le tuteur de Mlle Courtland? Grayson s'esclaffa. Un éclat de rire sarcastique qui résonna sinistrement dans la pièce vide.

— Je suis le marquis de Wroth.

Non sans une certaine satisfaction, il vit que le jeune homme avait blêmi.

— Vo... Votre Grâce! Je... pardonnez-moi. Je n'avais jamais envisagé de...

— D'usurper mon identité? Jusqu'où as-tu poussé ta mauvaise plaisanterie? Jusqu'à Chesterton? Jusqu'à Londres? Combien de filles as-tu séduites en te faisant passer pour moi? Combien de dettes as-tu contractées sous mon patronyme?

— Aucune ! Je vous le jure ! protesta-t-il avec véhémence. Je ne suis pas un escroc !

— Comment appelles-tu alors un homme qui n'a même pas le courage d'assumer ses propres turpitudes ? répliqua Grayson d'une voix implacable. Tu t'es servi de mon nom et tu as entraîné avec toi une jeune fille qui...

— Non ! Ce n'est pas vrai !

L'amant de Lucy lui jeta un regard de chien battu et se recroquevilla sur lui-même.

— Faites ce que vous voulez de moi, murmura-t-il. Tuez-moi tout de suite, si vous le désirez, mais, je vous en prie, ne mêlez pas Mlle Courtland à cette histoire.

— Ne crois-tu pas que c'est un peu tard pour cela, mon garçon?

Avec un certain soulagement, Grayson vit une lueur de révolte briller dans son regard. Apparemment, l'amant de Lucy n'était pas totalement dépourvu de caractère.

— Je m'appelle Archibold Rutledge, Votre Grâce, déclara-t-il en soutenant pour la première fois son regard. Et vous n'avez pas le droit de dire du mal de Mlle Courtland. Elle est aussi innocente...

— Plus tout à fait, lui fit observer Grayson doucement.

— Non, admit Rutledge en baissant la tête. Mais, ce n'est pas du tout ce que vous pensez. Je... j'étais venu visiter une propriété.

Il leva de nouveau les yeux et grimaça.

— Je dirige l'exploitation de mon oncle, sir Wortley. Il projetait d'acquérir de nouvelles terres et des bois. C'est comme cela que je l'ai rencontrée. J'ai été ébloui. Elle avait l'air d'un ange. Elle était si belle, si délicate...

Il s'interrompit en rougissant et contempla fixement le bout de ses chaussures.

— Quand elle m'a dit qu'elle était l'une des filles du défunt comte, j'ai eu peur qu'elle n'ait que mépris pour le neveu d'un simple châtelain. Je lui ai donc menti. Comme le marquis de...

Il se troubla de nouveau et avala avec peine.

— Comme vous aviez un pavillon de chasse à proximité, c'est votre nom qui m'est venu à l'esprit. Sans aucune idée malveillante, je vous le jure ! C'était seulement pour l'impressionner, pour avoir le privilège de bavarder un instant avec elle.

— Oui, mais le lendemain, tu l'as revue, répliqua Grayson avec sévérité.

— C'est vrai, concéda Rutledge à voix basse. Je n'ai pas pu m'en empêcher. Elle était tellement adorable ! Le

port d'une princesse... avec l'ingénuité, la pureté et la gentillesse d'une fée.

Grayson haussa un sourcil sceptique. L'image qu'il avait de Lucy était beaucoup moins flatteuse.

— Chaque fois, je me disais que ce serait la dernière, mais c'était plus fort que moi. J'avais besoin de la voir, de toucher ses mains, son visage...

Au fur et à mesure qu'il parlait, Grayson se sentait de plus en plus mal à l'aise. Ce que Rutledge lui décrivait ne ressemblait-il pas étrangement à ce que lui-même ressentait pour Kate ?

— Je l'aime, Votre Grâce.

Grayson frissonna jusqu'au plus profond de son être, mais réussit à rester impassible. Non, il ne croyait pas à ces fadaises et n'y croierait jamais !

— Alors, pourquoi l'as-tu quittée? Rutledge soupira.

— Que pouvais-je faire d'autre, monseigneur? Je n'avais rien à lui offrir. Ni titre, ni argent, ni même de lointaines espérances.

— Néanmoins, objecta Grayson, un homme qui prétend aimer une femme n'a pas le droit de l'abandonner — surtout après avoir conçu un enfant avec elle. Les Court-land avaient déjà bien assez de soucis, sans ceux que tu leur as créés.

Rutledge le regarda d'un air surpris. Apparemment, Lucy ne lui avait pas, non plus, dévoilé la réalité de sa situation.

— Je... je ne savais pas, bredouilla-t-il en enfouissant son visage dans ses mains. Je... j'ai pensé que son tuteur lui trouverait un prétendant plus approprié. Oh, mon Dieu !

En son for intérieur, Grayson se dit que Lucy ne pourrait jamais trouver un meilleur mari que ce jeune homme qui lui vouait une admiration inconditionnelle et était prêt à passer le reste de sa vie prosterné devant elle. Oui, mais la sœur de Kate avait, elle aussi, son caractère, et son opinion différait souvent de la sienne. Il n'avait aucune envie qu'elle lui fasse des reproches si, un jour, son grand amour venait à se flétrir.

C'était à elle de prendre sa décision. En pleine connaissance de cause.

Grayson la trouva dans le parc, assise à l'ombre du grand orme. Les yeux baissés, elle brodait un délicat liseré en fils d'or autour d'une parure de berceau. Il la rejoignit d'un pas nonchalant et appuya la main contre le tronc d'un arbre.

— Lucy?

Elle leva la tête et lui adressa un petit signe du menton, la mine boudeuse et renfrognée. Son accueil manquait de chaleur, mais il ne s'en formalisa pas. Si tout se passait comme il l'espérait, il n'aurait bientôt plus à souffrir ses caprices et ses sautes d'humeur.

— Je l'ai retrouvé, déclara-t-il sans autre préambule. Aussitôt, les yeux de la jeune fille s'éclairèrent.

— Ah...?

— Il s'appelle Archibold Rutledge et il est le neveu de sir Wortley, le châtelain du village.

En une fraction de seconde, le visage de Lucy passa de l'espoir à la déception, puis au désarroi et à la colère.

Surtout, ne pas lui laisser le temps de se mettre dans l'une de ces fureurs dont elle avait le secret!

— Il prétend qu'il a emprunté mon nom sans aucune mauvaise intention, continua Grayson avec précipitation. Il voulait seulement vous impressionner. Il vous aime et serait heureux de vous épouser, s'il en avait les moyens.

La jeune femme battit des cils et ses yeux s'embuèrent de larmes.

— Il m'a semblé sincère et si vous acceptiez de lui pardonner, je suis prêt à lui confier la gestion de l'un de mes domaines. Dans le cas contraire, j'essaierai d'arranger un mariage convenant mieux à votre naissance, mais, pour cela, le temps presse.

Elle soupira et, au milieu de ses larmes, un sourire empreint de tristesse se forma sur ses lèvres. D'un seul coup, Grayson la vit sous un autre jour. Un jour beaucoup plus sympathique. Ses attitudes d'enfant gâtée n'avaient-elles été qu'une façade, une façon de réagir contre l'adversité?

— Ce... ce M. Rutledge, bredouilla-t-elle. Vous êtes sûr qu'il veut vraiment m'épouser? Vous n'avez rien fait pour l'y contraindre ou... pour acheter son consentement?

Grayson secoua la tête.

— Non. Je ne lui ai même pas parlé de la situation que j'ai l'intention de lui offrir.

Lucy fit la moue et, après une brève hésitation, elle posa son ouvrage d'un geste décidé et se leva.

— Je vais le recevoir. Où est-il ?

— Tout près d'ici.

Grayson se retourna et fit un geste de la main en direction de la forêt où Rutledge attendait son signal sous la garde de Badcock.

Une garde purement symbolique, car l'amant de Lucy n'avait aucunement l'intention de s'enfuir.

Grayson désapprouvait toujours autant sa conduite, mais il ne ressentait plus aucune animosité à son égard. Le don Juan cynique et odieux qu'il avait imaginé s'était métamorphosé en un jeune homme pusillanime qui n'avait simplement pas osé affronter ses responsabilités.

Toute une vie avec Lucy serait un châtiment bien suffisant ! songea Grayson avec un sourire narquois.

A cette idée, il eut presque pitié de lui.

Rutledge sortit en courant de derrière les arbres et se jeta aux pieds de sa bien-aimée, ce qui renforça encore la piètre opinion que le marquis de Wroth avait à son égard. Pendant quelques instants, Grayson regarda les deux amoureux s'embrasser, pleurer et se faire mille serments, puis il adressa un bref signe de tête à Badcock et se dirigea à grands pas vers la maison, suivi par le majordome.

Arrivé sur le perron, Grayson se retourna et jeta un ultime coup d'œil à la scène romantique.

— Mon cher Badcock, j'ai un service à te demander, déclara-t-il avec une moue méprisante. Si jamais je perds la tête au point de me jeter à genoux devant une femme, tue-moi. Une balle dans la peau est cent fois préférable à une pareille déchéance.

— Je n'y manquerai pas, Votre Grâce.

Grayson fronça les sourcils. Y avait-il eu une intonation amusée dans la voix du majordome? Il scruta

son visage, mais il était aussi impassible que d'habitude. Il avait dû se tromper.

Assise dans un coin, Kate avait l'impression de ne plus être chez elle dans sa propre cuisine. Elle était venue proposer son aide pour préparer le dîner, mais Meg lui avait répondu qu'elle avait déjà Tom pour la seconder et que, en cas de besoin, il y avait encore sa fille.

— Ce n'est pas le travail d'une demoiselle ! avait protesté Meg avec conviction. Vous saliriez vos jolies mains !

Ne devrait-elle pas être soulagée? Il y avait tellement d'autres tâches qui l'attendaient dans le jardin et le reste de la maison ! Néanmoins, elle était restée dans la cuisine et tandis qu'elle écoutait Tom et Meg bavarder joyeusement, elle se sentait de plus en plus à l'écart. En passe de devenir une étrangère.

— Attention! Ce maudit chat a encore les griffes dehors !

Tom bondit de son tabouret, prêt à s'interposer entre la cuisinière et Cyclope qui venait de se lever, les paupières mi-closes, comme s'il s'apprêtait à se jeter sur une proie.

— De qui parles-tu? questionna Meg. De ce bon gros père? Il est aussi inoffensif qu'un bébé qui vient de naître!

Se retournant, elle leva la main et caressa le vieux chat borgne. A la grande surprise de Kate, le félin, d'ordinaire si ombrageux, se laissa faire en ronronnant, puis se recoucha paisiblement.

Une trahison de plus, songea la jeune femme avec amertume, puis elle fronça les sourcils et se dit que sa réaction était absurde. Elle n'avait aucune raison de lui en vouloir parce qu'il avait trouvé une nouvelle amie qui le comprenait et se souciait de son bien-être. Au contraire.

Et si Tom aimait bien Meg, n'était-ce pas tant mieux pour lui et pour tout le monde ? Néanmoins, elle avait envie de hurler. Tout ce qu'elle avait fait n'avait servi à rien. Mais, demain ? Personne n'y songeait, à part elle. Aujourd'hui, il y avait Meg, Badcock, Mme Leeds, mais il suffirait d'un mot de leur...

A cet instant, comme s'il avait entendu ses pensées, Grayson apparut sur le pas de la porte. Il était si grand qu'il était obligé de se pencher pour ne pas se cogner la tête au chambranle. Que diable venait-il faire dans la cuisine ? La place d'un lord était dans le salon. Sûrement pas en bas, avec les domestiques !

Depuis la cueillette des mûres, Kate avait tout fait pour l'éviter. Une nouvelle péripétie qui avait relégué au rang de simples incidents l'épisode du bain et son baiser dans la cuisine. Les images de son humiliation se pressèrent dans sa mémoire. Elle ne s'était même pas débattue ! Ses lèvres, sa langue qui léchait le jus des baies sur sa poitrine... Non !

Les joues rouges de confusion, elle baissa les yeux. Si seulement il pouvait passer à côté d'elle sans s'arrêter ! Fallait-il qu'il continue de la tourmenter ainsi ? Ses bottes entrèrent dans son champ de vision. Elles étincelaient et le souvenir de ses jambes musclées fit monter dans ses reins une nouvelle vague de chaleur.

— Ma bonne Meg, je crois que tu vas devoir préparer un dîner de fête, déclara Grayson d'une voix joviale. L'amant de Lucy est revenu et il lui a demandé sa main.

Kate releva brusquement la tête et le regarda avec des yeux ronds.

Lâchant sa louche, la cuisinière battit des mains, tandis que Tom, les sourcils froncés, se répandait en imprécations.

D'un geste de la main, Grayson arrêta le flot de jurons du vieux cocher.

— Ce n'est qu'un gamin, Tom. Son adoration pour Lucy est si touchante qu'il est difficile de lui en vouloir.

— Qui est-ce?

— Le neveu de Wortley.

Le marquis de Wroth se retourna juste au moment où Badcock, la démarche solennelle, faisait son entrée dans la cuisine.

— Ils arrivent, Votre Grâce.

Kate réussit à sourire, mais ses pensées étaient en ébullition. Lucy allait se marier? Qui était ce garçon? Pourquoi n'était-il pas venu plus tôt? Elle avait souvent fait des prières pour que quelqu'un l'aide à résoudre les problèmes de Lucy, mais, maintenant, elle était étrangement vexée. Grayson ne l'avait même pas mise dans la confidence ! Il avait agi en cachette, derrière son dos.

Puis, Lucy entra, hors d'haleine et le visage rouge d'excitation. Elle remorquait dans son sillage un jeune homme tout confus et embarrassé. Immédiatement, Kate vit qu'il n'avait rien de commun avec Grayson. Il était beaucoup plus jeune, presque encore un

adolescent, et n'avait ni la taille du marquis, ni sa force physique. Certes, il avait un visage aimable et gentil, mais il n'y avait aucune autorité dans son regard et, visiblement, il avait un caractère faible et influençable. Tout le contraire du marquis de Wroth.

Comment Lucy avait-elle pu croire qu'il était un lord? Kate n'avait plus guère le cœur à sourire, mais, néanmoins, elle fit un pas en avant et le salua chaleureusement. Tom, qui avait menacé de lui faire subir les pires supplices — allant jusqu'à jurer qu'il procéderait lui-même à l'émascation du forban —, lui tapa sur l'épaule avec familiarité, comme s'il était un vieil ami de la famille, et se permit deux ou trois plaisanteries, un peu gaillardes, mais bon enfant.

Le monde était-il devenu fou? se demanda Kate en poursuivant son examen critique de l'homme qui allait épouser sa sœur.

— Et, peut-on savoir, monsieur... Rutledge, de quels moyens vous disposez pour nourrir, loger et vêtir une femme et un enfant? s'enquit-elle d'une voix dont le sérieux jeta un froid dans la cuisine.

Lucy balaya son objection d'un geste de la main.

— Le problème est déjà réglé. Sa Grâce a offert à Archibold la direction de l'un de ses domaines.

— Il ne gagnera pas une fortune, mais assez pour entretenir une famille, déclara Grayson en considérant la jeune femme d'un air sévère.

Au lieu de protester, Lucy hocha la tête joyeusement.

— Oh, après ce que j'ai vécu ici, il suffira d'un rien pour me contenter !

L'insouciance de sa réplique blessa Kate dans sa fierté. Elle avait fait de son mieux avec le peu qu'elle avait. Personne ne lui serait-il donc jamais reconnaissant pour tous les efforts qu'elle avait déployés?

— Et notre tuteur? questionna-t-elle, mue par un sentiment qu'elle préférait ne pas nommer. Avez-vous réfléchi au fait que Lucy est trop jeune pour se marier sans son accord?

En voyant sa sœur pâlir, elle regretta ses paroles, mais ne valait-il pas mieux chercher tout de suite une solution au problème ?

— D'après mes renseignements, votre oncle est en voyage à l'étranger, répondit Grayson. Vous allez publier les bans et, après qu'ils auront été lus en chaire trois dimanches de suite, plus personne ne pourra s'opposer à votre mariage. Votre tuteur n'en aura probablement pas connaissance et même si, par hasard, il venait à être prévenu, je suis persuadé qu'il n'émettra aucune objection. Vous pouvez me croire.

Et si jamais il osait se manifester, il trouverait à qui parler, ajouta-t-il intérieurement.

Au lieu d'être rassurée, Kate fut étrangement contrariée par la confiance de Grayson.

— Néanmoins, je voudrais m'assurer que ce mariage est dans l'intérêt de ma sœur, déclara-t-elle en se retournant vers Lucy. Ma chérie, puis-je te parler un instant seule à seule?

— Si tu veux, acquiesça Lucy à contrecœur.

Elle adressa un sourire rayonnant d'amour à Rutledge et lui dit de venir les rejoindre quelques minutes plus tard dans le salon.

— Apporte-nous du thé, s'il te plaît, Meg, ajouta-t-elle avec un geste nonchalant.

Kate se demanda si la situation que Grayson avait proposée à Rutledge lui permettrait d'entretenir des domestiques, mais, au fond d'elle-même, elle savait ses inquiétudes sans fondement. A part les gens du peuple, tout le monde avait des serviteurs. Tout le monde, sauf elle. Les lèvres pincées, elle prit sa sœur par le bras et l'entraîna hors de la cuisine.

— Es-tu vraiment certaine que c'est ce que tu veux? questionna-t-elle quand elles furent toutes les deux seules.

— Oui, affirma Lucy, et j'espère bien que tu n'as pas encore trouvé quelque chose pour gâcher mon bonheur!

Piquée au vif, Kate se mordit la lèvre. Depuis la mort de leurs parents, n'avait-elle pas fait tout ce qu'elle pouvait pour que Lucy soit heureuse ?

— C'est seulement ton bien que je veux, ma chérie, mais tu ne peux pas nier que ton... fiancé est encore très jeune. Seras-tu heureuse avec lui, dans une maison moins vaste que celle-ci avec, en plus, la charge d'un enfant?

Lucy soupira et une lueur de rébellion brilla dans ses yeux.

— Préférerais-tu que je reste ici et que je continue à vivre comme nous vivons en ce moment, avec à peine de quoi manger, rien pour nous habiller et aucune distraction ? Des parias, voilà ce que nous sommes ! Non, j'en ai vraiment assez de cette demeure et de ses grandes pièces froides et vides ! Ne peux-tu donc pas me comprendre ?

Kate tressaillit et, voyant qu'elle était allée trop loin, Lucy se radoucit aussitôt.

— Pardonne-moi, ma chérie. Je n'ai pas voulu te blesser. Je sais combien tu as travaillé pour nous tous, mais je ne suis pas comme toi. Je n'ai ni ta force, ni ta volonté. Toi, tu as toujours su tout faire : monter à cheval comme un homme, faire la cuisine et gérer les comptes de la maison. *Tout!* Souvent, je t'ai détestée à cause de cela, mais aujourd'hui, je ne t'en veux plus, car j'ai enfin trouvé le bonheur auquel j'aspirais. Grayson m'a proposé de me chercher un mari convenant mieux à ma naissance, mais Archibold sera un époux adorable. J'en suis sûre. Je ne connais que trop ces grands lords pétris d'orgueil et d'arrogance ! Pour eux, une femme ne compte pas. C'est une potiche, un objet qu'on range dans un coin et qui passe toujours après les affaires et la carrière politique. J'ai confiance en Archibold. Il exaucera mes moindres désirs et n'aura pas d'autre ambition que de me rendre heureuse.

Au fur et à mesure qu'elle parlait, Kate avait senti une boule se former au fond de sa gorge. Jamais elle n'avait imaginé que Lucy avait pu être jalouse d'elle ! Une jalousie qui lui paraissait tellement absurde, tellement démesurée... N'avait-elle pas agi seulement par devoir ? Elle aussi, elle aurait aimé être libre et insouciant !

Mais, sur un point, elle ne pouvait nier que sa sœur avait raison. Un mariage d'amour avait plus de chances de réussir qu'une union de convenance. Et puis, considérant leur situation présente, Archibold Rutledge n'était pas un aussi mauvais parti et elle serait beaucoup

mieux avec lui qu'à Hargate où la vie était une lutte perpétuelle.

Lorsque Lucy se jeta dans ses bras, Kate réprima avec peine un sanglot. C'était la première fois depuis longtemps que sa sœur lui montrait une telle marque d'affection. Elle avait tant de choses à lui dire, tant de...

Avant qu'elle ait eu le temps d'ouvrir la bouche, Lucy était partie pour aller rejoindre son cher Archibold, organiser son mariage et bâtir mille projets. L'avenir s'ouvrait devant elle. Un avenir radieux, rempli de petites joies quotidiennes.

Les yeux fermés, Kate inspira profondément et, pour la énième fois, tenta de mettre un peu d'ordre dans le chaos de ses émotions. Elle avait l'impression que, d'un seul coup, sa vie s'était accélérée. C'était comme si, en moins de quinze jours, le monde avait basculé. Quelle était donc la cause d'un tel bouleversement?

Grayson.

Depuis qu'il était là, tout avait changé et elle sentait confusément que, désormais, plus rien ne serait jamais pareil.

11.

Grayson était déçu. Kate avait accueilli l'annonce des fiançailles de sa sœur avec un calme et une froideur qui l'avaient pris au dépourvu. Il ne s'attendait certes pas à des cris de joie ou des transports d'allégresse, mais il avait espéré au moins une certaine reconnaissance. Que diable, même ses adversaires politiques étaient moins avarés en compliments ! Chaque fois qu'il avait réussi un joli coup financier ou mené à son terme une difficile négociation, ils avaient, au moins, loué son intelligence et son habileté. Pourtant, ses succès n'avaient eu que rarement un effet bénéfique sur leurs vies privées. L'honneur de Lucy était sauf et elle allait pouvoir épouser son bien-aimé. Grâce à qui? N'avait-il pas mérité des remerciements pour les efforts qu'il avait déployés?

Bien qu'il se gardât de laisser transparaître ses sentiments, il était profondément blessé. Sans se jeter à ses pieds, n'aurait-elle pas pu lui témoigner un peu de gratitude ? Ne serait-ce qu'un sourire ? Il avait appris à respecter son opinion et, pour une raison inexplicable, il avait besoin de son approbation. Mais, contrairement à ses espérances, elle était restée sombre et silencieuse pendant toute la durée du dîner. Il n'avait obtenu d'elle qu'un bref hochement de tête. Un hochement de tête qui semblait vouloir dire : « Vous avez atteint le but que vous vous étiez fixé, monseigneur. Maintenant, il ne vous reste plus qu'à vous en aller. »

A cette idée, Grayson sentit la moutarde lui monter au nez. Oh non, son cher petit ange n'allait pas se débarrasser de lui aussi facilement! Partir de lui-même, de son propre chef, était une chose, mais jamais encore personne ne l'avait poussé dehors contre sa volonté. Non, il ne se laisserait pas traiter d'une façon aussi désinvolte ! Il était le marquis de Wroth et, quand il voulait quelque chose, il le prenait.

D'un seul coup, ses derniers doutes se changèrent en certitude. Il avait envie de Kate, physiquement, mais aussi pour partager ses pensées, ses rires et ses passions. Jamais, encore, il n'avait éprouvé un désir d'une telle intensité ! Au point que, lorsqu'elle se retira, il dut faire un effort pour ne pas se lever, la jeter sur son épaule et l'emporter dans sa grotte à la manière des hommes des cavernes — ou, plus prosaïquement, dans son pavillon de chasse.

— Monseigneur, j'aimerais m'entretenir avec vous. La voix de Tom interrompit le cours — ô combien peu civilisé ! — de ses méditations. Il soupira et reporta son attention sur le vieux cocher.

— A quel propos ? s'enquit-il en fronçant les sourcils.

— Ici, ce n'est pas facile, marmonna Tom. Ne pourrions-nous pas aller dehors ?

La mâchoire de Grayson se contracta. Tom était la dernière personne avec laquelle il souhaitait aller se promener dans le jardin. Que pouvait-il bien avoir à lui dire ? Voulait-il, lui aussi, le sommer de s'en aller? Enfin, un peu d'air frais réussirait peut-être à apaiser le brasier qui le consumait intérieurement...

D'un mouvement brusque, il se leva et lui fit signe de le suivre.

La soirée était tiède et parfumée et une myriade d'étoiles étincelaient au firmament. Une nuit faite pour les amoureux. Malheureusement, son compagnon n'était pas une avenante soubrette, mais un vieux cocher grincheux et blanchi sous le harnais. Néanmoins, il fit un effort pour lui montrer un visage à peu près aimable.

— Alors? Je t'écoute.

— Je... je voulais d'abord vous remercier, bredouilla Tom. Je ne vous ai pas toujours traité comme vous le méritiez, mais, vous comprenez, je devais veiller sur les demoiselles. Maintenant, je sais que vos intentions étaient honnêtes et je dois dire que vous avez manœuvré fort habilement.

Les paroles du vieil homme réchauffèrent un peu le cœur du marquis de Wroth, mais il aurait cent fois préféré qu'elles aient été prononcées par une autre personne de la maisonnée. Enfin, c'était déjà cela.

Il hocha la tête et continua de marcher à grands pas. Si vite que Tom avait de la peine à rester à sa hauteur.

— Si vous n'aviez pas été là, poursuivit-il, Lucy n'aurait jamais retrouvé son bien-aimé et, pour cela, nous vous devons tous une fière chandelle. Cependant...

Tom s'interrompt, comme s'il cherchait ses mots, et les pressentiments de Grayson s'accroissent. Kate l'avait-elle chargé de lui annoncer que sa présence à Hargate était désormais indésirable? Pour la première fois depuis son adolescence, il sentit que ses joues s'enflammaient. Une rougeur opportunément dissimulée

par l'obscurité. Si elle croyait pouvoir le congédier d'une façon aussi odieuse, elle se trompait lourdement ! Il n'en avait pas terminé avec elle. Loin de là.

— Cependant, il y a un autre problème, déclara le vieux cocher en se grattant la barbe avec embarras. C'est au sujet de votre présence ici. Je me suis dit que vous auriez peut-être également un moyen de remédier à la situation...

Tom se tut et Grayson se demanda où diable il voulait en venir. En tout cas, il n'était pas d'humeur à déchiffrer un discours aussi sibyllin.

— Ne pourrais-tu pas être plus explicite ?

Un large sourire barra le visage du vieux cocher.

— Euh, il s'agit d'un sujet — hum — un peu délicat. J'admets vous avoir mal jugé dans le passé, Votre Grâce. Vous avez réussi à me convaincre que je m'étais trompé sur votre compte et maintenant j'attends seulement que vous fassiez ce que l'honneur vous commande de faire.

— Qu'entends-tu par là, maraud ?

— Le fait est, monseigneur, que vous avez séjourné pendant plusieurs semaines dans cette maison, alors que Mlles Courtland n'étaient sous la garde d'aucun chaperon digne de ce nom. Naturellement, il y a eu autrefois une dame qui occupait cette fonction, mais le manque d'argent l'a chassée, ainsi que les autres serviteurs. Je suis resté alors tout seul, avec Mme Gooding. Et, après que Notre-Seigneur eut rappelé à lui cette digne personne, l'automne dernier, il n'y a eu plus que moi. Ce n'était guère convenable, mais nous n'avions pas le choix.

Grayson hocha la tête, bien qu'il ne comprît pas exactement où son interlocuteur voulait en venir. Tom lui jeta un regard circonspect.

— Je vous concède que vous n'êtes pas venu ici tout à fait de votre plein gré, mais il n'empêche que c'est vous qui avez décidé de rester, une fois guéri. Une décision qui, sans nul doute, a déjà provoqué des commentaires et des spéculations dans le cercle de vos amis londoniens. En un mot, votre présence à Hargate a ruiné la réputation de Katie. Même si vous affirmez le contraire, personne ne croira que vos relations avec elle ont été seulement... amicales.

En se rendant compte de ce que le vieux cocher suggérait, Grayson faillit éclater de rire. Il dissimula son amusement, mais se détendit et relâcha sa vigilance.

— Et ensuite ? insista-t-il. Tom se troubla.

— Ensuite... Je... Surtout, ne le prenez pas mal, monseigneur, mais je pense qu'il vous revient de... de restaurer l'honneur de Kate. En l'épousant. Elle est la fille d'un comte et je suis sûr que vous ne pourriez pas trouver une épouse plus convenable dans toute l'Angleterre ! Si vous vous en allez, elle sera une fille perdue et les gens médisants la couvriront d'opprobre, même si elle n'a rien à se reprocher. Ce serait vraiment trop injuste ! Elle est si pure, si virginale...

Des images passèrent devant les yeux de Grayson et un sourire erra sur ses lèvres. Pure ? Virginale ? Si le vieux cocher avait surpris certains épisodes récents, il aurait peut-être une opinion moins idyllique. Mais, en un sens, il avait raison. Il avait gravement compromis Kate. Dans la cuisine et lorsqu'il avait cueilli des mûres avec elle.

Craignant que Tom ne devine ses pensées, il chassa de son esprit ces souvenirs par trop érotiques. Malgré lui, il avait une certaine admiration pour la loyauté et pour l'aplomb du vieil homme. Il ne connaissait pas beaucoup de serviteurs qui auraient osé lui suggérer — même en termes voilés — la conduite qu'il devrait tenir. Surtout dans un domaine aussi privé.

— Je t'assure que la réputation de Mlle Courtland ne m'est pas indifférente et que je ferai tout pour qu'elle soit préservée, déclara-t-il gravement.

Tout cela était bien gentil, mais Kate avait aussi son mot à dire sur la question. En dehors de ses égarements passagers, elle ne s'était pas montrée très empressée — quand elle ne l'avait pas battu froid — et de son côté, en outre, il avait besoin de temps.

Tom grommela entre ses dents. Visiblement, il aurait préféré une réponse plus directe.

— Que voulez-vous dire? Avez-vous, oui ou non, l'intention de l'épouser?

Grayson hésita. Il n'était pas certain d'avoir envie de révéler son jeu. Il n'avait pris encore aucune décision définitive, même si les doutes qui l'assaillaient s'évanouissaient dès qu'il était en présence de Kate.

Pensivement, il leva les yeux et laissa son regard se perdre dans l'immensité de la voûte étoilée. Il comprenait les soucis de Tom, car il les avait partagés, mais il savait aussi qu'il n'avait aucune obligation d'honneur à l'égard de Kate. A part deux ou trois serviteurs dignes de confiance, personne n'était au courant de sa présence à Hargate et s'il y avait des rumeurs à Londres, elles ne devaient concerner que les

raisons de son absence. Une intrigue amoureuse? Ses amis feraient des suppositions, chercheraient à connaître le nom de l'heureuse élue, mais personne ne songerait à Kate Courtland.

Il pouvait donc encore traquer son oncle et l'obliger, par des moyens légaux, à renoncer à sa tutelle et obtenir une ordonnance pour que ladite tutelle soit transférée à une personne de confiance. Ensuite, dûment vêtue et chaperonnée, elle pourrait aller de réception en réception, comme toutes les autres jeunes filles de bonne famille. Il l'imagina dans un bal, entourée de prétendants assidus et ses poings se crispèrent involontairement.

Naturellement, elle n'était plus aussi innocente qu'elle l'avait été. Par sa faute. A cette pensée, son sens de l'honneur se rebella. Pourtant, il n'avait rien commis d'irréparable. Il avait éveillé sa sensualité, déchaîné ses passions, mais elle avait encore sa virginité. Une virginité qu'elle pourrait offrir à l'homme...

Non!

Il ne pouvait pas supporter la vision d'un autre homme faisant l'amour avec la femme qu'il avait choisie pour devenir la compagne de sa vie. Il avait toujours calculé, supputé, pesé le pour et le contre, mais là c'était trop. Jamais il ne tolérerait que Kate ne lui appartienne pas. Totalemment. Sans partage.

— Oui, je suis décidé à l'épouser, murmura-t-il. Quoi qu'il advienne.

Aussitôt, le visage de Tom s'éclaira.

— Bravo, monseigneur! s'exclama-t-il en applaudissant des deux mains. Je n'en espérais pas

moins de vous. Je vais aller tout de suite annoncer la nouvelle à Meg ! Elle va être la plus heureuse des femmes. Grayson hocha la tête.

— Oui, acquiesça-t-il. Je suis sûr que tout le monde va être aux anges.

Tout le monde — sauf son ange.

Kate s'était réfugiée dans l'obscurité de la cuisine en se disant que là, au moins, elle serait à l'abri des regards indiscrets. Meg était montée se coucher, car elle devait se lever à l'aube, mais, maintenant qu'elle était là pour pressurer le petit déjeuner, la jeune femme n'avait plus de raison de se retirer aussi tôt. Elle pesta à voix basse contre elle-même. Pourquoi diable était-elle d'aussi méchante humeur? Elle devrait être heureuse, baigner dans la joie. Lucy avait retrouvé son bien-aimé et, contrairement à ses craintes, ce n'était pas un don Juan brutal et cynique, mais un jeune homme timide qui l'aimait et saurait la chérir comme elle le méritait. Sa sœur aurait son enfant dans un vrai foyer, avec un mari pour la protéger et assurer déceimment sa subsistance.

Alors pourquoi avait-elle l'impression que quelqu'un lui avait plongé un poignard dans le cœur? Etait-elle jalouse du bonheur de Lucy? C'était absurde! Et pourtant... A l'idée que sa sœur allait bientôt la quitter, elle éprouvait un étrange sentiment de solitude. Malgré tous ses défauts, malgré son égoïsme, elle lui avait tenu compagnie et c'était surtout pour elle qu'elle s'était autant battue et avait réussi à résister à l'adversité.

Une fois Lucy partie, Tom n'allait-il pas s'en aller également? Il eût fallu être aveugle pour ne pas

remarquer les tendres relations qui s'étaient nouées entre le vieux cocher et Meg. S'ils venaient à se séparer, ce serait un véritable déchirement. Il faudrait qu'elle en parle à Grayson. Le marquis de Wroth n'éprouvait pas une grande affection pour Tom, mais il était un bon maître et il accepterait sûrement de lui trouver une place dans ses écuries.

Alors, elle serait vraiment seule. Des larmes roulèrent sur ses joues et elle se raccrocha au bord de la table, comme s'il s'agissait d'une bouée de sauvetage. Que lui arriverait-il si elle tombait malade ? D lui faudrait établir des contacts avec les gens du village. Mais avec qui ? Personne ne la comprendrait. Une jeune fille ne pouvait pas habiter seule dans une maison isolée. Ce n'était pas convenable. Sans parler des dangers auxquels elle serait exposée.

— Kate?

C'était la voix de Tom. Elle cligna des yeux et réprima un sanglot. Elle ne voulait surtout pas qu'il devine dans quel désarroi elle se trouvait. Il n'y avait aucune raison qu'il renonce à Meg pour lui tenir compagnie à Hargate.

— C'est toi, Tom? questionna-t-elle en se retournant pour dissimuler son émotion.

— C'est moi. Il fait bien noir ici. Vous cherchez quelque chose ?

— La tarte aux cerises de Meg. Je crois qu'il en restait une part. Elle était délicieuse et je commettrais volontiers un petit péché de gourmandise avant de monter me coucher.

— Je suis désolé, mais je l'ai terminée, déclara Tom sans le moindre remords. Mais nous pourrions peut-être

boire ensemble un dernier verre de cet excellent vin d'Alsace que Sa Grâce a acheté. J'ai envie de faire la fête ce soir.

Il alluma une bougie à la flamme du fourneau et se retourna vers elle.

— Moi aussi, lui répondit-elle en se forçant à sourire. Il y avait longtemps que nous n'avions pas eu une aussi bonne nouvelle. Je n'y ai pas pensé, mais, à la fin du dîner, j'aurais dû te demander d'aller chercher une bouteille de Champagne pour célébrer dignement le bonheur de Lucy. Et dire que, pendant tout ce temps, ce M. Rutledge était presque notre voisin !

— Rutledge ? Ah oui, le petit jeune homme de Lucy. Je dois admettre que Sa Grâce a manœuvré comme un chef. Je l'avais bien mal jugé, Katie.

Ses paroles surprirent tellement Kate qu'elle faillit laisser échapper la bouteille de vin. Meg avait sûrement beaucoup contribué au revirement de Tom, mais, même quand il avait tort, il n'était pas du genre à battre sa coulpe aisément.

Un large sourire barra le visage du vieux cocher.

— Vous comprenez, j'avais le devoir de veiller sur vous et je ne savais rien de lui, si ce n'est qu'il était riche, puissant et impitoyable envers ses ennemis. Dans ces conditions, il était normal que je sois sur mes gardes. Je connaissais les mœurs dépravées de ces beaux messieurs de Londres. La plupart d'entre eux n'ont aucune moralité. Mais lui, il est différent, Katie.

La jeune femme sentit un étrange picotement à la nuque. Pourquoi avait-elle l'impression que Tom cherchait plus à la convaincre qu'à se convaincre lui-

même? Elle remplit les deux verres et scruta longuement son visage. Elle le connaissait depuis trop longtemps pour ne pas se demander s'il n'y avait pas une cause cachée à son brusque changement d'attitude à l'égard du marquis de Wroth.

— C'est un bon gars, poursuivit-il. Il a de la finesse et de l'honneur — même s'il est parfois nécessaire de le remettre dans le droit chemin.

Il but une gorgée de vin et hocha la tête.

— Il ne ressemble en rien à ces petits marquis efféminés qui ne savent rien faire, à part rester assis dans un salon et converser, le petit doigt en l'air. C'est un homme. Un vrai, et je suis sûr qu'il saura engendrer des garçons comme lui, intelligents, solides et bien bâtis.

Kate cligna des yeux. Où voulait-il en venir? Elle n'avait aucune envie de songer à la future progéniture de Grayson — avec quiconque. Le vin était un nectar. Merveilleusement doux et fruité.

— En un mot, il vous fera un excellent mari, conclut le vieux cocher en reposant son verre vide.

La jeune femme avala de travers et faillit s'étouffer.

— Un... un mari? bredouilla-t-elle.

Tom hocha la tête et un sourire complaisant se dessina sur ses lèvres.

— Je lui ai montré où était son devoir à votre égard et il assumera ses responsabilités. Toutes ses responsabilités.

Lorsque le premier moment de surprise se fut estompé, Kate sentit un froid mortel envahir son cœur.

— Son devoir? répéta-t-elle d'une voix sourde. Ses responsabilités ?

— Oui. Il m'a écouté et s'est rangé de bonne grâce à mes arguments. C'est un homme raisonnable. Il a admis volontiers que sa présence ici avait gravement porté atteinte à votre réputation et, tout comme moi, il a estimé qu'il n'y avait qu'une seule solution : le mariage.

C'était bien Grayson. Raisonnable, lucide et pondéré. L'honneur le lui commandait? Il la prendrait pour femme, même s'il ne l'aimait pas. Pour être fidèle à la ligne de conduite qu'il s'était fixée. A cette idée, un long frisson lui parcourut le dos.

Kate n'entretenait aucune illusion sur elle-même. Ses qualités se trouvaient dans ses mains et dans sa tête. Elle savait faire la cuisine, biner un parterre de fleurs et tenir des livres de comptes, mais elle n'avait aucun de ces talents qu'on attend d'une femme du monde. Elle n'avait jamais manié un éventail et ne saurait jamais briller dans un salon, ni par son esprit, ni par sa grâce. Elle n'avait même pas appris à danser! Ses années de lutte l'avaient transformée irrémédiablement. Une vie simple à la campagne : voilà quel était son destin.

Quant à ses autres charmes... Elle n'avait ni la beauté, ni la délicatesse de Lucy et imaginait sans peine le chic, l'élégance et la distinction des femmes qui se presseraient autour du marquis de Wroth dès qu'il serait de retour à Londres. A cette pensée, elle leva son verre et le but d'un seul trait. Seigneur Dieu, de quoi aurait-elle l'air? De la pitié ! Elle leur inspirerait de la pitié et de la commisération. Elle entendait déjà les commentaires. « Qui est donc cette petite? Une parente pauvre? Lui chercheriez-vous une place de gouvernante? J'ai une amie, justement qui... »

Brusquement, une vague de colère monta en elle et elle reposa son verre avec brutalité sur la table.

— Jamais ! s'exclama-t-elle d'une voix vibrante d'émotion. Il peut aller au diable avec son offre noble et magnanime !

— Allons, Kate, ne prenez pas les choses ainsi, protesta Tom. Je croyais que la nouvelle vous ferait plaisir.

— Plaisir! répliqua-t-elle d'un ton mordant. J'ai compris ton petit jeu, Tom. S'il m'épouse, tu seras libre de partir avec Meg. Mais, tu sais, je n'ai jamais eu l'intention de te retenir! Je suis assez grande maintenant pour me débrouiller toute seule et tu n'as plus aucune raison de te sentir responsable à mon égard.

Elle était hors d'elle et tremblait de rage. Eberlué par la violence de sa réaction, le cocher resta d'abord bouche bée.

— Je... ce n'est pas du tout cela, bredouilla-t-il lorsqu'il eut recouvré ses esprits. J'ai pensé... Par l'enfer, j'étais convaincu que vous aviez un faible pour lui. Je vous le jure !

— Tu as pris tes désirs pour des réalités, rétorqua-t-elle sèchement. Il a aidé Lucy à retrouver son bien-aimé? J'en suis fort aise et je lui dois une certaine reconnaissance. Mais, pour autant, je n'ai aucune raison de le forcer à s'enchaîner à moi. Si ma réputation a souffert de sa présence ici, je dois m'en prendre à moi-même et seulement à moi-même. Je suis entrée par effraction dans son bureau, je l'ai blessé et si je l'ai soigné, c'était seulement pour ne pas être accusée de meurtre. Il est donc libre. Totalement libre !

Une pareille virulence n'était guère dans les habitudes de Kate, mais elle reflétait le tourbillon de colère, d'humiliation et de désespoir qui bouillonnait dans son cœur. Elle avait l'impression d'être un volcan sur le point d'exploser ! Elle avait de la peine à s'expliquer elle-même ce qu'elle *ressentait et*, naturellement, il était hors de question de l'expliquer à Tom qui la regardait avec des yeux ronds.

— Allons, Katie, soyez raisonnable... *Raisnable!* Brusquement, elle eut envie de se mettre en rage et de tout briser autour d'elle. On s'ingéniait à bouleverser son existence, à lui enlever les gens qu'elle aimait, à dénigrer toutes ces petites taches quotidiennes qui avaient pris tant d'importance dans sa vie et il faudrait qu'elle soit raisonnable! Que lui proposait-on en échange ? Un mariage factice, un odieux simulacre, alors que sa sœur allait épouser l'homme qu'elle aimait et auquel elle s'était déjà donnée sans le moindre regret.

— Non, Tom, murmura-t-elle d'une voix qui résonna étrangement dans l'obscurité de la cuisine. Je ne veux plus entendre un seul mot de ton plan ridicule. Si cela te chante, tu peux partir à Londres avec Meg, mais moi, je ne serai pas du voyage. Je ne suis pas une marionnette dont on tire les ficelles, sans jamais lui demander son avis.

— Katie...

A un autre moment, l'air malheureux de Tom aurait pu la toucher, mais pas ce soir. Elle était dans une telle fureur que, l'espace d'un instant, elle crut que ses nerfs allaient céder. Au dernier moment, elle réussit à se

reprendre et sortit de la cuisine avec un port de reine outragée.

*

* *

Après avoir passé toute la nuit à se tourner et à se retourner entre ses draps, Kate était toujours d'aussi méchante humeur. Bien qu'elle fût un peu plus calme, ses joues s'enflammaient chaque fois qu'elle imaginait Tom exhortant le marquis de Wroth à demander sa main. Et si elle restait au lit et feignait d'être malade? Pendant un long moment, elle hésita, puis elle décida de se lever. Contrairement à Lucy, elle avait toujours affronté les problèmes avec courage et lucidité. Se cacher ne servait à rien. S'il fallait crever un abcès, autant le crever tout de suite et en être débarrassée.

Quand elle arriva dans la salle à manger, le petit déjeuner était encore sur la table. Sans enthousiasme, elle se servit une tasse de thé et beurra un petit pain au lait. Il était tout chaud, comme s'il sortait du four ! A l'évidence, Meg n'avait plus besoin d'elle dans la cuisine. Pour s'occuper, elle pourrait peut-être entreprendre un grand nettoyage. Les chambres du premier étaient vraiment dans un état affreux. Oui, mais, pour cela, il lui faudrait de l'aide. Ne serait-ce que pour déplacer les meubles. Tom? Non ! Elle n'avait aucune envie de l'entendre ressasser ses éternelles litanies. Peu lui importait sa réputation et ce que les gens pensaient d'elle. Et si elle demandait à Badcock de l'aider? Le valet de chambre de Grayson lui avait semblé de bonne volonté et, en tout cas, il était sûrement plus qualifié qu'un vieux cocher pour ce genre de travail.

Elle en était là de ses pensées, lorsqu'une jeune fille vêtue d'une jupe noire et d'un tablier blanc entra dans la pièce.

— Voulez-vous que je vous apporte autre chose, madame? s'enquit-elle avec une charmante petite inclinaison de la tête.

Kate la regarda d'un air stupéfait.

— Qui êtes-vous donc ?

La servante sourit.

— Je m'appelle Dora, madame. Je suis la nouvelle femme de chambre. Sa Grâce m'a envoyée chercher à Londres. C'est la première fois que je viens à la campagne ! Tout est si merveilleux ici.

La nouvelle femme de chambre ? Kate se sentit de nouveau blessée dans sa fierté. Encore une initiative que le marquis de Wroth avait prise sans daigner la consulter ! Elle ouvrit la bouche pour parler, mais la referma aussitôt. Cette pauvre fille n'y était pour rien et elle n'avait aucune raison de déverser sa rage sur elle.

— Non, merci..., Dora.

Elle réussit à lui sourire, puis elle se leva et sortit de la salle à manger, tandis que la servante débarrassait la table avec des gestes rapides et efficaces. Les lèvres pincées, Kate se dit que son grand nettoyage n'avait plus guère de sens, avec ces domestiques qui surgissaient de toute part. Ils sauraient manier beaucoup mieux qu'elle le balai et le plumeau. Au lieu de rester à l'intérieur, ne devrait-elle pas profiter du beau temps pour remettre en état le jardin?

Par quoi allait-elle commencer? Les parterres de fleurs? Ils étaient complètement envahis par les

mauvaises herbes. Elle allait avoir besoin d'une bêche, et même, peut-être, d'une pioche. Des outils qui ne se trouvaient pas dans la vieille cabane de bois où elle rangeait son matériel de jardinage, mais à l'écurie.

Avec un soupir, elle contourna la maison. En entrant dans le vaste bâtiment des communs, elle s'arrêta net devant une stalle pleine de paille fraîche. Elle ressortit et jeta un coup d'œil au pré en face des écuries. Les deux uniques chevaux qu'ils possédaient broutaient paisiblement à l'ombre d'un bosquet.

Bizarre. Qui avait bien pu refaire cette litière? Une question qui exacerba son irritation. C'était quand même fort! D'abord une femme de chambre, maintenant cette stalle. Elle avait l'impression d'être une étrangère dans sa propre maison. Les sourcils froncés, elle se dirigea à petits pas rapides vers la cuisine et ouvrit la porte d'un geste brusque.

— Meg! Pourquoi diable une stalle a-t-elle été empaillée à l'écurie?

La brave cuisinière sursauta et porta la main à son ample poitrine.

— Oh ! C'est vous, madame... Vous m'avez fait peur. Je crois que M. Badcock et Tom sont allés chercher l'un des chevaux de Sa Grâce à Londres. Ils ont ramené Dora avec eux et je dois dire que son aide sera bien utile avec tout ce qu'il y a à faire ici.

Kate rougit Les paroles de Meg n'avaient contenu aucun reproche, mais elles lui rappelaient cruellement le triste état dans lequel se trouvait Hargate. Un état dont elle se sentait, au moins en partie, responsable.

— Et où est cette bête en ce moment? questionna-t-elle sur un ton agressif.

Meg leva les yeux et lui jeta un regard surpris.

— D'après ce que j'ai compris, Sa Grâce l'a fait seller pour aller rendre visite aux fermiers du domaine.

Aux fermiers ? *Ses fermiers* ? Kate bouillait intérieurement. Ne voulant pas montrer sa fureur à la cuisinière, elle hocha la tête et referma la porte doucement.

Comment avait-il pu oser? se demanda-t-elle en retournant lentement aux écuries. Certes, il y avait bien longtemps qu'elle n'était pas allée voir les anciens fermiers de son père... Mais, qu'aurait-elle pu leur dire ? Elle n'avait aucun pouvoir sur eux. C'était son oncle Jasper qui encaissait les fermages et les redevances, comme tout le reste. Néanmoins, cela ne donnait pas à Grayson le droit de se mêler de ses affaires !

Rien ni personne ne l'avait autorisé à mettre ainsi son nez partout. Il s'était installé en maître ! Plus elle y pensait et plus elle se sentait offensée par l'arrogance de son attitude.

Il y avait longtemps qu'elle aspirait à partager son fardeau avec quelqu'un, mais elle n'avait pas, pour autant, l'intention de renoncer à toutes ses responsabilités. Si elle le laissait faire, elle ne serait bientôt plus qu'une potiche qu'on range dans un coin ! Il avait envahi la maison avec ses domestiques, distribué avec profusion son argent, mis ses chevaux dans les écuries et voilà que maintenant, en plus, il prétendait avoir un droit de regard sur la gestion des terres des

Courtland ! Des terres qui avaient appartenu à sa famille depuis le temps des croisades.

Kate se serait volontiers lancée à sa poursuite, mais elle n'avait aucune idée de la direction qu'il avait prise. Elle ne pouvait donc rien faire, si ce n'est attendre son retour.

Tandis qu'elle marchait de long en large, sa frustration ne fît que grandir. Il n'était rien pour elle ! Rien ! Même pas un vague parent et encore moins un... prétendant. Tom pouvait aller au diable avec ses projets ridicules. Il n'y avait aucune relation de dépendance entre eux, à part cet Archibold Rutledge qui avait usurpé son nom. Une relation pour le moins ténue. De quel droit s'immisçait-il ainsi dans son existence? Il lui avait tout pris ! Sa sœur, Tom et jusqu'à ces petites tâches quotidiennes qui donnaient une raison à sa vie.

Avec un gémissement étranglé, elle se laissa tomber sur une botte de foin et enfouit son visage dans ses mains. Seigneur Dieu, que lui arrivait-il? Maintes fois, elle s'était plainte amèrement de ses obligations. Il lui fallait tout faire, la cuisine, le ménage, les comptes, le jardin et, en plus, trouver de l'argent pour faire tourner la maison. Depuis la mort de son père, elle avait assumé de plus en plus de responsabilités, jusqu'à ce qu'elles deviennent écrasantes pour ses fragiles épaules.

Elle aurait accepté d'être aidée, mais pas d'être mise à l'écart de cette façon.

Elle n'avait plus rien à faire, plus rien d'utile en tout cas, et cela la terrifiait, car sans un travail pour occuper ses mains ou sa tête, elle se sentait perdue. Elle n'était qu'une demoiselle bien élevée, avec une touche

d'excentricité. Une fille de comte qui portait le pantalon, jurait comme un charretier et n'hésitait pas à mettre les mains dans la boue ou dans la farine. Elle était capable de seller et de panser un cheval, à la rigueur de tuer un poulet, mais n'avait pas sa place dans le noble monde dans lequel elle était née.

Revenir en arrière ? Jamais elle ne le pourrait. Malgré tous ses efforts, elle ne s'imaginait pas en train de jouer du piano, lire des poèmes ou peindre des aquarelles. Et encore moins de parler chiffons ou d'échanger avec des amies les derniers potins mondains. Jamais plus elle ne se sentirait chez elle dans cette société brillante et frivole. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'elle aspirait à autre chose. Oui, mais où allait-elle se réfugier, si elle n'avait plus sa place ici non plus ? Où trouverait-elle la force de continuer à vivre ?

Elle n'aurait pu dire combien de temps elle resta ainsi prostrée. Soudain, un bruit de sabots la sortit de sa torpeur.

Grayson !

Elle se redressa à la hâte et chassa ses larmes d'un revers de la main. Elle ne voulait surtout pas qu'il la trouve en train de pleurer. A l'inverse de Lucy, elle n'avait jamais été une pleurnicheuse. Elle était faite d'un autre bois et elle allait le lui montrer !

— Kate...

Ignorant la chaleur qui l'envahissait dès qu'il prononçait son nom, elle se retourna et se força à le regarder droit dans les yeux.

— Comment avez-vous osé ? s'exclama-t-elle d'une voix aussi neutre que possible.

Pour toute réponse, il haussa les sourcils et elle dut se retenir pour ne pas le gifler.

— Cette fois-ci, vous avez dépassé les bornes, monseigneur !

— Quelles bornes? Je ne savais pas que vous m'en aviez fixé, mon ange.

Les joues de Kate s'enflammèrent. Il cherchait de nouveau à l'entraîner dans l'une de ces joutes verbales dans lesquelles il excellait — une once de provocation, une once de galanterie, deux ou trois traits d'esprit et l'adversaire était embobeliné. Mais elle ne se laisserait pas faire ! Elle croisa les bras sur sa poitrine et le toisa avec hauteur.

— Personne ne vous a autorisé à aller parler avec nos fermiers !

Il hocha la tête et son visage recouvra son impassibilité.

— Je sais, concéda-t-il, mais vous dormiez et je voulais voir de quelle façon ils vivaient. Hier, en allant au village, j'ai rencontré une famille qui abandonnait vos terres. Elle partait, parce que votre oncle avait refusé d'effectuer les travaux d'entretien qui lui incombait — notamment la réparation de la toiture de leur mesure — et parce qu'ils ne pouvaient plus payer leurs fermages. Des fermages absolument exorbitants pour la région. Votre tuteur est en train de dilapider votre héritage et il est urgent qu'il soit traduit en justice — avant que vous ne soyez complètement ruinées.

Kate cligna des yeux. Il ne lui apprenait rien ! Elle avait tout essayé. Sans résultat. Elle n'avait aucun recours, aucun appui. Evidemment, le marquis de Wroth, lui,

avait de l'argent et des relations bien placées. A l'idée qu'il pourrait aisément réussir là où elle avait échoué, elle éprouva un étrange sentiment de frustration et de jalousie. Elle n'avait rien et il avait tout !

Une lueur sombre étincela dans son regard. Oui, tout La force, l'assurance, la beauté...

Des images troublantes l'envahirent et, aussitôt, elle perdit le peu de maîtrise de soi qu'elle possédait encore.

— Allez au diable, vous et votre arrogance! s'exclama-t-elle en se jetant sur lui, les poings en avant.

Elle avait subi trop d'humiliations ! Jusqu'à la dernière, cette outrageante proposition de mariage que Tom lui avait arrachée. Seigneur Dieu, elle ne voulait pas de sa pitié et encore moins qu'il la range dans un coin, pendant qu'il prenait toutes les décisions à sa place. Elle était une femme libre ! Libre !

Ses petits poings martelaient son torse furieusement, mais, à son grand dam, il ne paraissait même pas ébranlé par leurs coups. Finalement, il lui saisit les poignets et les immobilisa sans brutalité.

— Qu'est-ce que cela signifie, Kate? murmura-t-il en plongeant ses yeux dans les siens.

— Vous n'avez aucun droit ! Qui êtes-vous pour venir ici et donner des ordres à tout le monde, comme si vous étiez le maître des lieux ? Ne comprenez-vous donc pas à quel point vous êtes arrogant et condescendant? Et avec cela, toujours impavide et froid, comme votre majordome! Ne ressentez-vous donc aucune émotion, aucun sentiment?

Les yeux du marquis de Wroth se rétrécirent dangereusement.

— Aucune émotion? répéta-t-il d'une voix rauque. Vous en êtes sûre ?

Tous les muscles de son corps et de son visage s'étaient tendus.

Kate le regarda fixement. Elle était allée trop loin, mais il était trop tard pour revenir en arrière. Trop tard, également, pour lui échapper.

Avec une lenteur délibérée, il porta l'un de ses poignets à ses lèvres et l'embrassa sur le pouls. Pour mieux sentir les battements désordonnés de son cœur? En dépit de la chaleur qui avait envahi ses reins, elle frissonna et eut l'impression que ses jambes se dérobaient sous elle. Lorsqu'il fit subir le même traitement à son autre poignet, elle vacilla et aurait perdu l'équilibre, s'il ne l'avait pas attirée possessivement dans ses bras.

Les murs et les objets s'étaient mis à tourner comme dans un manège fantastique. Elle n'avait plus la force de résister, ni même de penser, tant elle était enivrée par le contact dur et brûlant de son corps. Pendant quelques secondes, ils restèrent ainsi, immobiles et enlacés, puis elle sentit qu'elle basculait en arrière dans la paille fraîche de la stalle.

Elle leva les yeux vers lui, la bouche ouverte. L'homme courtois et pondéré qu'elle connaissait avait disparu. C'était un inconnu qui la dominait de toute sa hauteur. Les yeux fous, les cheveux en bataille, il ressemblait à l'un de ces terribles guerriers du Nord qui, jadis, avaient si souvent ravagé l'Angleterre, pillant les villes et violant-Violant?

La gorge sèche, elle le regarda retirer ses gants et les jeter de côté. Puis, ce fut au tour de sa veste et de son gilet.

Seigneur Dieu, allait-il enlever tous ses vêtements ? A cette idée, son cœur bondit dans sa poitrine. Elle l'avait déjà vu entièrement nu, mais seulement lorsqu'il était inconscient.

Il continuait d'arracher ses vêtements un à un, méthodiquement, comme s'il était habité par un démon.

Elle avait eu envie de lui faire perdre sa trop belle assurance, mais elle n'avait pas du tout envisagé une réaction aussi... primitive.

Il tira sur les pans de sa chemise et, d'un geste rapide, sans l'avoir déboutonnée, la fit passer par-dessus sa tête. Il était torse nu. Le souffle court, elle contempla ses muscles qui vibraient et se tendaient au moindre mouvement. Sa blessure était refermée, maintenant, et, à la place, il y avait un petit rond rouge, aux bords irisés. Comme un coquelicot...

La fine chemise en batiste alla rejoindre les autres vêtements et il s'arrêta pour la regarder.

Lorsqu'il descendit sur elle, Kate frissonna, partagée entre la peur et un sentiment de délicieuse excitation. Leurs bouches se joignirent, dans un voluptueux abandon et elle ferma les yeux. Était-il guidé par la passion ou par la colère ? Elle n'aurait su le dire, mais elle n'avait pas la force de lui résister et encore moins de lutter contre ses propres pulsions. Avec un plaisir purement sensuel, elle fit glisser ses mains sur les muscles frémissants de ses bras, sur l'épaisse toison qui recouvrait son torse et sur la peau lisse et ferme de ses

épaules et de son dos. Lorsque ses doigts s'attardèrent sur l'extrémité dure et tendue de ses tétons, il gémit et son corps se fit plus lourd, plus pressant.

Mais surtout, il y avait sa chaleur. Une chaleur envahissante qui entraînait en elle par ses lèvres et par ses mains. Sa salive avait une saveur un peu acre et elle se délectait dans le ballet que leurs langues se livraient, se repoussant « s'attirant tour à tour. Ses doigts lui caressaient le cou et la nuque, dessinaient le contour de ses oreilles, s'enfonçaient dans ses cheveux...

Puis soudain, ils descendirent le long de sa gorge et, contournant ses épaules, glissèrent vers ses hanches.

Il poussa un juron étouffé et, avec impatience, se mit à tirer sur les pans de sa chemise.

L'amant raffiné et expérimenté de la cueillette des mûres avait d'un seul coup disparu, remplacé par un homme dont les mains tremblaient lorsqu'elles frôlaient la peau de son ventre nu. Il l'embrassa sur le nombril, lui donnant un plaisir aussi intense qu'inattendu.

Mais déjà, ce n'était pas assez. Ses doigts étaient sur sa ceinture. La boucle céda presque aussitôt, mais les boutons de la braguette résistèrent et il pesta de nouveau. Malgré elle, elle ne put réprimer un rire léger. Un rire sensuel qui accrut encore son impatience. Il tira, d'un geste sec. L'étoffe se déchira et elle entendit les boutons rouler au sol.

— Kate ! Oh, mon ange...

Il murmura des mots d'amour étouffés, puis ses doigts, un instant immobiles, explorèrent la source de sa féminité.

— Tu trembles... Tu as envie de moi...

Il leva la tête et plongeait son regard dans le sien. Ses yeux étincelaient d'une ardeur qu'elle n'y avait encore jamais vue. C'était comme un brasier qui le consumait intérieurement.

— Oooh...

Un petit cri inarticulé s'échappa des lèvres de Kate. Jamais encore elle n'avait éprouvé un plaisir aussi divin. Ses reins se cambraient et suivaient le rythme d'amour imprimé par les gestes de Grayson. La tête rejetée en arrière, elle n'était plus que capitulation. Elle était en feu. Elle...

De nouveau, elle poussa un cri. Une plainte extatique qui sortit du tréfonds de son être.

Puis une paix extraordinaire l'envahit.

Pendant un long moment, elle resta ainsi, incapable de bouger ou de penser, jusqu'à ce qu'un bruit familier l'arrache à sa délicieuse torpeur. Elle ouvrit les yeux et, par-dessus l'épaule de Grayson, distingua vaguement une grande masse sombre. Las d'attendre son picotin, le cheval du marquis était entré dans la stalle et frottait son chanfrein contre le dos de son maître afin de lui rappeler son existence !

Il le repoussa en pestant. Kate eut envie de rire, mais elle lut une telle frustration, un tel désir inassouvi dans son regard, qu'elle n'eut pas le cœur de se moquer de lui. Elle cligna des yeux. La lueur s'était éteinte. Le visage du marquis de Wroth avait recouvert son impassibilité.

Il se leva et, la laissant allongée dans la paille, le pantalon ouvert et le ventre nu, il saisit sa chemise et entreprit de se rhabiller.

— Maintenant, vous savez que moi aussi, je ressens des émotions, murmura-t-il d'une voix rauque.

12.

La première de ses nouvelles robes était terminée. Aidée par Mme Leeds, Kate l'enfila silencieusement, tout en se demandant encore si elle ne devrait pas la refuser. La tentation était grande, mais elle avait peur d'offenser la jeune veuve qui avait mis tout son cœur dans sa confection et qui, à juste titre, était très fière de son travail. Aussi douce et légère qu'un nuage, la soie épousait à la perfection les courbes de son corps et retombait harmonieusement le long de ses hanches, sans le moindre faux pli. Jamais Kate n'avait possédé quelque chose d'aussi beau et elle en éprouvait une crainte mystérieuse, quasi religieuse.

Cédant aux instances de la couturière, elle alla se regarder dans la psyché de Lucy et fut ébahie par l'image que lui renvoya la glace. La gracieuse créature qui lui faisait face n'avait plus rien de commun avec le garçon manqué qu'elle était devenue au fil du temps. Elle ressemblait à une autre version d'elle-même. Une version rajeunie, pleine d'insouciance et de frivolité. Elle se tourna et admira, malgré elle, la finesse de sa silhouette et la grâce de ses mouvements.

— Elle est ravissante, madame Leeds, murmura-t-elle en palpant avec délice le tissu souple et léger.

La couleur lui était étrangement familière. Il faisait songer à un tapis de violettes. La jeune femme se raidit et ses mains se crispèrent nerveusement. C'était l'étoffe

que Grayson avait déroulée sur la table de la cuisine, le jour où...

— Sa Grâce l'a choisie lui-même pour vous, déclara Mme Leeds avec un grand sourire. Il pensait qu'elle irait bien avec votre teint et avec le bleu améthyste de vos pupilles. Il avait raison. Vous êtes aussi belle et aussi fraîche qu'un matin de printemps !

Kate détourna les yeux du miroir, son plaisir gâché par la seule évocation du marquis. A cause de lui, elle n'avait presque pas dormi de la nuit. Comment avait-elle pu s'abandonner avec un tel manque de pudeur ? Il lui avait suffi d'un mot, d'un regard pour avoir raison de sa colère — ô combien justifiée ! — et pour la faire fondre dans ses bras. Elle rougit au souvenir de la façon dont elle s'était offerte à ses caresses, les avait provoquées et avait gémi et crié de plaisir. Puis, après lui avoir fait vivre l'expérience la plus intense de sa vie, il s'était rhabillé et l'avait laissée, gisant à demi nue dans la paille de l'écurie.

En le regardant s'éloigner, le dos raide et les poings serrés, elle avait eu l'impression qu'une main glacée se refermait sur son cœur. S'il avait eu l'intention de lui donner une leçon, il avait pleinement réussi. Jamais plus elle n'essaierait de percer sa carapace d'impassibilité ! Et pourtant, il avait senti *quelque chose*. Elle l'aurait juré. Mais quoi ? Une inclination sincère et véritable ou un désir purement lascif ?

Cent autres questions se bousculaient dans sa tête. Que se serait-il passé s'ils n'avaient pas été interrompus ? Le jour de la cueillette des mûres, elle avait eu la force de le repousser, mais hier, sa volonté s'était dissoute au

contact de la flamme qui brûlait en lui. Aurait-il cherché à assouvir ses propres désirs ? Mais avait-il eu seulement envie d'aller plus loin ?

Brusquement, elle eut froid et se frotta le haut des bras en frissonnant.

Un petit rire amusé s'échappa des lèvres de Mme Leeds.

— Vous n'avez pas l'habitude d'avoir les épaules et la gorge aussi découvertes, n'est-ce pas ?

C'était vrai. Les chemises d'homme manquaient peut-être d'élégance, mais, au moins, elles avaient des manches. Non sans inquiétude, elle baissa les yeux vers son corsage. Jamais encore elle n'avait porté une robe qui révélait autant sa poitrine !

— Ne vous inquiétez pas, mademoiselle, j'ai prévu ce qu'il faut, la rassura la couturière en lui tendant un châle en laine mohair, parsemé de paillettes dorées.

Kate n'avait pas besoin d'une parure aussi luxueuse, mais lorsqu'elle la fit glisser sur ses épaules, elle éprouva un plaisir sensuel qui lui rappela les caresses de Grayson. Seigneur Dieu, ne pouvait-elle donc pas penser à autre chose ?

— Vous êtes encore un peu pâle, mais vous allez vite reprendre des couleurs, affirma la couturière en lui tapotant les joues maternellement. Maintenant, si cela ne vous ennuie pas, ma mère m'a fait promettre de vous emmener la voir. Elle veut être la première à vous admirer et à vous complimenter.

Kate lui sourit et accepta volontiers de se plier à un caprice aussi inoffensif.

Meg se trouvait devant ses fourneaux. En les voyant entrer dans la cuisine, elle quitta ses casseroles et, avec son habituelle exubérance, poussa des cris d'admiration et s'extasia sur l'habileté de sa fille. Puis, après un dernier commentaire élogieux, elle chassa gentiment Kate de son sanctuaire et l'envoya rejoindre Lucy dans la salle à manger. Lucy et Archibold qui, depuis quelque temps, ne quittaient pour ainsi dire plus Hargate.

En songeant au fiancé de sa sœur, la jeune femme ne put réprimer un petit pinçon de jalousie. De la jalousie ? Ce n'était pas le mot juste. Elle était heureuse de leur mariage, mais, en même temps, elle éprouvait un peu de tristesse à l'idée qu'elle allait se retrouver seule dans une grande maison vide.

Tout en marchant le long de la galerie, Kate essaya de se composer un visage aimable et détendu, mais, à la vérité, elle n'était guère d'humeur à apprécier le repas de fête que Meg avait préparé. La veille, le dîner s'était déroulé dans une atmosphère guindée qui lui avait fait beaucoup regretter les changements qui étaient intervenus à Hargate.

Désormais, Tom ne mangeait plus avec eux. Il prenait ses repas dans la cuisine, avec Meg et avec les autres domestiques. La jeune femme ne pouvait guère l'en blâmer, car l'ambiance y était sûrement beaucoup plus conviviale qu'en haut où, Lucy n'ayant d'yeux que pour Archibold — et réciproquement —, Kate s'était retrouvée seule, face à face avec Grayson.

La politesse aurait voulu qu'elle converse avec lui, mais elle s'y était refusée. Le hautain marquis de Wroth prétendait tout régenter ? Tout diriger ? Grand bien lui

fasse ! Elle avait mangé en silence, les yeux rivés sur son assiette. A part deux ou trois brefs commentaires sur les talents de cuisinière de Meg, Grayson n'avait pas dit grand-chose non plus. Plusieurs fois, elle l'avait surpris en train de l'observer. Y avait-il eu une lueur de reproche dans son regard? Sans doute, mais elle avait eu l'impression, également, qu'il l'étudiait, un peu comme un scientifique étudie un oiseau rare.

Un oiseau rare? Kate n'ignorait pas que, pour beaucoup de gens, elle était une originale, mais elle n'avait guère apprécié d'être examinée d'une façon aussi insistante.

Elle avait pris congé aussi tôt que les bonnes manières le lui avaient permis et Grayson n'avait pas cherché à la suivre ou à s'excuser. En dépit de ce que Tom lui avait raconté, il ne lui avait pas non plus demandé sa main, mais, au lieu d'en être soulagée, elle avait été déçue. Son visage s'enflammait encore quand elle se demandait si sa promesse n'avait pas été seulement une farce — des paroles en l'air pour apaiser Tom et rire par-dérrière à ses dépens.

Elle sentit de nouveau une bouffée de colère monter en elle. Non, ce n'était pas possible. Il n'était pas aussi cruel ! Et pourtant, que savait-elle du marquis de Wroth? C'était un homme et, en tant que tel, un mystère. H était dangereux, puissant, arrogant et, sans qu'elle sache pourquoi, il avait pris une place prédominante dans son existence.

Cela ne pouvait pas continuer ainsi. Elle n'était plus chez elle et elle était de plus en plus embarrassée par les pulsions incontrôlables que Grayson savait si bien

éveiller en elle. Même si elle lui était reconnaissante pour la façon dont il avait aidé Lucy, il n'y avait aucune raison pour qu'il s'attarde ainsi à Hargate. En outre, chaque jour qui passait rendrait la séparation plus difficile. Pas pour elle, naturellement. Elle ne serait que trop contente de pouvoir reprendre enfin son ancienne vie.

Sans l'arrogant marquis de Wroth.

Elle prit une profonde inspiration et décida d'avoir une explication avec lui. Elle aurait préféré aborder le sujet en privé, mais elle n'avait pas assez confiance en elle pour cela. Elle lui parlerait après le dîner, en présence de Lucy et d'Archibold. Ils ne lui seraient pas d'un grand soutien, mais, au moins, elle ne serait pas seule.

Sa détermination fut déjà ébranlée lorsqu'elle l'aperçut devant elle dans la galerie. Elle s'arrêta, mais il avait dû entendre son pas, car il se retourna et attendit qu'elle le rejoigne. Elle n'avait pas le choix. Lentement, elle se remit en marche. Ses yeux étaient sur elle. Elle avait l'impression qu'ils lui enlevaient un à un ses vêtements. Elle était toute nue devant lui. Brusquement, elle songea que c'était son argent qui les avait achetés et elle en éprouva une étrange excitation.

Et si elle lui rendait la pareille ?

Le jeu était dangereux, mais il avait un indéniable attrait érotique.

Il était si grand, si beau, si suprêmement viril... Sous sa veste de velours, elle imagina ses larges épaules et les muscles de son torse. Puis, son regard descendit et elle rougit involontairement, mais poursuivit néanmoins son

examen. Sa taille, ses cuisses, ses mollets... Non ! Il fallait qu'elle arrête. Un vertige la saisit et elle ferma brièvement les yeux.

De son côté, Grayson n'avait qu'une seule crainte : perdre de nouveau sa maîtrise de soi. Comme hypnotisé, il regardait Kate s'avancer vers lui. Jamais elle n'avait été aussi belle ! Cette soie violette lui allait à ravir et, sous la finesse de l'étoffe, il ne devinait que trop les charmes délicieux qui, nuit après nuit, venaient hanter son sommeil — quand ils ne l'empêchaient pas de dormir.

Il sentit un brusque désir monter dans ses reins. Un simple désir ? Enfer et damnation, ce qu'il ressentait allait bien au-delà ! C'était un besoin. Un besoin sauvage et primitif.

Un besoin presque incontrôlable.

Jusqu'à présent, rien ni personne n'avait réussi à entamer ainsi la belle assurance du marquis de Wroth. Cette sensation était trop violente, trop irrationnelle pour qu'il n'essaie pas de la combattre. Il avait l'impression d'être écorché vif. Mais en voyant la soie légère épouser les courbes des hanches de la jeune femme ou en plongeant ses yeux dans le décolleté de son corsage, il se rendait compte que la lutte était par trop inégale. La bataille était perdue d'avance.

Il lui tendit le bras. Elle le prit gracieusement et lui sourit. Un petit sourire contraint et réservé.

Dans la salle à manger, Lucy et Archibold les attendaient pour se mettre à table. Meg s'était surpassée, mais, à la fin du repas, aucun des quatre convives n'aurait pu dire ce qu'il avait mangé. Lucy et

Archibold n'avaient pas cessé de roucouler et de se dévorer des yeux, tandis que Grayson et Kate, aussi silencieux l'un que l'autre, s'observaient à la dérobée et spéculaient sur ce que pensait l'autre. Des spéculations qui les auraient fort surpris s'ils les avaient énoncées à voix haute.

Après le dessert, ils passèrent dans le salon et, alors que Grayson servait les alcools, Kate décida que le moment était venu de faire sa petite mise au point.

Le visage sombre et les lèvres pincées, elle leva le menton courageusement.

— Monseigneur, la tâche que vous vous étiez fixée étant achevée, je suppose que vous allez bientôt nous quitter?

Grayson se raidit, mais il réussit à ne pas montrer son désarroi.

— Etes-vous donc si pressée de vous débarrasser de moi ? questionna-t-il en haussant un sourcil étonné.

La jeune femme rougit et jeta un coup d'œil en direction de Lucy et d'Archibold, mais les deux amoureux étaient trop accaparés l'un par l'autre pour se préoccuper de ce qui se passait autour d'eux.

— Je voulais seulement savoir combien de temps vous aviez l'intention de rester à Hargate.

Sa voix avait-elle tremblé ou l'avait-il seulement imaginé?

Il réfléchit un instant avant de répondre. Il fallait rester sur un plan purement pratique. Surtout ne pas laisser transparaître ses frustrations.

— Vous pensez peut-être que cela est absurde, mais je me sens une responsabilité à votre égard et je voudrais vous aider à faire rendre gorge à votre oncle.

Aussitôt, Lucy leva la tête, les yeux brillants d'espoir et de reconnaissance.

— Oh, ce serait merveilleux! Peut-être parviendrez-vous à l'obliger à me donner une dot?

Grayson hocha la tête dans sa direction, mais ses yeux continuaient à scruter le visage de Kate. D'ordinaire, peu de gens réussissaient à lui dissimuler leurs sentiments, mais, malgré ses efforts, il fut incapable de déchiffrer l'expression de la jeune femme. Voulait-elle qu'il reste ou qu'il s'en aille ? En dépit de l'attitude froide et distante qu'elle affectait maintenant, il savait qu'il n'aurait aucune peine à la réchauffer et à déchaîner sa sensualité. Il suffirait qu'il soit seul avec elle. Comme hier à l'écurie. Si seulement elle voulait bien répondre aux questions qu'ils ne parvenaient pas à formuler...

— J'exige de voir Mlle Courtland ! Laissez-moi passer, ou sinon...

Les cris provenaient du couloir. Soudain, la porte s'ouvrit et un homme petit et bedonnant s'engouffra dans le salon, le visage écarlate, suivi par Badcock qui, visiblement, était très choqué par une pareille intrusion.

— Kate ! Je savais que vous étiez ici ! Les lèvres pincées, Badcock s'inclina.

— Veuillez me pardonner, Votre Grâce, s'excusa-t-il en s'adressant à Grayson, mais ce... ce gentleman a insisté pour voir Mlle Courtland.

Kate se leva et accueillit le visiteur avec un enthousiasme très mitigé.

— Sir Wortley...

A l'entrée du châtelain, Archibold s'était levé avec précipitation, le visage pâle et inquiet.

— Mon oncle !

— Ah, tu es là toi aussi! s'exclama Wortley en se retournant vers lui. J'ai des questions à te poser, justement. Il paraît que tu te maries ? Sans même m'en avoir avisé !

Sir Wortley. Grayson posa son regard méprisant sur le répugnant individu qui avait osé dépouiller sans vergogne deux orphelines faibles et innocentes. Il venait à point nommé. Après son échange verbal avec Kate, il avait grandement besoin de passer son humeur sur quelqu'un.

— Je suis heureux de vous rencontrer enfin, sir Wortley, déclara-t-il en se levant avec une lenteur délibérée. Cela faisait déjà un certain temps que je désirais m'entretenir avec vous.

Wortley se retourna vers lui, les sourcils en bataille.

— Qui diable êtes-vous ?

— Je suis Wroth, répliqua Grayson en le toisant d'un regard glacial.

Le châtelain cilla.

— Wroth? questionna-t-il d'un air intrigué. Le marquis de Wroth?

Grayson hocha la tête et le premier magistrat du village avala avec peine. Visiblement, il avait entendu parler de lui — au moins de réputation.

— Si vous le voulez bien, nous allons nous rendre dans la bibliothèque. J'ai à vous parler, seul à seul.

— Seul à seul? Qu'est-ce que cela signifie, Kate?

Il jeta un regard plein d'effroi en direction de la jeune femme, mais elle l'ignora avec un dédain tellement royal que Grayson s'arrêta un instant pour l'admirer. Puis il fit un signe de tête à Badcock qui, assumant ses fonctions de majordome, les précéda jusqu'à la bibliothèque et ferma la porte derrière eux.

— Je vous en prie, asseyez-vous, déclara Grayson en indiquant à son invité une chaise dont la tapisserie était usée jusqu'à la trame.

Tout en faisant le tour du bureau, il jaugea son adversaire et se sentit un peu déçu par son examen. Sir Wortley n'était rien de plus qu'un hobereau de village, rougeaud et courtaud. Le digne descendant d'une lignée de paysans enrichis, imbus de leur charge, mais manquant trop d'intelligence pour pouvoir prétendre à une position supérieure.

En voyant les bagues qui ornaient les gros doigts boudinés de ce parvenu, Grayson se demanda brusquement s'il n'avait pas déjà vendu — avec profit — les objets qu'il avait acquis à si bon compte. A cette idée, il ne put s'empêcher de serrer les poings. Si jamais ce maudit bâtard...

— Je... vraiment, monseigneur, je ne vois vraiment pas de quelle affaire vous voulez m'entretenir, bredouilla l'homme avec embarras. Je... j'étais venu voir Kate — euh, Mlle Courtland — à propos d'un sujet qui concerne mon neveu.

Grayson hocha la tête.

— Je suppose que vous voulez parler de son mariage. Wortley grimaça.

— Oui ! Je... le procédé est vraiment inhabituel. Très inhabituel !

— Auriez-vous une objection à une telle union? Wortley détourna les yeux nerveusement et s'éclaircit la gorge.

— Une objection? J'en ai plusieurs, mais... Je ne vois pas en quoi cette affaire peut vous concerner, monseigneur.

— Je m'intéresse à ce garçon, répliqua Grayson d'une voix dangereusement suave. N'est-ce pas suffisant?

Wortley grommela et oublia brusquement ses manières.

— Allons, vous voulez rire! Il n'a rien, à part une petite pension de sa grand-mère, et je suis bien placé pour savoir que les demoiselles Courtland n'ont pas d'argent non plus. Par respect pour son père, j'ai offert une place sous mon toit à Archibold...

— Il est le fils d'un vicomte, si je ne m'abuse, l'interrompit Grayson.

Le châtelain s'empourpra.

— Oui, mais le sang ne signifie pas grand-chose, quand on a les poches vides. Comme je vous l'ai dit, j'ai pris ce garçon sous ma protection et...

— Et vous avez employé ses talents de gestionnaire en omettant de les rémunérer déceamment.

Wortley bondit de sa chaise, le visage écarlate.

— Je ne saurais tolérer une pareille accusation, monseigneur! D'ailleurs, je voudrais savoir à quel titre

vous intervenez dans cette maison ? Vous n'êtes pas un parent des Courtland, pour autant que je sache.

Un sourire erra sur les lèvres de Grayson.

— C'est vrai. Vous êtes en droit de me le demander. La nouvelle est encore un secret, mais, étant donné les circonstances, je vais vous mettre dans la confidence. Je peux compter sur votre discrétion, n'est-ce pas?

— Oui, bien sûr.

Grayson se pencha en avant, comme s'il allait lui accorder une faveur insigne.

— L'aînée des demoiselles Courtland est ma fiancée. Wortley ouvrit la bouche et ses yeux s'écarquillèrent.

— Mais... mais... Comment cela? Quand vos fiançailles ont-elles eu lieu ? Kate ne m'en a même pas parlé !

Afin d'éviter d'inutiles spéculations, Grayson chercha et trouva aisément un mensonge plausible.

— Oh, il s'agit d'un engagement très ancien. Nos familles nous ont promis l'un à l'autre quand nous étions encore enfants. Je n'avais que dix ans et elle venait de naître... Naturellement, nos parents n'en ont parlé à personne, car ils voulaient que nous soyons sûrs de nos sentiments. Hélas, ils sont morts sans avoir vu exaucé leur vœu le plus cher.

Wortley l'avait écouté d'un air ébahi, mais il n'eut pas le front de mettre en doute sa parole.

— Evidemment, cela change tout, murmura-t-il d'une voix mal assurée.

— Je suis heureux que vous le reconnaissiez, acquiesça Grayson sèchement. Ainsi, vous ne voyez plus

d'objections, maintenant, à l'union de votre neveu et de Mlle Lucy Courtland?

Le châtelain s'éclaircit la gorge de nouveau.

— Euh... Comme je vous le disais tout à l'heure, je n'ai pas la place de loger une nouvelle famille, mais si, de votre côté, vous consentez à offrir à ces jeunes gens les moyens d'existence dont ils ont besoin...

— Vous n'avez pas d'inquiétude à vous faire à ce sujet, l'interrompt Grayson en levant une main apaisante. Le jeune couple ne sera pas à votre charge. J'ai proposé une situation à M. Rutledge et il l'a acceptée. Avec son salaire, il n'aura aucune peine à entretenir décentement sa famille.

Wortley se confondit en plates excuses. Visiblement, il regrettait d'avoir parlé trop vite, maintenant que son neveu allait devenir le beau-frère de l'un des hommes les plus riches du comté.

Grayson sourit et se laissa retomber dans son fauteuil.

— Voilà qui est mieux, mais ce n'était pas du bonheur de ces jeunes gens que je voulais vous entretenir. D'après ce que l'on m'a dit, vous avez emprunté différents objets d'art, tableaux et statues de cette maison et j'aimerais que vous les rapportiez au plus tôt.

Le visage de Wortley devint écarlate et ses yeux parurent jaillir littéralement de leurs orbites.

— Emprunté? Je les ai achetés, monseigneur!

— Vraiment?

Le marquis de Wroth le considéra en silence derrière ses paupières mi-closes et, négligemment, pointa dans sa direction le coupe-papier en argent avec lequel il

jouait depuis le début de leur entretien. Un fort bel instrument qui, lui aussi, avait dû éveiller maintes fois la convoitise du châtelain.

— Il s'agissait sans doute d'un malentendu, poursuivit-il en souriant. Vous comprenez, ces objets, que vous avez acquis pour un prix dérisoire, ont une grande valeur sentimentale pour Mlles Courtland. Je suis donc sûr que la galanterie — et votre qualité de plus proche et de plus ancien voisin — vous commandera de les leur rendre — en guise de cadeaux de mariage, par exemple.

Wortley poussa des petits cris aigus et tenta de protester, mais Grayson affecta de ne pas l'avoir entendu.

— C'est parfait. Je savais que vous vous montreriez raisonnable. Naturellement, j'attends que vous effectuiez cette restitution avec la plus grande promptitude, ajouta-t-il en se levant. Si vous le désirez, je peux vous faire dresser une liste?

— Non, ce n'est pas nécessaire, mais...

— Badcock!

Immédiatement, le majordome apparut sur le seuil de la porte.

— Vous m'avez appelé, monseigneur?

— Oui. Veuillez reconduire ce gentleman jusqu'à sa voiture.

— Tout de suite, monseigneur. Si vous voulez bien me suivre, Sir...

Wortley n'avait pas d'autre choix que d'obéir. La tête basse et en traînant les pieds, il emboîta le pas au majordome. Un sourire narquois aux lèvres, Grayson le

regarda sortir de la pièce, puis posa délicatement le précieux coupe-papier sur la table. Il ne lui restait plus qu'une seule question à régler. L'oncle Jasper. Ensuite, la tâche qu'il s'était fixée serait terminée — à un détail près.

Son sourire s'effaça brusquement.

Il lui faudrait encore résoudre son problème avec Kate. Les mains posées sur le dossier d'une chaise, il se demanda ce que signifiait l'attitude agressive et rebelle que la jeune femme avait montrée à son égard. Était-ce de l'incertitude? De la méfiance? Une crainte qu'elle ne parvenait pas à exprimer? Le moment était peut-être venu »Je mettre les choses au clair avec elle.

D'un mouvement brusque, il se redressa et sortit de la bibliothèque.

Il était presque arrivé dans le salon lorsqu'un bruit de voix lui parvint. Cela provenait du hall. Badcock avait-il des ennuis avec Wortley? Il avait été trop gentil avec cet ignoble individu. Il aurait dû le rosser et le jeter lui-même dehors ! Les yeux étincelants de colère, il pivota sur les talons et remonta la galerie à grands pas furieux. Cette crapule allait tâter de ses poings !

A l'entrée du hall, il s'arrêta net.

Wortley était parti, mais il avait été remplacé par d'autres visiteurs. Deux dames et deux gentlemen, pour être précis. Grayson eut un haut-le-corps. Raleigh ! Comment diable avait-il su qu'il était à Hargate? Il fit un pas en arrière, mais il était déjà trop tard.

— Wroth!

Grayson gémit intérieurement. Il était pris. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il fit un effort pour

sourire et accueillir son ami et ses compagnons. L'autre gentleman était un certain Pimperington, un personnage plutôt antipathique, célèbre pour ses piques et son manque de tact.

— On ne nous avait pas trompés! s'exclama-t-il. Toute la ville ne parle que de votre disparition. Au fait, où sommes-nous donc? questionna-t-il en se retournant vers Raleigh. A qui appartient cette maison?

— Vous êtes à Hargate, la demeure ancestrale des comtes de Chester.

Grayson se raidit. Kate ! Il aurait reconnu entre mille le timbre posé de sa voix.

Immédiatement, Pimperington se tut et se tourna d'un air stupéfait vers la jeune femme qui venait d'apparaître sur le pas de la porte. En la voyant ainsi, si belle et si majestueuse, Grayson ne put réprimer un sentiment de fierté. Pas une seule de ces petites dindes londoniennes ne lui arrivait à la cheville !

— Qui est-ce? questionna Raleigh en mettant sur son nez le lorgnon ridicule qui l'aidait à compenser ses déficiences visuelles.

En trois pas rapides, Grayson rejoignit Kate et lui prit le bras courtoisement.

— Mademoiselle Courtland, permettez-moi de vous présenter le vicomte Raleigh, M. Pimperington et...

— Ah oui, veuillez nous pardonner, s'excusa Pimperington. Ces charmantes créatures qui nous accompagnent sont Mme Parker et sa sœur, Mlle Collier. Mme Parker a eu le malheur de perdre son mari récemment et nous lui avons proposé de venir avec nous, afin de se changer les idées.

— Mademoiselle, monseigneur...

Les deux « charmantes créatures » ébauchèrent une révérence et battirent des cils lorsque Grayson leur prit la main pour la porter à ses lèvres. Seigneur Dieu, il comprenait mieux maintenant pourquoi il trouvait si attirantes les manières franches et directes de Kate. Il avait oublié combien les Londoniennes étaient horripilantes avec leurs petits rires de gorge et leurs perpétuelles minauderies.

— Wroth, tu es un traître ! s'exclama Raleigh en pointant vers lui un doigt accusateur. J'ai parié une fortune que tu avais découvert un nouveau tripot ! Enfin, je ne serai pas le seul à avoir perdu de l'argent à cause de toi. Personne n'aurait misé un penny sur ton enterrement à la campagne ! Mais, quand je vois cette jeune personne, je comprends mieux pourquoi tu t'es retiré ici, ajouta-t-il en s'inclinant devant Kate et en balayant ostensiblement le sol avec son chapeau. Une aussi pure merveille...

Leur curiosité éveillée, Mme Parker, Pimperington et Mlle Collier firent cercle autour de Kate.

— Comment se fait-il que nous ne vous ayons jamais vue à Londres, ma chère ?

— C'est vrai ! renchérit Pimperington. Il devrait y avoir une loi pour interdire qu'on enferme un tel joyau à la campagne ! C'est injuste. Profondément injuste !

— Auriez-vous formé le projet de garder notre cher marquis pour vous toute seule ? s'enquit Mlle Collier avec une pointe de perfidie dans la voix.

Grayson se mordit la lèvre. Il fallait qu'il mette un terme immédiatement à de telles spéculations. Avant

que Kate n'en prenne ombrage et commette un acte irréparable.

— A moins que le coupable ne soit Wroth, suggéra Raleigh. Tel que je le connais, il est bien du genre à faire cavalier seul. A sa place, d'ailleurs, j'aurais agi de même. Quand on trouve un trésor, on n'a aucune envie de le partager. Avec quiconque.

Grayson soupira.

— Tu as raison, mon cher, acquiesça-t-il. Maintenant que tu m'as débusqué, il ne m'est plus possible de cacher mon secret. Mlle Courtland est ma fiancée et si j'ai quitté la ville aussi subrepticement, c'était pour profiter égoïstement de sa compagnie. Une compagnie trop délectable pour que je n'aie pas envie de m'en réserver l'exclusivité.

13.

L'annonce de Grayson provoqua une véritable commotion. Toutes les personnes présentes en furent affectées à des degrés divers, et, naturellement, Kate fut la première à être touchée. Néanmoins, elle réussit très vite à se reprendre, contrairement à Mme Parker et à Mlle Collier. Les deux « charmantes créatures » étaient littéralement époustouflées. Elles poussaient des petits cris et battaient des cils, comme si elles venaient d'apprendre une nouvelle primordiale pour l'avenir du royaume. Quant à Pim-perington, ses yeux salaces s'étaient mis à détailler les charmes de Kate avec une insolence qui faillit faire sortir Grayson de ses gonds.

Raleigh, pour sa part, conserva une attitude plus réservée — et moins malséante — que ses compagnons. Au lieu de dévisager Kate, il se tourna vers Grayson et le félicita chaleureusement.

— Bravo ! s'exclama-t-il avec un large sourire. A un dieu comme toi, il fallait une déesse et tu as su la trouver sans qu'aucun d'entre nous ne soupçonne tes projets. Encore bravo ! Mademoiselle, permettez-moi d'être le premier à vous présenter mes meilleurs vœux de bonheur, ajouta-t-il en s'inclinant devant Kate.

— Avez-vous déjà fixé la date de la célébration, monseigneur ? s'enquit Mme Parker en dissimulant un petit sourire sournois derrière son éventail. En ville, nous n'avons même pas eu connaissance de vos fiançailles !

— Elles ont été conclues par nos familles lorsque Kate était encore enfant, rétorqua Grayson en lui décochant un regard noir. Aujourd'hui, nous sommes tous les deux en âge de nous marier et, notre décision étant prise, il n'y a aucune raison pour que nous retardions pendant encore longtemps la cérémonie.

— Le marquis de Wroth se marie ! Voilà une nouvelle qui valait le détour, si je puis dire, déclara Pimperington. Je suppose que plus personne ne va se plaindre que je l'ai perdu ! Vous comprenez, ajouta-t-il en se tournant vers Kate, j'avais envie d'essayer mon nouveau cabriolet. Je ne sais pas comment cela s'est produit, mais j'ai dû me tromper à un carrefour ou à un autre. Il y a tellement de petits chemins dans ces campagnes ! Et, naturellement, personne pour vous indiquer où vous êtes. Enfin, l'essentiel est que tout finisse bien, comme on dit dans la chanson.

— Peut-être, mais nous avons tourné pendant des heures ! protesta Mlle Collier.

— Et encore, nous avons eu de la chance, marmonna Raleigh. Si je n'avais pas aperçu les cheminées de cette maison à travers les arbres, nous serions encore en train d'errer comme des âmes en peine.

En son for intérieur, Grayson maudit la malchance qui les avait amenés à Hargate, mais la plus élémentaire des politesses exigeait qu'il leur offrît l'hospitalité, au moins pour une heure ou deux.

— N'ayez crainte, je vous remettrai sur la bonne voie. Mais, auparavant, vous serez peut-être heureux de vous rafraîchir et de vous reposer un moment ? Si vous voulez bien vous joindre à nous...

— Auriez-vous parlé de rafraîchissements? s'écria Pimperington. Jamais un mot n'aura été plus doux à mes oreilles ! Vous êtes notre sauveur, Votre Grâce !

Grayson s'apprêtait à leur montrer le chemin du salon, lorsque Raleigh l'arrêta en posant la main sur son bras.

— Allez donc devant, suggéra-t-il à ses compagnons et à Kate. J'aimerais m'entretenir seul un instant avec Wroth.

Tout en regardant les autres s'éloigner dans la galerie, Grayson se résigna au petit interrogatoire auquel, sans nul doute, il allait être soumis. Souvent les manières par trop sophistiquées de Raleigh l'exaspéraient, mais, sous le dandy frivole et léger, il y avait un homme de cœur et un ami sincère. Un ami sur lequel on pouvait compter.

— Alors?

Grayson aurait été sourd s'il n'avait pas décelé une pointe d'ironie dans le ton du vicomte.

— Alors quoi ? Raleigh s'esclaffa.

— Que fais-tu *réellement* dans ce trou perdu? Je ne suis pas aveugle et la surprise de cette fille ne m'a pas échappé. Jusqu'à tout à l'heure, elle ne savait pas plus que moi que tu allais l'épouser.

Grayson fronça les sourcils. Il ne comprenait pas pourquoi Kate avait eu l'air aussi stupéfaite. Croyait-elle qu'il avait seulement joué avec sa sensualité, sans même songer au mariage? Une telle pensée le troublait jusqu'au plus profond de lui-même. Il savait qu'il n'avait aucune obligation à son égard, mais, malgré cela, l'idée

qu'elle s'était attendue au pire avec lui n'avait rien de réconfortant.

— Ce sont les circonstances qui nous ont réunis, déclara-t-il en s'abstenant d'expliquer comment Kate s'était introduite dans son bureau et l'avait blessé. Comme je te l'ai déjà dit, il y a un certain temps que j'envisage de fonder un foyer et Mlle Courtland possède toutes les qualités que je recherchais.

— De quelles qualités parles-tu? s'enquit Raleigh avec un sourire amusé.

— Elle est intelligente, ne manque pas de charme et est issue d'une famille qui a compté de nombreux pairs du royaume.

Grayson détourna la tête, ne voulant pas trahir la réalité de ses sentiments.

Des sentiments qu'il ne s'était même pas encore avoués à lui-même.

Raleigh prit un air choqué.

— Bonté divine, une telle insensibilité... Je n'arrive pas à le croire, même venant de toi ! Tu ne vas tout de même pas me dire que cette fille ne t'a inspiré aucun attachement — hum, disons — romantique?

— Je ne pense pas qu'un tel ingrédient soit nécessaire pour faire un bon mariage, répliqua Grayson en se retournant vers son ami. Mlle Courtland est solide, honnête et capable de résister aux épreuves de la vie sans jamais baisser les bras. Elle l'a déjà démontré amplement et j'estime qu'une telle force de caractère a beaucoup plus d'importance que toutes les fadaises auxquelles tu fais allusion.

— Hum...

Raleigh sourit de nouveau.

— Si j'en juge à ta description et à ce que j'ai vu d'elle, vous avez beaucoup de points communs, commenta-t-il. Intransigeance, tempérament de feu... Votre union pourrait bien être mouvementée. Je crois que je vais t'offrir un grand pot de colle en guise de cadeau de mariage. Ainsi, Badcock pourra recoller tes belles assiettes en porcelaine, après que vous vous les serez jetées à la figure.

Ignorant son stupide bavardage, Grayson alla jusqu'à la fenêtre et regarda dehors.

— J'avais pensé que nous pourrions avoir ensemble une existence paisible, mais...

— Oui?

Grayson se retourna et soupira.

— ... mais je n'en suis plus aussi sûr. Raleigh émit un long sifflement.

— Seigneur Dieu, c'est plus grave que je ne l'avais imaginé. Le grand Wroth lui-même est en proie au doute!

Grayson haussa les épaules. Il avait trop l'habitude de l'ironie de son ami pour s'en formaliser.

— Dès le premier instant, j'ai su qu'elle serait une épouse parfaite. Idéale, même, corrigea-t-il. Cependant, elle a un étrange effet sur moi. Dès que je suis avec elle, je ne me contrôle plus. C'est une sensation terriblement troublante.

— Que veux-tu dire?

— Oh, tu vas penser que c'est absurde, mais j'ai découvert en moi une violence que je n'avais même pas soupçonnée. Il m'est arrivé de briser des objets par

simple frustration ou parce que j'avais le sentiment que Kate avait été victime d'une injustice.

— Sacrebleu, cela devient franchement alarmant! s'exclama Raleigh, de plus en plus amusé par la tournure que prenaient les confidences de son ami. Attention au prochain stade. Je te vois très bien en train de te balancer au lustre ou de te donner des coups de poing sur la poitrine, à la manière d'un gorille.

Grayson était trop accaparé par ses propres préoccupations pour perdre son temps à relever les traits d'esprit de son ami.

— Cela ne me plaît pas du tout, marmonna-t-il en grimaçant.

— Pourtant, tu es toujours le même homme, objecta Raleigh.

— Tu crois ? Parfois, je me le demande.

Raleigh le considéra gravement, sans aucune ironie cette fois-ci.

— Il y avait quelque chose qui te manquait. Quelque chose qui gâchait ta vie et t'empêchait d'être heureux. Tu l'as peut-être trouvé.

Grayson ne répondit pas. Ce qu'il avait cherché, c'était la paix intérieure et un foyer calme et serein. A la place, il avait été emporté par un tourbillon de passions qui menaçait à chaque instant de briser les digues dont il s'était si soigneusement entouré.

Raleigh soupira.

— En tout cas, il va falloir que tu l'épouses maintenant. Tu n'as plus le choix. Tel que je connais Pimperington, dans trois jours la nouvelle aura fait le tour de la ville.

— Je sais, murmura Grayson.

Il avait espéré que son annonce clarifierait la situation, mais elle n'avait pas mis un terme aux doutes lancinants qui le tourmentaient. Des doutes au sujet de lui-même et au sujet de Kate.

Comme s'il avait lu dans ses pensées, Raleigh laissa échapper un éclat de rire.

— Et ta promesse? Que dit-elle de tout cela? J'ai eu l'impression qu'elle n'était pas particulièrement enthousiaste à l'idée qu'elle allait épouser l'un des partis les convoités de l'Angleterre?

— Elle est têtue, mais elle m'épousera, affirma Grayson. Parce que le bon sens le lui commande.

Raleigh secoua la tête.

— Tu sais, il y a peu de femmes qui accepteraient de composer avec tes manières arrogantes, même pour le privilège de devenir une marquise. En outre, cette charmante enfant ne m'a pas semblé très impressionnée par ton argent ou par le prestige de ta situation — sans parler de tes indéniables charmes physiques, ajouta-t-il avec un sourire très irrévérencieux.

Grayson fronça les sourcils. Bien sûr. Kate se moquait éperdument de ce genre de choses. C'était justement l'un de ses attraits. Néanmoins, il était persuadé qu'elle ne lui refuserait pas sa main. Sacrebleu, elle n'allait tout de même pas lui faire un pareil affront, après qu'il eut annoncé quasi officiellement leurs fiançailles !

— Il est nécessaire qu'elle se marie, déclara-t-il d'une voix sourde. Son tuteur, qui est en même temps son oncle, est en train de dilapider sa fortune. D'après mes renseignements, il mène grand train à ses dépens : les

femmes, le jeu et tout le reste. Actuellement, il est en Ecosse où il cherche à se faire oublier après une liaison par trop scandaleuse avec la femme d'un personnage haut placé.

— Qui est-ce? Le comte de Chester?

— Non, c'est le frère de sa mère. Le père de Kate avait épousé une roturière, une jeune femme aussi charmante qu'adorable, mais, hélas, le reste de sa famille était beaucoup moins fréquentable. Ce Jasper Gillray a littéralement séquestré ses nièces dans cette maison, sans argent, sans chaperon et sans domestiques. J'aimerais pouvoir l'étrangler de mes propres mains, Raleigh! s'exclama-t-il en laissant brièvement transparaître la fureur qui bouillonnait dans son cœur dès qu'il pensait à l'oncle de Kate.

— Hum...

Le vicomte lui jeta un regard plein de spéculation.

— A mon avis, il serait préférable que tu dépenses tout cet excès d'énergie dans ton lit conjugal. Un meurtre est toujours une affaire fort ennuyeuse, même si la victime est une crapule. A ta place, je demanderais une dispense de bans. Ta fiancée est en âge de se marier sans le consentement de ce Jasper, n'est-ce pas?

Grayson hocha la tête.

— Oui...

— Alors, je t'en prie, ne perds pas un instant! lui conseilla Raleigh en se levant. Tourner en rond comme un lion en cage est aussi dommageable pour les parquets que pour les nerfs de ton entourage.

Grayson s'arrêta net et lui lança un regard noir.

— Je ne tourne pas en rond !

— Que fais-tu alors en ce moment? rétorqua Raleigh avec un grand sourire. C'est une habitude odieuse. Enfin, il faut bien passer sa rage sur quelque chose... Je me souviens que Wycliffe, dans le temps où il courtisait la belle Charlotte...

Cette fois-ci, Grayson devint écarlate.

— Dis ce que tu veux, mais ne me compare pas à cet imbécile ! Jamais mon mariage ne ressemblera au sien ! Ce sont deux choses entièrement différentes.

— Ah bon? s'étonna Raleigh en posant son lorgnon sur son nez.

— Oui! affirma le marquis de Wroth avec force. Charlotte et Wycliffe s'imaginent amoureux l'un de l'autre, alors que Kate et moi, nous obéissons seulement à la raison. En somme, il s'agit d'une sorte de contrat où, l'un et l'autre, nous avons quelque chose à gagner. Kate reprendra le contrôle de sa fortune et, en outre, bénéficiera de mon nom et de mon titre, tandis que moi j'aurai une épouse pour engendrer le fils dont j'ai besoin pour perpétuer ma lignée. C'est aussi simple que cela. Et je t'en prie, enlève cet accessoire ridicule! ajouta-t-il en passant à côté de lui et en lui arrachant son lorgnon.

Un contrat. Un simple mariage de convenance! se répéta Grayson, tandis qu'il s'enfuyait dans la galerie, poursuivi par les éclats de rire sardoniques de Raleigh.

Au salon, Kate avait fait les présentations et sonné pour qu'on monte du thé et des gâteaux, comme si elle était une riche maîtresse de maison et non une héritière ruinée, presque réduite à l'indigence. Ses invités avaient sans doute remarqué l'état déplorable dans lequel se

trouvait Hargate, mais, au moins, ils ne pouvaient pas deviner que les domestiques n'étaient là que temporairement et qu'il n'y avait aucun chaperon pour veiller sur sa vertu. La conversation? Il lui suffisait de contrer les questions malveillantes de Mme Parker et de tenir en respect l'odieux M. Pimperington. Une tâche d'autant plus facile que Lucy, tout heureuse d'avoir un nouvel auditoire, n'arrêtait pas de parler et de papillonner.

Pour une fois, elle aurait aimé avoir son insouciance, car, en dépit de sa nouvelle robe, elle se sentait affreusement terne à côté de leurs visiteurs. D'emblée, elle avait classé Pimperington parmi ces dandys dont elle avait si souvent entendu parler : du satin, des soies aux couleurs éclatantes, une montre avec une grosse chaîne en or, des bagues à chacun de ses doigts... Un paon en train de faire la roue ! Il réussissait presque à éclipser Mme Parker et Mlle Collier qui, pourtant, étaient vêtues avec un raffinement qui, parfois, confinait à la provocation. A côté du leur, le décolleté de Kate paraissait presque modeste ! Et, naturellement, elles s'étaient munies de tous les accessoires sans lesquels, en ce temps-là, une femme du monde n'aurait pas osé sortir de chez elle : petit bibi orné de plumes flamboyantes, gants de soie, ombrelle et l'inévitable éventail qu'elles ouvraient et fermaient sans cesse. A les voir l'agiter ainsi, on avait l'impression qu'il s'agissait d'un moyen de communication mystérieux, réservé à quelques rares initiés. Un télégraphe portatif, en quelque sorte.

Tout en grignotant délicatement leurs gâteaux, elles jetaient des coups d'œil par en dessous à leur hôtesse et échangeaient des regards et des sourires entendus. Malgré elle, Kate ne put s'empêcher de penser aux serpents venimeux dont elle avait vu l'illustration dans l'encyclopédie de son père. Deux vipères — aussi belles que mortelles. Si elle ne s'était pas retenue, elle les aurait fait tomber de leur chaise et leur aurait versé leur tasse de thé sur la tête.

Au lieu de cela, elle resta aimable et souriante, ignorant délibérément la petite voix qui, au fond d'elle-même, lui criait que ces gens appartenaient à un monde qu'elle avait quitté et où elle n'avait plus sa place, en dépit de Grayson et de son arrogante déclaration. Une déclaration à laquelle elle préférait ne pas penser, tellement elle résonnait douloureusement dans son cœur.

— Mais, vous connaissez sûrement lady Bradley ! Personne, à Londres, ne voudrait manquer les bals costumés qu'elle organise dans son magnifique hôtel particulier !

Mme Parker s'était tournée de nouveau vers elle, un sourire hypocrite aux lèvres. Cela suffisait ainsi ! Elle n'avait aucune raison de subir sans réagir les piques incessantes de cette harpie ! Elle releva la tête, une réplique cinglante au bout de la langue, mais, juste à cet instant, Grayson revint dans le salon, suivi par l'autre dandy.

— Mlle Courtland n'a pas eu l'occasion de se rendre à Londres récemment, déclara-t-il en posant les mains avec nonchalance sur le dossier du fauteuil de Kate. La

mort de son père l'a beaucoup affectée et elle n'avait guère le cœur à participer à ce genre de frivolités.

— J'espère au moins que vous nous l'amènerez bientôt en ville, monseigneur! protesta Mme Parker en le menaçant gracieusement avec son éventail.

— Peut-être après notre mariage, répondit Grayson sur un ton badin. Kate m'est beaucoup trop chère pour que j'aie envie de la partager. Avec quiconque.

En sentant le bout de ses doigts effleurer ses épaules, la jeune femme frissonna. Comment pouvait-il être aussi possessif, aussi... ?

— Si vous le permettez, poursuivit-il, je vais vous montrer maintenant la route de Londres. Il est tard et je suis sûr que vous avez hâte de rentrer et de retrouver le confort de vos maisons citadines.

Bien que Raleigh n'ait pas eu le temps de goûter aux rafraîchissements, il n'émit aucune objection. Un sourire aux lèvres, il fit même chorus avec Grayson pour inciter ses compagnons à prendre congé.

— Allons, mes amis. Vous savez combien j'ai hâte... Parfait ! Kate les avait assez vus. Elle se leva et leur souhaita un bon retour, tandis que Grayson se penchait au-dessus d'elle, comme s'il voulait affirmer bien haut son droit de propriété.

Puis ils s'en allèrent, comme ils étaient venus, dans un brouhaha de rires étouffés et de paroles insignifiantes.

Quand ils furent partis, Kate poussa un long soupir et se retourna vers Grayson. Ils étaient seuls car Lucy et Archibold avaient profité du départ de leurs invités pour s'éclipser dans le jardin.

Grayson ne dit rien, mais la regarda avec une telle intensité qu'elle eut l'impression qu'il voyait jusqu'au tréfonds de son âme. Ne voulant pas qu'il devine ses sentiments, elle détourna les yeux, car, en dépit de sa colère et de son humiliation, son cœur avait bondi dans sa poitrine quand il l'avait présentée comme sa fiancée. Heureusement, sa raison avait tout de suite mis un terme à cette absurdité romantique et maintenant, sa résolution était prise. Jamais elle ne se résoudrait à une pareille folie. Et, quoi qu'il arrive, elle ne dévoilerait pas non plus ses véritables sentiments, car Grayson était déjà bien trop sûr de lui-même comme cela.

Après avoir pris une profonde inspiration, elle se retourna vers lui.

— Non ! déclara-t-elle avec fermeté.

— Non quoi ?

— Il est hors de question que je vous épouse !

— Comment cela ?

Il fit un pas vers elle et elle recula nerveusement.

— Il est impossible que vous parliez sérieusement ! Je vous suis reconnaissante des efforts que vous avez faits pour préserver ma réputation, mais je vous assure que c'est totalement inutile. Jamais je ne reverrai ces gens horribles et je me moque éperdument de ce qu'ils peuvent penser de moi !

Les traits de Grayson se contractèrent brièvement, puis un léger sourire erra sur ses lèvres.

— Vous voudrez bien me pardonner, mais il m'est difficile d'être aussi détaché.

— C'est votre problème, pas le mien, rétorqua-t-elle en lui lançant un regard plein de défi.

— Je crains que ce ne soit le vôtre également, mon ange.

Sa maîtrise de soi avait quelque chose d'exaspérant.

— Non, c'est seulement le vôtre, affirma-t-elle avec force. Moi, je n'aspire plus qu'à une seule chose : retourner à mon ancienne vie et ne pas avoir à subir vos continuelles intrusions dans mes affaires.

Les traits du marquis de Wroth se durcirent de nouveau.

— Il est trop tard pour cela, Kate, et vous le savez aussi bien que moi.

Elle se mordit la lèvre et détourna la tête.

— Je ne peux pas. Essayez de me comprendre... Je ne serai jamais comme... eux ! s'exclama-t-elle avec un geste de la main en direction de la fenêtre.

— De qui parlez-vous ?

— De vos amis, bien sûr ! Je ne me vois vraiment pas converser à longueur de journées dans un salon, sourire hypocritement et faire des mines en agitant mon éventail.

— Oh? Vous pensez à Pimperington et à ces deux horribles grues ? N'ayez crainte, je les méprise autant que vous et je n'ai nullement l'intention de vous imposer leur compagnie.

A l'idée qu'il était du même avis qu'elle, Kate sentit son cœur fondre, mais elle réussit à se reprendre.

— Il n'y a pas qu'eux, murmura-t-elle en soupirant. Il y a moi également. Je n'appartiens plus au monde dans lequel vous vivez. Ma place est dans la cuisine, avec les domestiques, et non dans le salon.

Un éclat de rire amusé s'échappa des lèvres de Grayson.

— Avec Meg et Tom? Allons donc! Jamais ils ne vous considéreront comme l'une des leurs. Vous êtes faite pour diriger, pour commander. Pas pour obéir. Et, quoi que vous en disiez, je suis sûr que, très vite, vous vous sentirez partout à l'aise, même à la table de la reine.

Sa foi en elle était si forte qu'elle se prit à douter. Avec son aide, elle parviendrait peut-être à reprendre le rang qui aurait été le sien si ses parents n'étaient pas morts aussi prématurément. Oui, mais il y avait d'autres raisons à son refus...

— Je n'ai aucune envie de dîner à la table de la reine et encore moins de me marier avec vous !

— Allons, ne soyez pas ridicule! Que diable, vous êtes une femme intelligente et raisonnable, Kate.

Raisnable! L'avait-elle jamais été? Sûrement pas, en tout cas, le soir où elle s'était introduite dans le bureau du marquis de Wroth, un pistolet à la main ! Et encore moins quand... Non! Ce n'était pas le moment de se remémorer les expériences — ô combien troublantes — qu'elle avait vécues avec lui ! Brusquement, elle eut envie de s'habiller de nouveau en homme et de jeter aux orties tous les principes et les devoirs auxquels elle avait pendant si longtemps obéi. Etre libre, sans soucis, sans attaches... N'avoir de comptes à rendre à personne. Et surtout pas au marquis de Wroth !

— N'avez-vous donc pas l'ambition d'être une femme respectable et respectée? Mon nom vous ouvrira les portes des plus grandes maisons du royaume.

Kate le regarda fixement. Son aplomb était tellement inné, tellement naturel, qu'elle avait l'impression que tous ses arguments se désagrégeaient devant les siens et perdaient jusqu'à leur consistance. Ils avaient commencé leur étrange relation sur un pied d'égalité, aussi indépendants et libres l'un que l'autre, alors que maintenant... Il était plus hautain que jamais et elle n'avait plus rien. Il lui avait tout pris! Son cœur, Tom, Lucy... Tout ce qui l'avait aidée à lutter contre l'adversité.

— Vous ne savez pas de quoi j'ai envie, répondit-elle, les lèvres pincées.

— Oh si ! Je le sais.

Le timbre chaud et suave de sa voix, son sourire provocant, la lueur qui brillait dans ses yeux... Kate sentit une vague de chaleur monter dans ses reins et irradier dans tout son corps. Devant la violence d'une telle réaction, elle se raidit et lui lança un regard noir.

— Je suis sûre au moins d'une chose : je n'ai pas envie de vous !

Il haussa un sourcil amusé.

— Pourtant, vous m'avez enlevé et gardé prisonnier. N'est-ce pas là la preuve irréfutable des désirs que je vous inspire?

— Votre ironie n'y changera rien et vous le savez, murmura-t-elle, les lèvres pincées.

Puis, la tête haute, elle passa à côté de lui, sans lui jeter un regard. Elle avait besoin d'être seule afin de réfléchir et de mettre de l'ordre dans le tourbillon de ses idées. Derrière elle, la voix de Grayson s'éleva, chaude et persuasive :

— Je vais demander une dispense de bans. Ainsi, notre mariage pourra avoir lieu dès demain, si vous ne vous y opposez pas.

Elle ferma les yeux et se boucha les oreilles. C'était tellement soudain, tellement inattendu ! Et bien dans ses manières également. Quand il voulait quelque chose, il l'imposait, sans même se préoccuper de l'avis des personnes concernées.

— Vous êtes raisonnable, Kate, et j'ai confiance dans votre décision. Vous direz oui.

En la regardant s'éloigner, Grayson ressentit une impuissance qui ne lui ressemblait guère. Il devrait la rejoindre, la prendre dans ses bras et s'assurer que ses rebuffades n'avaient été qu'une réaction épidermique. Oui, mais leur véhémence l'avait piqué au vif — beaucoup plus profondément qu'il ne l'aurait admis.

Elle avait osé rejeter sa demande en mariage ! Il se mit à marcher de long en large. C'était ridicule. Dans la situation où elle se trouvait, elle aurait dû saisir au bond une chance aussi extraordinaire. Sans son argent et ses relations, jamais elle ne pourrait obtenir la restitution de son héritage et, en plus, il l'avait déjà compromise et annoncé officiellement leurs fiançailles. Non. Décidément, il n'y avait aucune explication à une conduite aussi incohérente !

Il alla à la fenêtre et regarda fixement devant lui. D'après ce qu'il avait cru comprendre, elle craignait d'être mal préparée pour devenir la marquise de Wroth. Elle avait besoin d'être rassurée, de savoir qu'il n'avait pas l'intention de lui imposer la vie mondaine qu'il avait menée jusqu'à présent. Ils pourraient voyager pendant

quelque temps, puis s'installer dans l'un de ses châteaux. Ou même ici, à Hargate, si elle le désirait.

A cet instant, il serait allé la rejoindre, s'il n'avait eu le sentiment que son refus n'avait pas été seulement motivé par sa crainte de la société. Kate était intelligente et courageuse. Jamais elle n'aurait risqué son avenir pour un prétexte aussi futile. S'il en jugeait par le visage fermé et hostile qu'elle lui avait présenté, il y avait une autre raison. Une raison beaucoup plus importante. Oui, mais laquelle ?

Le bon sens et son expérience des négociations lui disaient qu'il devrait la pousser dans ses retranchements et lui arracher la vérité. Cependant, il continuait d'hésiter. C'était la première fois qu'il essayait un tel échec et il n'avait guère envie d'aller lui poser d'autres questions.

Pourquoi ?

Avait-il peur de ses réponses ?

14.

Finalement le bon sens triompha des dernières hésitations de Kate. Comme d'habitude. La volonté de Grayson était plus forte que la sienne et la chance qu'il lui offrait était inespérée. Elle ne se faisait aucune illusion. Seule, elle ne parviendrait jamais à empêcher son oncle Jasper de dilapider les biens qui lui restaient encore. Elle pourrait peut-être tenir quelques mois ou quelques années, mais, un jour ou l'autre, elle serait obligée de quitter Hargate. Que ferait-elle, alors ? Trouver une place en ville ? Elle n'avait aucune expérience dans aucun domaine et personne ne l'emploierait. Il ne lui resterait plus que le couvent. Ou pire encore. Non, décidément, elle n'avait pas le choix.

Ce serait une union de convenance, voilà tout. Une union dont elle ne devrait rien attendre. Mariage, fidélité... Ces mots n'avaient aucune signification dans le monde où évoluait le marquis de Wroth. Si elle avait de la chance, Grayson la laisserait à Hargate et retournerait à Londres. A part un bout de papier et une certaine aisance matérielle, il n'y aurait aucune différence entre sa nouvelle vie et son ancienne vie.

Son cœur serait brisé ? La belle affaire. Avec le temps, elle finirait par oublier et cette nouvelle épreuve, comme toutes celles qu'elle avait déjà surmontées, la rendrait encore plus forte.

Grayson n'eut aucune peine à obtenir une dispense de bans. Un pasteur de village ne pouvait guère s'opposer à la volonté du puissant marquis de Wroth. La cérémonie eut lieu dans le salon de Hargate. Lucy et Archibold firent office de témoins. Kate répondit aux questions rituelles d'une voix ferme et puisa en elle assez de force pour recevoir les félicitations des domestiques. Après la bénédiction, ils passèrent dans la salle à manger et elle fit honneur bravement au repas de fête que Meg avait préparé. Comme le voulait la coutume, le pasteur et sa famille avaient été invités et une atmosphère conviviale s'instaura autour de la table. Le vin aidant, Kate réussit même à oublier momentanément qu'elle était désormais la marquise de Wroth.

Cependant, quand les invités eurent pris congé et que, précédée par Dora, elle monta dans sa nouvelle chambre — celle qu'avait occupée sa mère autrefois — elle éprouva un nouvel accès de rébellion. Allait-elle devoir jouer la comédie jusqu'au bout? Jusqu'à la consommation? Grayson ne l'avait pas épousée par amour, mais parce qu'il y avait été contraint par son sens de l'honneur et, accessoirement, par Tom. S'il l'avait embrassée et avait joué avec sa sensualité, c'était seulement pour s'amuser et elle refusait d'être de nouveau un jouet entre ses mains.

Devant la porte, elle marqua un temps d'arrêt, mais la présence de Dora l'empêcha de reculer. S'enfuir? Pour aller où? Les domestiques avaient sans doute connu — ou au moins pressenti — les intentions de leur maître,

car ils n'avaient manifesté aucune surprise. Grayson avait-il décidé de précipiter les choses pour mettre un terme à leurs bavardages? De toute façon, cela n'avait plus d'importance maintenant. D'un geste machinal, elle ouvrit la porte et laissa Dora l'aider à enlever sa nouvelle robe. Puis, elle la congédia, car ses rougissements et ses petits sourires entendus lui rappelaient douloureusement que l'amour n'avait eu aucune place dans son mariage.

Vêtue de ses seuls dessous, elle entreprit d'enlever ses habits et ses bas. Elle avait l'habitude de se débrouiller toute seule et n'avait besoin de personne pour enfiler sa chemise de nuit, mais, lorsqu'elle ouvrit les tiroirs de la commode, elle ne la trouva pas. Pourtant, tous ses vêtements étaient là.

Que diable...?

Elle se retourna et regarda autour d'elle avec irritation. Où Dora avait-elle bien pu la ranger? Soudain, elle aperçut une forme blanche posée sur son lit.

Elle s'approcha en hésitant et, le souffle coupé, découvrit la plus délicieuse des parures de nuit — toute en dentelle et en voile arachnéen. Mais au lieu de la ravir, la finesse et la transparence de l'étoffe eurent le don de la mettre en fureur. Jamais elle n'avait imaginé qu'elle porterait un jour un vêtement aussi provocant ! En tout cas, pas ce soir. Pas pour une nuit de noces qui, comme son hymen, n'allait être sans doute qu'un odieux simulacre.

Plus elle contemplait cette parure ridicule et plus elle avait envie de s'en servir pour étrangler Grayson. Elle étouffait de colère et d'humiliation. Comptait-il vraiment

qu'elle se présente devant lui dans une tenue aussi... aussi impudique? Elle n'en trouvait plus ses mots. Il avait dû bien rire en l'achetant !

Saisissant l'abject chiffon, elle se dirigea d'un pas rageur vers la porte de communication entre les deux chambres et l'ouvrit d'un geste brusque. Grayson était debout à côté d'un confortable sofa qu'il avait fait apporter de son pavillon de chasse. Surpris, il se retourna et, en dépit de sa fureur, Kate retint son souffle et avala avec peine.

A part son caleçon, il avait enlevé tous ses vêtements. Elle avait oublié combien son corps était beau. La largeur de ses épaules, les muscles frémissants de ses bras et de son torse, la finesse de ses jambes, ses mollets, ses chevilles, ses pieds... Pendant quelques secondes, elle resta sans voix.

— Kate?

Il haussa les sourcils, comme s'il se demandait quelle était la signification d'une pareille intrusion.

— Mes effets personnels ne sont plus à leur place.

— Ah bon? Sans doute une erreur des domestiques. Ils sont tellement négligents. Savez-vous que je n'aime guère cette coutume qui veut qu'un mari et une femme fassent chambre à part? Vous seriez tellement mieux ici, avec moi...

Il sourit. Un sourire dont le charme et la sensualité achevèrent de mettre les sens de Kate en émoi.

Pas cette fois-ci ! Il ne réussirait pas à l'embobeliner !

— Non !

— Non? répéta-t-il. Que voulez-vous dire par là?

— Je refuse de porter ce... cette chose! s'exclama-t-elle en lui jetant la chemise de nuit au visage.

Le fragile vêtement glissa le long du torse de Grayson et tomba à ses pieds avec la légèreté et la grâce d'une feuille morte en automne.

— Et puis, arrêtez de sourire comme cela ! Ce mariage n'est qu'une sinistre farce. Vous le savez aussi bien que moi et il est inutile de prétendre le contraire !

— Une farce ? Je vous assure que tout a été parfaitement légal. Nous avons échangé nos promesses, devant Dieu et devant les hommes, et elles nous engagent jusqu'à la fin de nos jours.

Il était tellement maître de lui, tellement... Elle serra les poings et ne réussit qu'avec peine à se contenir.

— Croyez-vous que je suis idiote? rétorqua-t-elle d'une voix mordante. Je sais bien que vous m'avez épousée seulement parce que vous y étiez obligé, à cause de ce que les gens penseraient de vous si vous m'abandonniez après avoir ruiné ma réputation.

Y eut-il une lueur de surprise dans son regard ou l'imagina-t-elle?

— Je vous assure, Kate, que je ne me suis jamais inquiété de ce que penseraient les gens. Je me soucie comme d'une guigne des bavardages d'un Pimperington et, en tout cas, jamais je n'aurais sacrifié ma vie pour un motif aussi futile.

Son ton avait été aussi arrogant que d'habitude, mais le coin de ses lèvres s'était très légèrement contracté, comme si, derrière la façade, il y avait un autre homme. Un homme beaucoup plus sensible, beaucoup plus humain.

— Pourtant, vous m'avez dit...

Il réfuta son objection d'un geste impatient.

— Les arguments dont je me suis servi pour vous convaincre d'accepter mon offre n'ont aucun rapport avec les raisons qui m'ont poussé à demander votre main. Avec ma fortune et mes relations, je ne crains aucun scandale. Seul un meurtre pourrait m'abattre. Et encore...

— Peut-être, concéda Kate en ne réussissant qu'avec peine à endiguer ses pensées vagabondes.

Que cherchait-il à lui faire comprendre? La tension dans la pièce était presque palpable et, si elle en jugeait à son expression, Grayson était aussi nerveux qu'elle.

— Mais vous avez un sens de l'honneur, un code de conduite qui vous a forcé à m'épouser. C'est ce que Tom m'a dit. Il m'a raconté l'entrevue qu'il a eue avec vous. Il vous a montré où était votre devoir et vous avez obéi à ses injonctions.

Voilà. Maintenant, il savait tout. Elle se mordit la lèvre et releva le menton avec défi. Il pouvait toujours nier. Chercher des excuses. Elle ne le croirait pas.

La réaction de Grayson la prit complètement au dépourvu.

D'un seul coup, son visage se détendit et un éclat de rire s'échappa de ses lèvres. Un éclat de rire tellement joyeux, tellement plein de fraîcheur, qu'elle frissonna et réalisa brusquement qu'elle était presque aussi nue que lui.

— Vous m'offensez, Kate ! Vous n'imaginez tout de même pas que l'avis d'un vieux cocher à demi sénile a eu un quelconque effet sur ma décision?

Kate grimaça. Une fois de plus, il l'avait prise en défaut. Comment avait-elle pu croire un seul instant qu'il avait eu peur des menaces de Tom? Mais alors, si ce n'était ni Tom, ni le qu'en-dira-t-on, pourquoi avait-il...?

Grayson fit un pas vers elle et, bien qu'il fût encore à une certaine distance, elle sentit une vague de chaleur monter dans ses reins. Leurs regards se croisèrent et elle ne lut dans ses yeux aucune moquerie, aucune dérision.

— Il est vrai, concéda-t-il, que l'arrivée impromptue de Raleigh et de ses amis m'a incité à précipiter les formalités. Mais je vous assure, mon ange, que si je vous ai épousée, c'était seulement parce que je le désirais.

— Mais... pourquoi? murmura Kate d'une voix tremblante.

— Pour de nombreuses raisons. L'une d'entre elles, et non la moindre, est celle pour laquelle je vous ai choisi moi-même cette adorable chemise de nuit qui a déclenché votre fureur. Pardonnez-moi si je vous ai offensée.

Il s'excusait. Il lui demandait pardon ! Le marquis de Wroth, l'un des hommes les puissants de l'Angleterre. Son mari...

Kate secoua la tête, tout abasourdie par l'aveu qu'il venait de lui faire.

— J'ai envie de vous, Kate.

— Mais... mais, j'avais cru... que cela n'avait été qu'un jeu pour vous. Que... que vous vous étiez amusé à m'exciter...

— Je n'ai jamais eu une telle intention, affirma-t-il gravement.

Il fit un nouveau pas vers elle et plongeait ses yeux dans les siens.

— Je n'arrive pas à y croire...

Elle avait parlé à voix basse, comme si elle se parlait à elle-même.

— Pourtant, je vous ai désirée dès le premier soir où nous nous sommes rencontrés, quand je me suis rendu compte que vous n'étiez pas un garçon. Ensuite, mon désir n'a fait que croître. Pendant que vous me soigniez, pendant que vous me baigniez. Je sentais vos mains sur moi et, même quand j'étais à demi inconscient, je rêvais au moment où vous m'appartiendriez enfin. Au moment où je me perdrais en vous.

Tout en parlant, il avait ouvert son caleçon et, d'un seul coup, Kate découvrit sa virilité. Une virilité orgueilleuse, triomphante, qui ne ressemblait en rien à celle qu'elle avait si souvent contemplée quand il délirait et tremblait de fièvre. Son visage devint écarlate. Jamais elle n'avait imaginé que le membre d'un homme pouvait se transformer de cette façon ! Il semblait vibrer de vie, tellement il était tendu.

Elle avait les jambes qui chancelaient. Comme dans un rêve, il se pencha sur elle, la souleva dans ses bras et la déposa sur le lit.

— Et maintenant, tu es à moi, mon ange. Ce soir et à jamais. J'ai trop attendu pour patienter encore... Depuis des nuits, je ne rêve plus qu'à toi. A la fragrance de ta peau, au goût de tes seins, à tes jambes autour de ma taille...

La jeune femme ferma les yeux et se laissa bercer par sa voix chaude et grave. Elle avait l'impression qu'elle

l'enveloppait et pénétrait en elle par tous les pores de sa peau. Elle sentit qu'il dégrafait son corsage, puis son jupon et ses dessous glissèrent le long de ses jambes. Elle était nue, mais, au lieu de la gêner, la conscience de sa nudité fit naître en elle une étrange paix. Il avait envie de son corps... C'était pour cela qu'il l'avait épousée ! Tout le reste n'avait plus d'importance.

Très doucement, ses lèvres se posèrent sur les siennes et ils échangèrent un baiser, d'abord tendre, puis plein d'une passion brûlante. La main de Grayson courait sur ses épaules, sur sa gorge, sur sa poitrine, traçant un sillon de feu sur leur passage. Lorsqu'elle s'aventura entre ses jambes, Kate poussa un petit gémissement.

— Oooh...

Ses reins se cambrèrent pour accueillir la divine caresse. La bouche de Grayson était partout à la fois et semait une pluie de délicieux baisers sur son ventre et ses hanches. C'était exquis...

Un cri inarticulé s'échappa de ses lèvres.

— Viens ! Oh, mon amour, viens !

Obéissant à son appel, il se souleva et s'agenouilla entre ses jambes.

— Le veux-tu vraiment? Maintenant?

Elle battit des paupières et jeta impulsivement les bras autour de son cou.

— Oui...

Il pénétra lentement en elle. Eblouie, Kate exhala un soupir. C'était merveilleux! Elle avait l'impression de flotter, flotter... à la dérive vers un univers enchanté. Grayson l'embrassa avec une passion renouvelée, tandis

qu'il allait et venait, d'abord lentement, puis de plus en plus vite. Elle était en feu! Elle cria et, soudain, une brève douleur lui traversa les reins.

— Mon ange ! Tu es à moi, désormais.

Pour toute réponse, elle enfouit les mains dans sa chevelure et s'enivra de la sentir si soyeuse, si rebelle sous ses doigts.

Pendant quelques instants, il resta immobile, dur et tendu. La sensation était divine. Elle avait l'impression de fondre de félicité. Ils ne formaient plus qu'un seul corps, plus qu'un seul être...

Enfin, il se remit en mouvement. Instinctivement, elle se cambra et enroula ses jambes autour de sa taille. Elle ondulait, gémissait, dévorée d'un désir qui appelait l'assouvissement...

— Ooooh!

C'était comme si un feu d'artifice avait éclaté en elle. Ce ne fut plus, ensuite, que tourbillon, frénésie, déferlement, jouissance. Le temps, l'heure, étaient abolis. Les instants coulaient...

Ils crièrent leur extase à l'unisson.

Ses sens apaisés, Grayson resta un long moment éveillé, les yeux fixés sur le plafond. Blottie contre lui, Kate somnolait. Il avait l'habitude de dormir seul et la sensation de son corps contre le sien et de ses cheveux sur son torse était, tout à la fois, étrange et délicieuse. Contrarié par le tour sentimental que prenaient ses pensées, il se dit qu'il allait la prendre dans ses bras et la porter dans sa chambre. Peine perdue. Sa détermination

s'effrita avant même qu'il ait mis un pied par terre et il réussit seulement à la serrer plus fort contre lui.

Que diable lui arrivait-il ? C'était pire que ce qu'il avait imaginé. Il avait cru que son désir pour elle disparaîtrait dès qu'il l'aurait possédée, mais c'était le contraire qui était en train de se produire. A cette idée, ses poings se crispèrent nerveusement. Une telle faiblesse était indigne du marquis de Wroth ! Il devrait se lever et aller quelque part — n'importe où — juste pour se prouver à lui-même qu'il en était capable.

Mais, au lieu de cela, il resta immobile.

Les yeux mi-clos, il laissa le souffle tiède de la respiration de Kate effleurer sa peau et la senteur légère de son parfum enivrer ses sens. Il avait de nouveau envie d'elle, mais il était trop tôt pour la réveiller et il le savait. Où était donc passée sa proverbiale maîtrise de soi ? Depuis aussi longtemps qu'il s'en souvenait, il avait toujours obéi à sa raison — et son corps, invariablement, s'était plié docilement aux décisions qu'il avait prises.

Jusqu'à ce soir. Quand il était avec Kate, il ne parvenait plus à se contrôler. Il se souvenait même avoir grogné et prononcé des paroles incohérentes. Raleigh ne s'était pas trompé dans son diagnostic. Si cela continuait ainsi, il allait finir par se balancer au lustre et se donner des coups de poing sur la poitrine, à la manière d'un gorille !

Il s'était conduit comme une bête et cela le mettait en rage. C'était son intelligence, plus encore que sa fortune, qui l'avait hissé au sommet du pouvoir. Depuis qu'il avait quinze ans, chacun de ses actes avait été dicté par elle et voilà que, d'un seul coup, un facteur

imprévisible avait perturbé la belle ordonnance de l'édifice mental qu'il avait si patiemment construit et l'avait métamorphosé jusque dans ses pensées les plus secrètes. Une métamorphose qu'il ne parvenait pas à accepter. Elle était trop humiliante pour sa fierté.

Cela s'était produit ici, à Hargate. Sa blessure et la fièvre qui l'avait terrassé avaient érodé sa capacité de résistance et l'avaient amené à agir impulsivement. Il avait obéi à ses émotions et avait cessé de réfléchir. Peut-être avait-il seulement besoin de quitter la campagne? L'aventure qu'il venait de vivre avait réussi à chasser son ennui, mais il était temps qu'il reprenne ses anciennes activités et retrouve les points de repère sur lesquels il avait bâti sa vie.

Il prit une profonde inspiration et imagina son retour à Londres. Pour commencer, il organiserait une grande réception afin de présenter son épouse et s'amuserait de l'étonnement de ses amis et du dépit de toutes les matrones qui avaient vu en lui un gendre potentiel. Ensuite, il pourrait reprendre les rênes de ses affaires et effectuer diverses démarches pour que Kate rentre en possession de son héritage. Sans parler de la politique. Il avait hâte de recouvrer son influence à la Chambre des Lords. De l'action. Voilà ce qu'il lui fallait.

Kate remua dans son sommeil et, aussitôt, les belles certitudes de Grayson s'évanouirent. Il serra les dents et se demanda si sa beauté pâlirait lorsqu'elle serait confrontée aux élégantes Londoniennes. Peut-être y gagnerait-il un peu de répit? Il lui caressa l'épaule pour l'apaiser, mais la jambe de Kate glissa sur la sienne et fit

renaître tous ses désirs. Avec une intensité presque douloureuse.

Seigneur Dieu, parviendrait-il jamais à être rassasié de son corps ?

S'il lui faisait l'amour une dernière fois, il serait peut-être guéri — ou, au moins, apaisé. Doucement, il se retourna vers elle et effleura ses lèvres avec sa bouche, tandis que sa main courait sur ses seins et sur ses hanches. Elle soupira et, les yeux fermés, jeta les bras autour de son cou et écarta les jambes pour l'accueillir.

Kate se retourna et, le visage enfoui dans son oreiller, se raccrocha aux dernières images d'un songe merveilleux. Un songe dont Grayson était le héros principal. Son mariage n'avait pas été un horrible simulacre, mais l'union de deux êtres qui éprouvaient une invincible attirance l'un pour l'autre et qui...

Elle cligna des yeux et, lentement, la vérité s'imposa à son esprit. Son rêve n'avait pas été un rêve, mais l'expression de la réalité.

Grayson ne l'avait épousée ni par devoir, ni par crainte du qu'en-dira-t-on. Il éprouvait *quelque chose* pour elle. Elle l'avait vu dans ses yeux et l'avait senti dans l'intensité du plaisir qu'ils s'étaient donnés l'un à l'autre.

Elle s'étira et un long soupir de contentement s'échappa de ses lèvres. Elle était heureuse — au-delà de ses plus folles espérances. Cet hymen auquel elle s'était finalement résignée — à son corps défendant — était devenu un véritable conte de fées. Une seule nuit avait

suffi à effacer tous ses doutes et à lui faire entrevoir un avenir radieux et comblé de bonheur.

Soudain, ses rêveries furent interrompues par un bruit de pas assourdi. Elle leva les yeux et vit Grayson qui entrait par la porte de communication avec la chambre voisine. Le battant était entrouvert et, en entendant la voix de Badcock, elle se réfugia sous ses draps, le visage rouge de confusion.

— Ah, vous êtes réveillée, déclara Grayson par-dessus son épaule, tout en se dirigeant vers la commode.

Le timbre de sa voix, froid et distant, résonna étrangement dans le cœur de Kate. Elle le regarda avec inquiétude et vit qu'il s'était habillé pour monter à cheval. Veste rouge, pantalon blanc, bottes lustrées — toute l'élégance et tout le raffinement d'un lord anglais.

Kate avala avec peine.

— Grayson? Vous vous êtes levé bien tôt...

— Tôt? répéta-t-il d'une voix moqueuse. Je ne crois pas. Il est midi passé.

— Midi passé?

Kate s'assit brusquement et remonta ses draps jusqu'au-dessus de sa poitrine. Jamais elle n'avait dormi aussi tard! Elle rougit, tout embarrassée d'être encore couchée.

— Comme je n'ai pas de cabinet de toilette, j'ai utilisé votre chambre pour m'habiller, poursuivit-il. Il aurait été indécent que Badcock entre ici alors que vous dormiez dans mon lit.

— Je...

Elle s'interrompit et prit une profonde inspiration. Qu'avait-il voulu dire? Tout d'un coup, elle comprit.

— Vous auriez préféré que je rejoigne ma chambre? Il haussa un sourcil étonné, comme si la réponse à sa question était évidente.

— Cela aurait été plus pratique. Pour vous comme pour moi.

Kate eut l'impression qu'une chape de plomb s'était abattue sur son cœur. Il voulait qu'ils fassent chambre à part ! Après ce qui s'était passé entre eux !

Avant qu'elle ait eu le temps de reprendre ses esprits, il lui tourna le dos et se dirigea vers la porte.

— Enfin, peu importe, maintenant. Mais vous devriez sonner votre femme de chambre. Nous partons pour Londres cet après-midi.

— Pour Londres ?

— Oui, acquiesça-t-il. Ces derniers temps, j'ai beaucoup négligé mes affaires et il est temps que je les reprenne en main.

Kate le regarda fixement.

— Et Lucy? bredouilla-t-elle. Va-t-elle rester seule ici?

— Non. Je me suis entendu avec le châtelain et sa femme. Elle séjournera chez eux.

C'en était trop.

— Dommage qu'elle n'ait pas été en âge de se marier! s'exclama-t-elle en posant les pieds par terre. Sinon, la cérémonie serait terminée et elle serait déjà en route vers l'un de vos lointains domaines, quelque part au fin fond du Yorkshire ou du Northumberland.

Grayson laissa échapper un éclat de rire amusé et détourna les yeux, comme s'il était gêné par la vision de ses jambes nues.

— Même le matin, vous êtes pleine d'humour! Si vous le permettez, je vous laisse. Nous nous reverrons tout à l'heure, pour le déjeuner.

Sur ces mots, il pivota sur les talons et sortit de la chambre sans un regard derrière lui.

Dès que la porte se fut refermée, Kate se laissa retomber en arrière et enfouit son visage dans ses mains. Ce n'était pas possible ! Ce gentilhomme hautain et froid ne pouvait pas être l'amant qui lui avait prodigué tant de merveilleuses caresses.

Sa gorge se serra et un sanglot secoua ses épaules. C'était encore pire que ce qu'elle avait craint ! En dépit des sentiments qu'elle éprouvait pour Grayson, elle avait été prête à accepter un mariage de convenance. Mais comment s'y résoudrait-elle maintenant, après avoir découvert les joies exquisés d'un véritable hymen? Jamais elle ne supporterait d'être ignorée et bafouée par l'homme auquel elle s'était donnée, corps et âme.

Pourquoi lui avait-il fait l'amour ainsi? Pourquoi avait-il prétendu qu'il avait envie d'elle? Lui avait-il menti? Avait-il joué la comédie? Elle n'arrivait pas à le croire. Pourtant, son attitude, ce matin, avait donné un goût terriblement amer à ses souvenirs de la nuit. C'était comme s'il lui avait jeté ses sentiments au visage. Sa voix chaude et ironique résonna dans sa tête :

« Vraiment, mon ange, soyez sérieuse ! Nous avons couché ensemble ? Je vous ai pris votre virginité ? Cela ne change rien entre nous et je n'ai que faire de votre affection ou de votre tendresse. »

Elle s'était bercée d'illusions. Que savait-elle de ce qu'il avait réellement ressenti? Elle avait cru partager un

acte d'amour, mais, aussi bien, cela n'avait été pour lui qu'une simple gymnastique. Le devoir conjugal... Ses vils instincts étant satisfaits, elle n'avait plus sa place dans sa chambre. Il voulait recouvrer sa liberté et ne pas être embarrassé le matin par sa présence. S'il avait envie de nouveau de son corps, il la sonnerait. Comme une domestique.

A cette pensée, Kate sentit une vague de fureur monter en elle. Jamais plus elle n'accepterait de partager son lit ! Et quant à se soumettre à ses ordres...

Un sourire amer erra sur ses lèvres. Si ce mufle comptait la transformer en une esclave docile, il se trompait lourdement. Il avait eu le tort d'oublier qu'elle était aussi la femme qui avait braqué un pistolet sur lui. Jamais elle ne se laisserait dominer. Par aucun homme !

15.

Après s'être habillée, Kate était descendue dans le hall, mais au lieu de se rendre dans la salle à manger, elle était sortie directement dans le jardin. Lorsque Grayson la découvrit, elle bêchait un parterre de fleurs avec un acharnement qui ne trahissait que trop son état de frustration.

Elle le vit s'approcher, mais, prenant exemple sur lui, ne lui accorda qu'un bref regard et continua son travail comme s'il n'était pas là.

— Que diable êtes-vous en train de faire ?

Sa voix était plus rude que d'habitude et Kate en éprouva une certaine satisfaction. Elle avait réussi à mettre en colère le grand marquis de Wroth.

— Ne le voyez-vous pas? répliqua-t-elle avec un haussement d'épaules. Je retourne la terre et arrache les mauvaises herbes. La saison est déjà très avancée et j'ai pris du retard. J'ai perdu beaucoup de temps avec votre maladie — sans parler de la fastidieuse cérémonie d'hier.

Cette fois-ci, il était vraiment furieux. Ses yeux étincelaient.

— Vous n'avez plus aucune raison d'effectuer vous-même des tâches aussi pénibles ! Laissez cette bêche et allez vous habiller convenablement. Nous partons pour Londres.

Avant de lui répondre, Kate se pencha en avant et extirpa une grosse racine.

— Non, déclara-t-elle en se redressant. Je ne vous empêche pas d'aller à Londres, si cela vous chante, mais moi je reste ici. Ma place est dans cette maison et nulle part ailleurs.

— Plus maintenant. Vous êtes ma femme, désormais. «Vraiment? Suis-je réellement et sincèrement votre femme, Grayson ? »

La question était sur le bout de sa langue, mais, finalement, elle préféra la garder pour elle. Ce serait une façon de lui avouer son désarroi. Elle ne lui donnerait pas cette satisfaction !

— La loi vous commande de m'obéir.

Kate laissa échapper un éclat de rire qui, dans un salon, aurait été jugé fort malséant. Surtout venant d'une marquise.

— Si vous escomptiez une épouse soumise, mon beau Seigneur, vous auriez dû jeter votre dévolu sur quelqu'un d'autre. Je ne suis pas votre esclave et je ne le serai jamais. Je préférerais encore mourir.

— Je ne m'en irai pas sans vous.

— Alors, vous n'avez qu'à rester ici, rétorqua-t-elle tout en continuant de manier sa bêche avec détermination. Il n'y a pas de place pour moi à Londres et il n'y en aura jamais.

A cause de lui, elle n'avait plus de place nulle part, mais elle ne l'aurait jamais admis. D'un mouvement brusque, elle souleva une motte de terre et l'écrasa d'un coup de lame vengeur.

— Ne me poussez pas à bout, Kate.

La jeune femme releva la tête et le défia du regard.

— Auriez-vous l'intention de me contraindre à vous suivre par la force? En me battant?

Les yeux de Grayson jetèrent des éclairs, mais elle fit front bravement. Si elle cédaient maintenant, elle serait perdue. A jamais.

— Vous savez très bien que je ne lèverais jamais la main sur vous ! Néanmoins, je me sens tout à fait capable de vous traîner à Londres dans la tenue où vous êtes. Ni vos coups de pied, ni vos cris n'y changeraient rien. Est-ce ainsi que vous imaginez votre entrée dans le monde ?

— Non, concéda-t-elle, mais un tel spectacle serait encore plus embarrassant pour vous. Le grand marquis de Wroth tenu en échec par sa propre femme ! Vous seriez la risée de toute la ville.

Pendant un bref instant, Kate se demanda si elle n'était pas ailée trop loin. Il fit un pas vers elle, une lueur dangereuse au fond des yeux, comme s'il avait décidé de mettre ses menaces à exécution. Puis, tout d'un coup, son visage se détendit et un sourire nonchalant se dessina sur ses lèvres.

— Vous avez presque réussi à me faire sortir de mes gonds, murmura-t-il en contournant le tas de mauvaises herbes et en s'arrêtant à côté d'elle. Allons, mon ange, soyez raisonnable. A quoi rime un tel refus ? Votre réputation est sauve. Ne serait-il pas absurde de la gâcher pour des enfantillages ?

Sa voix avait recouvré son timbre doux et caressant. Il connaissait son pouvoir de séduction et savait en user quand il en avait besoin. N'était-ce pas déjà de cette façon qu'il avait obtenu son consentement à leur

mariage? Il présenterait les choses d'une façon tellement logique qu'à la fin elle serait obligée de céder. Elle avala avec peine et détourna les yeux.

— Depuis combien de temps n'êtes-vous pas allée à Londres ? Il y a tant de choses à voir là-bas ! Le palais de Buckingham, la cour, Westminster et les bords de la Tamise. Et puis il y a l'opéra, les concerts, le théâtre... Je suis sûr que vous adorerez les pièces de nos jeunes auteurs. Ils sont tellement drôles, tellement pleins d'humour!

Tout en l'écoutant, Kate se dit qu'elle comprenait mieux pourquoi il avait si bien réussi dans la politique. Il avait un véritable don pour manœuvrer les gens et les faire plier devant son indomptable volonté.

— Vous n'allez tout de même pas me dire que vous êtes intimidée par Pimperington et par les créatures sottes et prétentieuses qui l'accompagnaient? Vous êtes la femme la plus courageuse que j'aie jamais rencontrée! Vous n'avez pas peur d'eux, n'est-ce pas?

Un défi ! Il cherchait à piquer sa fierté.

Malgré elle, Kate releva le menton. Si elle avait peur de quelqu'un, c'était seulement de lui et du mal qu'il pouvait encore lui faire — si elle le laissait la gouverner à sa guise.

— Allons, mon ange, vous réussirez.

Qu'avait-il voulu dire? Pensait-il seulement à leur voyage à Londres ou à autre chose?

Elle lui jeta un coup d'œil incisif, mais ne trouva dans son regard aucune réponse aux questions qu'elle se posait. Ce ne serait pas la première fois qu'elle prendrait ses désirs pour des réalités !

— Vous êtes forte, que diable !

Il sentait qu'elle faiblissait. Et, en un sens, elle ne pouvait s'empêcher de se dire qu'il avait raison. Elle n'avait jamais tourné le dos à ses responsabilités. Certes, mais cette épreuve émotionnelle était bien pire que toutes les luttes qu'elle avait menées contre son oncle Jasper ou pour préserver Hargate. C'était son cœur qui était en jeu et il était déjà cruellement blessé. Quelle était la signification cachée de son défi? Lui demandait-il de l'aider à transformer leur morne relation en un véritable mariage?

Les mains agrippées au manche de sa bêche, elle regarda fixement la terre qu'elle venait de retourner. Elle avait relevé beaucoup de défis dans sa vie, mais jamais encore elle ne s'était attaquée à une tâche aussi ardue. Parviendrait-elle, à force de persévérance, à transformer Grayson en un mari tendre et aimant?

— Vous pouvez y arriver, mon ange.

Kate releva brusquement la tête. Avait-il lu dans ses pensées ? Une brève lueur brilla dans les yeux de Grayson, comme s'il voulait lui rappeler les moments merveilleux qu'ils avaient partagés la nuit précédente. Un autre homme se cachait-il derrière cette façade froide et indifférente? La mettait-il au défi de le découvrir?

Il avait gagné.

— D'accord, murmura-t-elle en soupirant. Elle fut récompensée par un sourire radieux.

Le pendard ! Il savait comment s'y prendre pour obtenir ce qu'il voulait.

Mais elle? Parviendrait-elle jamais à lui arracher la seule chose qu'elle désirait : un peu d'amour et de tendresse?

Finalement, Kate quitta Hargate de son plein gré, mais le cœur gros. Sa maison allait être fermée pendant qu'elle serait à Londres et elle n'avait aucune idée du temps pendant lequel elle resterait inoccupée.

La luxueuse calèche que Grayson avait fait venir de Londres spécialement pour le voyage ne réussit pas à lui rendre sa bonne humeur. Elle était tellement vaste, tellement impersonnelle... Grayson chevauchait à côté de la voiture, et les serviteurs suivaient derrière. A l'intérieur, Kate était affreusement seule, et elle regarda avec nostalgie les hauts toits de Hargate disparaître à jamais derrière un repli du terrain. C'était son enfance qui s'en allait. Toutes les joies et toutes les peines qu'elle avait connues.

Quelques semaines seulement s'étaient écoulées depuis son expédition nocturne à l'hôtel particulier du marquis de Wroth, mais, cette fois-ci, elle n'eut pas besoin de s'introduire dans le bureau en brisant une fenêtre, pistolet à la main. La calèche s'arrêta dans la cour d'honneur et c'est au bras du maître de maison qu'elle gravit les marches du perron. Dans le hall, les domestiques l'attendaient, alignés sur deux rangs, comme à la parade. En majordome accompli, Badcock les lui présenta, l'un après l'autre. Les hommes s'inclinèrent avec déférence et les femmes lui firent la révérence en rougissant.

Elle réussit à avoir un mot aimable pour chacun, mais elle eut quelque peine à supporter la curiosité qui émanait de tous ces regards braqués sur elle. Autrefois, Hargate avait compté également une importante domesticité, mais elle s'en souvenait à peine et elle avait perdu l'habitude d'être continuellement entourée et servie. Pour ne rien arranger, Grayson avait mandé une véritable horde de couturières et de modistes, menée, tambour battant, par une petite Française volubile, qui, dès son arrivée, la prit en main. Apparemment, sa nouvelle situation exigeait le renouvellement complet de sa garde-robe et, pour plaire au marquis de Wroth, ces dames étaient prêtes à travailler jour et nuit, si nécessaire.

Epuisant. Il n'y avait pas d'autre mot pour décrire le tourbillon dans lequel elle eut l'impression d'avoir été happée. Lorsque les mesures eurent été prises et les tissus remballés, elle avait la tête qui tournait et ne tenait plus sur ses jambes. Elle s'allongea et essaya de se reposer, mais les lieux et les meubles ne lui étaient pas assez familiers pour qu'elle puisse trouver le sommeil. Néanmoins, elle somnolait à demi lorsqu'une jeune domestique entra et lui annonça qu'elle était sa nouvelle chambrière. Kate la laissa l'habiller pour le dîner et suivit ensuite un valet de pied qui la conduisit jusqu'à la salle à manger où deux couverts avaient été mis, face à face, au milieu d'une longue table étincelante de cristaux et d'argenterie.

Partout, des serviteurs sans nom allaient et venaient, prêts à satisfaire ses moindres désirs avant même qu'elle les eût exprimés. Comment avait-elle pu imaginer qu'elle

serait assez forte pour assumer le rôle d'une marquise ? Il n'y avait pas un seul visage familial autour d'elle ! Tom avait dû être relégué aux écuries, Meg dans la cuisine et Badcock lui-même avait disparu. Ses fonctions londoniennes ne devaient pas inclure le service à table.

Jamais elle n'avait dîné dans une atmosphère aussi pesante. Les mets se succédaient, plus délicieux les uns que les autres, mais elle leur faisait honneur du bout des lèvres, en chipotant, quand elle ne se contentait pas de les remuer distraitement dans son assiette. Les vins aussi étaient exquis. Elle en but quelques gorgées — juste assez pour étancher sa soif. Dans l'état d'esprit dans lequel elle se trouvait, elle aurait préféré de l'eau.

Grayson lui semblait aussi lointain que le reste de la maison et leur conversation, qui avait coulé si facilement entre eux pendant le temps de sa convalescence, se limitait à des banalités, entrecoupées de longs silences embarrassants.

Lorsque, après le dessert, elle se leva et annonça qu'elle était fatiguée et désirait se retirer, il hocha la tête et ne chercha pas à la retenir.

— Après un tel voyage, je comprends que vous ayez besoin de vous reposer, acquiesça-t-il avec indulgence. Cependant, il est encore tôt pour Londres et, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais vous laisser pour me pendre à mon club.

Devant un tel empressement à l'abandonner, Kate se sentit blessée, même si, en même temps, elle était soulagée qu'il ne lui ait pas proposé de monter avec elle. Son bel optimisme était-il resté à Hargate — avec le plan qu'elle avait si soigneusement échafaudé pour gagner

son affection? Peut-être. Ce soir, de toute façon, elle était trop lasse pour se battre.

Une fois dans ses appartements, elle annonça à sa femme de chambre qu'elle n'avait pas besoin de ses services pour se coucher et la congédia avec fermeté, malgré les protestations.

Bien qu'ils fussent très confortables et décorés avec un luxe inconnu à Hargate, ses nouveaux quartiers étaient affreusement froids et impersonnels. Les meubles et les bibelots qui l'entouraient étaient certes adorables, mais ils n'étaient chargés d'aucune valeur sentimentale. Elle posa religieusement sur la toilette le peigne et la brosse en argent qui lui venaient de sa mère. Cela ferait au moins une petite touche personnelle. Hélas, elle avait emporté trop peu d'objets dans ses bagages pour pouvoir recréer un environnement familial. Et, déjà, elle trouvait pesante l'absence de Tom, de Lucy et même de Cyclope, son vieux chat borgne. Elle n'était pas inquiète pour lui — il serait bien traité par le voisin auquel elle l'avait confié — mais l'idée qu'elle ne le reverrait peut-être plus jamais n'était pas de nature à rendre son humeur moins morose.

Après avoir revêtu une chemise de nuit affriolante, mais tout de même plus décente que celle de sa nuit de noces, elle alla jusqu'à la porte de communication entre sa chambre et celle de Grayson. Elle n'avait pas de clé pour la fermer, naturellement, et elle se résolut donc à la bloquer en coinçant une chaise sous la poignée. Un tel obstacle ne résisterait pas longtemps, mais il suffirait pour faire comprendre à Grayson que sa présence n'était

pas désirée. Cela lui apprendrait à se plaindre de sa présence dans son lit le matin! se dit-elle avec une satisfaction teintée d'amertume.

Ensuite, elle se glissa entre les draps, mais ils étaient froids et elle ne réussit pas à trouver le sommeil.

Elle était mariée depuis deux jours à peine, mais, au lieu d'être comblée de bonheur, elle était plus seule et plus misérable qu'elle ne l'avait jamais été.

Grayson n'avait eu aucune envie d'aller à son club. Il avait décidé de s'y rendre seulement pour se prouver à lui-même qu'il était encore un homme libre, parfaitement maître de son corps et de ses actes.

Pendant le dîner, il avait dû résister plusieurs fois à une envie terrible de se lever et d'emporter Kate dans ses bras — comme un butin — ou même de la prendre sur la table, malgré la présence des domestiques. Raleigh avait raison. Si cela continuait ainsi, il finirait réellement par se conduire comme un primate !

En sortant de son hôtel particulier, il se dit que le jeu parviendrait peut-être à le guérir de son obsession. Mais avant de pouvoir se perdre dans l'enfer des tables de poker et de baccara, il lui fallut d'abord subir l'assaut de ses amis qui, dès son arrivée au White's, l'assiégèrent et le bombardèrent de questions. Où avait-il été pendant toutes ces dernières semaines? Était-il vraiment fiancé, comme le prétendait la rumeur? Avec qui? Comment avait-il... ?

L'annonce de son mariage provoqua des haussements de sourcils étonnés et Grayson se maudit d'avoir parlé si vite. Il n'était guère d'usage qu'un jeune

marié délaisse son épouse dès le lendemain de ses nocés. Sauf, naturellement, si ladite épouse était laide et acariâtre. Ce n'était pas le cas de Kate, mais il n'avait aucune envie de parler des charmes de sa femme en place publique. Aussi, il opposa un regard glacial aux importuns et son mutisme finit par avoir raison des plus opiniâtres.

Il avait enfin réussi à atteindre la salle de jeu, lorsque, soudain, une main se posa sur son bras.

Raleigh.

— Ce cher Wroth! Que viens-je d'apprendre? Tu es marié?

Avant qu'il ait eu le temps de lui répondre, le vicomte l'entraîna jusqu'à une table isolée et commanda une bouteille de Champagne.

Grayson accepta une coupe et s'efforça de faire contre mauvaise fortune bon cœur.

— L'as-tu ramenée à Londres avec toi? s'enquit Raleigh après avoir trinqué bruyamment à son bonheur.

Sa question surprit et embarrassa Grayson.

— Bien sûr ! Tu n'aurais tout de même pas voulu que je la laisse seule à la campagne ?

Raleigh haussa les épaules et but une nouvelle gorgée de Champagne, tout en l'observant par-dessus le rebord de sa coupe.

— Je ne sais trop que penser d'un homme qui vient traîner à son club le lendemain de son mariage... C'est pour le moins bizarre.

Au lieu de soutenir le regard de son ami, Grayson détourna les yeux. La perspicacité de Raleigh l'avait souvent étonné et il n'avait aucune envie qu'il mette à

nu ses sentiments. Comment pourrait-il lui avouer qu'il avait quitté Kate seulement parce qu'il avait peur de la violence de ses propres désirs? Il avait cru qu'il lui suffirait de coucher avec elle pour recouvrer sa maîtrise de soi, mais c'était l'inverse qui s'était produit. Pour la première fois de sa vie, il avait eu recours à la fuite. Une fuite d'autant plus absurde que l'objet de son effroi était tapi en lui-même et l'accompagnerait partout, même s'il décidait de partir à l'autre bout du monde.

— Où est-elle, alors ?

Grayson s'arracha à ses pensées et lui jeta un regard incisif.

— A mon hôtel. Dans son lit.

— Seule? s'enquit Raleigh d'un ton faussement nonchalant.

Grayson se raidit et dut faire un effort pour ne pas sauter à la gorge de son ami.

— Seule.

Raleigh haussa de nouveau les épaules, comme s'il n'avait pas conscience d'avancer en terrain dangereux.

— Oui, mais pour combien de temps? Il est bien imprudent de négliger ainsi une pareille déesse. Tu n'ignores pas que, de nos jours, la fidélité n'est pas une vertu très à la mode...

Un sourire sardonique aux lèvres, il laissa traîner ses derniers mots, afin que l'imagination de Grayson puisse vagabonder tout à loisir.

Le marquis de Wroth n'ignorait pas que la plupart des lords et des dames de la cour changeaient de maîtresse ou d'amant aussi souvent qu'on change de chemise.

Cependant, il n'avait jamais eu l'intention de suivre un exemple aussi pernicieux.

— Tu m'insultes, mon cher, le prévint-il en lui décochant un regard comminatoire. Tu sais combien j'ai horreur que l'on me compare aux autres. En outre, si j'avais voulu un arrangement de ce genre, je n'aurais pas choisi Kate.

— Vraiment ? Alors, à ta place, je ne la laisserais pas seule trop souvent. Il y a des rumeurs qui se répandent comme des traînées de poudre et je connais nombre de jeunes gens qui seraient prêts à se battre pour être le premier à avoir cocufié le grand marquis de Wroth.

Les doigts de Grayson se crispèrent sur sa coupe.

— Naturellement, poursuivit Raleigh, je ne dis pas qu'ils ne la courtiseront pas également pour sa beauté. Elle est adorable et sa fraîcheur et son innocence ont quelque chose de merveilleux. Dès à présent, je peux te parier qu'elle aura beaucoup de succès et que ses amants...

La coupe se brisa avec un claquement sec.

— Elle n'aura pas d'amants ! l'interrompit Grayson, les yeux étincelants de rage.

D'un geste machinal, il brossa les éclats de cristal et s'essuya la main avec son mouchoir. Il avait une coupure à la paume. Comme elle saignait, il fit une boule avec le Sn tissu de batiste et s'en servit pour étancher l'hémorragie.

— Seigneur Dieu, tu t'es blessé ! s'exclama Raleigh en faisant signe à un serveur. Décidément, ces maudites coupes sont vraiment d'une fragilité inadmissible ! Où en étions-nous ? Ah oui... Je comprends ton désir

d'exclusivité, mais, pour autant que je sache, les seuls couples qui réservent leurs faveurs l'un à l'autre sont ceux qui ne sont pas liés seulement par un bout de papier, mais par un sentiment profond et durable. Bref, es-tu amoureux d'elle, Wroth?

Grayson ne daigna pas lui répondre, car Raleigh avait outrepassé les limites de leur amitié. Jamais personne n'avait osé se gausser de lui de cette façon ! Pendant un bref instant, il songea à lui faire rentrer à coups de poing son insolence dans la gorge, mais, finalement, il préféra se lever et quitter le club. Sans un mot.

Kate. Kate. Kate. Comme une musique primitive et lancinante, cette syllabe, si courte et si lumineuse, tambourinait dans son cœur et dans ses tempes. Mais, envers et contre tout, il refusait toujours d'en comprendre la signification.

Kate somnolait à demi lorsque Grayson rentra. La porte qui se ferme. Le parquet qui grince. Le moindre bruit résonnait étrangement dans le silence de la nuit. Elle se retourna et se boucha les oreilles, mais, malgré elle, elle ne put s'empêcher de l'imaginer en train d'enlever sa veste, de tirer sur son foulard, de déboutonner sa chemise... Brusquement, elle eut très chaud et repoussa d'un geste brusque les couvertures qu'elle avait remontées au-dessus de sa tête. Peu à peu, le silence revint, mais il ne lui apporta aucun répit. Était-il couché ? Seulement déshabillé ? Elle roula sur le côté et lutta contre les images — ô combien érotiques! — qui se pressaient dans sa mémoire.

Soudain, il y eut un grattement. Kate se raidit et vit la poignée de la porte pivoter. Un claquement sec. Elle s'était bloquée contre le dossier de la chaise. Sa barricade de fortune avait eu pour but de l'empêcher d'entrer, mais elle n'avait pas vraiment prévu qu'il la découvrirait. Elle avait été persuadée qu'il passerait toute la nuit dehors à faire la fête avec ses amis et ne rentrerait qu'à l'aube pour s'effondrer, épuisé, sur son lit.

Ses prévisions ne s'étaient pas réalisées et, maintenant, il essayait de la rejoindre. Allait-il comprendre qu'il ne serait pas le bienvenu et renoncer à son projet? Non. Se leurrer ne servirait à rien. Il n'était pas du genre à reculer devant le premier obstacle.

Pendant quelques secondes un silence irréel s'instaura et Kate retint son souffle. Allait-il faire le tour? Passer par le couloir? A moins qu'il ne décide de retourner en ville... Elle attendit et un fragile espoir naquit dans son cœur. Mais était-ce de l'espoir ou du regret?

Crac!

Elle sursauta. La chaise vola jusqu'au milieu de la pièce et le battant claqua violemment contre le mur. La haute silhouette de Grayson apparut, sombre et vaguement menaçante.

— Auriez-vous essayé de m'interdire votre chambre, mon ange? questionna-t-il d'une voix dont la douceur contrastait étrangement avec la brutalité dont il venait d'user pour enfoncer la porte.

Kate s'assit et s'adossa à la tête de lit de bois massif.

— Ne vous êtes-vous pas plaint ce matin que ma présence dans votre lit vous gênait? répliqua-t-elle en relevant le menton avec défi.

— Moi? Je vous ai dit cela? murmura-t-il en entrant dans la chambre. Il doit s'agir d'un malentendu.

Il portait une longue robe de chambre de soie noire dont les pans s'ouvraient et se refermaient à chacun de ses pas. Les contours de son corps se dessinaient en ombres chinoises dans la lueur agonisante du feu. La gorge sèche, Kate le regarda s'avancer vers elle.

— A l'avenir, déclara-t-il d'une voix rauque, vous dormirez avec moi. Toutes les nuits.

Il soutint son regard, mais elle sut qu'il avait capitulé. Que pouvait-elle demander de plus ?

— Maintenant, poursuivit-il, soyez une gentille épouse et aidez-moi à enlever ce vêtement.

Instantanément, Kate oublia le ciel gris de Londres et ne songea même plus qu'elle était dans une maison pleine de gens qu'elle ne connaissait pas. Lentement, elle s'agenouilla devant lui et défit le nœud de sa ceinture. La robe de chambre s'ouvrit et révéla toute la splendeur de son corps, depuis son torse large et musclé, jusqu'à son membre viril orgueilleusement dressé. Levant les bras, elle fit glisser le vêtement de ses épaules. Avec un bruissement soyeux et sensuel, l'étoffe tomba à ses pieds. Il était nu. Entièrement nu. Pendant une seconde ou deux, elle l'admira, puis elle fit pleuvoir sur lui une pluie de petits baisers. Ses mains couraient librement sur sa peau, avec une hardiesse dont elle ne se serait pas crue capable. Une peau à la fois rude et douce. Ses muscles frémissaient et se gonflaient sous ses

caresses... Soudain, mue par un étrange désir, elle se fit plus impatiente.

— Hmm, toujours les mêmes instincts carnivores, murmura-t-il d'une voix rauque. Tu serais prête à me dévorer tout cru, comme une mante religieuse.

Les images de leur première rencontre revinrent dans sa mémoire. C'était vrai. Elle l'avait mordu. Jusqu'au sang. Comment pouvait-il encore parler? Réfléchir? Pour sa part, elle était tellement enivrée par sa seule présence qu'elle aurait été bien incapable de suivre un raisonnement, même enfantin. Ses jambes se dérobaient sous elle, mais lui, il était debout et solide, comme s'il était parfaitement maître de ses émotions.

Et si elle changeait de tactique? Il n'était pas de bois, tout de même !

Avec une lenteur délibérée, elle traça un sillon avec sa bouche sur son ventre, puis sa langue explora son nombril et, avant qu'il ait eu le temps de deviner ses intentions, elle saisit fugacement le bout de son sexe entre ses lèvres.

Un long frisson le parcourut et elle éprouva aussitôt un sentiment de triomphe. Un triomphe qui ne fut que de courte durée, car ses caresses avaient achevé d'embraser ses sens. D'un seul coup, elle eut l'impression que la chaleur était devenue insupportable et, comme s'il s'était fendu compte de son état, Grayson entreprit de lui ôter sa chemise. Le vêtement glissa le long de ses hanches et elle leva les bras pour qu'il puisse l'enlever complètement. Après avoir jeté au loin l'ultime rempart de sa maudite, il la repoussa doucement en arrière et se pencha vers elle.

— Tu ne m'interdiras plus jamais ta porte, Kate, murmura-t-il d'une voix rauque. Plus jamais !

16.

Grayson tint parole. Il emmena Kate partout, lui montra tous les monuments intéressants de la grande cité et lui fit visiter des demeures dans lesquelles elle n'aurait jamais été admise sans lui. Chaque soir ou presque, ils sortaient. Théâtre, concerts, réceptions... Elle se souvenait vaguement être venue à Londres dans son enfance, mais, depuis que la tragédie avait frappé Hargate, elle était restée à l'écart du monde brillant et frivole de la capitale.

Elle était, tout à fois, émerveillée et un peu choquée par le spectacle de Londres — et par la façon dont Londres la regardait.

Elle était le point de mire de tous les regards. Cela n'avait rien d'étonnant. Grayson était un homme politique très en vue et il était naturel que les gens s'intéressent à la femme qu'il avait épousée en secret. Néanmoins, elle avait parfois l'impression qu'elle était l'un de ces animaux qu'elle avait vus en cage, à la ménagerie de la Tour.

Derrière leurs éventails, les dames posaient des questions et murmuraient des commentaires acerbes. Qui était donc cette jeune personne que le marquis de Wroth avait épousée avec tant de précipitation ? Avait-elle les qualités requises pour tenir le rang d'une marquise? Sa mère n'avait-elle pas... Quant aux hommes, ils la détaillaient sans la moindre vergogne et

spéculaient sur ses charmes d'une façon qui était souvent outrageante.

Maintes et maintes fois, Grayson avait répété qu'ils avaient été fiancés depuis leur prime enfance, mais cela n'avait pas suffi pour faire taire les ragots. Les gens âgés n'avaient pas oublié la mésalliance du comte de Chester et, naturellement, la conduite indigne de l'oncle Jasper n'avait pas tardé à être évoquée — en des termes qui avaient jeté une ombre sur tout le reste de la famille.

Même au théâtre, bien à l'abri dans sa loge, Kate ne pouvait s'empêcher de remarquer qu'on la montrait du doigt. Grayson n'y prêtait même pas attention. Il était au-dessus de ces bassesses et, comme il aurait été ridicule qu'elle se fâche, — contre qui? contre quoi? — elle s'efforça de calquer son attitude sur la sienne. Ignorer les chuchotements derrière son dos, garder toujours la tête haute...

Un soir, alors qu'elle finissait de s'habiller, elle se dit que, somme toute, sa place n'avait rien de désagréable. Ne valait-il pas mieux dominer, plutôt que d'être dominée?

Une dernière touche de poudre, son collier de diamants et de rubis... Le reflet que lui renvoyait sa psyché n'avait plus rien de commun avec le garçon manqué qui avait vécu à Hargate. Elle ressemblait maintenant à toutes les femmes qui papillonnaient autour de Grayson, mais, étrangement, une telle métamorphose ne lui apportait aucun réconfort.

Elle avait l'impression d'être devenue un bibelot précieux, une sorte de faire-valoir pour son mari. Or, elle

aspirait à un autre rôle et, en dépit de ses succès mondains, savait qu'elle n'avait encore rien fait pour relever le défi qu'il lui avait lancé avant leur départ de Hargate.

Oh, certes, elle avait désormais une confiance pleine et entière dans ses propres capacités. Grayson avait eu raison. Elle n'avait aucune peine à tenir sa place au milieu des femmes frivoles — souvent dépourvues d'esprit et de charme — qu'elle côtoyait dans les salons à la mode. Une robe, des bijoux... Seule l'apparence comptait dans le monde où évoluait le marquis de Wroth.

Jusqu'à présent, cependant, toutes ses tentatives pour gagner l'affection de Grayson n'avaient abouti à rien. Chaque soir, il la rejoignait dans son lit et ne s'opposait pas à ce qu'ils dorment ensemble jusqu'au matin, mais, le reste du temps, il était toujours aussi lointain. Une attitude qui la troublait profondément, même si elle s'était rendue compte que la plupart des hommes qu'ils rencontraient traitaient leur épouse avec la même indifférence.

Il ne lui avait pas fallu longtemps pour s'apercevoir que les couples riches et titrés sortaient rarement ensemble en public. Le plus souvent, chacun allait de son côté, qui avec sa maîtresse, qui avec son amant. Le relâchement des mœurs était tel que personne n'hésitait à s'afficher de cette façon et que, souvent, les femmes ne savaient même pas à qui attribuer la paternité de leurs enfants.

Kate était terriblement choquée — et secrètement terrifiée — par une licence aussi éhontée. Bien que

Grayson ne l'ait pas quittée depuis leur arrivée à Londres, elle ne pouvait s'empêcher de se demander combien de temps durerait son engouement pour elle. Un mois ? Une année ? Les tentations autour de lui étaient si nombreuses... C'était inévitable. Demain ou dans dix ans, il la tromperait. Par lassitude, parce qu'il aurait cessé de trouver du plaisir avec elle. A cette pensée, un froid terrible l'envahissait, et cela la renforçait dans sa volonté de gagner sa tendresse. Mais, hélas, elle voyait s'éloigner un peu plus chaque jour l'être plein de charme et de séduction qui avait su conquérir son cœur. Il restait un compagnon attentif et sa conversation ne manquait pas d'intérêt, mais il gardait toujours une certaine distance, en paroles comme en actes.

Et elle ne savait pas comment le toucher.

Peut-être n'y parviendrait-elle jamais. Un long frisson la parcourut. La vie de Grayson semblait être le reflet de sa réputation : arrogance, maîtrise de soi, un zeste de brutalité et une propension à mener les gens à la baguette — elle y compris. La rumeur prétendait qu'il n'avait qu'une seule véritable passion : le jeu. Était-il capable d'en éprouver une autre ? Rien n'était moins sûr.

Après un dernier coup d'œil à son miroir, Kate se composa une expression sereine et descendit le rejoindre. Ils avaient déjà été invités à plusieurs réceptions informelles, mais ce soir elle allait faire son entrée officielle dans le monde, au bal que donnaient les Coxbury.

Lady Coxbury les accueillit en personne et, prenant Kate par le bras, l'entraîna pour la présenter à une multitude de gens dont la jeune femme oubliait les noms avant même qu'ils aient fini de le prononcer. Baisemains, révérences... Brusquement, elle eut l'impression d'avoir été abandonnée. A côté d'elle, son hôtesse n'arrêtait pas de parler. Un bavardage insipide et ininterrompu. « Oh, bonsoir, mademoiselle Hornshackle... Colonel Thistlewaite ! Vous êtes rentré des Indes. Il y avait si longtemps... Permettez-moi de vous... »

Où était Grayson? L'avait-il quittée délibérément? Lentement, une sourde inquiétude s'insinua en elle. Avait-il découvert une nouvelle proie ? Une femme seule, qui elle aussi, avait été délaissée par son mari? Kate regarda autour d'elle, mais il y avait trop de gens, trop de salons, trop de domestiques...

— Lady Wroth !

La voix était grave et pleine de séduction.

Kate se retourna et reconnut aussitôt Raleigh, l'ami de Grayson, qui était venu leur rendre visite le lendemain de leur arrivée. En dépit de ses allures et de ses manières de dandy, Kate avait tout de suite éprouvé de l'amitié pour lui et elle lui sourit aimablement.

— Si vous voulez bien nous excuser, mesdames. Avant que Kate ait eu le temps de lui répondre, il lui le bras et l'entraîna à l'écart.

— Je suis tellement heureux de vous avoir trouvée ! Cela ne vous ennuie pas si je vous ai arrachée à ces ânes, n'est-ce pas ?

— Au contraire.

— C'est bien ce que je pensais. On étouffe ici. Voudriez-vous que nous allions prendre l'air quelques instants «jardin?

— Volontiers.

Kate lui prit le bras et se laissa conduire sur la terrasse. Après la chaleur et la foule qui se pressait dans les salons, la fraîcheur de la nuit leur apporta un répit providentiel. Abandonnant le bras de son compagnon, la jeune femme pour s'accouder à la balustrade en pierre et remplir ses poumons avec délice.

— On m'a dit souvent qu'aucune personne de qualité ne passait l'été à Londres. Alors, qui peuvent bien être tous ces gens ? questionna-t-elle avec un geste du menton en direction des fenêtres brillamment éclairées.

Raleigh s'esclaffa.

— Vous êtes absolument adorable ! Mais vous savez, même en hiver, la société qui hante les salons est composée, pour sa plus grande part, de baudruches gonflées d'air et de vanité. Des non-être, en quelque sorte. On les croise, ils font du bruit, mais ils n'existent pas — sauf pour eux-mêmes.

Négligemment, il s'adossa à une colonne et l'examina à travers son lorgnon.

— Savez-vous que c'est une habitude détestable? murmura-t-elle par-dessus son épaule.

— Comment ? De quoi parlez-vous ?

— De votre lorgnon. Il rit de nouveau.

— Seigneur Dieu, vous êtes la femme la plus extraordinaire que j'aie jamais rencontrée! Insolente, pleine d'humour... C'est à se demander si vous êtes réelle. Devrais-je me pincer pour m'en assurer? A moins

que vous ne vouliez bien me rendre ce service ? Kate sourit malgré elle.

— Prenez garde. Je serais capable de vous prendre au mot!

— Sacrebleu, je ne croyais pas que c'était possible, mais j'ai bien l'impression que Wroth a trouvé une femme à sa mesure ! En outre, le bruit court que vous ne vous démontez jamais et que votre flegme est au moins égal au sien...

— Il y a tellement de rumeurs à mon sujet.

— Peut-être, mais les autres ne sont que des ragots sans fondement, affirma-t-il avec conviction. Vous le savez aussi bien que moi.

— En êtes-vous si sûr?

Le regard perdu dans la pénombre du jardin, Kate se laissa envahir par les pensées qui, ces derniers jours, n'avaient pas cessé de la hanter. Pour quelle raison Grayson l'avait-il épousée? Seulement pour posséder son corps ou bien...

— Oui, naturellement ! s'exclama Raleigh. Je dois dire que je n'aurais jamais imaginé que Wroth perdrait la tête de cette façon. C'est un bon garçon, mais, maintes fois, je me suis demandé si c'était du sang ou de l'eau glacée qui coulait dans ses veines. En fin de compte, je suis plutôt content de savoir qu'il est humain.

L'était-il vraiment? Parfois, Kate en doutait fortement. Quant à l'affirmation selon laquelle Grayson avait perdu la tête, — pour ses beaux yeux ? — elle était mieux placée que quiconque pour savoir qu'il avait, au contraire, gardé tous ses esprits. Elle aurait aimé se confier à quelqu'un, ouvrir son cœur, mais Raleigh était

un homme et cela l'embarrassait de parler de ces choses-là avec lui. Lentement, elle se redressa et se retourna vers la maison.

— L'air frais m'a fait du bien, murmura-t-elle. Merci de m'avoir accompagnée, monsieur le vicomte.

— Oh, mon Dieu, j'ai encore dit quelque chose que je n'aurais pas dû dire! s'écria-t-il en soupirant. Ma sœur me le reproche sans cesse. A l'entendre, je suis un bavard impénitent et j'ai autant de tact qu'un ours des montagnes.

Kate sourit.

— Non, n'ayez crainte. Je n'ai aucun reproche à vous faire et je ne puis que me louer de votre gentillesse. Grâce à vous, j'ai pu échapper quelques instants aux horribles matrones qui me dévisageaient comme si j'étais une bête de cirque.

Le visage de Raleigh se rasséréna.

— Allons, vous êtes trop au-dessus de ces créatures vaines et envieuses pour accorder la moindre importance à ce qu'elles disent ou pensent de vous ! Je...

Il s'interrompit et son expression devint grave, presque solennelle.

— Je sais que vous devez avoir des moments difficiles et j'aimerais être votre ami, si vous le voulez bien.

— Vous l'êtes déjà, lui assura-t-elle en posant la main sur son bras.

Il détourna les yeux brièvement puis, soudain, ses traits se contractèrent.

— Oh, tant pis, il faut que je vous le dise ! Vous êtes exactement la femme dont il avait besoin. Il ne l'a pas encore admis complètement, mais je suis persuadé que

ce n'est qu'une question de temps. Vous comprenez, ce n'est pas facile pour lui. Depuis la mort de ses parents, il a toujours été totalement libre et indépendant.

— Je sais, acquiesça Kate laconiquement.

Elle était touchée par les efforts de Raleigh pour lui venir en aide, mais elle n'était pas encore prête à discuter de ses problèmes avec lui.

Ils rentrèrent dans les salons, mais Grayson était toujours invisible.

— Raleigh ! Je te cherchais, justement...

Un gentleman s'avança vers eux et, après s'être excusé, le vicomte partit en sa compagnie. En les regardant s'éloigner, Kate réprima avec peine un soupir et ressentit une saine fureur à l'égard de son mari. Pourquoi l'avait-il abandonnée de cette façon ?

Quand elle était à Hargate, elle avait eu peur de ne pas être acceptée. Maintenant, elle n'avait plus de crainte à ce sujet, mais si, extérieurement, elle avait trouvé sa place, il n'en allait pas de même intérieurement. Jamais elle n'appartiendrait vraiment à ce monde frivole et vain !

A quoi lui avaient servi ses beaux atours et ses belles manières ? En dépit de ce que prétendait Raleigh, ils ne lui avaient pas gagné l'affection de son mari.

Perdue dans ses pensées, Kate mit un certain temps à se rendre compte que deux dames murmuraient derrière leur éventail en l'observant à la dérobée. Oh, c'était trop odieux ! Elle leur tourna le dos délibérément et se fondit dans la foule pour échapper à leurs regards. Elle venait de trouver un endroit un peu tranquille,

derrière un oranger, lorsqu'elle entendit prononcer son nom. Malgré elle, elle ne put s'empêcher d'écouter.

C'était un homme qui parlait. Un gentleman presque chauve, affligé d'un impressionnant embonpoint.

— Aller chercher une fille de la campagne et revenir avec une belle et riche héritière ! Il n'y a vraiment que Wroth pour avoir une chance pareille.

Son interlocuteur fronça les sourcils.

— J'avais entendu dire qu'il cherchait à se marier, mais pourquoi avec une provinciale ?

— Par dépit, peut-être ? Si mes souvenirs sont exacts, il a beaucoup courtisé lady Wycliffe lorsqu'elle était encore une débutante. S'il l'avait épousée, cela aurait été cocasse, ajouta-t-il avec un éclat de rire. L'imagines-tu avec un beau-père évêque, lui qui est un libre-penseur impénitent ?

Le deuxième gentleman s'esclaffa également.

— Non, vraiment pas. Enfin, il aura au moins trouvé une jeune vierge ingénue pour assurer sa descendance. Je parie qu'il ne faudra pas longtemps avant qu'elle attende un héritier ! A sa place, d'ailleurs...

Kate n'eut pas la force d'écouter la suite. Elle s'enfuit, les yeux pleins de larmes. Grayson n'avait-il vu en elle qu'une génitrice ? Une femme féconde tout juste bonne à lui donner des enfants sains et solides ?

Mais, très vite, une autre question chassa toutes les autres et accapara son esprit.

Qui était cette lady Wycliffe ?

Luttant contre un sentiment de jalousie aussi violent qu'inattendu, Kate ne vit pas que lady Coxbury l'avait aperçue et fondait sur elle avec toute la détermination

d'une maîtresse de maison consciente de ses obligations envers ses invités. Avec un soupir résigné, elle se laissa présenter à deux gentlemen qui, immédiatement, la submergèrent de compliments et l'accablèrent de courbettes et de baisemains. Des dandys, également, comme Raleigh. Mais, à la lueur lascive qui brillait dans leurs yeux, elle n'eut aucune peine à deviner que leurs intentions étaient beaucoup moins pures que celles du vicomte.

Où pouvait bien être Grayson ? Était-il déjà en train de courtiser une autre femme ? L'une de ces créatures gracieuses et raffinées qui refusaient de gâcher leur vie — et leur silhouette — en engendrant des enfants et en veillant à leur éducation ? Le sombre avenir qu'elle avait imaginé était-il déjà d'actualité ?

Grayson errait comme une âme en peine dans les salons des Coxbury, en se répétant qu'il n'avait pas besoin d'avoir les yeux sans cesse rivés sur Kate. Il avait déjà surpris des remarques ironiques. Le grand Wroth montait la garde devant sa femme, comme Harpagon devant son coffre. Il n'avait jamais prêté une grande attention aux rumeurs, mais celles-ci le touchaient trop dans ses propres préoccupations pour qu'il n'en ait pas été affecté.

S'il n'avait pas quitté Kate depuis leur arrivée à Londres, c'était seulement pour tenir la promesse qu'il lui avait faite.

Cela n'avait rien à voir avec les surnoises prédictions de Raleigh. Non ! Il n'était pas ensorcelé. Son mariage n'avait été dicté que par la raison et le bon sens.

Il traversa la salle de jeu sans même jeter un coup d'œil aux tapis verts. A son grand dam, ses pensées revenaient sans cesse à Kate. Ne pouvait-il pas la laisser seule, ne serait-ce que quelques minutes ?

C'était absurde ! Ridicule. Mortifiant. Indigne de lui.

— Ce cher marquis... Vous avez l'air bien sombre, ce soir ! Auriez-vous des ennuis ? Votre jeune et charmante épouse aurait-elle déjà eu le front de vous contrarier ?

Grayson tourna la tête et ses yeux rencontrèrent le regard amusé d'une vieille douairière.

De quoi se mêlait cette horrible rombière ? Pour toute réponse, il lui décocha un regard plein de mépris et ne résista qu'avec peine à l'envie, fort inconvenante, de la pousser en arrière, juste pour le plaisir de la voir tomber assise sur son trop confortable derrière.

Lui tournant le dos, il se dirigea vers le salon où il avait laissé Kate en compagnie de lady Coxbury. Son problème était toujours là, lancinant, exaspérant.

Sa passion pour Kate était en train de le consumer.

Il avait beau se rebeller, nier la puissance des sentiments qui les liaient l'un à l'autre, il savait qu'il ne pouvait plus se passer d'elle : de son corps, de sa fragrance, de la douceur de sa voix, de sa force tranquille, de la vivacité de son esprit. Elle était devenue sa drogue. Chaque instant en sa compagnie ne faisait que renforcer ses désirs.

Plaisir. Le mot était faible pour décrire ce qu'il ressentait quand il était en elle. Un long frisson le parcourut. Jamais il n'aurait imaginé pouvoir connaître un jour des extases aussi merveilleuses !

Oui, mais il y avait autre chose également.

Il savait que la possession de son corps n'était qu'une infime partie de son obsession.

Machinalement, il prit une coupe sur un plateau et but une gorgée. Encore du Champagne! Il avait la gorge sèche et, à tout prendre, il aurait préféré un verre d'eau fraîche. Un lord de ses amis tenta d'obtenir son avis à propos d'une loi qu'il venait de présenter à la Chambre, mais il n'obtint qu'une vague approbation. En dépit de toutes ses belles intentions, il n'avait plus qu'une seule idée en tête : retrouver Kate.

Ah ! Il l'avait aperçue. Elle était là-bas, tout au fond du salon.

Il s'arrêta net et il eut l'impression que son cœur allait exploser.

Raleigh avait eu raison.

Kate n'était plus sous la protection, toute relative, de lady Coxbury. Non, son ange était seul, sans défense, au milieu d'un essaim de don Juan de la pire espèce. Ils lui faisaient des ronds de jambe et, tout en lui débitant leurs fadaises, ils en profitaient pour plonger leurs regards lubriques dans les profondeurs de son corsage.

A cette vue, son sang ne fit qu'un tour.

Il aurait dû le prévoir. Kate était trop belle pour ne pas concentrer sur elle l'attention de ces ruffians.

Pourquoi diable s'en inquiétait-il? Tout autour de lui, une foule de maris allaient et venaient, tandis que leurs épouses se laissaient conter fleurette ouvertement par leurs galants. Il y a quelques mois encore, il aurait trouvé cela naturel. Telles étaient les mœurs et les manières du monde dans lequel il avait toujours vécu. Oui, mais Kate

était différente et il ne pouvait supporter de la voir ainsi entourée.

Il inspira profondément et constata, avec un certain soulagement, qu'elle traitait ses admirateurs avec son habituelle retenue. Contrairement aux autres femmes qui minaudaient et faisaient tout pour être remarquées, sa conduite était absolument irréprochable. Elle souriait et se montrait aimable avec tout le monde, mais sans jamais dépasser les limites de la bienséance.

Néanmoins, il bouillait intérieurement.

— Je vois que ta jeune épouse a déjà fait des conquêtes...

La voix moqueuse et enjouée de Raleigh ne réussit pas à détourner l'attention de Grayson. Une attention qui était accaparée par les faits et gestes d'un gentleman particulièrement hardi qui venait de se pencher vers Kate pour lui murmurer quelque chose à l'oreille. Son haleine avait-elle effleuré son cou? A cette idée, Grayson serra les dents et ses doigts se crispèrent.

— Si tu le permets, laisse-moi te débarrasser de cette coupe vide, déclara Raleigh en joignant le geste à la parole. Il serait dommage de briser un aussi beau cristal — taillé par Benjamin Richardson, si je ne m'abuse.

Grayson l'entendit à peine. Son regard était littéralement rivé sur l'homme qui serrait Kate de plus en plus près. Un certain Larkin qui avait une réputation particulièrement détestable.

Sans doute embarrassée par sa proximité, Kate fit un pas de côté, mais l'impudent la suivit comme son ombre. Lorsque, avec une feinte nonchalance, il effleura son épaule nue, le sang de Grayson ne fit qu'un tour. D'un

geste brusque, il repoussa Raleigh, traversa le salon et s'interposa entre eux.

— Laissez ma femme tranquille, murmura-t-il d'une voix menaçante.

Larkin lui sourit d'un air narquois.

— Pardonnez-moi, Wroth. Je ne savais pas que vous étiez aussi exclusif.

Grayson serra les poings et il dut se retenir pour ne pas lui faire rentrer son insolence dans la gorge.

— Si vous portez de nouveau la main sur elle, je vous tue, déclara-t-il sombrement.

Autour d'eux, les autres invités retinrent leur souffle, mais il ne leur accorda même pas un regard.

— Désirez-vous que nous rentrions, ma chérie? s'enquit-il courtoisement en se retournant vers Kate.

Elle hocha la tête et, lui prenant le bras, il fendit la foule en ignorant délibérément les remous provoqués par un départ aussi précipité. Il ne répondit pas non plus au salut de Raleigh qui les regarda s'éloigner d'un air pensif et vaguement incrédule.

Grayson était furieux. Si furieux que la maison aurait pu s'écrouler sans qu'il s'en rende compte. Cet ignoble Larkin avait eu le front d'effleurer la peau satinée de sa femme ! Il aurait dû le provoquer en duel. Il était assez puissant pour ne pas craindre les lois et la seule idée de passer son épée en travers du corps de ce bâtard le remplissait d'une joie sauvage. Le complexe du gorille, encore, se dit-il en songeant brièvement à Raleigh.

Après avoir fait asseoir Kate dans la voiture, il prit place en face d'elle.

— Fouette, cocher ! Nous rentrons.

La voiture s'ébranla et, pendant quelques instants, il resta silencieux, le temps de reprendre sa maîtrise de soi. Depuis leur départ, Kate n'avait pas dit un mot. Visiblement, elle avait été quelque peu décontenancée par la brutalité de leur départ.

Seigneur Dieu, comment pouvait-elle être aussi calme?

Il marmonna un juron et la considéra avec une sévérité qui n'avait pour but que de masquer l'ardeur de ses désirs.

— Je ne veux pas que le nom de ma femme soit galvaudé. Que vous l'ayez désiré ou non, vous avez un rang à tenir.

Piquée par un tel reproche, elle lui fit face avec son courage habituel.

— Je ne vois vraiment pas de quoi vous parlez.

— Je parle de ces hommes que vous avez laissés vous courtiser en public ! s'exclama-t-il.

Ignorant son air outragé, il poursuivit en martelant chacun de ses mots, comme s'il voulait la punir pour son propre manque de sang-froid.

— Jamais je ne le tolérerai ! Comme je ne tolérerai pas non plus qu'une tache, même minime, vienne ternir votre réputation. N'avez-vous pas compris ce que désiraient ces canailles? Pour eux, vous n'êtes pas seulement une jolie femme. Vous êtes un enjeu. Les paris sont déjà lancés et le premier qui obtiendra vos faveurs gagnera la mise.

Kate soupira et une lueur douloureuse brilla fugitivement dans son regard.

— Je l'ai parfaitement compris, affirma-t-elle, et je ne crois pas vous avoir donné la moindre raison de vous inquiéter. Mais vous-même, Grayson, avez-vous l'intention d'être fidèle aux promesses que vous m'avez faites à Hargate ?

Grayson fronça les sourcils.

— Vous ai-je donné l'occasion d'en douter, mon ange ?

— Non, concéda-t-elle, mais le monde dans lequel vous évoluez est très différent du mien et j'ai constaté que la fidélité n'était pas une vertu très prisée à Londres. Je vous demande donc s'il est dans vos intentions de suivre — ou de ne pas suivre — la mode.

Une telle question était absurde. Chaque goutte de son sang brûlait pour elle et uniquement pour elle. Il refusait de l'admettre, mais l'emprise qu'elle avait sur lui était chaque jour un peu plus forte.

— Vous me blessez, Kate, murmura-t-il. Je n'ai jamais eu le désir de suivre la mode. En aucune façon.

Elle releva le menton et le regarda droit dans les yeux.

— Cela signifie-t-il que vous ne mettrez jamais une maîtresse dans votre lit ? J'ai entendu dire, ici et là, par des dames d'un certain âge, que les hommes avaient des... besoins. Des besoins qui, en quelque sorte, excusaient leurs infidélités.

Des besoins.

Oui, il en avait. La violence de ses désirs en était la preuve. Mais croyait-elle qu'il pourrait trouver un quelconque plaisir avec une autre femme après ce qu'il

avait connu — et ce qu'il connaissait chaque nuit — avec elle ?

— Auriez-vous peur de ne pas être capable de me satisfaire, mon ange? s'enquit-il d'une voix involontairement ironique.

Elle rougit et il poussa plus avant son avantage. Sur un ton mordant.

— Non, je n'ai pas de maîtresse. Et si cela vous plaît de le savoir, je ne suis pas davantage esclave de mes appétits charnels que je ne le suis de la mode.

17.

Au milieu du salon, deux ou trois couples virevoltaient gracieusement. Kate les suivit des yeux pendant quelques instants et un sourire empreint de lassitude se dessina sur ses lèvres. Grayson lui avait promis une petite réception informelle. Il y avait au moins trois cents personnes ! Dès leur arrivée, il l'avait de nouveau abandonnée — non sans lui avoir recommandé de tenir à distance les gentlemen trop entreprenants. Il n'allait sans doute pas tarder à la rejoindre, le regard sombre et menaçant, comme à son habitude.

A la dérobée, elle leva la main et pressa le bout de ses doigts sur sa tempe. Les battements de son cœur résonnaient douloureusement dans sa tête. Malgré tous ses efforts, la conduite de Grayson et son attitude à son égard lui étaient toujours aussi incompréhensibles. Il l'accompagnait partout où elle désirait aller et ne la quittait pour ainsi dire jamais, mais, malgré cela, elle avait l'impression qu'il lui reprochait sa présence.

S'il n'y avait pas eu les attentions qu'il lui prodiguait la nuit, elle aurait eu le sentiment que leur mariage était un fiasco complet. En outre, après ce qu'elle avait entendu chez les Coxbury, elle n'était même plus sûre que leurs moments d'extase avaient une quelconque signification. L'amour qu'il lui donnait était-il vraiment sincère? N'était-il pas seulement l'expression de son désir d'avoir un héritier?

Au retour de chez les Coxbury, il lui avait fait comprendre clairement qu'il n'avait pas besoin d'elle — ni d'aucune autre femme, d'ailleurs. Était-ce de l'indifférence, du dédain? Toujours est-il qu'elle en avait été profondément humiliée.

Il l'avait épousée seulement pour avoir un fils. En dehors de ce rôle, elle n'était rien et ne serait jamais rien pour lui.

Elle se sentait misérable et affreusement seule. Hargate n'était plus qu'un souvenir et elle n'avait même plus Lucy et Cyclope pour lui tenir compagnie. Tom était à Londres, mais elle ne le voyait jamais. Un jour, elle était descendue à l'écurie et avait demandé à lui parler, mais le palefrenier qui lui avait répondu avait eu l'air tellement choqué par sa requête qu'elle était aussitôt rentrée dans la maison. Le lendemain matin, elle avait tenté de voir Meg. Sans plus de succès. On ne l'avait pas vraiment chassée de la cuisine, mais on lui avait fait comprendre que la place d'une marquise n'était pas avec les domestiques. Sa présence dérangeait.

Grayson aussi lui manquait. Du moins, le Grayson qu'elle avait connu à Hargate. La nuit, parfois, elle avait l'impression de le retrouver, mais ce n'était qu'une impression fugitive et, au matin, il redevenait le marquis de Wroth, le grand aristocrate lointain et méprisant. Oui, ce n'était plus de l'arrogance, mais bien du mépris. Pendant combien de temps pourrait-elle encore supporter d'être traitée de cette façon?

Elle détestait capituler, mais, même les meilleurs joueurs étaient parfois obligés de quitter une partie — pour limiter leurs pertes. C'était Grayson qui le lui avait

appris. Au souvenir de la façon dont son visage s'était animé lorsqu'il lui avait parlé de son amour pour le jeu, elle ne put réprimer une grimace. Jamais elle n'avait réussi à l'émouvoir ainsi.

Voilà qu'elle était jalouse d'un paquet de cartes, maintenant !

Elle soupira puis, brusquement, elle eut conscience qu'on la regardait. Un petit picotement lui parcourut la nuque et elle frissonna.

Qui pouvait bien l'examiner avec une pareille insistance ?

Elle tourna la tête lentement et ses yeux s'arrêtèrent sur une jeune femme blonde qui, au lieu de se troubler ou de feindre l'indifférence, s'approcha d'elle en souriant.

— J'espère que vous voudrez bien me pardonner ma hardiesse, lady Wroth, déclara-t-elle, mais je brûlais trop de vous rencontrer pour avoir la patience d'attendre qu'on nous présente.

Kate lui rendit son sourire. La démarche n'était guère protocolaire, mais elle était empreinte d'une telle fraîcheur, d'une telle sincérité, qu'il lui était difficile de l'accueillir avec mauvaise grâce.

— Vous êtes toute pardonnée, madame... ?

— Oh, appelez-moi simplement Charlotte ! Je suis sûre que nous allons être très vite une paire d'amies, toutes les deux. Mon mari est le comte de Wycliffe.

Lady Wycliffe.

Kate ne parvint qu'avec peine à dissimuler son désarroi. La jeune femme était très belle — grande et sensuelle, avec une cascade de longs cheveux, blonds et

bouclés, des grands yeux verts pleins de douceur, un teint velouté et des traits fins et réguliers.

Troublée par sa réaction, lady Wycliffe cligna des paupières et prit un air embarrassé.

— Vous êtes bien lady Wroth, n'est-ce pas? Aussitôt, Kate éprouva un sentiment de culpabilité.

— Oui, bien sûr, acquiesça-t-elle. Mais, je vous en prie, appelez-moi Kate.

Le regard de Charlotte redevint radieux et elle se pencha vers elle, comme si elles étaient deux conspiratrices.

— C'est un mariage d'amour, n'est-ce pas?

La question était si inattendue que Kate n'eut pas le réflexe de l'éluder par une réponse évasive.

— Pas du tout !

Charlotte rougit de confusion et tourna la tête en direction d'un point précis, à l'autre bout du salon.

Grayson. Il était debout, un verre à la main, et bavardait avec Raleigh et un autre gentleman. Son attitude était tellement nonchalante, tellement élégante que le cœur de Kate s'arrêta de battre.

— D'après ce que l'on m'a dit, murmura-t-elle, vous m'avez précédée dans l'affection de mon mari?

Cette fois-ci, ce fut Charlotte qui fut décontenancée. Elle ouvrit la bouche et resta sans voix, puis, tout d'un coup, un éclat de rire cristallin s'échappa de ses lèvres.

— Oh non! s'exclama-t-elle. Il m'intimidait affreusement! J'admiraits son intelligence et son courage, mais il était trop parfait, trop au-dessus des simples mortels dont je fais, hélas, partie. Parfois, je me suis

même demandé s'il était vraiment humain... Enfin, je suis heureuse de voir que je me trompais.

Kate tenta de protester, mais Charlotte ne lui en laissa pas le loisir.

— J'avoue que je n'aurais jamais pensé que le grand Wroth se laisserait ainsi séduire par les sirènes de l'amour — surtout après la façon dont il s'était moqué de mon mari. A l'époque, il jouait les esprits forts. L'union de deux êtres ne devait être guidée que par la raison. Le mariage n'était qu'un contrat entre deux personnes, une sorte de société à responsabilité limitée. Je suis contente de voir que vous avez réussi à l'amener à résipiscence.

Non, Grayson ne l'aimait pas ! Kate essaya de nouveau de démentir une affirmation aussi absurde — sans plus de succès.

— Vous l'avez littéralement subjugué! poursuivit Charlotte, les yeux brillants d'excitation. Depuis que vous êtes entrée, vous accaparez toute son attention. Il n'écoute même pas ce qu'on lui dit! J'en ai fait l'expérience moi-même, tout à l'heure. Plusieurs fois, j'ai dû répéter les questions que je lui posais. Une telle distraction ne lui ressemble guère et j'en ai tout de suite conclu qu'il avait mis un genou en terre. Les deux, même.

Kate jeta un coup d'œil vers son mari, mais elle n'aurait pu dire si c'était elle ou Charlotte qu'il regardait. En tout cas, avec ses lèvres pincées et son regard noir, il n'avait nullement l'air d'un amoureux transi.

— Oui, s'écria Charlotte, il est pris et bien pris! J'avais entendu dire que vous aviez un tempérament de feu et

que vous étiez capable de lui tenir tête, mais, dans la bouche de certaines gens, cela ressemblait plus à une critique qu'à un compliment. Maintenant, je sais que vous étiez faits l'un pour l'autre. C'est merveilleux! J'ai hâte d'apprendre la nouvelle à Max !

Elle se retourna et fit un petit signe de la main à un gentleman qui était en grande conversation avec une vieille douairière couverte de bijoux et affublée d'un petit chapeau, ridicule et prétentieux.

Lord Wycliffe s'excusa poliment — trop heureux, sans doute, d'avoir un prétexte pour s'échapper — et les rejoignit. Max, comme l'appelait familièrement Charlotte, était grand et élégant, mais il n'avait ni la froideur, ni l'arrogance de Grayson. Le sourire dont il gratifia sa femme chassa immédiatement les derniers soupçons que Kate nourrissait encore. Un sourire si affectueux qu'elle en éprouva un pinçon de jalousie.

— Max, permets-moi de te présenter Kate, lady Wroth... N'est-elle pas adorable?

— Tout à fait adorable, approuva Max en prenant la main de Kate et en la portant à ses lèvres. Une véritable déesse, comme dirait Raleigh.

— Et, en plus, c'est un mariage d'amour! murmura Charlotte d'une voix enjouée.

L'intensité du regard que lui adressa Max suffit à faire taire le démenti que Kate avait déjà au bout de la langue.

— Vraiment? s'enquit-il avec un sourire narquois. C'est une nouvelle absolument magnifique. Je crois que je vais aller tout de suite féliciter Wroth. Tu n'as pas oublié que nous devons être dans une heure chez ta

tante, n'est-ce pas? ajouta-t-il en se penchant vers sa femme.

— Non, mon chéri, le rassura-t-elle. Ne t'inquiète pas. Ils échangèrent un regard tellement plein de tendresse que Kate sentit son cœur défaillir. Sa relation alternativement glaciale et brûlante avec Grayson ressemblait à une sinistre farce à côté du bonheur que partageaient Charlotte et Max. Un bonheur qui, malgré tous ses efforts, lui serait à jamais inaccessible.

Lord Wycliffe se fondit de nouveau dans la foule et Charlotte le suivit des yeux avec un sourire indulgent.

— Il a horreur d'arriver en retard et j'avoue que je prends parfois un plaisir malicieux à le faire attendre. Enfin, la vie serait trop monotone si nous ne nous disputions jamais...

Kate hocha la tête silencieusement.

— Nous ne devons rester que quelques jours à Londres, poursuivit Charlotte, mais vous aurez peut-être l'occasion de nous rendre visite dans notre maison du Sussex avant la fin de l'été?

Une invitation?

— Je ne peux pas vous donner une réponse pour mon mari, répondit Kate, les lèvres pincées.

Son désarroi dut transparaître dans ses yeux, car Charlotte, de nouveau, cligna des paupières.

— Vous avez peut-être d'autres projets?

— Oh non! Nous n'avons encore rien prévu. Votre invitation est très aimable et, pour ma part, je serai très heureuse de l'accepter.

— Alors, c'est parfait! acquiesça Charlotte. Je vais aller en informer Wroth moi-même ! Cela ne vous ennuie pas, au moins?

— Pas du tout...

Tandis que Charlotte s'éloignait, Kate éprouva un immense découragement. Au fond d'elle-même, elle était persuadée qu'elle ne reverrait jamais lord et lady Wycliffe et n'aurait pas, non plus, la joie de visiter leur demeure. Un coup d'œil en direction de Grayson ne fit que confirmer ses craintes. Son visage sombre ne présageait rien de bon pour leur avenir.

Le moment était peut-être venu pour elle de quitter la partie.

Grayson était positivement furieux.

Sans attendre Kate, il traversa au pas de charge le hall de son hôtel londonien. Il ne s'arrêta que dans sa chambre et congédia Badcock avant même qu'il ait pu l'aider à enlever sa veste.

Cet imbécile de Wycliffe! Comment avait-il pu oser? Ses sarcasmes résonnaient encore dans sa tête. Et son sourire de fat satisfait et triomphant ! Il avait bien failli l'assommer devant tout le monde. Prétendre qu'il était aussi infatué de Kate que lui-même l'était de Charlotte ! C'était intolérable ! Absolument intolérable !

Jamais le marquis de Wroth ne s'abaisserait à roucouler comme Max roucoulait devant sa femme ! Grâce à Dieu, Kate n'était pas l'une de ces petites sottes rêveuses et romantiques qui s'imaginaient que les hommes avaient été créés pour passer leur vie à genoux devant elles.

Cependant, si les allusions sournoises de Wycliffe l'avaient mis autant hors de lui, c'était aussi parce qu'elles avaient touché une faiblesse contre laquelle il tentait nuit et jour. Une faiblesse dont il avait si peur qu'il l'osait même pas lui donner un nom.

D'un geste rageur, il arracha son foulard et le jeta sur son lit. Puis, il alla jusqu'à la porte de communication entre les deux chambres et l'ouvrit si brusquement que la jeune servante de Kate poussa un cri et s'enfuit.

Kate était assise à sa toilette. Elle était en train d'enlever ses boucles d'oreilles. Grayson était tellement hors de lui qu'il remarqua à peine les reflets dorés des flammes des bougies sur ses cheveux et la peau satinée de ses épaules.

— Avez-vous parlé avec cet âne bête de Wycliffe? questionna-t-il en tirant avec violence sur le col de sa chemise.

Le bouton qui le maintenait fermé fut projeté à l'autre bout de la pièce et il poussa un soupir de soulagement Enfin, un peu d'air!

— Oui, je l'ai rencontré, acquiesça Kate d'une voix paisible. Sa femme est adorable.

— Charlotte? Je ne vois vraiment pas ce qu'elle lui trouve ! Je n'ai jamais vu un pareil idiot !

Kate se raidit, mais Grayson était tellement énervé qu'il ne s'en rendit pas compte et se mit à marcher de long en large, comme un lion en cage.

— Vous auriez dû l'entendre parler de l'amour! On aurait dit une écolière de quinze ans. C'est incroyable! Comment *peut-on être aussi niais ?*

— Ils semblent être très amoureux l'un de l'autre, déclara Kate doucement.

— Amoureux? Quelle absurdité! Ils ont des projets communs, partagent, accessoirement, le même lit et se retrouvent sur un certain plan intellectuel. Voilà tout.

— N'auriez-vous pas été plutôt blessé parce que Charlotte a choisi un autre homme que vous ?

Il était tellement en colère qu'il lui fallut un certain temps pour comprendre toute la signification des mots de Kate.

— *Quoi?*

Il avait presque hurlé.

Kate se retourna vers lui et le considéra d'un air absolument imperturbable.

— Si j'en crois la rumeur, vous avez été amoureux de Charlotte.

— *De Charlotte ?* répéta-t-il avec mépris. J'appréciais son esprit et sa fraîcheur, mais je n'en ai jamais été *amoureux*.

C'était si loin, maintenant. Avait-il réellement songé à épouser la fille d'un évêque? Non, il refusait de l'admettre, comme il refusait d'admettre qu'il avait partagé avec elle une merveilleuse complicité. Son mariage Wycliffe avait mis un terme définitif à leur connivence. La page était tournée. Définitivement tournée.

Il regarda fixement Kate et se rendit compte brusquement qu'elle ne ressemblait en rien à l'épouse idéale qu'il s'était imaginée. Elle était intelligente, belle, et honnête — avec du charme et un grain de fantaisie —

mais leur mariage était tout, sauf une relation aimable et paisible.

— Oh, c'est bon, concéda-t-elle en soupirant. Vous ne croyez pas en l'amour. Mais, vous savez, Grayson, ce n'est pas parce qu'un tel sentiment n'a pas l'heur de vous plaire qu'il n'existe pas. Charlotte et Max sont là pour prouver le contraire. Et, à tout prendre, il vaut mieux se marier par amour, plutôt que pour la simple perpétuation de l'espèce. Il n'est pas particulièrement agréable d'avoir été épousée que pour ses capacités de reproduction.

Le marquis de Wroth fronça les sourcils.

— Que diable voulez-vous dire ? Kate haussa les épaules.

— Je ne suis pas sourde, vous savez. Il n'a pas fallu longtemps avant que des gens « charitables » me fassent comprendre clairement la raison pour laquelle vous m'aviez demandée en mariage. Vous désiriez un héritier, et pour atteindre ce but, vous avez choisi une petite provinciale ingénue. Une ingénue que vous manœuvreriez à votre guise et qui ne chercherait pas à empiéter sur votre sacro-sainte liberté.

— *Quoi?*

Ce n'était pas complètement inexact. La raison première de son mariage avait été effectivement son désir d'assurer sa succession. Néanmoins, le temps avait passé et, au fil des jours, cette préoccupation était passée au second plan. Elle avait même, maintenant, tellement peu d'importance dans son esprit que l'accusation de Kate lui sembla ridicule.

— N'est-ce pas pour cela que vous venez me rejoindre chaque soir dans mon lit après m'avoir dédaignée ou, au mieux, ignorée pendant toute la journée? Pour que j'attende un enfant?

Comment pouvait-elle décrire avec un pareil détachement la passion dévorante qui les embrasait? S'il venait la rejoindre, c'était parce qu'une force invincible l'y obligeait! Parce que cette force sans nom annihilait sa volonté.

— Vous le pensez vraiment?

Elle leva les yeux et son regard ne fléchit pas devant le sien.

— Je ne sais plus que penser, Grayson. Si je me trompe, dites-le-moi.

Non! Il ne serait jamais un chien de salon, comme cet imbécile de Wycliffe. Il voulait rester maître de sa vie et de ses émotions. Jamais il ne dévoilerait son âme devant quiconque. Même pas devant Kate.

Sans un mot, il tourna les talons, rentra dans sa chambre et referma la porte derrière lui.

Kate n'avait pas faim, mais elle décida de descendre quand même dans la salle à manger — Grayson n'aurait peut-être pas encore terminé son petit déjeuner. Après s'être tournée et retournée pendant une bonne partie de la nuit, elle s'était endormie avec les premières lueurs de l'aube et ne s'était réveillée que tard. Malgré tout, elle avait les yeux encore gonflés de sommeil.

Pour la première fois depuis leur mariage, Grayson n'était pas venu la rejoindre dans son lit et sa présence lui avait terriblement manqué. Plus encore que l'exquise

jouissance qu'il savait si bien lui donner, elle avait regretté le bref instant d'intimité qu'ils partageaient après l'amour et la sensation de ses bras autour de son corps. Une sensation si rassurante, si apaisante...

Ce brusque changement d'habitude de son mari lui avait glacé le cœur. C'était sa faute. Elle n'aurait pas dû tenter de lui forcer la main. Certes, mais elle avait des excuses également. N'était-ce pas lui qui avait déclenché les hostilités en dénigrant le plus tendre, le plus merveilleux des sentiments? C'était comme s'il lui avait pris son amour et le lui avait jeté au visage !

Pourtant, les reproches dont elle l'avait accablé avaient fait naître une lueur de sincère dénégation dans son regard. Elle en aurait juré. Un instant, elle avait même cru entrapercevoir quelque chose de si profond qu'elle en avait eu le souffle coupé. Oui, mais cela avait été tellement bref, tellement fugitif. D'un seul coup, son visage s'était fermé et avait repris *son expression* habituelle — un mélange de dédain et d'arrogance. Puis il était sorti de sa chambre et n'était pas revenu. Comme s'il avait voulu lui prouver qu'il n'avait pas besoin d'elle.

Kate inspira profondément et rassembla toute son énergie avant de pénétrer dans la salle à manger. Peine perdue. La longue table était vide. Comme il était tard, elle se dit qu'il l'attendait peut-être dans le salon. Une servante était occupée à ranger des couverts dans un buffet. En l'entendant entrer, elle se retourna et lui sourit.

— Vous désirez quelque chose, madame ?

— Pourriez-vous me dire si Sa Grâce est déjà sortie?

— Oui, madame. Monseigneur est parti à son club. Il y a une heure, environ.

— Bien, acquiesça Kate en ne dissimulant qu'avec peine sa déception. Je voudrais déjeuner. Pourriez-vous m'apporter du thé et des toasts?

— Bien sûr, madame. Tout de suite.

Tandis que la servante s'empressait de la servir, la jeune femme ferma les yeux et laissa vagabonder ses pensées. Des pensées remplies de mélancolie. Se leurrer plus longtemps était inutile. Jamais elle ne parviendrait à se faire aimer de son mari.

Elle s'apprêtait à boire une gorgée de thé, lorsqu'une voix l'arracha à ses méditations.

— Madame...

Elle leva les yeux et découvrit un valet de pied. Il lui tendait respectueusement un plateau en argent sur lequel était posée une enveloppe.

— On vient juste de l'apporter, madame. Une lettre? De Lucy, peut-être?

Les doigts fébriles, Kate la prit et remercia le valet d'un signe de tête. Puis, dès qu'il se fut discrètement retiré, elle décacheta la missive avec un sourire d'anticipation. Jamais elle n'aurait cru que sa sœur prendrait le temps — et la peine — de lui écrire.

Dès qu'elle l'eut dépliée, son sourire s'effaça.

Ce n'était pas l'écriture longue et élégante de Lucy, mais d'affreuses pattes de mouche à peine lisibles. Elle parcourut les premières lignes et son regard sauta au bas de la page. Le message n'était pas signé, ce qui ne la surprit guère au vu de son contenu. Le visage très pâle,

elle se força à le lire jusqu'au bout, puis ses doigts glacés laissèrent échapper la feuille de papier.

C'était du chantage. Du chantage, pur et simple.

On la menaçait de ruiner sa réputation en révélant certaines informations à son sujet et celui de sa sœur — y compris les raisons pour lesquelles Lucy s'était fiancée avec tant de précipitation avec un hobereau sans fortune. En échange du silence « on » exigeait deux cents livres.

Pour Kate qui, pendant des années, avait vécu avec presque rien, deux cents livres constituaient une véritable fortune. Pendant un bref instant, elle faillit éclater de rire, tellement la somme lui semblait exorbitante, mais il lui suffit de regarder autour d'elle pour savoir où la canaille escomptait qu'elle la trouverait. Grayson. Pour lui, ce ne serait qu'une broutille.

Visiblement, le maître chanteur ne savait pas grand-chose d'elle, car sinon il aurait découvert que son mariage n'avait été qu'une mauvaise farce. Que lui importaient quelques ragots de plus ? Elle n'imaginait que trop facilement la réaction de Gray devant une exigence aussi abjecte. Il hausserait les épaules et jetterait ce torchon au panier.

De toute façon, elle ne lui en parlerait pas, décida-t-elle avec détermination. Il ne l'avait épousée que pour obéir à son sens de l'honneur et, jusqu'à présent, elle ne lui avait rien donné, hormis des ennuis. A cette pensée, le rire qui avait failli s'échapper de ses lèvres se transforma en un sanglot étranglé. Elle s'était donné pour but de conquérir son amour et elle avait échoué

lamentablement. Non, il n'était pas juste qu'il souffre encore à cause d'elle, se dit-elle avec amertume en contemplant la missive.

Qui pouvait bien être le sinistre individu qui se cachait derrière cet ignoble chantage? Kate grimaça. Londres fourmillait de crapules et, parfois, certaines se déguisaient en gentlemen. Elle était bien placée pour le savoir. De nouveau, elle retint son souffle. Son oncle Jasper ! Et c'était lui?

Kate serra les dents. Elle ne le laisserait pas faire.

Le moment était venu de quitter la partie et de rentrer à Hargate. Grayson parviendrait peut-être à obtenir l'annulation de leur mariage. A cette idée, une violente douleur lui traversa la poitrine. Ce serait trop cruel, trop... Non, continuer ainsi serait absurde. Leur liaison avait été une folie. Jamais elle ne parviendrait à vaincre son indifférence. Leurs relations étaient chaque jour un peu plus tendues et elle refusait que son cœur soit lentement, mais inexorablement, réduit en cendre.

Elle jeta un dernier coup d'œil à la lettre et, après avoir pris note mentalement de l'heure du rendez-vous, elle la jeta dans le feu. Comme hypnotisée, elle regarda fixement les flammes dévorer le bout de papier et eut l'impression que c'était son mariage qui se consumait ainsi et partait en fumée.

Kate ne savait trop ce qu'elle attendait — une grande brute sournoise ou bien une petite fouine aux yeux chassieux et fuyants? Jasper? Elle n'avait jamais rencontré son oncle, mais, dans son esprit, il avait l'allure d'une canaille — une canaille en costume de ville et en gants blancs.

Le maître chanteur lui avait donné rendez-vous dans une allée peu fréquentée de Hyde Park. Elle trouva sans peine le banc qu'il lui avait désigné, juste en face d'un bosquet de rhododendrons, mais il n'y avait personne aux alentours.

Pourtant, elle ne s'était trompée ni de jour, ni d'heure.

Elle se mit à marcher de long en large nerveusement. Il avait, en plus, le toupet de la faire attendre ! C'était trop odieux.

Plusieurs minutes s'écoulèrent. Était-il en train de l'épier, caché derrière un arbre. Ce genre de personnage devait être méfiant et il voulait peut-être s'assurer qu'aucun policier ne l'accompagnait.

Si c'était le cas, elle devrait sentir sa présence. Or, elle ne sentait rien... Avait-il renoncé à son projet?

Elle s'appêtait à repartir, lorsque soudain une voix féminine, un peu criarde, la héla. Une voix qui lui était vaguement familière.

— Cette chère Lady Wroth...

Elle se retourna et vit une dame s'avancer vers elle. D'une main, elle jouait négligemment avec son ombrelle et de l'autre, avec son éventail.

Mme Parker !

Kate laissa échapper un soupir impatient. Elle n'avait ni le temps, ni l'envie d'échanger des futilités avec cette horrible cancanière. Sa présence allait-elle effrayer son maître chanteur? Aurait-il la patience d'attendre qu'elle soit repartie ? Elle n'avait pas l'intention de rester un jour de plus à Londres et il fallait absolument qu'elle sache à qui elle avait affaire.

Néanmoins, il lui était impossible d'ignorer une amie de Raleigh et elle fit donc un effort pour être aimable.

— Madame Parker. Quelle surprise de vous voir...

Brusquement, elle se rendit compte qu'aucun domestique n'accompagnait la jeune veuve. Comment une personne aussi distinguée pouvait-elle se promener ainsi, toute seule, dans les allées? Et si...?

Mme Parker sourit. Un sourire sournois et méchant.

— Ah, je vois que vous avez compris la signification de ma présence ici. Cela m'évitera des explications aussi inutiles qu'embarrassantes.

— C'est vous qui m'avez envoyé cette lettre, n'est-ce pas?

— Oui, acquiesça-t-elle sans la moindre hésitation. M'avez-vous apporté la somme que je vous ai demandée? s'enquit-elle en jetant un coup d'œil sceptique au minuscule réticule que Kate serrait contre sa poitrine.

— Non.

La jeune veuve referma son éventail avec un claquement sec.

— Vous n'avez peut-être pas pris mes menaces au sérieux, mais je vous préviens : j'ai l'intention de les mettre à exécution. Dès demain, si nécessaire.

Elle s'interrompit et considéra Kate d'un œil soupçonneux.

— Chercheriez-vous à découvrir ce que je sais exactement?

Kate resta silencieuse et Mme Parker laissa échapper un éclat de rire sarcastique.

— Oh, je connais beaucoup de choses. Des choses qui, à coup sûr, provoqueraient un joli scandale.

— Lesquelles, par exemple? questionna Kate d'une voix glaciale.

Mme Parker rouvrit son éventail et une moue amusée se dessina sur ses lèvres.

— D'abord, il y a toute cette histoire sordide. Les filles du comte de Chester réduites à l'état de domestiques, toutes seules dans cette grande maison, sans même un chaperon ! C'est vraiment très choquant. Et puis il y a les fiançailles de votre sœur. Comment a-t-elle pu se résoudre à une pareille mésalliance? Certes, je suppose qu'elle était aux abois. Dans son état, il lui était difficile de faire autrement...

L'horrible mégère se pencha en avant, une lueur avide dans le regard.

— Il y a des bruits qui courent. Des bruits que j'ose à peine vous rapporter, mais, comme vous êtes sa sœur, je suis sûre que vous les avez déjà entendus. Elle aurait eu une liaison avec Wroth. Ils se rencontraient en secret dans son pavillon de chasse. Puis, brusquement, c'est vous qui l'épousez, alors qu'elle se retrouve attelée à un jeune godelureau — un vulgaire garçon de ferme. Ce n'est pas très joli joli de souffler ainsi l'amant de sa sœur. Enfin, c'est la vie. Chacun pour soi et Dieu pour tous.

Elle lui fit un clin d'œil et lui tapota le bras familièrement avec le bout de son éventail.

— Savez-vous que vous me plaisez? J'aime les filles qui ont du caractère. Cependant, en dépit de l'admiration que je vous porte, les affaires sont les

affaires. Vous comprenez, naturellement, que je ne peux pas oublier ce que je sais sans une honnête compensation. Mon défunt mari ne m'a laissé qu'une rente ridicule et j'ai grand besoin d'argent. Quelques livres, ce n'est pas grand-chose pour l'épouse d'un lord...

En dépit de sa détermination à rester impassible, Kate eut quelque peine à garder son sang-froid. Cette harpie avait osé insinuer que Grayson avait été l'amant de Lucy ! Elle n'avait pas prévu une calomnie aussi outrageante.

Sentant qu'elle l'avait touchée, Mme Parker poursuivit son avantage.

— Imaginez les dommages que subirait votre réputation après une telle révélation. Plus personne n'accepterait de vous recevoir ! Vous seriez, littéralement, mise à l'index de la société. Et, quant à votre mari, sa carrière politique serait terminée. Un pareil scandale... Je suis sûre que vous préféreriez l'empêcher. A n'importe quel prix.

Kate songea brièvement à l'arrogante affirmation que lui avait faite Grayson quand ils étaient encore à Hargate. Il était trop puissant pour qu'aucun scandale puisse l'atteindre. Pas même un meurtre.

Que ferait-il à sa place ?

Elle releva le menton avec courage et affecta un profond mépris.

— Non, répliqua-t-elle. Vous n'aurez pas un sou. Peu m'importent vos ragots et vos mensonges. Ils viennent de trop bas pour qu'ils puissent nous atteindre, mon mari et moi.

Sur ces mots vengeurs, elle tourna les talons et s'en alla sans un coup d'œil derrière elle. Plus rien ne la retenait à Londres.

18.

Kate était partie. Craignant le pire — qu'elle ait été enlevée ou que la prédiction de Raleigh se soit réalisée — Grayson avait parcouru au pas de charge toutes les pièces de son hôtel londonien. Il était comme fou. Alors qu'il s'apprêtait à appeler la police, Badcock avait trouvé la force de lui apprendre la nouvelle.

Apparemment, tous les autres serviteurs avaient été trop terrorisés pour lui annoncer que sa femme l'avait quitté et était retournée à Hargate en empruntant l'une de ses voitures.

La voiture était revenue — sans elle, naturellement. Grayson avait failli chasser le cocher sur-le-champ, puis il avait réfléchi et s'était dit que le pauvre homme n'aurait pas pu faire grand-chose pour convaincre Kate de renoncer à son projet. Aurait-il pu refuser de l'emmener? Elle se serait débrouillée pour trouver un autre véhicule — si nécessaire, elle aurait pris la malle-poste. En songeant aux dangers qu'elle aurait courus, mêlée à la racaille qui voyageait en diligence, il ne put s'empêcher

Etait-elle seulement saine et sauve, maintenant? De quelle sécurité pouvait-elle disposer dans une maison qui était fermée depuis des semaines, sans même ce vieil imbécile de Tom pour la protéger? Seigneur Dieu, elle avait perdu la tête ! Elle qui était toujours tellement raisonnable, qui n'agissait jamais à la légère... Il devrait

sauter sur son cheval, galoper jusque là-bas et la ramener à Londres. De gré ou de force.

Oui, mais sa défection l'avait blessé trop profondément. Il lui avait tout donné. Son nom, son titre, sa fortune, la considération dont il jouissait et jusqu'à son temps. Depuis qu'ils étaient à Londres, il l'avait accompagnée partout. Qu'avait-il reçu en échange? Elle avait détruit la maîtrise de soi qu'il avait mis tant d'années à édifier et avait fait de lui un esclave de son propre corps. N'était-ce pas suffisant? Que pouvait-il lui offrir de plus? Son âme? Allait-il devoir se jeter à genoux devant elle, la supplier, lui jurer un amour éternel et indéfectible ?

Ses doigts se crispèrent douloureusement sur le verre de cognac que Badcock lui avait apporté. Il le but d'un trait, puis le jeta dans la cheminée et éprouva une joie sauvage en le voyant voler en éclats. Autant pour Wycliffe et ses idées absurdes à propos de l'amour ! Sa femme l'avait quitté? Grand bien lui fasse! En tout cas, ce n'était pas lui qui allait courir après elle comme un chien battu.

Il avait des tâches plus urgentes à accomplir. Il était venu à Londres pour régler un certain nombre d'affaires en suspens. Au lieu de cela, il avait consacré tout son temps à sa femme. Maintenant qu'elle n'était plus là, il allait pouvoir enfin se mettre au travail et, entre autres, retrouver le mystérieux Jasper Gillray. Une lueur meurtrière brilla dans le regard de Grayson. Dommage qu'il ne l'ait pas sous la main en ce moment! Il aurait volontiers passé son humeur sur un personnage aussi méprisable.

Quant à Kate... Il n'avait pas besoin d'elle. Il n'avait besoin de personne. C'était l'occasion ou jamais de le prouver. Son obsession n'avait que trop duré. Il allait plier son corps à sa volonté et montrer à sa femme qu'il était le maître. Aussi bien de sa maison que de ses propres instincts.

« Qu'elle aille au diable ! » s'exclama-t-il sur un ton plein de rébellion.

Il avait gagné, mais sa victoire était trop amère pour qu'il éprouve le moindre sentiment de triomphe. Et au fond de lui-même, il y avait ce grand vide que son départ avait laissé. Un vide que rien ne pourrait combler, même pas un fleuve de cognac et de whisky.

Kate marchait lentement à travers les pièces silencieuses de Hargate. Distraitement, elle caressait une statue, posait la main sur un guéridon ou s'arrêtait pour contempler le visage familier de l'un de ses ancêtres. Contrairement à ce qu'elle avait espéré, elle n'avait éprouvé aucune joie, aucune sensation de retour au foyer. Son cœur n'avait même pas bondi dans sa poitrine. Pas plus quand elle avait aperçu les toits d'ardoise de la vénérable demeure que lorsque, après avoir renvoyé le cocher, elle s'était retrouvée seule dans le grand hall. Et encore moins maintenant, alors que le bruit de ses pas résonnait lugubrement dans l'obscurité.

Jamais auparavant Hargate ne lui avait semblé aussi vaste et aussi vide. Même quand il n'y avait eu plus que Lucy et Tom pour lui donner l'illusion d'une famille.

Peut-être était-ce là toute la différence : aussi longtemps qu'on était entouré par des êtres que l'on

aimait, on avait l'impression d'être chez soi. C'était la présence des autres qui créait la vie, qui donnait une âme à une maison.

Elle battit des paupières et chassa de son esprit des idées qui l'entraînaient dans une dangereuse direction. Vers Grayson. Il valait mieux encore être seule, plutôt que de se raccrocher aux chimères qu'elle avait déjà trop longtemps entretenues.

La cuisine était aussi vide et froide que le reste de la maison. Soudain, elle entendit un grattement. Elle entrouvrit la porte sur le jardin et un éclair roux se précipita à l'intérieur. Cyclope ! Il se frotta contre ses chevilles et se mit à ronronner, la tête et la queue dressées. Kate se baissa et le prit dans ses bras.

— Oh, oh, tu as maigri ! s'exclama-t-elle. Les souris auraient-elles déserté la maison elles aussi ? A moins que nous ne t'ayons manqué... Mon pauvre Cyclope!

Elle enfouit son visage dans la fourrure du félin et les larmes qu'elle avait retenues pendant si longtemps rompirent leurs digues et s'échappèrent en un flot saccadé et ininterrompu.

Lentement, le crépuscule descendait autour de la maison. Kate finit de laver la vaisselle — une assiette pour elle et une pour Cyclope — et s'essuya les mains sur le torchon. Une fois rassasié, le chat s'était installé à sa place favorite à côté du foyer et la jeune femme le regarda avec envie. Son ancienne chambre allait être affreusement froide et triste. Parviendrait-elle seulement à dormir dans son grand lit vide ? Elle avala avec peine et s'efforça de penser à autre chose.

Demain, elle enverrait un mot à Lucy afin de lui annoncer son retour. Elle lui demanderait de revenir vivre avec elle. Ainsi, elle serait moins seule — au moins jusqu'à son mariage. Comme si l'évocation de sa sœur avait suffi pour la faire apparaître, un bruit de sabots résonna dans la cour. Kate alla jusqu'à une fenêtre et souleva un coin du rideau. Un cabriolet venait de s'arrêter devant l'écurie, mais ce n'était pas Lucy, car elle reconnut immédiatement les armes des Wroth sur la portière.

Grayson ?

Son cœur bondit dans sa poitrine et, fébrilement, elle tenta de se forger une contenance afin de faire face à son mari. En proie à un véritable tourbillon de sentiments contradictoires — excitation, désespoir, colère, amour — elle se précipita vers la porte et l'ouvrit. A la vérité, elle n'avait même pas imaginé qu'il se lancerait à sa poursuite.

Et elle ne s'était pas trompée.

C'était Tom. En le voyant sortir seul de l'écurie, elle sentit une boule se former au fond de sa gorge. Bien sûr. Le marquis de Wroth était un trop grand seigneur. Il n'allait tout de même pas courir après sa femme ! Elle était partie ? Bon débarras. Cela lui donnerait le temps de profiter de la vie sans l'avoir sans cesse à ses côtés.

Après tout, n'était-ce pas mieux ainsi ? C'était ce qu'elle voulait également. Recouvrer sa liberté.

Elle chassa le visage de son mari de son esprit et accueillit le vieux cocher avec un sourire un peu contraint.

— Tom ! Que viens-tu faire ici ?

— Vous ne pensiez tout de même pas que j'allais vous laisser séjourner seule dans cette grande maison? répliqua-t-il d'un ton bourru.

Kate battit des paupières. Sa sollicitude la touchait profondément, mais elle refusait d'être un fardeau pour quiconque. Surtout pour lui qui, pendant tant d'années, s'était sacrifié pour les aider, elle et Lucy.

— Oh, Tom, il n'est pas nécessaire que tu restes ici, protesta-t-elle.

— Si, affirma-t-il avec conviction. Vous êtes une marquise, maintenant, Katie. Vous ne pouvez pas vivre comme une vulgaire paysanne !

Aussitôt, le sourire de Kate s'effaça.

— Je peux vivre où je veux et comme j'en ai envie !

— Vous êtes mariée.

— La belle affaire ! Avec un peu de chance, j'arriverai peut-être à obtenir l'annulation de mon mariage.

Le vieux cocher laissa échapper un long chapelet de jurons.

— Avez-vous perdu la tête, Katie? Vous l'aimez et il vous aime. Vous auriez dû le voir quand il s'est rendu compte que vous n'étiez plus là. Il est devenu comme fou et il a mis toute la maison sens dessus dessous. Finalement, c'est Badcock qui a eu le courage de lui annoncer la nouvelle.

Kate ne se laissa pas fléchir.

— Notre union a été une erreur, affirma-t-elle avec obstination.

Tom la regarda fixement pendant un long moment, puis il secoua la tête.

— Seigneur Dieu, vous êtes aussi têtue que lui !

Il passa devant elle en grommelant et entra dans la cuisine.

— Décidément, vous étiez vraiment faits l'un pour l'autre, tous les deux ! jeta-t-il sur un ton vengeur pardessus son épaule.

Il fallut deux jours avant que Lucy vienne la rejoindre. Deux longues journées pendant lesquelles Kate, affublée de son vieux pantalon et de sa veste trouée, passa le plus clair de son temps à jardiner, tandis que Tom bougonnait dans son coin. Elle avait cru que le cadre familial de son enfance, le travail et le grand air l'aideraient à recouvrer sa sérénité, mais plus le temps passait et plus elle devenait nerveuse. Pourquoi diable Lucy tardait-elle autant ?

Enfin, la voiture des Wortley arriva. Lucy était accompagnée par Archibold. Son fiancé lui ouvrit la portière avec empressement et elle mit pied à terre, la tête haute et le regard dédaigneux, comme si elle était une reine en visite chez l'un de ses sujets.

Kate vint à sa rencontre, les bras tendus, mais sa sœur lui réserva un accueil dépourvu d'enthousiasme. Après avoir consenti à se laisser serrer dans ses bras, elle regarda autour d'elle en fronçant les sourcils, comme si elle était choquée par l'absence de serviteurs. Il n'y avait même pas un valet de pied pour lui ouvrir la porte !

— Archibold, auriez-vous la gentillesse de m'attendre dans le jardin ? murmura-t-elle en se retournant en minaudant vers son fiancé. J'aimerais m'entretenir seule à seule avec ma sœur.

Agacée par toutes ces cérémonies, Kate grimaça, mais la suivit docilement dans la galerie. En entrant dans le salon, Lucy agita son éventail, comme si elle allait manquer d'air.

— Mon Dieu, quelle chaleur! Je suppose que tu n'as même pas quelque chose de frais à m'offrir ? De la citronnade, par exemple ?

Kate soupira. Le garde-manger n'était pas aussi dégarni qu'il l'avait été jadis, mais elle n'avait certes pas songé à rapporter des citrons de Londres. Apparemment, Lucy avait pris l'habitude d'être traitée comme une princesse chez le châtelain du village et, si elle en jugeait à la langueur de ses mouvements, elle n'avait plus l'habitude de faire quoi que ce soit elle-même.

— Un verre d'eau, alors, s'il te plaît. Dans mon état, j'ai besoin de boire frais et de me reposer, ajouta-t-elle en s'asseyant sur le sofa et en empilant des coussins derrière son dos.

Kate n'avait guère envie de servir de domestique à sa sœur, mais elle ne gagnerait rien à la contrarier. Elle hocha donc la tête et alla lui chercher ce qu'elle désirait dans la cuisine.

Quand elle revint, un verre à la main, Lucy le regarda et fit la moue.

— Tu n'as pas de glace?

Kate garda pour elle la répartie mordante qu'elle avait au bout de la langue et lui sourit.

— Je n'ai pas eu envie d'aller jusqu'à la glacière.

— Chez sir Wortley, il y en a toujours à disposition. C'est la seule chose qui m'aide à surmonter mes

nausées. Tu sais, M. et Mme Wortley m'ont beaucoup gâtée. Je suis si bien que j'aurai beaucoup de peine à les quitter après mon mariage.

A quoi bon lui faire remarquer que l'oncle d'Archibold n'avait eu guère de scrupules à les duper quand elles avaient eu besoin d'argent? C'était du passé et Lucy ne vivait qu'au présent immédiat.

— Je regrette que tu ne puisses pas avoir ici tout ce que tu as là-bas à profusion, mais je serais vraiment heureuse si tu voulais bien rester quand même avec moi.

La contrariété de Lucy se changea en consternation.

— Ici ? Avec toi ? Que veux-tu dire ?

Kate battit des paupières. N'était-ce pas évident?

— Maintenant que je suis de retour, il n'y a aucune raison que tu séjournes chez les Wortley. Ce serait inconvenant.

— Tu n'as tout de même pas l'intention d'habiter cette maison dans... dans ces conditions! bredouilla Lucy d'une voix horrifiée. Sans aucun personnel?

— Nous avons vécu pendant des années ainsi. Et avec encore moins d'argent.

— Ce n'était pas du tout pareil! s'exclama Lucy. Nous ne pouvions pas faire autrement. Tu sais, Katie, je ne te comprends pas. Sir Wortley m'a dit que Wroth était l'un des hommes les plus riches du royaume. Tu as tout ce que tu veux et tu envisages d'y renoncer pour revenir vivre ici comme une pauvre? Vraiment, ce serait une pure folie !

Kate refusa de se laisser entraîner sur un terrain aussi dangereux. Elle n'avait pas envie de parler de Grayson et

surtout pas avec sa sœur qui, sans doute, aurait mille arguments pour la convaincre de retourner à Londres.

— Tant que tu es seulement fiancée, ta place est ici, à Hargate, déclara-t-elle simplement.

Pendant quelques instants, Lucy soutint son regard, puis, brusquement, elle battit des cils et se leva.

— Bon, ça va, tu as gagné! Comme d'habitude. Je reste, mais je te préviens : je ne lèverai pas le petit doigt pour t'aider et, dès qu'Archibold et moi nous serons mariés, je partirai !

Sur ces mots, elle pivota sur elle-même, au milieu d'un tourbillon de soie et de satin et se dirigea vers la porte.

Avant de sortir du salon, elle se retourna brièvement et lui adressa un sourire pincé.

— Tous tes maux sont purement imaginaires, Katie. Mais, si tu as envie de te tourmenter, surtout ne t'en prive pas !

Les tourments de Grayson n'avaient rien d'imaginaires. La tête penchée en arrière, il ferma les yeux et laissa échapper un long soupir rauque. Il n'avait jamais pensé qu'il aurait tant de peine à vivre sans elle ! Il avait l'impression d'être un drogué privé de sa dose quotidienne. Jour après jour, heure après heure, il luttait pour se débarrasser de son emprise. En vain. Depuis sa rencontre fatale avec Kate, plus rien n'était — et ne serait jamais — comme avant.

Elle avait fait de lui un autre homme.

Un homme qu'il n'aimait guère, se dit-il en grimaçant. Pourtant, tout en se moquant de sa propre faiblesse, il

commençait à se demander si le prix qu'elle lui demandait était vraiment aussi exorbitant. Kate lui manquait tellement. Il rêvait sans cesse à elle. La douceur satinée de ses cheveux, l'éclat de ses yeux, les fragrances de son corps, le goût de ses lèvres, la... Non !

Un jeune homme transi d'amour, voilà à quoi il ressemblait !

Il abattit son poing sur la table, comme si cet acte de violence pouvait l'aider à recouvrer son calme et sa maîtrise de soi. Un calme et une maîtrise de soi dont il allait avoir grand besoin.

Il avait gardé secret le départ de Kate, car il ne voulait pas susciter de nouvelles rumeurs sur son mariage, mais quelque chose avait dû filtrer, car il avait reçu une note sibylline de Mme Parker, la jeune veuve qui était venue à Hargate avec Raleigh. Elle lui demandait une audience privée et laissait entendre — à mots couverts — que c'était de sa femme qu'elle désirait l'entretenir. Elle allait arriver d'une minute à l'autre.

Il se leva et fit quelques pas pour se détendre, puis, le visage de nouveau impassible, il se planta devant la fenêtre.

Il n'eut pas longtemps à attendre. On frappa à la porte. Deux petits coups discrets — Badcock.

— Oui ?

Le majordome entra.

— Mme Parker est là, monseigneur, annonça-t-il avec une moue vaguement réprobatrice.

— Bien. Je vais la recevoir.

Badcock se retira et revint quelques instants plus tard, suivi par la jeune veuve.

— Je vous remercie d'avoir bien voulu me recevoir dans des circonstances aussi peu orthodoxes, monseigneur, déclara-t-elle en s'asseyant et en s'éventant avec une langueur affectée.

Grayson resta debout, les bras croisés derrière le dos, et attendit qu'elle continue.

— Je suppose, poursuivit-elle, que vous trouvez ma démarche des plus étranges, mais j'avais une information pressante à vous communiquer.

Grayson trouvait effectivement sa démarche très étrange — inconvenante, même — mais, lorsqu'il s'agissait de Kate, il ne s'étonnait plus de rien.

— Est-ce une information qui concerne ma femme? questionna-t-il prudemment.

— En un sens, oui, répondit-elle en lui décochant un sourire rusé derrière son éventail.

Grayson fronça les sourcils. Ses minauderies et ses mines affectées avaient le don de l'exaspérer.

— Précisez votre pensée.

— Bon, si vous préférez que je sois directe, je puis l'être, déclara Mme Parker en renonçant à ses tentatives de séduction. Il se trouve que je suis au courant de certains faits concernant la marquise... des faits qui, j'en suis sûre, vous feraient du tort s'ils venaient à être rendus publics.

Grayson sentit une brusque colère monter en lui. Du chantage ! Il serra les poings, mais les garda soigneusement derrière son dos et s'assit avec une feinte nonchalance sur un coin de son bureau.

— Quel genre de faits ?

— Vous ne vous troublez pas facilement, commenta Mme Parker en battant des paupières. Je sais beaucoup de choses, mais je ne suis pas assez sotte pour vous les communiquer sans la promesse d'une récompense disons... raisonnable.

Grayson s'esclaffa, puis il la regarda d'un air tellement farouche qu'elle se recroquevilla instinctivement dans son fauteuil.

— Vous n'obtiendrez pas un sou de moi et si jamais vous osez colporter des ragots sur ma femme, je vous préviens que cela vous coûtera très cher.

Il se pencha brusquement en arrière, ouvrit un tiroir et en sortit une liasse de papiers qu'il jeta sur le bureau.

— Cela vous dit quelque chose ?

Mme Parker devint très pâle et poussa un cri aigu.

— Mes... mes reconnaissances de dettes ! bredouilla-t-elle. Co... comment les avez-vous obtenues ?

— Croyez-vous être la première personne qui essaie de me faire chanter, madame ? rétorqua-t-il avec mépris. Vous n'êtes qu'une débutante dans ce genre d'affaires. J'ai damé le pion à des canailles autrement plus adroites que vous et vos petites fourberies méritent à peine mon attention. Soyez déjà heureuse si je ne vous fais pas jeter tout de suite en prison.

Il se redressa et la toisa avec son arrogance de grand seigneur.

— Un autre conseil, madame : n'essayez jamais plus vos méchants tours sur moi ou sur les miens, sinon il pourrait vous en cuire. Physiquement. J'espère au moins que vous n'avez pas importuné ma femme avec...

Il s'interrompit. La lueur de terreur qui avait brillé dans les yeux de la jeune veuve n'était que trop révélatrice.

— Vous lui avez déjà parlé, n'est-ce pas ? Il n'avait pas élevé la voix, mais elle devint très pâle et se mit à trembler comme une feuille. Avait-elle deviné la violence de la fureur qui se dissimulait sous son calme apparent ? Sans doute. Au prix d'un effort surhumain, il réussit à ne pas céder à l'envie primitive de l'étrangler. Cela ne lui apporterait rien, sinon des ennuis.

Était-ce à cause de sa tentative de chantage que Kate était repartie à Hargate ? Pour l'empêcher d'être éclaboussé par les ragots de cette mégère ? Luttant contre le flot d'émotions qui avait surgi en lui, Grayson gagna la porte et l'ouvrit d'un geste brusque. Il réfléchirait plus tard aux motivations qui avaient poussé sa femme à le quitter. Pour le moment, il fallait d'abord qu'il se débarrasse de cette vipère.

— Allez-vous-en ! ordonna-t-il. Et si jamais j'entends encore parler de vous, je vous jure que je vous écraserai ! Vous serez tellement ruinée que vous en serez réduite à faire le trottoir pour pouvoir manger.

Kate lava en silence l'assiette de son petit déjeuner. Le plaisir qu'elle avait pris à faire la cuisine pour Tom et pour Lucy s'était vite estompé. Comme les autres petites satisfactions qu'elle avait cherché à faire resurgir de son passé. Lucy enrageait de devoir rester avec elle — chaque fois qu'elle le pouvait, elle allait rejoindre Archibold chez les Wortley — et, quant à Tom, il n'appréciait pas du tout ses efforts et passait son temps

à lui jeter des regards noirs ou à plaider la cause de Grayson.

— Vous avez une nouvelle vie, maintenant, Katie, avait-il grommelé encore tout à l'heure, par-dessus sa tasse de thé. Il est temps de tirer un trait sur le passé. Vos parents ne sont plus là et l'avenir est en vous, dans l'enfant que vous portez peut-être déjà dans votre sein. Un enfant qui sera l'héritier des Chester et des Wroth.

Kate avait rougi et lui avait décoché un regard indigné. Un enfant! Comme si elle pouvait parler avec lui d'un sujet aussi intime! Lassée d'écouter ses remontrances, elle s'était réfugiée dans la cuisine. Il n'avait aucune idée de ce qu'il y avait entre elle et Grayson. Personne n'en avait aucune idée. Chaque nuit, elle pleurait et priait pour qu'il vienne la rechercher. Mais il ne venait pas et ne viendrait pas. Parce qu'il ne l'aimait pas.

Alors qu'elle l'aimait trop pour pouvoir se contenter d'un mariage de convenance, d'une relation qui ne soit pas absolument exclusive.

Ses yeux étaient pleins de larmes, mais elle était trop fière pour céder à sa détresse. Il fallait qu'elle se concentre sur les tâches qu'elle s'était fixées pour la journée. D'abord, biner le grand parterre de fleurs au milieu de la pelouse... Elle venait de s'essuyer les mains et s'apprêtait à sortir dans le jardin, lorsqu'elle entendit le crissement des roues d'une voiture sur les graviers de la grande allée.

Qui était-ce?

Elle jeta un coup d'œil dehors et vit que c'était la voiture de Wortley. Ce n'était pas Grayson. Ce n'était jamais Grayson.

Lucy ? Un dimanche ? Ne devait-elle pas passer la journée avec son fiancé et sa famille ? Il était encore tôt pour qu'ils reviennent de l'office...

Kate sortit de la cuisine et se dirigea vers le hall sans se hâter. Lucy ne s'abaîsserait sans doute pas à entrer par la porte de service. Elle était beaucoup trop noble, maintenant.

Elle ne s'était pas trompée. Elle n'était pas encore au bout de la galerie, lorsqu'elle vit apparaître sa sœur, suivie par Archibold et par un autre gentleman qu'elle n'avait jamais vu.

Kate n'était guère dans une tenue pour recevoir, mais, avant qu'elle ait eu le temps de s'enfuir dans l'escalier, Lucy se jeta dans ses bras.

— Oh, ma chérie, c'est une catastrophe ! Et tout cela à cause de Wroth ! Mon Dieu...

Elle ne finit pas sa phrase et des sanglots déchirants secouèrent son corps.

— Qu'y a-t-il ? Qu'est-il arrivé ? questionna Kate en se retournant vers Archibold.

Le fiancé de Lucy secoua la tête tragiquement et ouvrit la bouche pour lui répondre, mais l'autre gentleman lui coupa la parole.

— Je vais vous dire ce qu'il y a, jeune homme !

Il s'avança vers elle et Kate le considéra avec un mélange de dégoût et de curiosité. Il était petit et sec, avec un visage jaune et bilieux. Ses vêtements étaient ceux d'un gentleman, mais ils étaient mal coupés et

d'une qualité très inférieure. Avec cela, des cheveux gras et rares, plaqués sur le dessus du crâne, des yeux très mobiles et un rictus en guise de sourire. En fait, il ressemblait beaucoup plus à l'image que Kate se faisait d'un maître chanteur que n'importe quelle Mme Parker.

Lucy releva la tête et poussa un long gémissement.

— Il s'oppose à notre mariage !

— Comment cela ?

Lucy se remit à sangloter de plus belle et Kate jeta un regard incendiaire à l'intrus.

— Qui donc pensez-vous être monsieur ?

— Je m'appelle Brown, rétorqua-t-il. Monsieur Brown, pour votre gouverne. J'ai été mandaté par le propriétaire de cette demeure. Il est le tuteur de mademoiselle et elle n'a pas le droit de se marier sans son consentement.

Oncle Jasper.

Kate sentit son cœur défaillir. Qu'allaient-ils faire, maintenant ? Elle était bouleversée, mais, néanmoins, elle releva courageusement la tête.

— Comment pouvons-nous savoir que vous êtes réellement qui vous prétendez être ? Avez-vous une lettre, un document légal, établissant, sans conteste possible, vos qualités ?

Brown éclata de rire. Un rire vulgaire et odieux.

— Non, je n'en ai pas et je n'en ai pas besoin. Maintenant, où est la sœur de cette demoiselle ? J'ai également affaire avec elle.

Kate le considéra avec une froideur glaciale.

— C'est moi, répliqua-t-elle. Que me voulez-vous? L'homme ouvrit la bouche et roula des yeux ahuris, puis il secoua la tête.

— Non. C'est une blague. Je cherche la fille aînée du comte de Chester, pas une greluce déguisée en garçon!

Pour une fois, Kate regretta son costume d'homme. A Londres, elle avait appris que l'apparence avait une importance primordiale pour certaines gens. Néanmoins, elle le foudroya du regard.

— Monsieur, je ne tolérerai pas qu'on m'insulte chez moi ! Retirez-vous immédiatement ! Vous n'avez rien à faire dans cette maison.

— Je vous avais dit que Kate vous recevrait comme vous le méritiez ! s'exclama Lucy en relevant aussitôt la tête. Vous n'avez aucun droit, pas plus sur elle que sur moi!

Les yeux de l'envoyé de Jasper se rétrécirent et il les considéra l'une après l'autre en fronçant les sourcils.

— Vous avez dit « Kate », murmura-t-il en souriant. Bien, bien... Ainsi, c'est donc vous.

Les éclats de voix étaient parvenus jusqu'à Tom qui choisit cet instant pour entrer dans la galerie.

— Qui est cet individu, Katie ? questionna-t-il en tirant machinalement sur son pantalon.

— Un certain Brown, répondit Kate. Il prétend avoir été envoyé par notre tuteur.

— Ne vous mêlez pas de cette affaire, mon brave, déclara Brown en n'accordant au vieux cocher qu'un regard dédaigneux. Je suis ici seulement pour veiller sur ces jeunes personnes en attendant l'arrivée de M. Gillray. Ce qui signifie : pas de mariage pour le moment,

mesdemoiselles, ajouta-t-il en se retournant vers les deux sœurs.

Kate le toisa avec mépris.

— Vous arrivez trop tard, monsieur. Je suis déjà mariée et mon époux, le marquis de Wroth, n'appréciera sans doute guère votre intervention pour le moins... indécente.

Elle ne précisa pas sa menace car pouvait-elle vraiment compter sur un mari qui ne lui avait même pas envoyé un mot pour lui demander de revenir? Brusquement, elle eut l'impression que son départ de Londres n'avait été qu'un absurde caprice, un enfantillage.

L'envoyé de Jasper ricana de nouveau.

— Il suffira d'obtenir une annulation. Les motifs ne manqueront pas.

Kate y avait elle-même songé souvent depuis son retour à Hargate, mais, prononcé par un autre, le mot la fit tressaillir. C'était trop définitif. Trop douloureux. Avec un brusque sentiment de panique, elle se rendit compte qu'elle ne pourrait jamais renoncer à Grayson, même s'il ne l'aimait pas. Une telle découverte la renforça dans sa détermination et un sourire amusé erra sur ses lèvres.

— Vous ne le savez peut-être pas, mais le marquis de Wroth est l'un des hommes les plus puissants de ce pays.

— Ah, ne me menacez pas ! gronda Brown en faisant un pas vers elle.

Kate ne recula pas d'un pouce et, aussitôt, Tom s'interposa entre elle et l'envoyé de Jasper.

— Bas les pattes, espèce de brute ! Je vous interdis de toucher à lady Wroth ! Et je vous préviens, si vous ne

vous en allez pas immédiatement, je vais envoyer chercher le shérif. Il ne lui faudra pas longtemps pour vous faire jeter dans un cachot.

Brown grimaça. Une horrible grimace.

— C'est toi qui vas partir d'ici, manant! Sur-le-champ. Tu es congédié. Ces demoiselles ne sont pas les propriétaires de cette demeure et c'est moi qui donne les ordres, désormais !

Tom fit mine de l'empoigner par les revers de sa veste, mais Kate lui retint le bras. Brown n'était pas très grand, mais il était nerveux et pouvait se révéler un adversaire redoutable, surtout s'il était armé. Elle ne voulait pas que Tom soit blessé à cause d'elle et, en outre, si Jasper était en route pour faire valoir ses droits sur Hargate, ce n'était pas un vieux cocher qui pourrait lui tenir tête pendant longtemps.

— Je t'en prie, murmura-t-elle. Va plutôt chercher Wroth.

Tom hésita un bref instant, puis il s'écarta à contrecœur et quitta la pièce en marmonnant entre ses dents.

Brown se contenta de rire de nouveau, ce qui provoqua une nouvelle crise de larmes de Lucy, tandis qu'Archibold se tordait les mains d'impuissance et de désespoir.

Kate lui jeta un bref coup d'œil par-dessus la tête de sa sœur. Il serait sans doute capable de les défendre contre cet individu, mais que pourrait-il faire contre Jasper?

Non, elles n'avaient qu'un seul espoir : Grayson. Accepterait-il de voler au secours d'une femme qui l'avait abandonné?

19.

Tom sauta à terre, lança les rênes de son cheval à un palefrenier ébahi et se précipita à l'intérieur de l'hôtel particulier. Ce n'était qu'à son corps défendant qu'il avait laissé les deux jeunes femmes sous la seule protection de Rutledge, mais il savait que Kate avait raison. Il fallait qu'il ramène Wroth.

Le marquis saurait remettre à leur place Jasper et son ignoble séide. En quelques semaines, l'opinion du vieux cocher à l'égard de Grayson avait singulièrement évolué. Depuis qu'il avait épousé Katie, son respect, sourdement rancunier, s'était métamorphosé en admiration inconditionnelle. Il aurait été prêt à se faire tuer pour lui. Si seulement ils voulaient bien être un peu moins têtus, tous les deux ! Ils s'aimaient, cela se voyait dans leurs yeux quand ils se regardaient, mais ils refusaient de l'admettre. C'était absurde.

Tom secoua la tête.

La vie était trop courte pour la perdre à boudier et à se languir chacun dans son coin. Un homme avait besoin d'une femme, autant qu'une femme avait besoin d'un homme. Ne serait-ce que pour se tenir chaud la nuit. Lui-même, n'envisageait-il pas sérieusement de demander sa main à Meg ? Il le ferait, à coup sûr, dès que cette affaire entre Katie, Wroth et ce maudit Jasper serait enfin réglée.

— Où est le marquis ? cria-t-il en entrant, tout essoufflé, dans la cuisine.

Meg se retourna et essuya ses mains sur son tablier.

— Je ne crois pas qu'il soit là. Que se passe-t-il?

— Des ennuis !

Sans lui donner plus d'explications, il ressortit et traversa l'office, puis la salle à manger où il trouva le majordome occupé à polir l'argenterie.

— Hé là, que diable viens-tu faire ici? questionna Badcock en considérant avec dédain la veste et le pantalon couverts de poussière du vieux cocher.

— Je cherche le marquis.

— Il n'est pas là. Maintenant, retourne à l'écurie avant d'avoir sali tous mes parquets.

Mais déjà, une horde de serviteurs, emmenée par Meg, s'était rassemblée derrière Tom.

— De quels ennuis as-tu parlé? questionna l'un des garçons de cuisine.

— Il faut que je retrouve Sa Grâce au plus vite. Kate est en danger.

Meg et plusieurs autres retinrent leur souffle.

— Où est-il, Collier? demanda le majordome au portier.

Le vieux domestique se troubla.

— Je ne sais pas. Peut-être à l'un de ses clubs. Il ne m'a rien dit en sortant. Il a demandé qu'on selle son cheval et il est parti juste après avoir déjeuné. Vous savez comment il est... *depuis quelque temps*.

— Johnny et Jem pourraient se charger des clubs, suggéra Badcock.

Les deux valets de pied acquiescèrent aussitôt.

— Je vais aller faire le tour du parc, proposa un autre. En quelques instants, ils se dispersèrent pour aller à la

recherche de leur maître, mais Tom n'en fut pas rassuré pour autant. Lorsque Wroth aurait été retrouvé, il faudrait encore retourner à Hargate et il n'avait aucune envie de laisser trop longtemps ses deux protégées en compagnie de l'affidé de Jasper.

— Nous n'avons pas beaucoup de temps. Dépêchez-vous ! cria-t-il, sans pouvoir réprimer un frisson d'inquiétude.

Une heure plus tard, ils n'étaient pas plus avancés. Après le retour du dernier valet, bredouille, lui aussi, Tom convoqua une réunion dans la cuisine. Aucun des membres du personnel du marquis ne manquait à l'appel. L'excitation était à son comble et tout le monde parlait en même temps.

— Un peu de silence, s'il vous plaît ! cria Tom.

Les conversations se turent instantanément et le vieux cocher ne put s'empêcher d'éprouver un sentiment d'admiration à l'égard de Badcock. Ils avaient été bien dressés... Si seulement ils voulaient accepter de lui obéir.

— La plupart d'entre vous me connaissent seulement comme un garçon d'écurie, déclara-t-il. Je suis venu ici avec la marquise, au service de qui j'étais auparavant. Comme vous le savez, il y a eu un peu de tension ces derniers temps entre votre maître et votre maîtresse.

Il leva la main pour arrêter tout de suite le flot de commentaires que ne pouvait que susciter une pareille déclaration.

— Il n'y a rien eu de grave entre eux, mais la marquise — vous connaissez son caractère entier et son

obstination — a pris sur elle de rentrer à Hargate. Maintenant, elle est seule là-bas et elle et sa sœur sont à la merci d'une espèce de brute, mandatée par leur oncle, Jasper Gillray, un personnage d'une moralité très douteuse.

Tout le monde se remit à parler et Tom exigea de nouveau le silence.

— Elle m'a demandé de revenir en toute hâte à Londres et de ramener le marquis, mais je ne peux pas le faire, car personne n'est en mesure de le trouver. Voilà où nous en sommes. Maintenant, je cède la parole à Sadcock, mon associé dans cette affaire.

— Badcock ! corrigea le majordome en lui décochant un regard incendiaire.

— Quelqu'un a-t-il une idée de l'endroit où pourrait se trouver monseigneur? questionna-t-il à la ronde.

Une jeune servante leva la main en rougissant.

— Et s'il était chez son secrétaire, ce jeune homme qui porte des lunettes ?

— Excellente suggestion, Lizzy! approuva Badcock. Bob, cours tout de suite chez lui. Tu sais où il habite, n'est-ce pas ?

— Bien sûr ! J'y vais.

— Une autre idée?

Un valet de pied se leva et grimaça.

— Pardonnez-moi, monsieur Badcock, mais il pourrait être n'importe où — chez des amis ou dans un tripot dont nous n'avons même pas entendu parler.

Une rumeur d'approbation parcourut la foule.

— La marquise est en danger, déclara Badcock, et comme Sa Grâce est introuvable, je propose que nous

allions tous là-bas afin d'assurer nous-mêmes sa protection. Nous sommes au service de l'un des hommes les plus puissants de l'Angleterre et il ne sera pas dit que nous aurons laissé Madame la marquise être molestée par un manant.

Un vieux valet pusillanime tenta de protester, mais un torrent d'applaudissements l'en empêcha.

— Je viens également ! cria Meg en s'emparant d'un rouleau à pâtisserie et en le maniant avec une telle détermination que le vieil homme recula prudemment.

— C'est de la folie...

— Pas du tout ! affirma la cuisinière. Madame a besoin de nous et nous sommes les seuls à être en mesure d'aller à son secours. Si nous ne faisons rien, nous serions des lâches !

— Mais, nous n'avons pas reçu d'ordres ! Sous quelle autorité...

— Sous la mienne ! cria Badcock.

Un nouveau torrent d'applaudissements les accompagna jusqu'à la porte et un large sourire barra le visage de Tom.

— Tu sais, Baldock, je ne t'ai jamais beaucoup aimé, - mais aujourd'hui, je te trouve plutôt sympathique, déclara-t-il en lui administrant une tape amicale sur l'épaule.

— Badcock ! corrigea le majordome sans se départir de sa dignité.

Grayson écoutait distraitement Daniel Wells lui faire son rapport sur l'état de ses nombreuses affaires et investissements divers. Officiellement, Wells portait le

titre de secrétaire, mais, en fait, il était beaucoup plus une sorte de régisseur. Il laissait les écritures et les comptes à d'autres employés, moins qualifiés que lui, et consacrait tout son temps à surveiller la bonne marche des entreprises de Grayson.

Les services qu'il rendait étaient inestimables et le marquis de Wroth avait tout particulièrement apprécié son aide ces derniers mois. Pendant son absence et même après son retour, Grayson avait pu se reposer sur lui en sachant qu'aucun problème majeur ne se produirait tant que Wells serait à son poste.

Il se contentait donc de l'écouter d'une oreille distraite, en hochant la tête brièvement de temps à autre, pendant que ses pensées vagabondaient ailleurs. Sa conversation avec Mme Parker, la veille, lui avait rappelé combien Kate était vulnérable. Elle aimait s'habiller en homme et n'hésitait pas à se servir d'un pistolet — il en savait quelque chose — mais ce n'était qu'une façon de faire face à l'adversité et de dissimuler sa fragilité. Une fragilité qui, soudain, lui fit prendre conscience qu'elle était à Hargate, seule et sans protection.

Au début, sa colère l'avait empêché d'envoyer des domestiques pour s'occuper d'elle. Elle savait dans quel état se trouvait son ancienne demeure et si elle avait envie de jouer à la bergère, comme autrefois Marie-Antoinette, il n'avait aucune raison de l'en empêcher. Après tout, elle avait le droit de choisir la vie qu'elle voulait mener. Il n'allait pas lui gâcher le bonheur qu'elle trouvait à retourner la terre et à faire la cuisine et la vaisselle.

Il avait espéré que son bon sens finirait par triompher, mais, maintenant, il commençait à se dire qu'il n'aurait jamais dû nourrir un tel espoir. N'avait-il pas appris à ses dépens qu'elle était beaucoup plus obstinée que raisonnable? Et, pour ne rien arranger, cet imbécile de Tom avait couru la rejoindre. Il ne lui serait pas d'un grand secours, mais si elle préférait sa présence à celle de son mari, grand bien lui fasse !

Grayson se mordit la lèvre. Il avait été tellement blessé par son départ qu'il en devenait injuste.

Soudain, il se rendit compte que Wells s'était arrêté de parler et le regardait fixement.

— Qu'y a-t-il?

Le secrétaire secoua la tête.

— Oh, rien, monseigneur. Je vous trouve seulement très distrait. Vous ne vous sentez pas bien ?

C'était un euphémisme. Il n'avait jamais été aussi mal dans sa peau. Il était en proie à un tourbillon d'émotions contradictoires. Colère, inquiétude, impression d'avoir été trahi et une kyrielle d'autres sentiments auxquels il n'était pas habitué.

— Non, je n'ai rien, affirma-t-il en haussant les sourcils.

Wells avait trop de finesse pour s'appesantir sur le sujet.

— Bon, acquiesça-t-il en haussant les épaules. Dans ce cas, je suppose que vous serez heureux d'apprendre la dernière nouvelle que j'ai à vous communiquer.

— Quelle est-elle ? questionna Grayson avec nonchalance.

— Jasper Gillray est de retour en Angleterre. Aussitôt, Grayson se redressa et accorda de nouveau toute son attention aux paroles de son secrétaire.

— Il est possible qu'il ait appris que l'une de ses nièces s'était mariée ou que les bans de l'autre avaient été publiés. A moins qu'il ne se soit lassé de l'exil qu'il s'était imposé volontairement. En tout cas, quelles que soient ses motivations, il galope vers Londres. A bride abattue.

— Ou plutôt vers Hargate, suggéra Grayson.

— Peut-être. Notre espion n'a pas pu s'approcher assez de lui pour découvrir ses projets. Il est accompagné par plusieurs serviteurs — ou prétendus serviteurs —, des hommes de sac et de corde, prêts à tout en échange d'une pièce d'or.

Grayson se laissa aller en arrière et se caressa le menton pensivement. Le retour de l'oncle indigne n'avait rien de particulièrement alarmant. Il revenait peut-être simplement pour aiguillonner ses tenanciers et essayer de tirer un peu plus d'argent des domaines des Courtland. Cependant, s'il avait eu vent du mariage de Kate et des fiançailles de Lucy, il n'était pas impossible qu'il tente quelque chose pour essayer de conserver les revenus dont il avait, jusqu'à présent, si largement profité.

Peut-être devrait-il envoyer chercher Kate... et Lucy, également. Oui, mais il ne connaissait que trop sa femme. Elle était capable de recevoir son envoyé avec un pistolet et de tirer sur lui s'il tentait de la ramener contre son gré à Londres. Il ne pouvait pas prendre un

tel risque. Non, il n'avait pas le choix. Il allait devoir aller lui-même à Hargate.

Une telle perspective aurait dû lui être haïssable. Au lieu de cela, il sentit que son cœur s'était mis à battre plus vite. La seule pensée de revoir Kate lui donnait des fourmis dans les jambes. Néanmoins, il réussit à se maîtriser et se laissa aller en arrière avec une lenteur délibérée — pour se prouver à lui-même qu'il était capable de résister à ses impulsions, aussi violentes fussent-elles. Il fallait qu'il se concentre sur Jasper et seulement sur Jasper. Si cette canaille osait se montrer, cela lui donnerait une excellente occasion d'apaiser ses frustrations — en le battant comme plâtre.

Un coup frappé à la porte arracha Grayson à ses pensées. Il n'avait guère l'habitude d'être interrompu de cette façon pendant qu'il était en conférence et il leva vers Wells un regard interrogateur. Le secrétaire écarta les bras en signe d'ignorance, tout en se levant pour aller ouvrir, mais avant qu'il en ait eu le loisir, un valet de Wroth entra dans le bureau, tout essoufflé et le visage écarlate.

— Monseigneur, il faut que vous veniez! Tout de suite !

Que diable ?

Grayson se leva d'un bond.

— Où cela? Que s'est-il passé?

— C'est madame la marquise, monseigneur! On la retient contre son gré !

En apercevant les cheminées de Hargate, Grayson ralentit sa monture et s'arrêta pour la laisser brouter

l'herbe au bord de la route. Apparemment, il n'y avait rien d'anormal, mais il voulait être prêt à tout. Il avait déjà commis assez d'erreurs en ce qui concernait Kate; maintenant, il regrettait amèrement de ne pas lui avoir envoyé au moins quelques domestiques pour la servir et veiller sur elle.

Sacrebleu, il aurait dû la rejoindre lui-même! N'avait-il pas juré devant Dieu de la chérir et de la protéger? Elle était sa femme, en dépit de tous les différends qu'ils avaient pu avoir.

Si jamais il lui était arrivé quelque chose...

Il retint son souffle et, reprenant ses rênes, il éperonna son cheval. Quelques instants plus tard, il sautait à terre devant les écuries de la demeure ancestrale des Courtland. Toujours rien d'anormal. La grande maison était silencieuse et, aux alentours, tout était calme et paisible. Cet imbécile de Tom aurait-il exagéré les risques que couraient Kate et Lucy ?

Soudain, un soupçon horrible se forma dans son esprit.

Et si c'était une ruse ? Une ruse pour le faire accourir à Hargate? Si tel était le cas, il rentrerait immédiatement à Londres. Jamais il ne tolérerait qu'on le prenne pour un imbécile !

Les sourcils froncés, il tira sa monture à l'intérieur de l'écurie. Une première surprise l'y attendait. Les stalles, qui auraient dû être vides, étaient pleines de chevaux. Ses chevaux ! Il fit quelques pas de plus et découvrit également des voitures dans la remise. Sa calèche, sa berline, son cabriolet...

Tout en attachant son cheval à un anneau, il jura entre ses dents.

Par l'enfer, que pouvait bien signifier tout ceci? Il n'avait donné aucun ordre à quiconque et il retrouvait la moitié de ses écuries à Hargate !

Bien décidé à en avoir le cœur net, il traversa la cour à grands pas rageurs et monta lestement le perron.

A l'intérieur, un véritable tintamarre l'accueillit. L'espace d'un instant, il se demanda s'il n'avait pas été transporté par magie sur un champ de foire. Des dizaines de voix parlaient en même temps et, parfois, des cris et des jurons se mêlaient à cet étrange charivari.

Le bruit provenait de l'aile gauche. Il suivit la galerie et lorsqu'il arriva devant la porte ouverte du grand salon, il s'arrêta net, éberlué par le spectacle qui s'offrait à ses yeux.

Ses cochers, ses valets de pied, plusieurs femmes de chambre et même sa cuisinière, brandissant un rouleau à pâtisserie, étaient rassemblés, avec Lucy et Archibold, autour de quelque chose — ou quelqu'un — qui lui était en partie masqué. Il n'avait aucune idée de la raison pour laquelle ses serviteurs étaient venus à Hargate et encore moins de la cause de leur émoi.

Il fit un pas en avant et chercha des yeux celui de ses domestiques qui lui donnerait les explications les plus précises et les moins alambiquées.

— Badcock! Que signifie cette invraisemblable pagaille?

Le majordome se retourna et Grayson vit qu'il avait un pistolet passé dans la ceinture, ce qui lui donnait une

allure pour le moins cocasse, à mi-chemin entre un pirate d'opérette et un révolutionnaire exalté.

— Monseigneur!

Aussitôt, un silence respectueux succéda au vacarme et le marquis de Wroth put enfin découvrir l'objet de toute cette excitation. Un homme était assis dans un fauteuil, au milieu du salon, jambes et bras attachés aux pieds et aux accoudoirs de son siège.

Grayson resta impassible. Plus rien ne pouvait l'étonner depuis qu'il avait rencontré Kate.

D'un pas tranquille, il avança vers le prisonnier. Il n'avait rien de très impressionnant et il ne l'imaginait guère en train de menacer Kate — et encore moins la douzaine de gaillards solides et résolus qui faisaient cercle autour de lui, comme s'il était un tigre prêt à bondir.

— Qui est cet individu ? questionna-t-il en haussant un sourcil interrogateur.

— Je m'appelle Brown, cria le prisonnier, et je suis content de voir enfin quelqu'un de raisonnable dans cet asile de fou ! Détachez-moi immédiatement !

— C'est une créature du diable! s'exclama Lucy d'une voix hystérique. Un démon.

Grayson soupira. Il avait oublié combien la sœur de Kate pouvait être exaspérante.

— Badcock! Fais-moi ton rapport! ordonna-t-il sans se retourner.

Le majordome accourut aussitôt.

— Comme nous ne parvenions pas à vous trouver, monseigneur, nous avons été obligés de prendre les choses nous-mêmes en main.

Grayson le toisa d'un regard si polaire qu'il recula instinctivement.

— De quoi parles-tu, faquin ?

— De ce ruffian, Votre Grâce ! Si nous l'avions laissé faire, il aurait sans doute fini par molester madame la marquise !

Comme s'ils étaient dans une pièce de théâtre, les autres domestiques s'écartèrent et Kate entra dans le salon, aussi gracieuse et majestueuse qu'une reine. Le vert très pâle de sa robe de soie accentuait encore la douceur veloutée de son teint. Ses longs cheveux noirs tombaient en cascade sur ses épaules et ses yeux étincelaient, à l'instar de deux améthystes dans la vitrine d'une joaillerie.

Grayson retint son souffle. Il n'avait pas prévu que ses sens réagiraient aussi violemment. Un frisson le parcourut et il éprouva une étrange impression, comme s'il rentrait chez lui après une longue absence. Il resta immobile, transfiguré par cette merveilleuse apparition, jusqu'à ce que, soudain, il se rende compte que ses domestiques s'étaient tus et les regardaient avec un intérêt par trop évident.

Aussitôt, il se reprit et chassa de son esprit les images romantiques et sensuelles qui l'avaient envahi. Décidément, rien ne lui serait épargné ! Après l'avoir bafoué en le quittant, elle avait réussi à faire perdre la tête à ses gens !

— Alors, qu'avez-vous à dire ? questionna-t-il d'une voix plus dure qu'il ne l'aurait voulu.

Il la sentit se recroqueviller. Très brièvement. Avant même qu'il eut fini sa phrase, elle redressa la tête et lui fit face avec son courage habituel.

— M. Brown prétend avoir été envoyé par mon oncle Jasper, déclara-t-elle calmement.

— Je suis réellement son représentant, ma petite demoiselle ! protesta le prisonnier. Et quand il arrivera, je vous jure qu'il vous fera payer très cher cette mauvaise plaisanterie !

Grayson se retourna lentement vers lui et le considéra avec un mépris à peine déguisé. Cette tenue, cet accent vulgaire et ordurier... Comment l'oncle de Kate avait-il pu s'acoquiner avec un tel personnage ?

— Je vous prie de modérer vos paroles, monsieur. Surtout envers une dame qui, en outre, a l'heur d'être ma femme. Quand doit donc arriver M. Gillray ?

A cet instant, il y eut un bruit de pas à l'extérieur du salon et la voix furieuse de Tom résonna sur les hauts plafonds de la galerie. A en juger au chapelet de jurons que débitait le vieux cocher, le visiteur qu'il accompagnait n'était pas le bienvenu.

— Je pense que M. Gillray vient d'arriver, déclara Badcock en reprenant instinctivement toute sa dignité de majordome.

Grayson se retourna pour faire face à cet oncle qui s'était conduit d'une façon aussi infâme avec Lucy et Kate. Il ne lui fallut pas longtemps pour jauger son adversaire. De taille moyenne et les cheveux noirs, l'homme était vêtu avec toute la recherche d'un dandy. Il n'était pas gros, mais ses chairs molles et son teint grisâtre témoignaient assez de la vie de débauche qu'il

menait Pendant que Grayson l'examinait ainsi, Jasper marqua un temps d'arrêt et regarda autour de lui d'un air éberlué. Puis ses yeux se posèrent brièvement sur Grayson et il cilla, comme s'il l'avait reconnu.

— Personne ne m'ayant répondu, je me suis permis d'entrer, déclara-t-il avec toute l'aisance d'un homme du monde. Kate? Lucy? Où sont mes adorables nièces?

— Monsieur Gillray! s'exclama Brown. Ordonnez-leur de me détacher !

Ignorant l'appel de son séide, Jasper s'avança vers Grayson.

— Vous êtes le marquis de Wroth, n'est-ce pas? Je crois vous avoir aperçu une fois ou deux à Londres...

Grayson hocha la tête et, aussitôt, un large sourire barra le visage de Jasper.

— Toutes mes félicitations, monseigneur! Je n'ai appris que récemment votre mariage avec ma nièce et je ne saurais vous dire combien j'ai été heureux de cette alliance avec l'un des plus grands hommes d'Etat de ce royaume. Kate a toujours été une femme de tête et, une fois de plus, elle a su faire le bon choix. Où est-elle, cette chère enfant, que je la serre dans mes bras ?

— Je ne suis pas et je n'ai jamais été votre chère enfant ! rétorqua Kate avec froideur.

Elle avait croisé les bras sur sa poitrine et, malgré lui, Grayson ne put s'empêcher d'admirer son sang-froid.

— Qu'y a-t-il, Kate? s'exclama Jasper d'un air surpris et abattu. Ne suis-je donc plus ton oncle chéri, comme autrefois, quand je te faisais sauter sur mes genoux?

— Le manque d'enthousiasme de ma femme est assez compréhensible, déclara Grayson. L'homme qui est

attaché sur cette chaise est venu ici ce matin et les a menacées, elle et sa sœur, en disant qu'il était votre mandataire.

— Menacées est un mot faible, déclara Kate. Il s'est opposé au mariage de Lucy et il a déclaré que j'allais devoir demander l'annulation de mon propre mariage.

Grayson se raidit. L'annulation de leur mariage? D'un seul coup, toute la colère qu'il avait éprouvée à l'égard de sa femme s'évanouit. La seule idée de la perdre à jamais était trop insupportable! Quelques jours de séparation, peut-être... Pour réfléchir à leurs problèmes, pour faire le point. Mais une rupture définitive...

Il tourna la tête vers elle et, brusquement, son cœur se serra.

Avait-elle envisagé sérieusement une telle extrémité?

Encore cette maudite faiblesse! Dès qu'il se rendit compte qu'il avait de nouveau succombé, il réagit sauvagement. Ce n'était pas le moment de se laisser aller à ces fadaises romantiques! Il avait besoin de toutes ses facultés pour contrecarrer les menées de Jasper et de son affidé.

Comme s'il avait enfin saisi le sens des accusations portées par Kate, Jasper roula des yeux horrifiés et se retourna d'un bloc vers Brown.

— Quelle est encore cette odieuse manigance? s'exclama-t-il en toisant avec fureur le prisonnier. Cet individu a effectivement travaillé pour moi, mais il ne fait plus partie de mes gens depuis plusieurs mois! Je l'ai chassé après l'avoir surpris en train de me voler d'une façon éhontée. Ce n'est qu'un voyou ! Un bandit !

Brown tenta de protester, mais Jasper ignora ses dénégations.

— D'ailleurs, poursuivit-il, c'est l'une des raisons pour lesquelles je suis revenu. Grâce à une dénonciation providentielle, j'ai découvert que cet ignoble personnage avait eu le front de garder pour lui l'argent que j'envoyais chaque mois à mes délicieuses nièces — pour payer ses dettes de jeu !

Un doigt accusateur pointé vers lui, il se pencha vers Brown et le regarda dans les yeux.

— Vas-tu me contredire, faquin? Vas-tu oser prétendre que tu es encore à mon service?

L'homme battit des cils, puis, brusquement, il baissa la tête.

— Non, sir, marmonna-t-il.

— Vous voyez? s'exclama Jasper en se retournant vers Grayson. Le coupable a avoué et c'est désormais à la justice de statuer sur son sort. Bien entendu, il me reste encore à réparer les torts causés par les actes de ce misérable...

Le marquis de Wroth le considéra en silence pendant quelques instants.

— Je crains, monsieur Gillray, que vous n'ayez d'autres explications à fournir. Notamment, sur la façon dont vous avez géré les biens des Courtland.

Jasper prit un air interloqué.

— De quoi voulez-vous parler, monseigneur?

— Venez avec moi dans la bibliothèque, répliqua Wroth. Ce ne sont pas des choses dont on peut parler en public.

— Sans doute, concéda Jasper, mais si vous désirez m'entretenir de problèmes financiers, je dois vous avouer ma totale ignorance dans ce domaine. Toutes les affaires concernant les biens de mes nièces ont été traitées par mon avoué. Ne vaudrait-il pas mieux que nous allions à Londres et que vous lui demandiez directement les éclaircissements dont vous avez besoin? Je suis sûr qu'il ne sera que trop heureux de vous renseigner et je pourrai ensuite revenir ici, afin de séjourner quelque temps avec Kate et avec Lucy. La dernière fois que je les ai vues, elles n'étaient que de petites filles et je vois qu'elles sont devenues encore plus adorables que je l'avais imaginé!

Grayson hésita. Il avait envie que le problème soit réglé sur-le-champ, mais, par ailleurs, il ne voyait aucune raison de repartir aussi vite, alors qu'ils pouvaient passer la nuit à Hargate... A cette seule pensée, il eut l'impression qu'un torrent de lave coulait dans ses veines. Il regarda Kate, dans l'espoir d'un signe de réconciliation, mais, au lieu de répondre à son attente, elle resta impassible et se tourna vers Jasper.

— Je pense que c'est une excellente idée, mon oncle, déclara-t-elle d'une voix très calme. S'il y a eu un malentendu — ou des malversations — il vaut mieux ne pas perdre une minute. D'ailleurs, nous serions bien en peine de vous loger ici ce soir et encore moins de vous offrir à dîner.

Etait-ce une façon de lui refuser sa chambre? De lui signifier qu'il était indésirable?

Grayson se mordit la lèvre et dissimula sa colère sous un masque de mépris et d'indifférence.

— Très bien, acquiesça-t-il. Si vous n'avez pas d'endroit où loger à Londres, vous pourrez séjourner chez moi, monsieur Gillray.

Jasper s'inclina en souriant.

— Vous êtes très aimable, monseigneur, et je vous remercie pour cette offre si généreuse, mais je crois que la résidence des Chester est toujours disponible. A moins que vous n'en ayez disposé autrement? s'enquit-il en se retournant vers ses nièces.

— Je ne savais même pas que nous en avions une! s'exclama Kate.

Son oncle prit de nouveau un air ahuri.

— Seigneur Dieu, jamais je n'aurais dû quitter l'Angleterre! Visiblement, mon avoué n'a respecté en rien les consignes que je lui avais laissées. C'est vraiment inouï ! Rendons-nous tout de suite à son bureau. Il faut que j'en aie le cœur net. Je ne pourrai pas fermer un œil, tant que je n'aurai pas tiré cette affaire au clair.

— Allons-y, déclara Grayson. Je vous suis.

Il n'avait pas l'intention de laisser à Jasper l'occasion de disparaître de nouveau. Naturellement, il était possible qu'il dise la vérité. Il ne serait pas le premier à s'être laissé berné par un homme de loi malhonnête. Si tel était le cas, il était prêt à accepter un arrangement. Par contre, s'il lui avait menti...

Ses poings se crispèrent involontairement.

— Volontiers ! répondit Jasper, le visage radieux, comme s'il ne se doutait même pas des intentions que Grayson nourrissait à son égard. Je serai très heureux de faire la route avec vous. Et vous, mes chères nièces, je vous promets que, dès que tout sera réglé, je viendrai

faire un long séjour avec vous. Je ne manquerai pas votre mariage pour un empire ! ajouta-t-il en adressant un clin d'œil à Lucy.

— Badcock, les voitures, les chevaux ! ordonna Grayson. Nous rentrons.

— A vos ordres, sir ! Que devons-nous faire de cet individu ? questionna-t-il en pointant le doigt vers Brown.

— Que l'un des valets de pied le conduise au shérif du village !

— Bien, monseigneur. Et Kate ?

Grayson serra les dents.

Il prendrait une décision plus tard. La jeune femme pouvait bien passer une nuit de plus à Hargate. Après tout, elle lui avait fait de nouveau comprendre, sans aucune équivoque, qu'elle ne désirait pas qu'il reste avec elle. Que pouvait-il faire de plus ? C'était à elle à revenir vers lui. Il n'allait tout de même pas se jeter à ses pieds devant ses serviteurs !

L'hôtel particulier des Lynford était brillamment éclairé. Le majordome s'inclina avec un respect compassé et l'annonça cérémonieusement.

— M. le marquis de Wroth !

Grayson soupira. Jamais il n'avait éprouvé aussi peu de plaisir à se rendre à une réception mondaine. Sa course à cheval l'avait harassé, mais, surtout, il était mentalement — et émotionnellement — épuisé.

Lorsqu'ils étaient arrivés à Londres, le soleil se couchait et il avait accepté de dîner avec Jasper et avec son avoué dans la City. Il s'était changé à son hôtel particulier et s'était rendu au restaurant convenu, mais là, Jasper lui avait annoncé qu'il n'avait pas pu joindre l'homme de loi. Il lui avait laissé un message avec l'espoir que ce dernier pourrait les recevoir dès le lendemain matin.

Quoique contrarié par un tel contretemps, Grayson n'avait pu faire autrement que de dîner avec Jasper. Un dîner affreusement ennuyeux. L'oncle de Kate était encore pire que Wycliffe. Il n'avait aucune conversation et ne s'intéressait qu'à des futilités — la mode masculine, les derniers ragots mondains et les courses de chevaux.

Finalement, il l'avait quitté et s'était rendu chez les Lynford, afin de se changer les idées, mais la vue de tous ces gens qui conversaient aimablement et s'amusaient ne lui apporta aucun soulagement. Il ne se sentait bien

nulle part. C'était comme si son ancienne nervosité était revenue. Avec une différence. Maintenant, elle avait un nom : Kate.

Les sourcils froncés, il se fraya un chemin jusqu'à la salle de jeu. Il regarda une partie ou deux, mais n'éprouva même pas l'envie de s'asseoir. Sa vieille passion avait disparu.

Remplacée par une nouvelle passion.

A cette idée, il eut l'impression qu'une chape de plomb lui était tombée sur les épaules. Les portes-fenêtres étaient ouvertes. Il sortit dans le jardin, mais, où qu'il aille, il ne parvenait pas à échapper à la femme qui avait envahi sa vie. Elle était dans ses pensées, dans ses veines, dans son cœur... Oui, mais elle l'avait quitté. Il fallait qu'il découvre pourquoi elle était partie, pourquoi, aujourd'hui encore, elle n'avait pas voulu de lui.

Accoudé à la balustrade, il laissa son regard se perdre dans la nuit et, brusquement, il eut conscience de sa solitude. Il n'était qu'un simple mortel, avec tous ses défauts et toutes ses faiblesses. L'absence de Kate ne faisait rien pour apaiser son obsession. Au contraire. Elle ajoutait une autre sensation, une douleur sourde qui, chaque jour, allait en s'amplifiant.

— Grayson?

Il réussit à repousser les idées noires qui le hantaient, mais il ne fit pas un geste en direction de la femme qui l'avait appelé et espéra secrètement qu'elle s'en aille. Il avait trop envie d'être seul.

— Où est Kate?

Surpris, il se retourna. C'était Charlotte. Il la regarda et se demanda comment il avait pu voir en elle une épouse idéale. Elle était tellement terne, tellement fade en comparaison de Kate...

Kate. Il serra les poings. Seigneur Dieu, comment pouvait-elle lui manquer à ce point?

— Elle est retournée chez elle, à Hargate, répondit-il d'une voix rauque.

— Pourquoi ? Comment a-t-elle pu vous quitter, alors qu'elle vous aime ?

Oui, pourquoi ? Il avait été un bon mari, gentil, attentif et généreux. Passionné, même. Il haussa les épaules.

— Vous savez ce que sont les mariages mondains, ma chère.

— Allons donc, vous vous moquez de moi ! s'exclama-t-elle avec une surprenante véhémence.

Trop las pour se retourner, il regarda fixement devant lui.

— Sacrebleu, Charlotte, tout le monde ne souscrit pas aux idées ridicules de l'imbécile que vous avez choisi comme époux ! Ma femme et moi, nous sommes liés par un contrat purement matériel qui préserve nos intérêts respectifs, sans empiéter en rien sur notre liberté.

La jeune femme laissa échapper un petit rire amusé.

— Vous n'espérez tout de même pas que je vais vous croire? Je vous connais. Jamais vous n'auriez accepté un arrangement aussi bancal. Vous êtes un homme trop passionné, trop entier. Même si vous refusez de l'admettre, l'amour vous a touché. En plein cœur.

Grayson ne répondit rien et elle l'examina attentivement derrière son éventail.

— Vous avez la réputation d'être un homme honnête et sincère, Grayson. Laissez-moi vous poser une question: seriez-vous prêt à quitter votre femme pour une autre, moi, par exemple ?

Surpris par une telle demande, il cilla. Il y a quelques mois, il pensait que Charlotte ferait une épouse convenable, mais maintenant... A la seule idée qu'il puisse perdre Kate, son cœur s'était arrêté de battre.

— Non...

— Je m'en doutais, murmura Charlotte en lui tapotant le bras amicalement avec son éventail. Vous l'aimez tellement que plus aucune femme n'existe à vos yeux. Cependant, mon cher, vous devez comprendre que les grandes passions sont exclusives. On ne peut pas tout avoir dans la vie et il faut, parfois, accepter de faire des concessions. Ouvrez-lui votre cœur, faites-lui comprendre la profondeur des sentiments que vous nourrissez pour elle et elle reviendra.

Grayson se mordit la lèvre. Et s'il suivait son conseil? L'amour était-il réellement une faiblesse? Le vrai courage n'était-il pas de résister à la mode et d'assumer pleinement, quitte à paraître ridicule, les sentiments que l'on éprouvait?

Devinant qu'elle était tout près de la victoire, Charlotte se pencha vers lui et lui sourit.

— Allez la retrouver, Grayson. Votre place est auprès d'elle.

Comme toutes les nuits depuis son retour à Hargate, Kate se tournait et se retournait dans son grand lit vide et froid. Mais ce soir, c'était encore pire que d'habitude. Il lui aurait suffi d'un mot, d'un signe pour que son mari soit auprès d'elle et la réchauffe avec son corps, sinon avec son cœur.

Elle saisit son oreiller et le remit en forme avec violence. C'était Lucy qui avait raison. Elle avait tellement l'habitude de souffrir qu'elle ne trouvait plus aucun plaisir dans le bonheur. Grayson avait-il été insupportable ? L'avait-il trompée ? Il l'avait choyée, jour après jour, et chaque nuit il était venu la rejoindre dans son lit. Que pouvait-elle demander de plus ? Qu'il lui donne son âme ? N'était-ce pas là une exigence absolument exorbitante ?

Les yeux ouverts, elle regardait le plafond, lorsque, sans raison, elle ressentit un petit picotement à la nuque — une sensation qu'elle avait éprouvée souvent à Londres, quand quelqu'un l'observait. Elle se redressa et fronça les sourcils. C'était absurde ! Les fenêtres étaient fermées et il n'y avait personne dans la maison, à part Lucy et Tom.

Immobile, elle écouta et scruta l'obscurité. Puis, soudain, elle entendit un bruit feutré. C'était dans le couloir. Instinctivement, elle rémonta ses couvertures sur sa poitrine. Au même moment, la poignée de la porte tourna et le battant pivota, révélant la silhouette d'un homme.

— Hé, hé, je ne m'étais pas trompé, marmonna une voix au timbre goguenard. C'est bien la chambre de la haute et puissante marquise de Wroth.

Kate le considéra d'un air stupéfait. Brown! Elle ne rêvait pas, pourtant. N'avait-il pas été conduit chez le shérif?

— Que faites-vous ici? questionna-t-elle d'une voix hautaine.

Un éclat de rire sarcastique s'échappa des lèvres du bandit.

— J'ai un pistolet braqué sur vous, ma petite madame, et, cette fois-ci, il n'y a personne pour vous défendre. Ne vous ai-je pas dit que je vous ferais payer très cher votre mauvaise plaisanterie ? Le moment est venu. Levez-vous !

— Laissez-moi au moins m'habiller, protesta-t-elle d'une voix dont elle ne put réprimer le tremblement.

Mille questions se bousculaient dans sa tête. Que voulait-il? De l'argent? Était-il seul? Comment avait-il pu s'échapper? Où était Tom?

— Une robe de chambre suffira ! rétorqua-t-il. Levez-vous et suivez-moi en bas. M. Gillray vous attend.

Jasper ! Le cœur de Kate s'arrêta de battre. Elle n'avait donc pas affaire simplement à un petit voleur sans envergure! C'était beaucoup plus grave. Grayson était parti avec son oncle en toute confiance.

Grayson!

Une peur atroce l'envahit. Jasper lui avait-il tendu un piège? Était-il blessé? Mort?

Si jamais Jasper avait touché à un seul de ses cheveux, elle le tuerait !

Aussitôt, elle recouvra tous ses esprits et sa détermination. Son pistolet... Elle se leva et, en se retournant pour prendre sa robe de chambre, saisit

l'arme qu'elle gardait dans sa table de nuit et la dissimula entre les pans de la lourde étoffe de velours. Ensuite, elle enfila ses chaussons et se redressa.

Il ne lui restait plus qu'à attendre un instant d'inattention de son tortionnaire.

Sans un mot, elle sortit dans le couloir, suivie de près par Brown. En bas, les rayons argentés de la lune entraient à flot dans le hall et dans la galerie. Jasper était debout, au pied de l'escalier, une main posée avec nonchalance sur l'épaule de Lucy. En voyant que sa sœur était ligotée sur sa chaise, Kate se mordit la lèvre et ne réprima qu'avec peine un cri de rage.

— Ah, voici ma chère petite Kate ! murmura Jasper d'une voix suave. Nous avons pensé qu'il valait mieux nous assurer d'abord de la personne de Lucy, au cas où vous feriez des difficultés. D'après ce qu'on m'a raconté, vous avez du caractère et êtes très obstinée. Un vilain défaut pour une aussi charmante créature. Tu ne trouves pas, Brown?

Son séide s'esclaffa grossièrement et Jasper poursuivit sur le même ton, mi-ironique, mi-content de soi.

— Je dois dire que vous ne nous avez pas trop compliqué la tâche. A part un vieux cocher qui dormait comme un sonneur, nous n'avons rencontré personne... Vraiment, Kate, une demeure de cette importance devrait avoir un personnel plus nombreux ! Vous ne croyez pas ? Enfin, je dois admettre que j'ai été surpris de voir qu'il ne manquait aucun meuble ni tableau. Comment vous êtes-vous débrouillées pour survivre ici,

toutes les deux? Votre papa avait-il de l'or caché quelque part?

Kate ne répondit rien et il secoua la tête en soupirant.

— Enfin, peu importe, maintenant. Il me reste encore vos terres et la plus grande partie de votre fortune. C'est dommage, mais je vais devoir brûler cette maison, afin que votre mort et celle de votre sœur apparaissent comme un tragique accident...

Lucy gémit à travers son bâillon, mais, en dépit de son envie de la consoler, Kate resta immobile, car elle ne voulait pas prendre le risque d'être elle aussi attachée. Il fallait qu'elle manœuvre de façon à se placer face à son oncle. Elle fit un pas de côté et considéra Jasper d'un air glacial.

— Vous n'avez tout de même pas l'intention d'incendier Hargate ?

— Si, ma chère Kate. Je n'ai, hélas, pas le choix. Vous ne voudriez tout de même pas que je renonce à tout cet argent dont j'ai si bien profité depuis la mort de votre papa? Lucy n'étant pas mariée, j'hériterai de sa part automatiquement et, quant à la vôtre...

— Auriez-vous oublié mon mari ? l'interrompit-elle, le cœur battant.

Non, ce n'était pas possible ! se dit-elle intérieurement. Il n'avait pas déjà tué Grayson ! Ce serait trop horrible ! D'un seul coup, tous les différends qu'ils avaient eus lui semblèrent futiles et mesquins. Même s'il ne l'aimait pas, jamais elle ne pourrait vivre sans lui !

Jasper haussa les épaules.

— J'aurais préféré, naturellement, inclure Wroth dans notre petit feu de joie, mais il est trop malin pour

tomber dans un piège aussi grossier. Cependant, c'est un homme honnête et droit. Devant mon chagrin et la violence de mon désespoir, je suis sûr qu'il aura assez de cœur pour ne pas faire valoir ses droits — d'autant plus qu'il est déjà riche comme un nabab.

Kate poussa un soupir de soulagement. Grayson était vivant. Elle s'apprêtait à tirer son pistolet lorsque, soudain, une silhouette sortit de l'ombre d'un rideau.

— Tu te trompes, canaille ! Tu n'auras rien !

Grayson !

La joie de Kate en reconnaissant la voix de son mari fut tempérée par une brusque inquiétude. Était-il seul ? Armé ? Jasper était aux abois et donc capable de tout. Comme pour le prouver, il se retourna et salua ironiquement le visiteur.

— Bienvenue à notre petite sauterie, monseigneur. Vous arrivez juste à temps pour mourir.

— A ta place, je ne serais pas aussi sûr de moi, rétorqua Grayson avec une froide impassibilité.

Un rayon de lune se réfléchit sur le canon du pistolet qu'il tenait à la main et Kate vit que l'arme était braquée sur la poitrine de son oncle.

Jasper eut un haut-le-corps, mais il ne fit pas un geste.

— Partie nulle, monseigneur, murmura-t-il, les yeux mi-clos. Si vous tirez, votre femme est morte. Je connais Brown. Il ne sera que trop content de régler son compte à cette péronnelle. Il n'a pas du tout digéré sa mésaventure d'hier.

C'était l'instant que Kate attendait. L'arrivée inopinée de Gray avait détourné l'attention du séide de Jasper et,

avant qu'il ait eu le temps de se retourner vers elle, elle sortit son pistolet et appuya sur la détente.

— Voilà pour toi, bandit !

L'explosion la fit trébucher en arrière. Elle cligna des yeux et, à travers la fumée, vit Grayson se jeter sur Jasper et l'assommer d'un coup de crosse.

— Attention, Grayson ! cria-t-elle. Il y a peut-être des complices à l'extérieur !

— Non, la rassura-t-il. Je m'en suis déjà occupé. Tranquillement, il se pencha sur Brown, puis se redressa, un sourire aux lèvres.

— Joli coup, mon amour, apprécia-t-il. Vous vous êtes améliorée, depuis la dernière fois.

Son amour !

D'un seul coup, Kate oublia tout le reste et se jeta dans ses bras, les yeux pleins de larmes.

— Oh, Grayson, balbutia-t-elle, comment ai-je pu te quitter ?

— Tout a été ma faute, murmura-t-il en l'étreignant avec passion. J'aurais dû comprendre ce que tu désirais. Charlotte m'a ouvert les yeux. Je t'aime... comme un fou ! Nous pourrions nous installer ici, à Hargate, si tu le désires ?

Des larmes de joie noyèrent les yeux de Kate. C'était trop merveilleux, trop incroyable ! L'avenir n'était plus une chimère, à présent, mais une réalité concrète et malgré tout prodigieuse : son mari l'aimait !

— Ce n'est pas nécessaire, assura-t-elle avec ferveur. J'irai où tu iras. Ma place est auprès de toi, Grayson...

Leurs lèvres se joignirent pour un long baiser, puis, tout d'un coup, un gémissement les rappela à la réalité.

— Lucy, ma pauvre chérie ! Pardonne-moi. Nous ne pensions même plus à toi, tellement nous étions heureux !

Kate s'arracha à l'étreinte de Grayson et courut délivrer sa sœur.

Lé marquis de Wroth sourit avec attendrissement. Les effusions devraient attendre un peu, mais quelle importance? Kate et lui avaient désormais toute la vie devant eux pour s'aimer et se chérir.

Angleterre, 1815

Adossé à ses oreillers, le marquis de Wroth regardait sa geôlière s'affairer dans la chambre. Avec ses traits délicats, son teint lilial et ses yeux myosotis, elle évoquait un ange. Drôle d'ange en vérité, qui, la veille, avait fait irruption chez lui pistolet au poing en l'accusant d'avoir abandonné sa soeur enceinte ! Un coup de feu était parti et il avait repris conscience dans ce lit inconnu, le torse ceint d'un bandage... Perplexe, il observa de nouveau la jeune femme. Sans doute s'agissait-il d'une petite voleuse des rues, prête à tout pour de l'argent, même à tirer sur un homme désarmé. Cependant, il ne se trouvait pas dans un taudis infâme, bien au contraire. La pièce où on le séquestrait était vaste et haute de plafond. Deux grandes fenêtres, des rideaux en damas... Le soleil du matin entra à flots et faisait chatoyer les dorures des lambris. Il y avait peu de meubles, mais tous de style Louis XV et d'excellente facture. En outre, les fresques ornant les murs – des scènes de chasse – lui donnaient une étrange impression de déjà vu... Où diable pouvait-il bien être ?